
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158625 1



LES

PYRÉNÉES.



Cet ouvrage renferme, 1° une carte générale des Pyrénées; 2° une vue générale des Pyrénées prises du château de Séailles; 3° une vue de la haute-chaîne calcaire prise du pic de Bergonz; 4° une vue de la haute chaîne granitique prise du pic de la Cigalère; 5° enfin, une coupe idéale des Hautes-Pyrénées.

Se trouve également à Agen,
aux librairies d'Achille Chairou et de P. Noubel.



Agen, imprimerie de P. Noubel.

LES PYRÉNÉES

OU

VOYAGES PÉDESTRES

DANS TOUTES LES RÉGIONS DE CES MONTAGNES
DEPUIS L'OCÉAN JUSQU'A LA MÉDITERRANÉE,

Contenant

LA DESCRIPTION GÉNÉRALE DE CETTE CHAINE ; DES OBSERVATIONS BOTANIQUES ET GÉOLOGIQUES ; ET DES REMARQUES SUR L'HISTOIRE, LES MŒURS ET LES IDIOMES DES DIVERSES RACES QUI L'HABITENT ;

AVEC UNE CARTE ET QUELQUES VUES DES PYRÉNÉES ;

PAR M. CHAUSENQUE,

ANCIEN CAPITAINE DU GÉNIE.

The howling seas, the sounding fall, the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood,
Their colours and their forms, were then to me
An apetite, a feeling and a love.....
(TINTERN-ABBEY. — *Wordsworth.*)

I bei monti. . . . .
Levan di terrà a'l ciel notr'intelletto. PETRARCA.

TOME I.er

PARIS,
LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES.

1834.



PRÉFACE.

Bien jeune encore, j'ai vu les Pyrénées. La vive impression que firent sur moi leurs masses sourcilleuses ne s'est plus effacée, et pendant vingt-cinq ans peu d'étés se sont passés sans me revoir dans des lieux où je trouvais santé, plaisir, et un champ inépuisable pour d'intéressantes études. Dans ces voyages multipliés je n'ai dédaigné aucun des points de cette longue chaîne, et plus d'une fois j'ai été surpris que tel groupe dont le nom est à peine connu, ne méritât pas moins les regards du peintre et du naturaliste que ce petit nombre de lieux privilégiés dont l'Europe enfin a connu le chemin. Plus heureusement situés, les monts de l'Helvétie voyaient depuis long-temps affluer dans leurs

vallées les savans et les curieux, que nos belles Pyrénées, loin des grandes voies que la mode avait tracées, étaient à peine connues. Après Tournefort qui y marqua son passage il y a un siècle, il ne parut guère que des mémoires sur la botanique, la métallurgie, et les eaux minérales des Pyrénées, jusqu'à Palassou et Ramond qui de nos jours ont attiré l'attention sur cette grande chaîne. C'était le coup-d'œil du génie qui révélait une mine nouvelle. Dès-lors les observateurs se sont mêlés à la foule brillante qu'attire chaque été le séjour délicieux de ces eaux, et il en est résulté un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs ont un très-haut mérite. Mais les uns ne sont que des mémoires sur des sujets particuliers de science, ou ne font connaître qu'un espace limité dont le plus souvent les eaux thermales sont le centre; d'autres plus étendus, ont été composés dans le cabinet, ou ne se trouvent pas en rapport avec l'état actuel de la géologie; et tous ont laissé dans un oubli total de vastes parties de la chaîne, remarquables par leur hauteur et tous les phénomènes qui en dépendent. Tant d'élémens épars et précieux laissaient à désirer que ces grandes lacunes fussent remplies, et il restait encore à faire l'ouvrage qui, embrassant la chaîne dans toute son étendue, fît connaître avec exactitude ses groupes de monts les plus importans, et les beautés pittoresques qui y abondent, en y rattachant tout ce qui, sous le rapport des mœurs locales, de l'histoire, des idiômes et des sciences naturelles, devait intéresser le lecteur. Un tel but est trop élevé sans doute pour que j'aie pu présumer de l'atteindre; du moins me seraije efforcé d'en marquer la voie.

Un grand attrait de l'étude des montagnes pour ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans ce sanc-

tuaire que je n'ai pu qu'effleurer, ce sont les faits géologiques, si importans, si multipliés dans les lieux où les révolutions du globe ont mis son écorce à nu. Jusqu'à nos jours, cette partie de la science qui cherche à soulever le voile dont est couverte l'époque obscure où cette écorce s'est formée, n'avait présenté que de vagues conceptions plus ou moins ingénieuses; mais lorsque des idées plus saines eurent donné pour base à toutes les sciences l'observation, les Werner, les Saussure, les Palassou, les Ramond, les Cuvier, préparèrent les voies à leurs illustres successeurs, Humboldt, de Buch, Brongniart, Cordier, et à tant d'autres naturalistes de notre époque, dont les travaux, poussés avec une généreuse ardeur, ont jeté une vive lumière sur un chaos avant eux inextricable, sur la formation des montagnes principalement, suite naturelle d'une idée heureuse qui paraît être la vérité. On ne saurait s'étonner de l'élan qui entraîne tant d'esprits distingués vers une science qu'on pourrait dire toute nouvelle : des recherches poussées à la fois sur tous les points, ont remis au jour les restes d'une création qui a cessé d'exister, et la pensée qui réunit et féconde ces débris y retrouve les vieilles annales du globe. La marche rapide que depuis peu d'années une si noble émulation a imprimée à la géologie, en m'obligeant à rapprocher mon ouvrage de l'état actuel de la science, m'a permis de jeter quelque jour, peut-être, sur la grande anomalie des Hautes-Pyrénées, vaste énigme dont le mot semblait devoir déjouer encore bien des efforts.

En écrivant mes courses dans ce beau champ de près de cent lieues d'étendue, je n'avais d'autre but que de fixer mes souvenirs, et de m'obliger d'observer avec fruit. J'étais donc loin de penser à faire un livre. Ce

n'est que lorsqu'elles se sont prolongées d'une mer à l'autre ; lorsque j'ai vu que des groupes de monts très-importans par leur composition, leurs riches paysages et leur élévation, étaient à peine connus de nom, que j'ai pensé pouvoir être utile à ceux qui comme moi voudraient ne pas se borner aux routes rebattues des eaux. Ce n'est donc que pour les amis des Pyrénées, et pour le naturaliste qui veut tout voir, que je les publie, me souvenant que lorsque je les abordai, j'eusse été heureux d'avoir un guide tel que je puis l'être à mon tour. Que de courses hasardées ! que de journées perdues il m'eût épargné ! Si l'on pense que c'est le fruit de plus de vingt étés, et de courses innombrables presque toutes faites à pied, on sera surpris du temps et des fatigues qu'il a coûté, sans comprendre peut-être le vif attrait qui ramène sans cesse dans les hautes chaînes celui qui les a une fois pratiquées.

Quelque sobriété que je me sois imposée, sans doute serai-je accusé parfois d'avoir exagéré mes impressions ; mais en présence des grandeurs des montagnes, lorsque, frappée d'admiration, l'âme s'élève vers leur sublime auteur, le langage peut-il rester froid ? Celui qui comme moi, de la cime des monts, aura contemplé leurs pittoresques déserts, leurs vastes ruines, et des espaces sans bornes, ce monde nouveau où tout est étrange et sublime, ne m'adressera peut-être pas ce reproche. Sans avoir de prétention à la science, toutes les fois qu'une observation de botanique, de géologie, d'histoire ou de mœurs s'est présentée, je n'ai eu garde de la négliger comme un des traits de la physionomie des lieux, en me rappelant que dans mes promenades une plante nouvelle, une substance rare, ou quelque souvenir des temps passés en avait souvent doublé le

plaisir. D'ailleurs sur ce sol privilégié, où l'écorce du globe est apparente, où tous les termes de la série géognostique sont à nu, le voyageur peut-il passer inattentif devant les traces palpables de ses époques successives, et des révolutions qui l'ont bouleversée?

Au reste, un tel ouvrage, où les descriptions sont nécessairement multipliées, véritable écueil du genre, ne doit être jugé qu'au sein même des montagnes qui en sont le sujet, ou par ceux qui les connaissant déjà y rechercheront une partie des impressions qui leur en sont restées. J'ai la confiance qu'ils reconnaîtront la vérité dans mes tableaux, seul mérite auquel j'aspire, et je réclame l'indulgence des autres. Quoi qu'il en soit, lorsque l'âge du repos sera venu, l'auteur, un moment rajeuni au souvenir de ses courses aventureuses, sera satisfait, si ceux auxquels ses récits fidèles auront inspiré le goût des montagnes, y trouvent une partie des vives et pures jouissances qu'il leur a dûes long-temps.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

APERÇUS GÉNÉRAUX. - VUES LOINTAINES DES PYRÉNÉES. - TABLES RELATIVES AUX MONTAGNES. - ÉCHELLE VÉGÉTALE. - VIE DURE ET PLAISIRS DU VOYAGEUR DANS LES MONTAGNES. - EFFETS DES HAUTEURS. - CONSEILS AUX CURIEUX.

LA chaîne des Pyrénées est comprise entre les 42e et 44e degrés de latitude boréale, et entre 0° 50' de longitude orientale, et 4° 15' de longitude occidentale du méridien de Paris. Simple et régulière, elle s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, entre la France et l'Espagne, et de la Méditerranée à l'Océan, sur une étendue de quatre-vingt-dix lieues de vingt-cinq au degré, depuis le cap Cerbères jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa[1], d'où elle se continue sous d'autres noms le long des rives méridionales du golfe, et,

diminuant progressivement de hauteur, va à l'extrêmité de la Galice abaisser sous les flots ses derniers rochers. Sa plus grande largeur, entre Tarbes et Balbastro, est de vingt-cinq lieues, et sa superficie totale d'environ douze cents lieues carrées; et depuis les sources de l'Aude jusqu'à celles de l'Ebre, sa crête se confond avec l'arête générale de l'Europe qui traverse l'Espagne en serpentant entre les affluens des deux mers jusqu'au roc de Gibraltar.

Toutes les grandes chaînes observées avaient offert jusqu'à présent une composition généralement régulière; une disposition uniforme dans l'arrangement de leurs matières. L'arête principale qui y effectue la séparation des eaux, où se trouvent les sommets les plus élevés, est, à quelques exceptions près dans les terrains volcaniques, formée de ce granit à trois substances, que sa dureté, sa résistance aux météores, et la place qu'il occupe au centre des chaînes, comme aux plus grandes profondeurs qu'on connaisse, ont fait regarder comme le soutien de la croûte terrestre, comme l'élément le plus solide de la charpente du globe, en un mot, de granit primitif. Aux deux côtés de cette ligne centrale qui détermine la direction de la chaîne, se trouvent d'autres lignes de montagnes, s'abaissant par degrés, plus ou moins interrompues par les vallées transversales qui prennent leur origine à la grande arête, composées d'abord de roches cristallines et sédimentaires, de granits moins durs, plus mélangés, de schistes siliceux et micacés, de calcaires anciens souvent privés de débris organiques, et autres roches de transition, et ensuite de tous ces dépôts crétacés, argileux ou calcaires, de ces grès si divers qui doivent leur naisssance à des sédimens postérieurs. Enfin, le dernier ordre de chaque côté est formé par ces chaînons rabaissés, où, aux calcaires coquilliers qui y abondent, se trouvent réunis les agrégats composés de fragmens de rochers plus anciens; d'abord irrégulièrement amoncelés, liés ensuite par un ciment, tels que les poudingues, certains grès et des calcaires arénacés pétris de

végétaux et d'animaux marins. Au-dessous, on ne trouve plus dans les côteaux et les plaines que des matières diluviennes, entraînées par les eaux lors des dernières inondations qu'a subies la surface de la terre, et des dépôts récens où tous ces élémens sont brisés, mêlés et confondus.

La chaîne des Pyrénées qui joue un si grand rôle dans le dessin de l'Europe méridionale, avait paru faire exception à la règle commune, et de nos jours encore elle était si peu connue, quoique dès long-temps les étrangers affluassent à ses eaux, qu'on doutait qu'elle eût de véritables glaciers; que le granit primitif s'y trouvât, et qu'elle contînt des productions marines; en un mot, les naturalistes, trompés par quelques variations superficielles, croyaient que la nature s'y était écartée de sa marche ordinaire, et semblaient dédaigner de l'étudier, quoique des anomalies présumées d'une aussi grande étendue eussent dû exciter l'intérêt et piquer la curiosité. Un petit nombre de faits isolés, reconnus à des époques éloignées, avaient bien suggéré quelques doutes, et les observations frappantes d'exactitude de Pallassou avaient fait entrevoir la régularité de sa structure; malgré cela, tout avait continué à rester dans le vague.

Telles étaient les choses, lorsque Ramond, présumant mieux des Pyrénées, se livra tout entier à l'étude de leur partie centrale. Résultat de plusieurs années de pénibles recherches, souvent troublées aux temps de nos discordes, ses observations positives dissipèrent ces préjugés géologiques, et justifièrent la nature d'inconstance. Il prouva que les Pyrénées sont fondées sur le granit primitif, semblable au granit fondamental des Alpes; qu'il se montre à découvert dans le milieu de la chaîne, où il constitue des terrains étendus et fort élevés, dont les élémens partiels, les feuillets qui constituent les sommets, suivent la direction générale. Ces terrains forment une bande qu'il a reconnue sur une longueur de vingt-

cinq lieues, depuis les monts maudits jusqu'aux montagnes moyennes des Basses-Pyrénées, où elle se perd aux approches de la vallée d'Aspe; c'est ce qu'il appelle l'axe primitif des Hautes-Pyrénées. A cette bande hérissée de pics, qui dans la Maladette finit au point où elle acquiert le plus de hauteur, succèdent à quelques lieues plus au nord de nouvelles masses granitiques moins hautes et moins homogènes que les premières, qui prolongent la crête jusqu'à la Méditerranée. A droite et à gauche de ces terrains primordiaux, sont des chaînons moins élevés qu'ils supportent, et qui présentent les mêmes roches et des mélanges analogues sur des parallèles correspondantes et aux mêmes points des séries opposées. Ces roches sont des granits veinés, des schistes siliceux, des trapps, des calcaires de transition, précédant toutes les matières sédimenteuses et calcaires, qui présentent des caractères de seconde formation. Enfin, entre celles-ci et les plaines, il a reconnu au nord comme au midi, d'autres chaînons parallèles et d'un abaissement progressif composés de marbres, de calcaires coquilliers, et de toutes ces sortes d'agrégats que l'on retrouve partout à la lisière des grandes chaînes. Celle-ci rentre donc dans les règles générales dont elle ne s'écarte qu'une fois, quant au relief seulement; mais l'exception est majeure.

Ainsi, le nom de Ramond est inséparable des Pyrénées, de même que les Alpes n'oublieront jamais celui de Saussure. L'un et l'autre aidés de vastes connaissances, d'une patience infatigable et d'un goût passionné pour l'étude des montagnes, ont fait faire de grands pas à la science, et jeté beaucoup de jour sur la composition intérieure de ces chaînes. Leurs précieuses observations ont éminemment contribué à en débrouiller le chaos, et servi de base aux idées récentes sur leur formation, qui paraissent devoir conduire à la vérité. Les Alpes n'ont cependant pas présenté au naturaliste genévois une anomalie aussi curieuse, un phénomène géologique aussi important que

celui que son émule a reconnu dans les Hautes-Pyrénées.

Il y a constaté que la succession des matières, en suivant la ligne horizontale, était symétrique des deux côtés de l'axe primitif, avec cette différence qu'au midi il y avait une prodigieuse quantité de grès, de calcaires arénacés et de corps marins souvent à l'état siliceux, mais que l'ordre y était totalement interverti, quant aux reliefs des masses, par l'énorme élévation que les montagnes secondaires et tertiaires y atteignent. Au nord la hauteur des cimes se gradue en proportion de leur éloignement du centre : les pics schisteux d'Arbizon, du Midi, du Mounné, sont inférieurs au granit de Neouvieille, du Pic long et de Santché, et laissent au-dessous d'eux tous les monts de troisième ordre qui les séparent des plaines. Sur le revers méridional, au contraire, la progression est inverse : Troumouse, qui se trouve au second rang, se maintient au niveau des sommités granitiques, et Vignemale, sur la même parallèle, les dépasse toutes, tandis que le Mont-Perdu, placé au troisième, le domine à son tour. Ainsi la ligne de séparation des eaux gauchit et s'incline au midi, où un chaînon d'un terrain crétacé devient la haute chaîne ; et le faîte primitif, relégué sur les pentes septentrionales, est traversé par les vallées qui ont été ouvertes dans sa masse. Malgré le désordre que ce grand accident, évidemment postérieur à la formation de la chaîne, y a introduit, on reconnaît au milieu des masses déplacées et adventices les dispositions primitives. Telle est l'étrange anomalie qui ne se présente nulle part ailleurs, et que les travaux de Ramond ont livrée aux méditations des naturalistes.

Mais ce qui assure à ce savant un des plus hauts rangs parmi les géologues, c'est d'avoir le premier entrevu la vérité sur la formation des chaînes ; le soulèvement partiel de la croûte du globe. Dans le système de Lazaro-Moro, publié en 1740 ; de Pallas, vers la fin du siècle dernier, et dans quelques autres écrits, on trouve les

élémens de cette idée, et ces prévisions du génie ne pouvaient être encore que des éclairs dans une nuit obscure que l'observation devait percer. Depuis lors, la masse des faits s'est sans cesse augmentée, et Saussure et Ramond y ont considérablement ajouté. Le premier avait reconnu le parallélisme à l'axe général des Alpes des grands feuillets verticaux de granit qu'il regardait comme des couches; plus tard, de la cime du Mont-Blanc, dans son immense panorama, les ordres divers et concentriques des montagnes tournant leurs escarpemens vers lui, comme pour s'appuyer sur sa gigantesque pyramide, l'avaient étonné, et peu s'en fallut, peut-être, que le mot de l'énigme ne fût alors trouvé; et Ramond, dans son voyage au Mont-Perdu, résumant toutes les conséquences des faits constatés par lui et par ses devanciers, a été conduit à dire :

» Supposons que la croûte de la terre se formant ainsi » de concrétions qui prenaient de plus en plus l'appa» rence de couches, cette croûte ait été froissée, rompue, » soulevée dans quelques points de son étendue, et que » ces saillies soient l'origine de nos montagnes.

» Dès-lors, ce qui était en dessous se trouve au centre » de ces éminences; ce qui était au-dessus se trouve sur » les côtés. Là, il y a plus de cristaux que de couches; » ici, il y a plus de couches que de cristaux; et telle est » au moins le mérite de cette hypothèse qu'elle s'applique » aux Pyrénées comme aux Alpes, et qu'elle peindrait » fidèlement le phénomène dans le cas même où elle ne » l'expliquerait pas. »

Ramond pouvait dire davantage, car la voie qu'il a ouverte, parcourue depuis avec succès, et agrandie par ses émules, paraît devoir conduire à la vérité; et ses aperçus sur la formation des chaînes ont été les premiers jets du système nouveau qui a rallié le plus grand nombre des géologues. Les curieuses observations de Dolomieu, de Saussure, de Palassou et de Ramond n'ont pas été longtemps sans porter leurs fruits; et celles de Léopold de

Buch et de Beaumont dans les Alpes; du célèbre Humboldt en Amérique et en Asie; de Brongniart, de Cordier et d'autres savans naturalistes, sont venues fonder le système du feu central, de l'incandescence originaire et des soulèvemens, qui, en donnant à la géologie une face nouvelle, expliqueraient tout avec facilité. J'en donne ici un aperçu sommaire. Il n'y a cependant point unanimité dans ces idées; nous verrons que la vieille opposition neptunienne s'est réveillée, et s'efforce de donner à l'édifice entier une toute autre base, mais sans toucher aux soulèvemens qui sont généralement admis.

C'est à Dolomieu qu'appartient l'idée heureuse de l'état fluide de l'intérieur du globe et du foyer des volcans existant sous le granit. Cette fluidité est due au calorique, et la terre ne serait qu'un astre refroidi qui n'est éteint qu'à la surface, ce que Descartes et Leibnitz avaient pensé. La chaleur centrale ne peut être révoquée en doute, d'après celle des mines qui sous toutes les latitudes s'élève à mesure qu'on s'enfonce dans la terre; et si l'on admet avec M. Cordier que cette chaleur augmente d'un degré par 25 mètres, il s'ensuivra qu'à moins de 6,000 mètres le plomb n'existerait que fondu, et qu'à une profondeur de 15 à 20 lieues il n'est point de substance, si réfractaire qu'elle pût être, qui ne fût dans un état complet de fluidité, ce qui serait une donnée pour l'épaisseur de la croûte terrestre.

Dès son origine le globe ainsi en fusion a dû se refroidir progressivement de la superficie au centre, en formant une croûte sans cesse épaissie par de nouvelles coagulations ou cristallisations qui se plaçaient les unes au-dessous des autres; de sorte que le sol primitif le plus voisin de la surface est le plus ancien. La masse liquide intérieure, comprimée par la contraction incessante que le refroidissement faisait subir à son enveloppe, réagissait contre elle et la brisant fréquemment à cette époque où elle était mince encore, éjaculait au-dehors des matières semblables aux premières coagulées, ou dans un état de ténuité qui leur

permettait de rester en suspension dans l'air. Les eaux, ces substances éjaculées, et un grand nombre d'autres solides aujourd'hui, sous une haute température, composaient alors l'atmosphère qui devait être très-étendue comme celle des comètes, lesquelles peut-être à leur tour ne sont que des astres incandescens dans la première période de leur existence. Mais la chaleur diminuant, ces matières se sont précipitées, et se mêlant avec tous les produits lancés de l'intérieur par les nombreuses crevasses de la croûte oxidée, ont formé une masse hétérogène de liquide et de solide, de cristaux et de couches (les terrains de transition) dans laquelle ont commencé à vivre des animaux tous différens de ceux qui existent de nos jours, et des végétaux très-développés dont l'accumulation accidentelle a donné lieu aux dépôts houilliers. Dans ces premiers temps la terre devait jouir sur toutes les zônes par les émanations de la masse intérieure en fusion, d'une chaleur supérieure à celle qui serait provenue du soleil, s'il eût pu percer une atmosphère immense et presque opaque, ce que prouveraient d'ailleurs les rapports intimes des premiers êtres organisés, dont les restes existent dans les contrées les plus boréales, avec ceux qui vivent entre les tropiques. La force expansive des agens intérieurs paraît avoir continuellement diminué depuis et perdu de son influence sur les dépôts, qui dans des eaux toujours croissantes par le refroidissement successif de l'atmosphère, devenaient de plus en plus considérables, et ajoutaient sans cesse à l'épaisseur de la première croûte. Pendant ces époques (secondaire et tertiaire), l'intensité des forces organiques augmente, et paraissent ces énormes sauriens, ces lézards gigantesques dont les squelettes nous effraient, et de monstrueux pachydermes; les mers et les terres se peuplent enfin d'animaux et de végétaux qui commencent à se rapprocher de ceux qui vivent aujourd'hui.

Mais cet ordre de choses ne s'est point développé sans secousses, et plusieurs fois les mêmes causes perturba-

trices sont venues tout détruire et changer la physionomie de la terre; car l'étude de la Faune fossile qui a produit l'admirable ouvrage de Cuvier sur les races *éteintes* d'animaux, sorte de création du génie, et de la *Flore* primitive que nous révèle M. A. Brongniart, démontre qu'à diverses reprises les êtres organisés ont cédé la place à d'autres, ou éprouvé des modifications majeures; ce qui a eu lieu sans doute par de grandes perturbations et de brusques changemens dans sa surface comme dans son atmosphère. [1]

Les dépôts secondaires et tertiaires avaient rapidement accru l'épaisseur de la croûte terrestre. Mais les agens intérieurs, toujours forcés à réagir par sa contraction continuelle, la soulevaient, la brisaient parfois et lançaient au dehors une immense quantité de matières fluides encore, ou à l'état de mollesse, tandis que les couches fracturées de la superficie étaient rejetées sur leurs flancs. Telle paraît être l'origine des chaînes de montagnes. Un grand nombre d'animaux étaient déjà vivans, mais l'homme n'avait point encore paru : du moins c'est l'opinion de quelques géologues, car ses restes n'ont encore été reconnus dans aucune formation contemporaine au grand déluge, particulièrement dans aucun terrain du nord de l'Europe, qui fut indubitablement couvert de sables, de cailloux roulés et de ces blocs erratiques dont l'origine est inconnue, par cette inondation générale qui paraît avoir ravagé toutes les contrées de la terre. Les ossemens humains qui ont été reconnus, même par le célèbre Cuvier qui niait leur existence, dans les brêches osseuses des côtes de la Médi-

[1] Une idée nouvelle vient d'être émise par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Que tous les êtres organisés appartenant à chaque cycle géologique, proviennent des premiers créés et aujourd'hui perdus, au moyen des changemens insensibles et progressifs que chaque individu aura subi, toujours en rapport avec les modifications successives que n'ont cessé d'éprouver, par l'absorption incessante de l'oxigène, les milieux ambians dans lesquels ils vivaient. Hypothèse ingénieuse et simple, qui n'admet qu'une création. Mais par quelles filières aurait passé l'homme qui n'a paru que des derniers ?

terranée, près de Nice, pourraient bien ne dater que de quelqu'un de ces déluges partiels indiqués par les traditions, ceux de la Genèse, de Deucalion, d'Ogygès, comme par les faits physiques, et que peuvent avoir causés les soulèvemens des grandes chaînes voisines, les Alpes, les Pyrénées, le Taurus ou l'Atlas. L'homme n'aurait donc été appelé à la vie qu'après le déluge universel; et ce maître terrible aurait été précédé par une catastrophe épouvantable, où toutes les forces du globe auraient été en action à la fois.

La surface de la terre est soulevée; son sein s'entr'ouvre, et des masses ignées s'élancent en immenses cônes, ou s'étendent en vastes plateaux. L'Océan déplacé se précipite à son tour sur les continens; tout est bouleversé, et presque tout ce qui existait est détruit. Ce grand cataclysme est celui qui a déposé sur toutes les zones le terrain diluvien, reconnaissable à des caractères identiques.

Cependant la croûte terrestre, toujours s'épaississant par les coagulations intérieures et par les sédimens superficiels, offrait toujours de plus grands obstacles aux agens expansifs, qui depuis les dernières éruptions qui ont soulevé les diverses chaînes des montagnes, paraissent n'avoir eu d'autres débouchés que des soupiraux étroits et disséminés, les volcans, dont les effets nous épouvantent encore, quoiqu'ils ne soient que les restes presque éteints des éruptions primitives. La tranquillité s'est ainsi progressivement rétablie après toutes ces convulsions, et les forces de la nature se sont mises en équilibre. L'écorce du globe, désormais trop épaisse, ne permet plus à la chaleur centrale, qui se dénote d'autant plus qu'on s'enfonce davantage, de se faire sentir à la surface où le soleil seul règne sur les climats. La végétation a repris son activité; de nouvelles générations d'animaux ont paru, ou seulement modifiées dans leur organisation par de nouvelles influences, et l'homme enfin, le chef de la création, jouit en paix de tous les dons du créateur. Son existence antérieure au dé-

luge universel ne repose encore que sur un fait qui peut être *récusé*, et l'époque géologique de son apparition parmi les êtres vivans ne peut être éclaircie que par l'étude de plus grandes étendues des terrains diluviens, concurremment avec celle des diverses époques de soulèvement.

Les volcans autrefois beaucoup plus nombreux, et ayant produit des éruptions immenses, établissent seuls encore la communication entre le centre du globe en fusion et l'atmosphère. Ainsi, dans les temps anciens, c'est la force expansive des fluides élastiques comprimés qui a brisé son écorce formée à la fois par la voie ignée et par la voie humide, et soulevé les granits, siénites, porphyres et autres roches plutoniennes, consolidées et demi-fluides, qui ont formé la charpente des montagnes. D'après cela, leurs chaînes se trouveraient reposer sur de vastes fissures remplies par éjaculation par ces roches; et ces matières pseudovolcaniques, ainsi soulevées et sorties à plusieurs reprises du sein de la terre, auraient rompu et rejeté sur leurs flancs les formations intermédiaires, secondaires et tertiaires de l'écorce primitive. Ce qui était dessous s'est trouvé au-dessus dans les centres d'action, tandis que ce qui était dessus a été généralement repoussé sur les côtés, et quelquefois porté sur les cimes. De là l'inclinaison des schistes de transition et des dépôts successifs, et la direction de leurs plans de stratification généralement parallèles aux axes des chaînes. De là vient qu'en avançant vers le centre, on retrouve la même suite de formations qu'en s'enfonçant dans la croûte terrestre, jusqu'aux granits et porphyres qui composent les sommités les plus élevées comme les couches les plus profondes, quoique certains filons de basalte et de quartz grenu qui les pénètrent, comme venus de bas en haut, pourraient faire douter si ces sortes de roches n'existaient pas encore au-dessous des granits.

Telle est l'hypothèse séduisante qui représente aussi fidèlement les phénomènes généraux des grandes chaînes,

qu'elle les explique avec facilité, et dont s'étendent chaque jour les applications.

On voit que tout ce vaste et ingénieux édifice repose sur l'incandescence primitive du globe et son refroidissement progressif. Mais, ainsi que je l'ai dit, tous les géologues n'ont pas admis ces données premières, et une nouvelle école neptunienne revient tout attribuer aux précipitations aqueuses. Un naturaliste du midi, dont les Pyrénées ont vu les premiers essais, vient d'opposer aux maîtres de la science, avec cette confiance qui naît de la conviction, un système profondément élaboré, d'après lequel le noyau de la terre, la terre elle-même dans son état primitif, de toutes parts enveloppée d'une immense masse d'eau tenant en dissolution les élémens de tous les corps solides, aurait été dans un état de fluidité pâteuse ou de désagrégation complète, causée à la vérité par la chaleur, mais provenant du seul effet de la compression qui tend à la produire d'autant plus grande, que cette compression est plus forte. De là cette température intérieure qui croît avec la profondeur.

Les terrains primitifs déposés sur tous les points à la fois de cette masse d'eau circonfluente, auraient donné naissance à la première croûte terrestre, qui gercée et rendue inégale par l'effet de l'affaissement aux pôles et de la dilatation à l'équateur produits par la rotation, se serait conformée en parties basses et hautes, en bassins de mers et en continens. Trois nouveaux cataclysmes, d'accord, ainsi que le premier, suivant l'auteur, avec les plus anciennes traditions, auraient formé à des intervalles divers les terrains de transition, secondaires et tertiaires, où les êtres auraient successivement apparu en éprouvant des changemens progressifs. En ce qui a rapport à l'action expansive qui a soulevé les montagnes, et qui se montre encore dans les volcans, tout est semblable dans les deux hypothèses, si ce n'est qu'au lieu d'être produits par la réaction du noyau fluide contre l'écorce contractée, ces phénomènes

ne seraient dus qu'à l'introduction accidentelle d'une substance *susceptible* d'être transformée en fluide élastique, de *l'eau* par exemple, et qui, venant à être instantanément *réduite* en vapeur, aurait fait effort pour s'échapper.

C'est dans l'ouvrage même[1] qu'il faut suivre le développement de ces théories intéressantes ; et si les maîtres qu'il combat ne peuvent adopter toutes ses idées, du moins ne pourront-ils s'empêcher de reconnaître dans l'auteur, science, logique et érudition.

Sur quelque ligne que l'on s'avance vers les Pyrénées, on les voit à une distance de plus de vingt-cinq lieues, comme une vaporeuse barrière couronnant l'horizon de festons sans nombre. La vue générale, qui en embrasse une étendue de 140,000 toises, ou plus de soixante lieues de 25 au degré, c'est-à-dire, les deux tiers de l'intervalle qui sépare les deux mers, a été prise du château de Séailles, situé au sud d'Eauze, à vingt lieues du Pic-du-Midi, à peu près sur son méridien, sur l'arête qui sépare les bassins de l'Adour et de la Garonne. De là elles se présentent comme un long amas de sommets obtus ou hérissés, qui tiennent plus du quart de l'horizon, et dont la couleur au-dessus d'une base obscure est d'un gris bleuâtre, ou d'un blanc éclatant, suivant que leurs neiges sont dans l'ombre, ou frappées par le soleil. Placé en face du Pic-du-Midi, le spectateur, trompé par son rapprochement et par la décroissance apparente des cimes latérales, lui donnerait le premier rang, si, sur des monts plus reculés, de grands amas de neige, alors qu'il en est presque dépouillé, ne révélaient leur prééminence. Le champ de la vue, depuis les montagnes de Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à celles où naissent l'Aude et la Têta, est compris dans un angle de 101° 50', ce qui est sensiblement le même sous lequel les Pyrénées sont vues de l'observatoire de Toulouse (101° 46').[2] Mais du point de Séailles, un

[1] Élémens de géologie, par L.-A. Chaubard, d'Agen : 1833.

[2] D'après le savant minéralogiste M. de Charpentier, auquel est dû le meil-

peu plus éloigné et plus élevé, la ligne visible est plus étendue. Cette ligne se présente obliquement à la vue, Séailles n'étant qu'à trente lieues des montagnes de Roncevaux, tandis que celles de Mont-Louis en sont à quarante-cinq. Aussi voit-on les Pyrénées-Orientales fuir au loin confusément projetées, à une distance où elles ne seraient pas visibles sans leur élévation, qu'atteste une ligne peu interrompue de sommets neigés.

Je vais en préciser les grands traits. La partie de l'ouest qui est sans neiges appartient au pays basque. Du Pic-d'Anie, qui atteint 1,300 toises, les hauteurs s'abaissent progressivement jusqu'aux dernières, qui près de la mer n'en ont plus que 5 à 600.

Du Pic-d'Anie à Vignemale (douze lieues), la chaîne s'élève rapidement. Au fond d'Aspe, elle a déjà 1,400 toises; au Pic-d'Ossau, 1,500; et au Som-de-Seoube, 1,600, élévation qui se maintient jusqu'à Vignemale, et où commencent à paraître les glaciers.

De celle-ci à la Maladette (vingt lieues), est la partie centrale de la chaîne qui comprend les plus hautes sommités, les glaces les plus étendues, et où les hauteurs se maintiennent généralement à la crête entre 15 et 18 cents toises. Là sont les vallées de Cauteretz, de Baréges, d'Aure, de Louron et de Luchon. On peut la diviser en deux portions d'inégale étendue et d'une physionomie très-diverse: les Hautes-Pyrénées de la vallée d'Azun à celle d'Aure, où existent au midi ces immenses alluvions d'une date postérieure qui y dépassent toutes les hauteurs, et dont le Mont-Perdu est le point culminant; de sorte que sur ce point la crête principale est double. Au troisième rang, les Pic-du-Midi et d'Arbizon y acquièrent brusquement une telle hauteur au-dessus des basses montagnes, que de tous les points du nord ils masquent les deux hautes

leur ouvrage que nous ayons sur la constitution géognostique des Pyrénées, qui en a dessiné la vue générale depuis les montagnes d'Ossau jusqu'au Canigou, que Lapérouse a joint à son histoire des Plantes des Pyrénées.

chaînes. Puis, de la vallé d'Aure à celle d'Aran, la crête primitive reprend sa prééminence, et la chaîne sa simplicité. Après un abaissement en Aure, elle se relève à 1,600 toises vers Louron, et, s'exhaussant toujours, approche dans les montagnes de la Garonne de la hauteur de 1,800 toises, qu'elle dépasse même dans la Maladette, point culminant du système entier. C'est là seulement qu'on voit des glaciers de 6,000 toises d'étendue.

Après la Madalette, la crête s'abaisse brusquement de 300 toises dans la Vallée d'Aran, et n'a plus que des hauteurs moindres encore à la source de la Garonne; comme si la nature, après avoir déployé sa plus grande énergie, fatiguée de ses efforts, avait besoin de repos. Ce n'est pas pour long-temps : la chaîne partielle, qui depuis l'Océan avait opéré la séparation des eaux, expire; mais à 10,000 toises plus au nord un chaînon intermédiaire s'élève rapidement, pour s'emparer à son tour de cet honneur jusqu'à la Méditerranée. Au tuc de Mauberme, où l'ancienne crête s'unit à la nouvelle et au mont Vailier, il approche déjà de 1,500 toises; aux sources du Salat; il les dépasse, et dans le groupe du Montcalm, près Vic-Dessos, il atteint presque à 1,700 toises; revenu à 1,500, il n'en descend guère plus jusqu'au Canigou.

Ainsi, la chaîne des Pyrénées, où la cime la plus élevée est à égale distance des deux mers, ayant des deux côtés des groupes remarquables, est encore régulière dans le sens de son axe; mais aux extrêmités cessent les rapports. Dans le pays basque la dégradation est rapide; les pics, les neiges disparaissent pour céder la place à des formes émoussées que couvre la verdure; et, à l'autre bout, où la force expansive a été plus violente, les monts s'avancent sans perdre de leur élévation et de leur physionomie alpestre, jusqu'au Canigou, qui a une hauteur triple des montagnes de la Bidassoa.

Maintenant qu'on se reporte de moitié plus près sur le promontoire de Villecomtal. Le voyageur, long-temps

enfoncé dans les vallons de la Gascogne, d'où quelques cimes éclatantes au bout de son étroit horizon lui ont déjà fait pressentir des beautés inconnues, s'y arrête émerveillé de cette formidable ligne de monts qui apparaissent tout à coup revêtus de clartés célestes. A l'aspect de tant de grandeur et d'éclat, le peintre admire, le poète s'exalte, et l'ami de la nature, dans son enthousiasme, accuse de froideur les écrits où il en avait cherché le tableau. Impatient de voir de près ces riches oppositions de formes et de teintes, son imagination le transporte sur ce champ fantastique de plaisirs et de fatigues. Déjà, il a pénétré dans ces dépressions qui sillonnent les masses, et dans les forêts qui leur servent de ceinture; de l'œil, il escalade les rochers; il s'élève à ces glaciers éternels d'où le soleil fait jaillir tant de gerbes de feu, et ne s'arrête qu'à ces pics dominateurs dont les têtes altières sont de toutes parts projetées sur le ciel.

La physionomie des montagnes est aussi variée que l'état de l'atmosphère; rien de plus lugubre sous un ciel nébuleux, quand toutes les neiges se détachant de masses obscures, sont comme des draperies funèbres jetées sur de gigantesques monumens. Lorsqu'au matin d'un beau jour les brumes de la nuit réfugiées dans les vallons, commencent à sentir l'influence du soleil qui les divise et les dissout, toutes ces vapeurs animées à la fois d'un mouvement d'ascension autour des pics et des glaciers, produisent mille tableaux qui varient sans cesse; et quand les plaines et les collines ont disparu sous une couche immobile de brouillards, tous ces monts reposant sur le vide et détachés de la terre, ne sont plus qu'une création idéale, une sublime illusion, où la baguette des fées a épuisé sa magie.

Si de ces poétiques cimes on laisse tomber les yeux sur la plaine du Bigorre, où l'Adour et les villes sont perdues comme au milieu des bois, on reconnaît au bas du promontoire Rabastens, qui n'est plus qu'un village, depuis ce siége, où le féroce Monluc trouva la fin de son

bonheur. Après quatorze siècles, un canal y rappelle le roi fameux des Visigoths, que Clovis tua de sa main dans les champs de Poitiers; Alaric, qui l'avait dévié de l'Adour, sous Bagnères, pour conduire de l'eau à un camp voisin de Rabastens, dont les levées de terre de Lescurry, d'origine inconnue, sont peut-être les restes. Plus loin, où l'ancienne abbaye de Saint-Lézer désigne la position de Vic, s'élève au-dessus des plateaux diluviens du Béarn, comme une tour de sémaphore au bord de la mer, le donjon de Montaner, ouvrage de ce Gaston-Phœbus, qui seul aurait illustré la maison de Foix.

Considérées dans leur physionomie et leur structure, les Pyrénées ont avec les autres chaînes des rapports généraux dont je joins ici les aperçus d'après les observations faites jusqu'à ce jour.

DANS LES	ANDES.	ALPES.	PYRÉNÉES.	MONTAGNES de Laponie.
	Toises.	Toises.	Toises.	Toises.
Limite inférieure des neiges permanentes.	2464	1180	1250	666
Limite supérieure des mousses et lychens.	3000	2000	1700	530
Limite supérieure des plantes parfaites.	2360	1800	1750	
Limite supérieure des arbres. . . .	1860	1040	1230	333
Limite supérieure du granit. . . .	1800	2460	1837	
Limite supérieure du calcaire. . . .	1900		1763	
Hauteur des coquilles pélagiennes.	2160		1470	
Hauteur moyenne ou des cols. . .	2300	1280	1385	
Largeur moyenne.	20 à 60 l.	12 lieues.	12 lieues.	

PLUS GRANDE HAUTEUR DES CHAINES.

	Toises.		Toises.
Dans Mars et Vénus, crues de.	20000	Palestine. – Mont-Liban.	1400
Profondeur de la mer.	4000	Iles Sandwich. – Mona-Roa.	2577
Himalaya.–Montagne blanche.	4500	Chine. – Le Petcha.	3286
Andes. Pic près Loraté.-Haut Pérou.	3951	Auvergne. – Mont d'Or.	1050
Andes. Chimboraço.	3358	Laponie. – Sulitelma.	950
Andes. Pic du nord du mont Ilimani.	3797	Jura. – Le Réculet.	881
Alpes. – Mont-Blanc.	2460	Vosges. – Ballon de Sultz.	728
Pyrénées. – Maladette.	1837	Écosse. – Cairngorum.	633
Monts rocailleux. – Pic de James.	1736	Galles. – Snowden.	558
Caucase. – Mont-Elbrous.	2555	Irlande.–Macgillicuddys'reeks.	532
Arménie. – Mont-Ararath.	2660	Karpaths. – Mont Kirvan.	1220
Grenade. – Mulahacen.	1824	Monts des géans. – Schneekoppe.	814
Sicile. Mont-Etna.	1709	Islande. – Snœfialls Jokull.	800
Apennins. – Monte Legnone.	1440	Ile Sumatra. – Mont Ophir.	2026
		Mont Saint-Élie.–Nord-ouest d'Amérique.	2829

On voit que la zone entre la mer et la neige permanente est dans les Pyrénées plus large que dans les Alpes, et de moitié plus étroite que sous les tropiques; que leur hauteur moyenne, c'est-à-dire celle de la masse au-dessus de laquelle s'élèvent les pics, est plus grande que dans les Alpes, et qu'ainsi les cols y sont plus élevés; que leur hauteur absolue est d'un quart moindre que celle des Alpes; environ la moitié de celle des Andes, et les deux cinquièmes seulement de celle de l'Hymalaya, grande chaîne du plateau central de l'Asie, dont on ne connaît encore que quelques cimes. Il est à regretter que le savant explorateur du nouveau monde, M. de Humboldt, dans son voyage au nord de l'Asie, n'ait point pénétré dans ces ré-

gions à peu près inconnues, où l'importance des faits géologiques, ainsi que les phénomènes de l'atmosphère et de la végétation doivent être en rapport avec leur prodigieuse hauteur. Celle-ci nous donne peut-être la mesure du relief qu'avaient autrefois les Alpes et les Pyrénées, que Darcet croit avoir diminué de moitié, où nous ne voyons actuellement que des ruines, tandis que leurs bases sont obstruées par d'immenses débris. Quelle que soit la suprématie de ces colosses du globe sur les Pyrénées, leurs cimes plongent encore dans la région de l'atmosphère où il n'y a plus de dégels, et par suite, sur leur superficie se trouvent toutes les températures et toutes les zones végétales qui existent de leur latitude au pôle, de même que leur intérieur présente une infinie variété de compositions et d'espèces minérales. Elles renferment ainsi pour le naturaliste une source inépuisable d'investigations, et de quoi satisfaire abondamment à tous les genres de curiosité. Un fait extraordinaire les distingue seul de toutes les chaînes connues, c'est l'énorme masse calcaire postérieure à leur formation, qui rivalise de hauteur avec les sommets principaux.

On a cherché par de nombreuses observations à déterminer la loi générale de la limite inférieure des neiges permanentes, qui d'autant plus élevée qu'elle s'approche davantage de l'équateur, vient rencontrer la surface de la terre vers les pôles aux points où il n'y a plus de dégel au niveau de la mer. Voici jusqu'à présent le résultat de ces recherches.

La surface qui représente cette limite est élevée, sous l'équateur,

à 6° au nord et 6° sud de.	4,800 mèt.	2,464 toises.
à 20° de latitude boréale de. . . .	4,600	2,361
à 28° rasant le pic de Teyde. . .	3,703	1,900
à 35°.	3,500	1,800
à 40°.	3,100	1,600

à 45°.	2,500 mèt.	1,282 toises.
à 67° en Laponie d'après Valenberg.	1,299	666
à 75° elle rencontre la terre. . . .	0	0

Telle est la table donnée par Humboldt. Si on remarque que dans les Pyrénées cette limite n'est qu'à 1,250 toises, et dans les Alpes à 1,180 toises, on trouvera que dans la zone moyenne elle donne les hauteurs trop fortes ; mais l'élévation des montagnes, leur situation relative au centre de la chaîne et aux grands amas de glace, et d'autres causes locales, tendent à modifier le niveau de cette surface, qui ne peut être tracée qu'approximativement. Je rapporte également ici deux autres de ses tables relatives aux montagnes.

TABLE *des hauteurs barométriques, correspondantes aux élévations.*

En France, au bord de la mer, le baromètre est à 337 lig. 80 c. = 28 pouces 1 lig. 80 c.

à 500 Toises	il est à 319 Lignes	03 Centièmes.
à 1,000	à 301	18
à 1,500	à 284	28
à 2,000	à 268	24
à 2,500	à 253	05
à 3,000	à 238	06
à 3,500	à 223	50
à 4,000	à 210	20
à 4,500	à 197	55
à 5,000	à 185	40
à 5,500	à 173	84
à 6,000	à 162	95
à 6,500	à 152	38
à 7,000	à 142	61
à 7,500	à 133	36

Cette table suffit pour ceux qui n'ont pas l'habitude du calcul, pour connaître par approximation la hauteur d'un

point où l'on a observé la moyenne barométrique ; mais, d'après les recherches faites à Milan par Carlini, qui tendent à *démontrer* que cette moyenne a décru, l'atmosphère ne pèserait plus autant, et diminuerait; ce que la *géologie* et la physique concourent d'ailleurs à prouver. En la supposant exacte en ce moment, elle ne donnerait par la suite que des hauteurs trop fortes.

TABLE *des distances auxquelles les montagnes peuvent être vues en mer suivant leur élévation, exprimées en degrés, et en lieues de* 31,78 *au degré* (*ou de poste*), *abstraction faite de la réfraction.*

Une montagne de 3,600 toises de hauteur, se voit en mer à la distance de 3° 367 millièmes ou 107 lieues.

Celles de 3,258 t.	à 2,952 t.	se voient à	2° 763 mil.	ou	88 lieues.
de 2,829	à 2,722	à	2° 645	ou	84
de 2,544	à 2,450	à	2° 547	ou	81
de 2,238	à 2,228	à	2° 393	ou	76
de 2,101	à 2,000	à	2° 256	ou	72
de 1,825	à 1,713	à	2° 110	ou	67
de 1,636	à 1,427	à	1° 954	ou	62
de 1,397	à 1,282	à	1° 784	ou	57
de 1,123	à 968	à	1° 596	ou	51
de 901	à 758	à	1° 382	ou	44
de 615	à 520	à	1° 128	ou	36
de 310	à 157	à	0° 798	ou	25

Ces distances sont moins fortes à terre, à cause des reliefs de la surface.

Jusqu'à nos jours, le Mont-Blanc avait passé pour la plus haute montagne de l'ancien monde, quoiqu'on soupçonnât, par l'étendue des cours d'eau et d'autres inductions géographiques, que les chaînes centrales de l'Asie lui étaient supérieures. C'est ce que les voyageurs anglais Webb et Hogson ont mis les premiers hors de doute, en mesurant dans les chaînes de l'Hymalaya, entre le Népaul et le Thibet, des hauteurs beaucoup plus considérables

que celles des Andes même. Il reste à connaître les montagnes de l'Afrique, qui doivent être d'une grande élévation, moindre cependant que celle qu'on a constatée dans l'Asie. Pour en trouver de plus élevées, il faudra sortir de notre planète et les chercher dans Mars ou Vénus, où elles ont conservé leur relief primitif, si l'on croit à ces observations bien délicates qui y ont fait voir des hauteurs de dix lieues, des vallées très-étroites et très-profondes, peu d'atmosphère, et par conséquent peu de météores et de liquide, causes premières de la destruction des montagnes. Mais, sans l'atmosphère, quel serait encore le relief de celles de la terre? En quelque pays qu'on les observe, n'est-on pas frappé du prodigieux abaissement qu'elles ont subi par les actions réunies des météores et des eaux? Quand s'arrêteront ces agens sans repos de la nature? Sera-ce, ainsi que l'a pensé ce physicien philosophe qui montrait la sensibilité de son âme jusque dans ses rêveries géologiques, le savant Deluc, lorsque les sommets auront cessé de descendre vers leurs bases, et les bases de s'élever vers les sommets; quand les pentes auront ce degré d'inclinaison, où il n'y a plus de chute possible; quand l'active végétation, si prompte à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un moment de repos, repoussée des flancs des montagnes par leurs éboulemens fréquens, s'asseoira enfin en paix sur leurs ruines; lorsqu'en un mot, toutes les forces qui tendent à produire seront en équilibre avec celles qui détruisent? C'est alors que les Pyrénées et les Alpes, le Caucase et l'Altaï, l'Hymalaya et les Andes, n'offriront plus à l'œil que ces formes adoucies et verdoyantes, ces fonds nivelés et fertiles, et ces ruisseaux, paisibles images de repos et de bonheur, que nous contemplons avec délices dans quelques heureux vallons dès ce moment privilégiés. Leur état de calme serait ainsi pour nous une apparition anticipée du monde futur : ou ces aimables tableaux ne seraient-ils que le rêve d'un autre homme de bien?

Les hautes montagnes présentent sur leurs pentes la

même succession de plantes et de températures, la même échelle végétale qu'en avançant vers les pôles. Qu'on se place sur quelque point saillant des plaines, assez rapproché pour saisir les grands traits des zones horizontales occupées par les différentes familles des arbres et des plantes, et de celles où les neiges et les glaces permanentes ont presque éteint toute végétation sur les Pyrénées; aux bois de chênes qui couvrent leurs premières rampes, on verra succéder les hêtres, remplacés à leur tour par les bouleaux, les pins et les sapins qui aiment un air plus froid. Lorsque tout est blanchi par la neige, défiant seuls l'hiver, ceux-ci forment une longue bande noire dont les limites sont parfaitement de niveau. Au-dessus de la région des grands arbres croissent quelques espèces intermédiaires, dont la tige basse et noueuse atteste la sévérité du climat, comme la violence des ouragans. Les pins cembro, les pins rouges, clairs-semés et rabougris, y cèdent la place au rhododendron, qui forme au mois de juin de si riches tapis, émaillés de fleurs rouges; et celui-ci aux thimélées, aux arbousiers, aux camarines et à une foule d'arbustes nains moins sensibles au froid, dont le dernier est ce plus petit des saules qui se cache sous l'herbe. Plus haut est le domaine de la Flore alpine, de ces petites plantes qui poussent et fleurissent dans l'espace de quelques jours, si vives, si jolies et munies de fortes racines pour résister aux rigueurs de leurs longs hivers; qui ne se plaisent qu'auprès des neiges et que nul effort n'a pu transplanter dans des climats plus doux. Enfin, les plus hautes sommités composent ces régions où règne une éternelle désolation, qu'occupent les neiges et les glaces qui ne fondent jamais, et ces rocs décharnés dont les flancs sillonnés par les orages ne connaissent que les teintes du deuil. Toute vie n'y est cependant pas éteinte; car sur les derniers pitons on trouve encore ces végétaux microscopiques dont les nombreuses et mystérieuses familles croissent à toutes les hauteurs, à toutes les tempé-

ratures, sous la zone équinoxiale, comme dans les déserts des pôles: ainsi en gravissant un mont du premier ordre, c'est comme si on parcourait un abrégé de la surface de la terre, depuis sa latitude jusqu'auprès du pôle le plus rapproché. On a estimé qu'une zone verticale de cent toises répondait à la surface d'un degré; et ce n'est pas un des moindres charmes des courses de montagnes que cette variété de climats qu'en peu d'heures on peut traverser.

En avançant dans la vie, si on cherche à se rendre compte de ses penchans et de ce qui les a fait naître, c'est près de l'enfance qu'il faut remonter pour en trouver la véritable origine. Ce n'est qu'alors que l'imagination, dans sa fraîcheur, excitée par la curiosité qui caractérise cet âge, est susceptible de recevoir ces impressions vives d'où naissent des goûts qui ne s'effacent plus. L'agitation de la jeunesse, ces années d'effervescence où les passions, s'emparant de nos facultés, répandent tant de charme et trop souvent tant d'amertume sur nos jours, peuvent les réduire quelque temps au silence; mais lorsque l'âme, revenue à elle-même, se replace dans sa position naturelle, ces premiers penchans reparus prennent peu à peu le caractère d'habitudes fixes et de goûts déterminés.

C'est dans un voyage fait aux Pyrénées, dans ces premiers temps de la vie, que j'ai senti naître ce goût pour l'histoire naturelle, cette prédilection pour les pays de montagnes qui m'y a toujours ramené avec un vif intérêt. Frappé de leur aspect majestueux, je parcourais déjà d'un œil d'envie leurs sommités neigées, émerveillé de leur éclat et de leurs formes gigantesques. J'écoutais avec avidité les hommes que le désir d'étudier la nature amenaient dans un pays où plus qu'ailleurs elle se dévoile à leurs yeux. Bientôt, dans une célèbre école du midi,[1] pas un site pittoresque, pas un lieu remarquable de la montagne Noire n'échappa à mes recherches; et toutes les fois que du haut de ses plateaux que couvre la bruyère, leurs ci-

[1] Sorèze.

mes sourcilleuses venaient à m'apparaître, je m'élançais vers les temps plus heureux où il me serait permis de les parcourir, dans les beaux pays qu'arrose la Moselle. Toujours ami des excursions champêtres, que d'heures j'ai passées sur ses bords, laissant errer mon imagination dans le vague d'un avenir qu'elle colorait à son gré; me repaissant des sublimes tableaux qu'a su faire Thompson dans un style pompeux et varié comme son sujet; ou relisant pour la centième fois ces pages immortelles où Rousseau n'inspire l'amour de la nature avec une effusion si entraînante que parce qu'il en avait la source dans le cœur.

Avec quel plaisir je me la rappelle cette modeste société d'histoire naturelle,[1] dont l'amitié et le désir de s'instruire furent les liens, et où les plus habiles donnaient en plein champ des leçons de botanique et de minéralogie. Elles sont présentes à ma mémoire ces courses d'instruction et de gaîté, où, partant au point du jour, impatiens de voir lever le soleil, nous gagnions d'un pied léger les hauteurs et les bois que le vieil Ausone a chantés; et je vois encore cette fête champêtre dans le romantique vallon d'Ars, qui, lorsque chacun dut obéir à sa destinée, couronna tant d'aimables réunions. Que de sermens alors dictés par l'amitié! sermens partis du cœur, auxquels tous furent long-temps fidèles, et que le cours destructeur du temps a seul pu relâcher. Plus tard les Vosges m'offrirent leurs mille ruines et leurs forêts qu'aime le Bohémien. Au milieu des dunes de la Manche qui, dans les jours d'orage, se détachent comme des voiles funèbres sur les vapeurs de l'Atlantique, j'observai la marche des sables que la mystérieuse Egypte, menacée dans son existence par cet irrésistible ennemi, avait cachés sous l'allégorie d'un dangereux géant; et à l'extrémité des Pyrénées, je pus voir les grands effets de la mer la plus dangereuse de l'Europe, pénétrer dans les solitudes des Landes et étudier mes montagnes favorites. Les Alpes m'appelaient: du haut des Vos-

[1] A l'école du génie, à Metz.

ges, du haut de cette flèche sans rivale dont Strasbourg s'enorgueillit, le pic de la Vierge et ses fiers acolytes avaient seuls frappé mes regards, ainsi que des nuages que le soleil éclaire encore au bout de l'horizon. Il me fut enfin permis de les visiter; et de cette grande tournée je rapportai la conviction, qu'à la hauteur et à l'étendue des glaces près, les Pyrénées n'ont aucun genre de beauté à envier à leurs rivales. Maintenant encore, lorsque du haut de nos collines, j'aperçois leurs cimes bleuâtres couronner l'horizon, à l'aspect de ces monts si connus où j'ai passé tant d'heureux jours, mêlés de tant de contrariétés et de plaisirs, je soupire après le moment de les revoir.

Pour aimer les montagnes, il n'est pas nécessaire d'être naturaliste, de porter le flambeau de la science dans les détours de leurs vallées; il ne faut qu'être sensible aux beautés de la nature et à ces impressions si nouvelles que produit l'aspect des grandes scènes qu'elle y prodigue, et dont le charme indéfinissable les fait placer au-dessus des fatigues, des dangers même que parfois elles coûtent. Mais seul il le comprendra tout entier ce vif intérêt, celui qui ayant fait de l'histoire de la nature l'objet de ses études, ira visiter les grandes chaînes et pratiquera les monts du premier ordre. C'est dans ce champ majestueux autant que varié qu'il trouvera à exercer amplement ses connaissances, c'est-à-dire à multiplier ses plaisirs. Après avoir vu les espèces sans nombre que récèlent leurs débris, et les groupes divers dont se compose la mince écorce livrée à nos investigations, s'il passe à l'observation des phénomènes généraux, son esprit frappé des conséquences qui en découlent, s'agrandissant par degrés, embrassera l'histoire du globe que nous habitons, et planant sur les siècles obscurs, antérieurs à toutes les annales, admirera la création de la vie, et sa marche progressive et sûre vers une organisation de plus en plus perfectionnée; série merveilleuse dont l'homme n'est peut-être pas le dernier terme; il s'étonnera de cette Flore, de cette Faune souterraines où

tant de formes sont étranges, inconnues à notre âge, et qui sous les mains de la science sont devenues le fil d'Ariane dans le dédale de formations si confuses et d'époques si lointaines ; il assistera enfin à ces révolutions dont les témoins irrécusables sont épars autour de lui, à ces terribles cataclysmes qui tant de fois ont bouleversé la surface, détruit les êtres vivans, amené de nouvelles existences, et dont les funestes souvenirs sont restés vaguement empreints dans la mémoire des hommes.

Le naturaliste, au premier coup d'œil jeté sur les montagnes, sur leurs pics neigeux, leurs flancs entr'ouverts, et sur ces hautes pelouses cernées de rochers, asiles solitaires de cette Flore si gracieuse, dont les riches tapis sont réservés aux ébats des timides isards, pressentira les jouissances qui l'y attendent : c'est à l'homme du monde, pour qui l'habitude émousse les jouissances sociales, qu'il faut faire connaître les plaisirs du coureur de montagnes. Parmi tous ceux que la mode, ce tyran des hautes classes, et le besoin de sensations nouvelles, amènent chaque été aux eaux, combien peu se doutent du vaste et curieux champ auquel ils touchent, où tout leur serait nouveau, et qui plaît d'autant plus qu'on l'observe davantage. Mais il faut vouloir le chercher ; ne pas se rebuter au moindre obstacle, et se décourager aux premieres fatigues. Au lieu de se borner comme la foule à suivre toujours les mêmes voies, s'extasier devant les mêmes sites, et s'effrayer des mêmes horreurs, il faut pénétrer dans ces forêts romantiques, où naît, vit et meurt le gigantesque sapin ; explorer les hauteurs infréquentées, ces stériles déserts où l'œil n'est frappé que de neiges, de glaces, de ruines, et s'élever jusqu'à ces pics sourcilleux d'où la vue s'égare dans un dédale de monts ou sur un horizon sans bornes. C'est là que la nature, en apparence inanimée, se revêt de ses formes les plus augustes qu'elle fait entendre à l'âme un langage jusqu'alors inconnu, en la pénétrant d'émotions inattendues dont l'attrait ramène toujours dans les monta-

gnes celui qui les a une fois senties. La vie qu'on y mène ne saurait convenir cependant, ni à celui qui redoute la fatigue, ni à l'homme sensuel. Après de longues journées, commencées avant le jour et terminées après lui, où la frugalité a été excessive, on arrive souvent dans des gîtes misérables où le grenier à foin sert de chambre à coucher. Heureux, lorsque poursuivi par l'orage, toujours redoutable dans des lieux où les météores ont leur plus grande énergie, on y trouve un abri, du feu et une nourriture grossière! Comment se fait-il alors que l'on y dédaigne tout ce cortége de douceurs qui peut-être ailleurs seraient le nécessaire? et comment des situations qui paraissent si dures, que se partagent les privations et la fatigue, peuvent-elles avoir autant d'attraits? Je ne saurais répondre qu'en rappelant les sensations et les tableaux qui se succèdent dans les courses de montagnes, et dont l'ensemble en compose tout le charme.

Lorsque, par un beau jour, quelquefois long-temps attendu, je pars avant le soleil sur les pas de mon guide, l'idée des scènes nouvelles qui m'attendent sur ce mont, dont la tête neigée resplendit sur le ciel, me fait respirer avec délices, à mesure que je m'élève au-dessus des vallées, l'air tonique et pur du matin, embaumé des émanations des plantes. Je dépasse les habitations; et parvenu dans la région pastorale, mes espérances commencent à se réaliser: c'est un vallon d'une herbe douce et rase, où près des rustiques cabanes du pâtre des montagnes, serpentent des eaux aussi limpides que l'air, et où l'ombre des mornes voisins entretient une froidure qui me fait traverser avec rapidité les pelouses élastiques : c'est une forêt de vieux sapins où règnent le silence et le mystère, dont j'aime à visiter les plus secrets asiles; une esplanade isolée qu'anime un troupeau; ou des crêtes en ruine autour d'une arène herbeuse émaillée de fleurs alpines, où la vue et le corps se reposent avec charme. Ici, c'est une cascade environnée d'accessoires pittoresques, ou un torrent qui

descend avec bruit d'une gorge désolée, et dont les brusques ressauts abondent en effets. Plus haut, c'est un lac dont les bords dessinés par le gazon et par des tapis d'une neige sans tache, invitent à les parcourir, ou que cernent d'affreux rochers surplombant sur des eaux immobiles et obscures, indice sûr de grandes profondeurs. Ce sont de vastes champs de neige dont l'éclat assombrit les pics qui les dominent, ou des glaciers que décèlent leurs crevasses et leurs tranches verdâtres au-dessus d'inaccessibles murailles, tandis que le champ de la vue, toujours plus étendu, laisse voir à chaque instant des objets nouveaux et des perspectives dont l'étrangeté fait oublier la lassitude et redoubler d'ardeur. C'est, enfin, une foule de détails partout ailleurs clair-semés qui, charment l'observateur, et dont les impressions vivement senties, se réunissent toutes lorsque, sur la dernière sommité, on saisit d'un coup d'œil les détours que l'on a péniblement parcourus, et que la vue planant sur un espace immense, sur des plaines, des vallées et des montagnes sans nombre, lassée de la multiplicité des objets qui la frappent à la fois, se repose en admirant la magnificence de l'ensemble.

Je n'ai parlé que des aspects, variés à l'infini, d'une nature féconde en beautés pittoresques, tandis que d'autres impressions d'un effet immédiat résultent d'une cause intime et secrète qui porte son influence sur toutes nos facultés, et dont les effets ont été décrits avec effusion par tous les observateurs doués de sensibilité, qui se sont élevés au-dessus des régions moyennes des montagnes. Je ne sais si c'est la légéreté relative de l'air, ou les qualités inhérentes aux élémens qui le composent, qui produisent cette dextérité des membres, cette souplesse du corps ; en un mot, cette vigueur générale qu'on n'éprouve que sur les hauteurs au-dessus de mille toises, et qui fait supporter aisément de longues et pénibles marches, dont le souvenir étonne lorsque, dans les plaines, on se sent incapable

de pareils efforts. Cet effet est tout physique; mais il en est d'un autre ordre qui ne sont pas moins marqués. L'influence du monde physique sur le moral, cette action réciproque et mystérieuse du matériel et de l'immatériel, donnent à l'étude de la nature, contemplée de ce haut point de vue, un attrait particulier trop peu connu. Lorsqu'après une longue ascension, on se repose sur une pelouse alpine, ou sur un pic dominateur, d'où les yeux planent sur les monts voisins et les profondes vallées, la fatigue, bientôt dissipée, ne laisse qu'un bien-être général, que des impressions intérieures concourent à rendre plus intime. En s'élevant dans l'atmosphère, on croirait avoir acquis de nouvelles facultés : comme dégagée d'un fardeau qui l'oppressait, l'âme se dilate, et semble s'être étendue en proportion du champ immense où s'égarent les yeux, pour embrasser dans sa douce expansion une foule d'êtres et de choses qui, jusqu'alors, avaient été indifférens ou inaperçus. Jouissant d'une sérénité dont on ignore la cause, on jette sur son sort des regards plus rassurés; les difficultés qui avaient aigri ou embarrassé la vie, sous un point de vue plus favorable, s'effacent ou perdent de leur amertume, et on se sent animé d'une raison bienveillante, qui contribuerait puissamment au bonheur, si l'on pouvait la conserver dans sa pureté, loin des lieux qui l'ont fait naître. En perdant de vue les demeures des hommes, éternels foyers d'intrigue et d'agitation; en repaissant les yeux de ces grandeurs incorruptibles, dont la nature se revêt sur les hautes montagnes, on regarde en pitié les petits intérêts qui tracassent et usent toutes les destinées; et les idées changées en méditations, prennent je ne sais quoi de grave et de doux, de solennel et de suave, qu'une imagination exaltée pourrait prendre pour un avant-goût des plaisirs célestes. C'est dans de tels lieux où une nature imposante élève l'esprit vers le créateur des mondes, que les vérités d'une religion bienveillante et consolatrice; que les leçons d'une

haute philosophie laisseraient dans le cœur éminemment disposé à les recevoir, de ces germes précieux dont l'influence est certaine sur le bonheur de la vie. Qu'il connaissait bien celles qu'exercent sur la faculté de penser et de sentir les grandeurs de la nature, ce profond écrivain [1] qui choisit un paysage enchanteur pour y développer cette profession de foi, chef-d'œuvre de philosophie religieuse, de piété tolérante et humaine, autant que d'analyse et d'éloquence, dont l'envie elle-même fut obligée de reconnaître la sublimité !

Comment des résultats si singuliers, mais réels, ne seraient-il pas quelquefois taxés d'exagération ? On en sera moins étonné, abstraction faite des effets positifs de l'air des hauteurs, si l'on réfléchit que le caractère de l'homme, naturellement aventureux, le porte à vaincre des obstacles, même à braver des périls ; que sa curiosité innée, développée et agrandie par l'instruction, lui donne ce désir de voir de nouvelles choses, et d'étendre la sphère de ses sensations, qui est la base de toute perfectibilité ; et qu'il jouit d'autant plus, lorsque ses efforts sont couronnés de succès, qu'il en a eu davantage à faire; peut-être même on les concevra, si l'on remarque la multiplicité des impressions, et leur extrême variété dans les hautes montagnes, où s'offrent à l'observateur des aspects qui n'appartiennent qu'à des pays divers, séparés sur la surface de la terre par de grands intervalles, des phénomènes et des productions qui caractérisent des climats très distans les uns des autres, et des plantes et des animaux étonnés de se rencontrer sous le même ciel. C'est dans de tels lieux, où sont réunis des événemens et des aventures qui ne se rencontrent que clairsemés dans la vie commune, où la nature et la science ne laissent jamais l'imagination en repos, qu'il est abondamment pourvu à ce besoin d'émotions, à cette soif insatiable de connaître qui, pour l'homme civilisé, devient bientôt une passion, toujours accrue par

[1] Rousseau.

son activité, et qui, bien dirigée, devient la source féconde d'utiles résultats et le motif de ses plus nobles prérogatives.

Pour ceux qui se proposent d'explorer les montagnes, je joindrai ici quelques conseils puisés dans ma propre expérience et dans celle de mes devanciers. Dans les Alpes et dans les Pyrénées, chaque été ramène des voyageurs qui dédaignant des commodités embarrassantes, les parcourent à pied avec le plus léger bagage. Ce n'est qu'ainsi, en effet, qu'on peut mettre tout le temps à profit, passer partout sans obstacle, et tout voir de la manière la plus favorable. Un tel genre de vie, en augmentant les forces et entretenant la santé, fait trouver du plaisir dans l'exercice au sein d'un pays curieux, et donne le sentiment d'une indépendance parfaite. L'amour de la nature s'allie peu avec la sensualité. Il faut savoir faire comme un pair de France bien connu [1], qui, au sein de l'opulence, a conservé des goûts simples, et que j'ai vu voyager le bâton sur l'épaule; ou comme cet autre *Socrate*, ami de *Pétrarque*, qui, ayant acquis une grande fortune, disait : « Quant à moi, je conserverai précieusement toute ma » vie la simplicité à laquelle je suis heureusement accou- » tumé. Je jouirai du bonheur de pouvoir dans toutes les « situations me suffire à moi-même, et me passer gaie- » ment de toutes les superfluités que la mollesse appelle » le nécessaire; et j'augmenterai en les excerçant toutes » les facultés que j'ai reçues de la nature. Ainsi, je vais » faire seul à pied, avec mon parapluie et mon chien, le » tour entier de l'Italie. »

Il faut se munir des moyens d'écrire, et prendre avec soin des notes sur les lieux : l'idée qu'on les rédigera ensuite à loisir, fait qu'on observe tout et qu'on ne se laisse point aller à cette sorte d'indifférence qu'on éprouve souvent après avoir beaucoup vu, à cette lassitude de l'esprit causée par celle du corps, ou par les intempéries du moment, qui donnent plus tard bien des regrets lorsqu'on s'aperçoit

[1] M. de P....t.

d'une lacune. Une observation négligée fait perdre quelquefois le fruit d'une course entière.

Il est essentiel d'avoir une chaussure convenable. On rencontre dans les montagnes trois sortes de pentes difficiles ; les rochers, les neiges dures ou la glace unie, et les pelouses sèches aussi glissantes qu'elles. Les crampons au talon, ou en travers sous le pied, comme les emploient quelques montagnards des Alpes, ou en croix avec quatre pointes comme on s'en sert dans les Pyrénées, assurent jusqu'à un certain point la marche sur ces diverses pentes ; mais il faut les mettre et les ôter fréquemment, parce qu'ils gênent beaucoup sur les sols durs et sur les pierres. Je me suis si bien trouvé des clous carrés que leur ont substitué *Saussure* et *Ramond*, que j'en recommanderai l'usage. Il faut avoir de forts souliers dont la semelle ait au moins six lignes d'épaisseur, dont l'empeigne soit d'un cuir souple qui ne blesse point, et qui aient été portés par essai dans de petites courses. On fera préparer des clous d'acier trempé, dont la queue soit à vis, et dont la tête de cinq lignes de diamètre soit taillée en pyramide carrée. On mettra douze de ces clous à chaque soulier ; savoir : sept à la partie antérieure, et cinq autour du talon, tout aussi près du bord qu'il soit possible, sans que le cuir échappe. On garnira l'intervalle d'un clou à l'autre de clous ordinaires à têtes larges, et assez serrés pour qu'elles se touchent. Cette chaussure donne le sentiment d'une sûreté parfaite dans tous les lieux difficiles ; elle mord sur le granit comme sur l'herbe ; elle n'incommode point dans la plaine, et se conserve long-temps. Quand les têtes d'acier se sont émoussées, on en est quitte pour en substituer d'autres qu'on doit avoir en provision.

Un bâton sûr, léger et bien ferré, d'environ cinq pieds de long, est très-utile quand on sait s'en servir sur toutes sortes de pentes. Il faut s'exercer à le tenir dans toutes les positions du côté de la montagne, et être bien prudent quand dans les rochers on le jette en avant pour trouver

un point d'appui. Sur les neiges inclinées, il sert à glisser avec une rapidité qui amuse, en s'appuyant légèrement sur lui et se penchant en arrière; mais c'est un jeu dangereux; et, sur les glaces, il est indispensable, soit pour y ouvrir des marches ou pour s'assurer au milieu des aspérités et des crevasses, soit pour sonder les neiges perfides dont celles-ci sont souvent recouvertes.

Lorsqu'on doit monter long-temps, c'est un très-mauvais calcul que de vouloir presser la marche; on s'échauffe, on s'essouffle, et le repos plus long qu'on espère ainsi se procurer ne profite point. Il faut suivre le guide, dont le pas mesuré est comme cadencé; s'arrêter de temps en temps peu de minutes, sans s'asseoir et sans se donner le temps de prendre froid, et surtout conserver la respiration libre. On peut monter de ce train environ deux cents toises de hauteur perpendiculaire par heure, et c'est assez. Il faut ôter son habit dès que la sueur commence, et le porter plié sur l'épaule; on modère ainsi la chaleur produite par la marche, et on retrouve, quand on s'arrrête, le bénéfice d'un vêtement additionnel, sans en avoir eu l'incommodité. Il est très-essentiel, lorsqu'on part pour quelque haute cime ou pour quelque glacier, quelle que soit la chaleur qui règne dans la vallée, de se munir de précautions contre le froid, que ceux qui n'en ont pas l'expérience sont bien éloignés de prévoir, et de ne jamais oublier le flacon d'*eau de feu*, qui dans de telles courses est un vrai baume de force et de vie. Les accidens fréquens arrivés à des voyageurs inexpérimentés, surtout dans les Alpes, montrent qu'on ne saurait user de trop de prudence sur les montagnes. Il ne faut point entreprendre des courses difficiles sans être conduit par un bon guide, robuste et prudent. Rien de plus trompeur, de plus traître que ces facilités, vues de loin, comme j'en ai fait trop souvent l'expérience. Dans ces passages apparens, on s'engage peu à peu sans songer que si l'on est finalement arrêté par la crainte ou par l'impossibibité d'aller plus loin, cette même crainte

double la difficulté de la retraite, parce qu'elle ôte le sang-froid nécessaire pour se tirer des mauvais pas. Je me suis toujours bien trouvé du conseil que donne Saussure, de considérer attentivement ceux-ci, et de s'habituer pour ainsi dire à leur vue, avant de s'y engager. Je contemple donc le précipice et ses profondeurs, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus d'effet sur l'imagination et que je puisse le voir avec indifférence. J'étudie en même temps la marche que je dois tenir, et je marque à peu près de l'œil tous les pas que je dois faire; dès lors j'oublie le danger et je ne pense plus qu'à suivre la route que je me suis prescrite. Mais, si la tête n'est pas sûre et qu'on ne puisse regarder froidement le précipice, il faut renoncer à passer, car il est presque toujours impossible de regarder où l'on doit mettre le pied, sans voir en même temps le fond, et cet aspect imprévu peut causer des vertiges et mettre la vie en danger. Au reste, l'habitude y fait beaucoup pour ce sang-froid et cette assurance qui sont indispensables. Enfin, il faut avoir pour les avertissemens du guide la confiance la plus entière. Dans les lieux fréquentés par les voyageurs, les guides sont mus par leur propre intérêt à ne donner que de bons conseils, pour conserver leur réputation, qu'un accident arrivé par leur faute détruirait infailliblement.

J'ai divisé l'ensemble de mes courses en quatre parties, relatives aux grandes divisions des Pyrénées, que j'attaquerai de l'ouest à l'est : les *Basses-Pyrénées*, les *Hautes-Pyrénées*, les *Pyrénées-Orientales*, pour finir par les *sources de la Garonne*, où se trouvent à la fois le centre de la chaîne, les plus hautes cimes et ses plus grands glaciers.

Première Partie.

BASSES PYRÉNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

PLATEAU DE LANDES. - PAU. - SOUVENIRS. - BÉARNAIS. - PÉLÉRINAGE A BÉTHARRAM. - OLORON. - VIEUX USAGES.

LA première fois que je visitai les montagnes du Béarn, c'était à l'époque où Napoléon, oubliant les chances de la fortune et se croyant inébranlable, ne voulait plus d'Alpes ni de Pyrénées, et faisait partout à la fois ouvrir des voies de communication avec l'Espagne et l'Italie. Mon ami, M. Le Franc, dirigeait alors les travaux de la route de Pau à Sarragosse, par la vallée d'Aspe. C'est avec un tel compagnon, depuis longtemps éprouvé dans les montagnes, que j'ai fait une partie de mes courses dans cette vallée et dans celle d'Ossau, les deux plus considérables du Béarn.

Pau est la clef des Basses-Pyrénées, comme Tarbes est celle des Hautes. En partant du chef-lieu du Bigorre, dont

les alentours bien connus ont toujours pour moi le charme d'une seconde patrie, on remarque sur la haute plaine l'église d'Ibos, seul monument qui rappelle l'ancienne importance de cette ville, déchue depuis les guerres de religion qui couvrirent de cendres ce malheureux pays. Après les longues allées des vieux chênes de la Souy, agrestes avenues du bois de Bordères, à la cime du rideau qui précède le grand plateau de Ger, le soleil frappait de ses premiers rayons l'obélisque éphémère élevé en 1808, pour marquer le passage du terrible météore qui du fond du nord allait porter la désolation sur l'Espagne, par un ex-républicain, implacable ennemi des rois à la Convention, transformé alors en humble préfet du despote, en courtisan obséquieux. La beauté du coup d'œil sur la plaine de Tarbes et sur les montagnes arrête ici le voyageur. On voit la jolie vallée de Campan et ses verdoyans talus se prolonger vers les forêts de l'Arbizon, entre la tête chauve du Lhiéris au-dessus des bois de l'Arros, et le cône élancé du Pic-du-Midi qui la menace. Au bas de l'humble Bédat, j'assignais sa place à Bagnères, et plus près celle de Lourdes au pied du Ger, où l'écartement des hauteurs indique le riche bassin d'Argelez, et laisse voir au-dessus des pentes croisées du Lavédan le Piméné et quelques cimes voisines du Mont-Perdu. A l'ouest, le tableau est changé, et l'on n'a devant soi qu'une vaste lande sans limite apparente au midi, que les sommets des Pyrénées. Ce plateau de bruyères, qui sous le nom de *Pont-Long* s'étend d'Ossun à Hagetmau, est le pendant de celui de Lannemezan. Lieu des sources de tous les ruisseaux qui se jettent dans l'Adour depuis Maubourguet jusqu'à sa réunion avec le Gave, il est pour ce fleuve ce que l'autre plateau est pour la Garonne, mais sur une moindre échelle. Le sol y est formé d'une terre noire, graveleuse et infertile, sur une couche d'argile qui, retenant les eaux, le rend marécageux, même tourbeux; au-dessous sont des cailloux roulés. Les essais que l'on a faits

auprès de Pau pour le rendre à la culture n'ont point réussi; cependant le village de Ger-sur-Lande, véritable oasis dans le désert, prouve par ses champs productifs et ses robustes chênes que les arbres prospéreraient sur ce sol humide, si souvent arrosé par les pluies des montagnes. En parcourant les landes stériles du Béarn et de la Guienne, on ne peut oublier qu'en 1610 les Maures, chassés d'Espagne, demandèrent au roi de France d'habiter ces landes, et qu'ils n'éprouvèrent que le plus impolitique des refus. Sans ports, sans positions militaires, ils n'eussent pu devenir dangereux; et ces malheureux débris d'un peuple, qui fut un temps le plus éclairé de l'Europe, en creusant des canaux, ouvrant des routes, évacuant les lacs, desséchant les marais, fixant lesdunes et changeant à la longue des sables en terres fertiles, eussent assuré la prospérité d'une vaste étendue de pays, qui est resté presque désert. Ainsi repoussés, l'Afrique ennemie les reçut avec leur courage, leurs capitaux et leur industrie.

Les atterrissemens qui obstruent les débouchés des grandes vallées des Pyrénées ou qui forment à leurs pieds des plateaux étendus, quoique moins que ceux de la Craou, de la Champagne, du Dauphiné et autres dépôts diluviens semblables, viennent sans doute de distances très-éloignées, et on y trouverait, ainsi que dans ceux-là, des productions de pays lointains. Ces amas composés de graviers, de cailloux et de sédimens divers, ont dû être charriés par les eaux, à une époque postérieure à la formation de la chaîne qui les a arrêtés, pendant le cataclysme universel qui a donné à la surface du globe sa configuration actuelle. A une époque subséquente, qui peut avoir été celle où le chaînon du Marboré fut le résultat d'une convulsion partielle dans les régions du sud-ouest, ainsi que nous le verrons plus loin, les eaux encore, en dépassant cette formidable barrière, se précipitant le long de ses flancs opposés, et avec plus de violence vis-à-vis des points qui étaient au midi les centres de cette action nou-

velle creusèrent à sa base dans ces dépôts récens, qui s'en trouvèrent ainsi isolés, de larges tranchées longitudinales où les torrens durent se jeter. Voilà comment, dès leur sortie des montagnes, les gaves de Pau et d'Ossau sont forcés de fléchir à angle droit vers l'Océan, et la Neste et la Garonne vers l'est. Un tel résultat, en détournant les eaux de leurs directions naturelles, n'a point été favorable à cette partie du bassin de la Garonne comprise entre elle et la Bayse. Ce grand territoire, arrosé par des rivières qui, nées sur la lande de Lannemezan, au pied même des montagnes, voient chaque été leurs sources se tarir, gémit sous des sécheresses annuelles, lorsque son sol généralement bon ne demanderait que de l'eau pour rivaliser de fécondité avec les meilleurs du Midi. Mais combien il serait facile de réparer cette disgrace accidentelle. Les eaux de la Neste, déviées assez haut, pourraient être conduites sur le plateau de Lannemezan contre lequel elles vont heurter, d'où on les dirigerait à volonté sur la Save, le Gers ou la Bayse. Au reste, cette observation n'est point nouvelle et a été la base de plusieurs projets, dont le plus large serait de prolonger le canal du midi de Toulouse à Bayonne, par un nouveau canal qui aurait son point de départ sur ce plateau. Le besoin en est senti; les localités s'y prêtent, et la Neste fournirait 800,000 mètres cubes d'eau par jour. Un tel projet compléterait le canal du midi ; son exécution aura lieu un jour.

Au bout de deux heures, le riant vallon de l'Ousse annonce le Béarn, et une forêt de chênes s'étend jusqu'aux portes de Pau. On est descendu du plateau : la route s'enfonce à perte de vue dans cette superbe futaie, où l'on brave les ardeurs du soleil sous le feuillage épais de ces chênes druidiques dont les branches se croisent d'un bord à l'autre. Pau est une charmante ville. Ses agrestes promenades, restes de l'ancien parc de ses rois, où sont encore quelques pans de mur de ce joli *Castel-Béziat* que Jeanne

avait fait bâtir pour Catherine, sa fille ; son doux climat, la bonté de ses vins, l'abondance de ses fruits, l'aménité de ses habitans, et sa délicieuse position au-dessus de la plaine du gave, en face des majestueuses Pyrénées, le rendent un lieu de prédilection pour les étrangers qui y abondent. A la vue de ce vieux et pittoresque édifice qui domine la basse ville, le Français pense au bon Henri qu'il a vu naître, ce père de ses sujets, de toujours grande et populaire mémoire. La ville est peu ancienne : le village de Lescar, autrefois résidence de l'évêque, situé à demi lieue vers l'ouest, a été bâti, suivant Oïhénard, sur l'emplacement de l'antique *Beneharnum* situé sur la voie qui d'*Aquæ Tarbellicæ* (Dax) conduisait à Toulouse. M. Du Mége, auteur de savantes recherches sur les antiquités des départemens pyrénéens, pense que son vrai site est vers Castelbon. Le château des rois de Navarre, masse irrégulière, flanquée de tours et de pavillons inégaux, serait peu remarquable, sans ses souvenirs et ses superbes points de vue sur la plaine du gave et l'amphithéâtre de montagnes. Les côteaux qui produisent le bon vin de Jurançon, entrecoupés de vallons frais et ornés de *villas*, sont le premier degré ; des masses obscures leur succèdent, et au-dessus s'étend une longue suite de cimes, depuis le Pic-du-Midi de Bagnères, formant promontoire à l'est, jusqu'aux hauteurs moins âpres, qui au-delà de la vallée d'Aspe vont toujours s'abaissant vers la mer. Au fond du vallon du Néiss, ouvert en face, le Pic-de-Ger, les masses nues des Eaux-Bonnes, et la gigantesque fourche du Pic-d'Ossau, se font remarquer dans cette longue couronne qui termine admirablement le tableau.

La grande tour carrée qui surcharge la porte principale, et où est né, dit-on, Henri IV, était alors une prison; et le reste, livré à des soldats qui n'avaient pas appris le nom du bon roi, du brave guerrier, était dans le plus triste état de dégradation. Je ne sais comment avaient pu se conserver de très-jolies arabesques sculptées sur des pieds-droits

dans la cour. Si ses vastes appartemens n'offrent plus de traces de leur ancienne magnificence, on ne les parcourt qu'avec un sentiment religieux. L'air qu'on y respire et leurs murs dépouillés sont pleins de Henri, dont le nom révéré passera à la postérité la plus reculée, toujours chéri, toujours comblé des bénédictions du peuple qu'il aimait, et dont il cherchait sans cesse à améliorer le sort. Aussi est-il le seul qui ait mérité le nom de *roi du peuple*, plus glorieux que celui de conquérant. Bon Henri! le souvenir de tes qualités aimables et de ta belle âme, de cette âme fortement trempée aux épreuves de l'adversité, que ne terniront point quelques faiblesses inhérentes à l'humanité, se transmettra de race en race dans le cœur des hommes, pour servir de modèle aux princes, et de point de comparaison aux jugemens des peuples.

L'étranger qui parcourra les charmans environs de Pau, trouvera partout de ses souvenirs. Ira-t-il à la fête de Billères, voir sur des pelouses ombragées des danseurs animés de toute la vivacité du pays, on lui montrera la maison où Henri suça le lait d'une robuste paysanne dont la postérité l'habite encore. Voudra-t-il avec la foule des pélerins aller à Bétharram, qui le dispute en célébrité à Héas et à Sarrance, il verra le beau pays de Nay et de Coarrase où il a passé son enfance. A l'aspect de cette vieille porte où l'on a gravé : *Lo que ha de ser, no puede faltar*, [1] allusion sans doute à sa destinée, de cette fontaine ruinée qui porte son nom, et de cette haute tour, seul reste du château, il dira: « Les murs qui l'ont abrité, les édifices qu'il a cons-
» truits, disparaîtront; mais la mémoire de ses hautes
» qualités, de ses bienfaits, ne s'effacera plus. Voilà le sol
» qu'il a long-temps foulé de ses pieds nus; les monta-
» gnes, les bois qu'il a souvent gravis, haletant et cou-
» vert de sueur; et les hameaux, où pressé par la faim, il
» se réfugiait pour manger la pâte ou la millade du pay-
» san béarnais, qui partageait gaiment avec son Henri? »

[1] Ce qui doit être, ne peut manquer.

C'est ainsi que ce grand prince a mené dans ses premières années la vie dure qui trempait son corps pour les fatigues, et son âme pour les épreuves que le sort lui destinait; et qu'en voyant de près les besoins du pauvre, il acquit le germe des vertus bienfaisantes qui devaient faire un jour le bonheur de ses sujets.

L'habitant du Béarn a conservé son caractère aimable; bien constitué, alerte, et sobre comme le Basque son voisin, mais moins rude et moins violent, ses mœurs sont hospitalières et bienveillantes. La coutume du Béarn prohibait pendant dix jours la saisie dans la maison d'une femme en couche. Comme tous les montagnards, lorsque d'autres influences n'ont pas altéré leur caractère, il est naturellement fier : cependant, doué d'un esprit fin et adroit, ses détracteurs le lui reprochent. Le sang y est beau : un teint frais, des yeux vifs, et de jolis traits, joints à une tournure leste, sont, chez les Béarnaises, des agrémens assez communs. L'esprit enjoué des deux sexes, et porté au plaisir, anime singulièrement leurs foires, leurs fêtes votives, toutes leurs réunions; et le froid habitant du Nord s'étonne de leurs danses animées, et des éclats de leur gaité.

C'est à Betharram qu'il faut les voir, lorsque la fête de la Vierge les y attire de tous les cantons voisins. Je m'y étais rendu, *en partie*, avec des amis également curieux d'assister à ce pélerinage plus joyeux que dévot, dont le calvaire fut fondé dans le 17e siècle par le saint homme Hubert, charpentier, qui, plus tard, fonda celui du Mont-Valérien, près Paris. Sur la route, c'était comme une foire; et le village de l'Estelle qui précède le couvent, était tellement encombré de bêtes et de gens, qu'à grand'peine y pûmes-nous trouver place. Au bout d'une longue table, où une vingtaine de paysans et paysannes étaient chantant à gorge déployée, et buvant sec au refrein, nous pûmes enfin procéder à l'ouverture d'un pâté dont chacun était impatient de sonder les larges

flancs. Devant l'église, c'était une cohue à ne pouvoir ni passer ni s'entendre; et pour entrer dans le saint lieu, il fallait livrer combat. Je fus étonné de la quantité de peintures, rappelant aux fidèles les miracles de la Madone, qui couvraient les murs, la voute et jusqu'aux piliers. Un prédicateur dans la chaire expliquait à ses rustiques auditeurs, en patois béarnais, la vie de la sainte Vierge; et je compris que la manière dont le sujet était traité et le raffinement de la congrégation, étaient en parfait rapport; mais je ne pus qu'être scandalisé de la conduite irrévérente de ces prétendus pélerins. Les éclats bruyans de la foule joyeuse qui entourait l'église, les cris des marchands de chapelets, de mirlitons et de gâteaux; les disputes de ceux qui se cognaient à l'entrée, et le bruit confus qui s'élevait de tous les points du temple, tout cela faisait un tintamarre, un bourdonnement insupportable, qui permettait à peine de saisir quelques mots du sermon. Il paraît que dans sa prévoyance le supérieur avait choisi pour la chaire un robuste Stentor, et vraiment il ne s'épargnait pas. Sans tenir compte du vacarme, en sueur et l'œil en feu, il procédait toujours, prêchant à tue-tête; et se démenant dans la chaire comme un moine italien, par ses grands gestes expressifs, dirigés vers la sainte image, il parvenait mieux que par ses paroles à instruire du sujet de son discours. Quelquefois même, aux momens pathétiques, rassemblant toutes ses forces, il couvrait tout de sa voix vigoureuse. En même temps d'autres scènes se passaient à l'autel : deux bedeaux armés de longues perches, promenaient alternativement sur la figure de la Madone les chapelets qui y étaient suspendus, les bénissant ainsi moyennant rétribution; ce qui amenait des altercations assez vives, et un prêtre en surplis avait de la besogne pour y maintenir l'ordre.

Suffoqués par la chaleur, assourdis par le bruit, nous sortimes de l'église à nos risques et périls, et montâmes au calvaire. Les rochers retentissaient du chant des can-

tiques ; et ces beaux lieux s'embellissaient encore des jeunes Béarnaises et Bigorraises qui, précédées de la croix pastorale, en parcouraient les sinueuses rampes. La foule des pélerins s'arrêtait aux chapelles où sont représentées les scènes de la passion. Ces tableaux restaurés depuis peu, étaient admirables pour imprimer la terreur et la pitié, car rien de plus affreux que ces figures de Juifs et de soldats romains. Au sommet enfin, sur un plateau ombragé de grands arbres, nous respirâmes; et dans ce site charmant, le repos semblait plus doux en vue de la jolie plaine de Nay, du défilé où la petite ville de Saint-Pé se glorifiait autrefois de son riche monastère, le plus ancien du Bigorre, et de l'amphithéâtre des montagnes d'Asson. Rentrés au cabaret, où buveurs et chanteurs s'étaient vingt fois renouvelés, nous trouvons pour surcroît, des mirlitons criards dont tous les enfans s'étaient munis ; et dans la chambre commune, ayant tiré des rideaux, je vois avec surprise un dormeur sur le lit étendu, un bon curé qui, la face enluminée, ronflait de son mieux. De quelle heureuse faculté était doué ce brave homme, pour reposer paisible au milieu d'un tel charivari! Notre provision de chapelets bénis était faite ; nous reprîmes la route de Pau. La chaleur remplacée par la plus douce température, la richesse de la plaine et les jolis aspects des côteaux du Midi, nous reposèrent des fatigues du jour. C'était la Saint-Napoléon : un feu d'artifice, des illuminations, des jeux publics et toute la population en mouvement, le soir, nous offrirent d'autres scènes. Mais que ces plaisirs de commande ressemblaient peu à la grosse gaîté, à ce vif et bruyant naturel, à ce plaisant grotesque, qu'offrent toujours les pélerinages du Béarn !

La langue du pays, commune à une partie du Bigorre et du Ger, porte le cachet du caractère des habitans, en ce qu'elle est bien plus expressive et plus riche pour la plaisanterie, la bienveillance et la gaîté, que pour la colère et les passions violentes. C'est le peuple qui l'a faite pour

lui ; et son doux climat, et la vie facile qu'il lui donne, l'ont de tout temps rendu plaisant et joyeux. Il est remarquable combien il y a de l'euphonie dans les noms propres des lieux : *Gelos, Bisanos, Bouros, Lagos, Vidalos*, ne semblent-ils pas continuer la nomenclature de l'archipel grec? La langue des Marseillais et de leurs colonies, en gagnant de proche en proche les Volsces et leurs voisins, dut leur devenir familière ; et elle avait jeté tant de racines que, malgré l'influence postérieure de celle des Romains, au 4e siècle, on chantait encore en plusieurs lieux les offices en langue grecque.

Avant d'entrer dans le vallon du Neiss, jetons un coup-d'œil sur la ville qui couronne la hauteur de ses édifices mêlés d'arbres, et sur les masses verdoyantes du parc, car c'est leur beau côté. Une route ombragée où des eaux toujours vives entretiennent la fraîcheur, et sur des pentes redressées des bois, des pelouses et des habitations, font du chemin de Gan une agréable promenade. Après cette petite ville, on monte pendant deux heures sur cette masse de côteaux, entre les deux gaves, qui sur leurs pentes tourmentées produisent des vins justement renommés. A chaque détour se montrent de nouvelles perspectives dans de profondes combes ou sur les sommités du Midi, jusqu'au point culminant de Belair, d'où l'on plane sur une de ces larges tranchées qui existent au pied de la chaîne. Devenue plaine fertile, le gave d'Ossau qu'elle entraîne à l'ouest, y circule sous ce chaînon rapide et sombre qui forme entre les vallées d'Aspe et d'Ossau le premier gradin des Pyrénées, et d'où se sont précipitées les anciennes eaux qui ont creusé le canal où maintenant il s'enfuit vers Oloron. La vue se termine aux mornes boisés du pays basque, se perdant bleuâtres vers la mer, ou s'élevant jusqu'au pic d'Anie, le dernier qui conserve à la crête quelques formes alpestres.

Au bas de Belair est auprès d'Ogeou une source thermale que les paysans seuls fréquentent. On traverse des

bois, des landes, les fraîches prairies de Herrère et d'Escout; et au bout d'un plateau se découvre le monticule escarpé qui semble porter encore la cité d'*Iluro*. Là m'attendaient, pour visiter les montagnes, des amis avec qui j'avais long-temps exploré les Hautes-Pyrénées, courses aimables dont l'amitié, la bonhomie et l'accord des goûts rehaussaient le prix. Ce souvenir se liera toujours pour moi à celui des plaisirs que j'ai trouvés dans l'observation de la nature.

L'antique cité des *Cameni*, très-forte d'assiette, au confluent des gaves d'Aspe et d'Ossau, fut ruinée par les Normands et rebâtie en 843 par Centulle, comte de Béarn. Depuis elle a éprouvé les vicissitudes communes à toutes les villes de ces contrées, tant de fois parcourues par des bannières diverses, et tant de fois ravagées. La ville nouvelle, dont la partie méridionale porte le nom de Sainte-Marie, borde les gaves et s'étend en rues interminables le long des routes qui s'y réunissent. Ce plan étoilé, ce site inégal et les deux torrens qui mugissent dans ses murs lui donnent une physionomie toute singulière. Du haut de la cité la vue se porte sur la plaine peuplée où les gaves réunis s'avancent vers Navarreins et sur la vallée d'Aspe qui s'ouvre au midi. A portée de l'Aragon et de Saragosse, Oloron a toujours été une des villes les plus commerçantes de cette frontière; et la contrebande excitée par la guerre de l'indépendance et le système continental, s'y faisait alors avec ardeur, malgré les décrets fulminés par Napoléon. Une nuit, à l'auberge de Sainte-Marie, réveillé par un bruit extraordinaire, et croyant le feu au logis, j'accours: Ce n'est rien, me dit-on; ce n'est que la contrebande qui vient d'arriver. En effet, la maison, les écuries, le quai, tout était encombré de mulets chargés de sucre et de café, et d'aventuriers des deux nations armés jusques aux dents. De tels convois se renouvellaient plusieurs fois par semaine; et d'Oloron, tout se répandait dans l'intérieur. Cette audace de braver à main armée

ce qui était la loi du pays, sous un despote inflexible, alors dans la ferveur de son système de prohibition, m'étonna beaucoup. Je ne savais pas que la foudre grondait dans le lointain.

Les Sarrasins qui entrèrent en Béarn par Jacca et la vallée d'Aspe, ont laissé un souvenir de leur passage dans le nom du village de Moumour, (mont des Maures) situé sur un promontoire, au débouché de la vallée de Barétous. De la belle habitation de M. Lamotte, le bassin que l'on domine, où des usines mues par le Vert se mêlent à des bois et des rochers, et les hauteurs de Barétous s'élevant par étages noirs de forêts jusqu'au pic d'Anie isolé comme une tour, forment un romantique paysage. Le vallon d'Issor et les autres affluens de cette vallée, comme ceux de la Soule, sa voisine, tout bois ou prairies, offrent des sites de la plus grande fraîcheur et de charmans détails; mais on y chercherait vainement le grandiose des montagnes. Si on pousse ses reconnaissances jusqu'à Navarreins, on verra dans la plaine de nombreux villages et un sol fertile, alternant avec d'arides plateaux de cailloux diluviens, une place forte régulièrement construite au débouché de la Soule, l'ancien pays des *Sibillates*, et un pont sur le gave, élégant et léger, le seul peut-être en France qui soit construit en petit appareil. Dans un de ces villages, Ogenne, vivait alors le Nestor des géologues, le vénérable Palassou. La minéralogie des Pyrénées ne se composait que de notices isolées, quand il en entreprit la description générale; et ses observations, d'une exactitude rigoureuse, n'ont pas été une des moindres preuves du système des soulèvemens. Il a reconnu au pied des Pyrénées, de l'Adour à la Nive, de nombreux gisemens d'ophite, roche plutonienne, qui paraît due à des éruptions particulières.

Il s'est conservé aux environs d'Oloron beaucoup de coutumes populaires, qui retracent les mœurs et les croyances des Celtes. Pendant la nuit qui précède le premier de mai,

les amis de la maison, les amans surtout, ont soin de couvrir la rue de jonchée, de branches d'aubépine, qui restent pendantes sur la rue jusqu'à l'année suivante : c'est pour en éloigner les génies malfaisans; et la nuit de la Saint-Jean, on jette dans les ruisseaux de l'argent, des alimens, et on y lave les yeux et les parties infirmes. Il est peu de pays où ces deux époques ne voient encore quelque usage dont le mot est perdu. C'est ainsi que dans quelques cantons du midi on plante des pins, qu'on nomme *Mais*, ornés de couronnes et de banderolles, devant la porte des Maires ou des nouveaux époux; et qu'à Metz, les jeunes filles vont dès le point du jour parcourir, jambes nues, les ruisseaux de la bonne fontaine, singulière cérémonie qui se rattachait au culte alors général des ruisseaux. La plupart des usages qui ont pour but de célébrer le retour de la plus aimable des saisons, où tout renaît à la vie et au plaisir, descendent de ces temps reculés où les époques et les forces de la nature personnifiées étaient solennisées par la religion. Les conquêtes qu'on a faites successivement dans la connaissance de la mystérieuse antiquité, portent à croire que ce culte tout allégorique a été le premier formé en corps de doctrines, quoique sous des emblêmes divers, chez les peuples qui à ces temps reculés commençaient ou renouvellaient la civilisation commune où les modernes ont puisé. A Oloron, les morts sont portés à l'église revêtus de leurs plus beaux habits et le visage découvert. Dans les campagnes voisines et dans la vallée d'Aspe, ils sont de plus accompagnés par de vieilles femmes, chantant leurs louanges en vers composés *ex tempore*, sur un mode lent et lamentable. Aux funérailles d'un homme qu'un médecin d'Oloron avait traité, on les entendit chanter, au nom de la famille :

Mous de Larrabère, medeci d'Oulourou,
Qu'etz a tuat lou nouste pay bou.

Toute la France abonde en usages singuliers; et il est

à regretter que les savans laborieux qui avaient fondé l'Académie celtique, n'aient pas continué leurs travaux.

CHAPITRE II.

VALLÉE D'OSSAU. - EAUX-BONNES. - SITES ROMANTIQUES. - ISCOS. - BALOURD.

La route des Eaux-Bonnes est principalement fréquentée par cette classe d'infortunés qu'une maladie qui ne pardonne guères, mine peu à peu, attirés par des espérances rarement réalisées. A Arudy, on entre dans la vallée d'Ossau (*ursis saltus*, bois des ours), ancien pays des *Osquidates Montani*, ouverte entre des hauteurs dont la monotonie fait ressortir la beauté des villages. Iseste et sa haute tour, patrie du médecin Bordeu; Loubie, avec son pont de bois ombragé de grands arbres, et Castets, caché dans la verdure au pied du roc qui porte quelques murs du château de Casteljaloux que Gaston-Phœbus fit bâtir, et où se tenaient autrefois les assemblées d'Ossau. Auprès de Vielle, dont les verdoyans talus annoncent le grand pâturage du Bénou, est, au bord du gave, la forge de Béon qui tirait son minérai des montagnes de Loubie: le travail y a cessé faute de bois. Jusqu'à Laruns, ce n'est que pentes uniformes et cimes émoussées, comme si on n'était déjà plus sur la route des monts du premier ordre; cependant, à la crête se retrouvent tous les traits alpestres. Son petit bassin, en face du val des Eaux-Bonnes, est barré au midi par des rochers où l'œil a peine à découvrir l'issue que s'est ouvert le gave supérieur, et la coupure où passe la route des Eaux-Chaudes. Celle de Bonnes s'élève d'écharpe au travers de la forêt d'Assouste qui couvre toutes

les pentes du midi jusqu'au fond, où, sous le château d'Espalungue, mugit le Valentin. La vue s'arrête aux belles masses du Pic de Ger, et au col qui conduit dans les vallées d'Asson et d'Azun, en tournant autour des pics aux flancs nus de Gabisos.

On cherche envain à deviner Bonnes; la route toujours ondoyante ne laisse voir que des bois et de nouveaux ravins. Tout à coup, en face d'une porte de rochers qui ouvre une perspective inattendue, on se trouve à quelques pas des bains, au débouché d'une gorge noire de bois fermée par la cime hardie du Pic de Ger, subite apparition qui donne à ce point de vue quelque chose de la magie du Diorama. Une retraite que des monts et des forêts serrent de si près, des maisons élégantes, des promeneurs en opposition avec la sauvagerie du lieu, et un mont chauve qui porte haut sa tête menaçante, au moment où le soleil près de son coucher n'éclairait plus que des sommités pelées, tout était romantique dans ce site singulier. Les sources thermales sortent du granit qui porte toutes les masses calcaires et schisteuses voisines, et leur température est de 26° à 27°. Bonnes, bâti sur le lieu des sources thermales, au confluent de la Soude et du Valentin, s'est beaucoup embelli sous l'administration de M. de Castellane: des habitations commodes ont remplacé les barraques qui naguères ne défendaient pas des intempéries de l'air; mais le spectacle de l'humanité souffrante y afflige toujours. Ces jeunes femmes, ces hommes à la fleur de l'âge, victimes dévouées, dont le teint pâle, la maigreur et la voix caverneuse n'indiquent que trop la maladie incurable qu'ils recèlent dans leur sein, serrent le cœur; et jamais Bonnes ne deviendra un lieu de plaisir comme Saint-Sauveur, où les vaporeuses de bonne compagnie viennent chercher un remède à des maux qu'elles ne veulent pas toujours guérir. Des sentiers faciles dans les bois et sur les rapides pentes qui descendent au torrent, peuvent conduire le baigneur affaibli à la Sabotière, agreste

atelier sous des huttes de feuillage ; à des fabriques de pelles et de huches, parmi les hêtres séculaires d'Assouste ; et à la cascade du Valentin, scène sauvage où du fond du précipice on n'entend qu'un tonnerre continu, on ne voit que des rochers, de sombres bois et l'éblouissante gerbe qui tombe du ciel.

De tous les sites, dont l'abord est facile, celui qui plait le plus est le charmant vallon d'Iscos, jusqu'à la plaine de Gourette, où, au mois de juin, des troupeaux innombrables répandent sur les pelouses, pendant huit mois désertes, une vie et une activité dont on se ferait difficilement l'idée ; mais leurs terribles gardiens peuvent en rendre l'approche dangereuse. Souvent je me bornais sur quelque mamelon de l'Arcasque, à voir de loin ces fonds où fourmillaient tous les animaux de la vallée, jusqu'au pied des crètes du Gabisos qui, pour le pasteur d'Ossau, est la montagne de Gourette. Leurs cris confondus avec ceux des pasteurs, avec les tintemens des clochettes, et les fortes voix des chiens, montaient vers moi en un bourdonnement confus, en harmonie avec tout ce qui frappait mes yeux dans cette scène alpestre et pastorale. Après la Saint-Jean, troupeaux, chiens, pasteurs, tout disparaît pour gagner vers la haute chaîne les pâturages de Sousoueou et du lac de l'Ours, où, jusqu'à la fin de septembre, ils vivent de leurs herbes succulentes. Descendu au bord du Valentin, souvent aussi je m'y reposais à l'ombre de quelques sapins, où le sommeil venait appesantir ma paupière, au murmure du torrent, qui, sous moi, avait creusé dans le granit des cavités, des conques arrondies, baignoires naturelles pour les Oréades des vieux bois qui, de l'autre rive, projettaient leur ombre mystérieuse. On a peine à s'arracher au repos de ces retraites agrestes, que la nature s'est plu à décorer avec sa grace ordinaire et une majesté sauvage. En voyant de près ces bois tels qu'elle les a faits, où les branches de sapins, qui sur un sol à pic semblent croître bout à bout,

cent fois entrelacées avec celles des hêtres inférieurs, et des arbres que la vétusté ou les ouragans ont abattus, forment des fourrés impénétrables, on conçoit l'assertion des pasteurs que les ours y trouvent en tous temps des asiles certains. Un jour il en vint un à Bonnes, amenant un oursin de quatre à cinq mois, qu'il avait pris près de Gabas, et même bien acheté: ayant découvert la tannière dans le bois, et emporté le seul petit qui s'y trouvait, il fut suivi à la piste par la mère jusques dans sa grange, dont elle fit le siège en essayant toutes les issues avec une fureur et des hurlemens épouvantables. Ses angoisses, qu'il racontait lui-même, ne prirent fin que lorsque des voisins accourus à ses cris, furent parvenus à la chasser à coups de fusils.

Un matin, je m'enfonçai dans la gorge pour aller reconnaître les hauteurs calcaires du midi, dont les formes grandes et régulières sans apparence de décrépitude, annoncent que la destruction ne marche qu'à pas lents dans cette région. Après quelques pas, Bonnes disparaît derrière la butte du Trésor : on ne voit que des bois sur les pentes escarpées et les cîmes grisâtres qui les couronnent. Dans le fourré, circule un sentier scabreux sur le bord d'un ruisseau, dont l'eau pure et cristalline fait à peine entendre un léger murmure, et, çà et là, sont des retraites tapissées d'une fine pelouse, et ceintes d'un buis que les ciseaux semblent avoir taillé. Que de fois je me suis échappé pour y passer quelques momens dans un calme parfait! Dans ce vallon caché, dont la solitude est rarement troublée, dont le silence n'est interrompu que par les cris du pic, ou le fracas des arbres que le bucheron précipite, tout porte dans l'âme une impression grave qui dispose à la réflexion. Le repos dans ces lieux est de la méditation.

La gorge se divise : laissant à gauche l'embranchement principal qui monte au pied du Ger, je gravis péniblement pendant une heure par le lit desséché du torrent, seule voie possible dans ce sombre couloir, dont les ber-

ges n'offraient sous de hauts escarpemens qu'un impénétrable fouillis, ouvert quelquefois par des trainées d'arbres destinés à pourrir sur la place où ils étaient tombés. M'arrêtant souvent pour prendre haleine, j'étais frappé du sauvage aspect de cette gorge, et me plaisais à pousser des cris pour les entendre retentir sous les voûtes des sapins, et répéter par les rochers qui surplombaient ma tête. Enfin, le ravin perd de son âpreté; je respire plus à l'aise; et après une obscure tranchée, je vois s'ouvrir une clairière dont l'aspect calme et l'étendue soudaine me surprennent agréablement. Il me semblait que, le premier, j'allais fouler ces verts et frais tapis, lorsque deux cabanes, des moutons et des chevaux, vinrent arrêter mes idées de découverte. Quels plaisirs doivent être ceux des hardis voyageurs, qui pénétrant dans des régions inconnues, y découvrent une nature nouvelle et des productions ignorées, que déjà, dans leur esprit, ils font tourner au profit de leurs semblables! J'avance; et me reposant sur la mousse au pied d'un sapin, je contemple l'aimable solitude de Balourd.

Qu'on se représente une enceinte ovale, une petite plaine de verdure, entourée de pentes douces, où les arbres sont épars, se relevant d'un côté jusqu'à la crête que couronnent les premiers bois d'Assouste; et de l'autre, jusqu'aux flancs du Pambassive, unis comme des murs. Le vert foncé de la pelouse qui s'étend avec sécurité au pied des escarpemens, où nul débris n'interrompt sa teinte amie de l'œil; la longue ceinture des bois; ces cabanes, dont la construction facile et prompte répond aux premiers types de l'architecture; ces troupeaux dispersés, et cette imposante muraille où se projettent les têtes des sapins, tout donne à ce site romantique un air de grandeur ensemble et de suavité. En avançant vers les cabanes, je fus assailli par deux chiens assez forts pour se défendre des ours qui abondent dans ce canton. Hardis et obstinés, je m'en serais difficilement garanti sans le

secours des pasteurs qui accoururent. Ces braves gens, dont je mis l'obligeance à l'épreuve, étaient affables et désintéressés, comme le sont en général tous les Ossalais; éloge que ne méritent pas au même degré leurs voisins d'Aspe et d'Azun. Puisse la fréquentation des étrangers ne pas leur faire perdre leurs qualités natives! car ce n'est guères plus que dans les vallées éloignées, où le tableau du luxe et de ses jouissances ne s'est pas encore montré, que l'on retrouve les manières simples et la cordiale hospitalité qui régnaient autrefois dans toutes ces montagnes, et y donnaient tant de charme aux mœurs antiques.

Continuant à remonter le vallon par le chemin des troupeaux, lorsqu'au mois de juillet ils émigrent vers Sousoueou, je fus surpris de voir au revers de ces masses des pâturages étendus. Ce plateau qui précède la pyramide du mont Gourzy, ne laisse voir à l'est que quelques pics aigus, voisins des ports d'Azun, et va s'abaissant vers les Eaux-chaudes cachées dans la profondeur de leur vallée; mais au sud-ouest les yeux se promènent sur les cimes qui séparent Ossau d'Aspe, où les glaciers sont inconnus, où la neige même est rare au mois d'août, mais dont les formes hardies ont encore de la grandeur. Une seule y reprend un aspect des plus fiers : aux forêts qui couvrent sa base, à l'isolement de sa tête conique et fourchue, je reconnus le Pic du Midi de Pau. Cette belle montagne où le granit expire, ne voit plus de rivale jusqu'à l'Océan. Je regagnai Bonnes par les bois d'Assouste. De superbes sapins, tombés de vétusté, ou renversés par les vents, y gissent faute de moyens d'extraction, et de précieux matériaux s'anéantissent ainsi à quelques pas des plaines où leur rareté s'accroît tous les jours. Après une rapide descente, je me trouvai au milieu d'une sabotière, que des baigneurs étaient venus visiter. Le bruit du travail, dont retentissait la forêt, la cabane rustique, les vieux hêtres abattus, et toute cette activité dans la solitude, y formaient une jolie scène agreste.

Les sources de Bonnes appartiennent aux habitans du village d'Aas, auprès duquel Diétrich a indiqué vaguement du minerai contenant de l'or. Comme ils s'en sont réservés l'usage pendant le jour de la Saint-Jean, dès le matin, on les voit occuper toutes les baignoires, et jusqu'au soir ce ne sont que danses, jeux et querelles, où se montre à découvert le caractère de ces bons et vifs montagnards. Leurs éternels ronds de danse sont monotones; mais le costume des Ossalaises, tout à fait espagnol, a une sorte d'élégance, avec leurs jupons plissés, leurs corsets brodés et tailladés, et l'obligé capuchon. Les hommes ont conservé l'ancienne cape blanche du Béarn qui, dans son ampleur, leur donne un air de représentation; et dans les jours de cérémonie, les femmes portent une cape courte, de même couleur, toute brodée en noir et d'un fort bon effet.

CHAPITRE III.

VALLON DU NEISS. - PIC DE GER. - NEIGES PROFONDES ET PAS DANGEREUX. - TABLEAU D'HIVER.

Ce n'est que long-temps après ce voyage, que j'ai pu exécuter la course au pic de Ger, tant il est rare dans les montagnes de trouver réunies toutes les circonstances favorables. Que de changemens s'étaient opérés dans la secousse qui venait d'ébranler l'Europe! Le sabre entouré d'auréoles de Napoléon, avait fait place au sceptre des Bourbons; la nature seule avait été immuable. Par une belle soirée de juin nous étions sur la route de la Loubère, près de Tarbes, où tant de fois la nuit m'avait surpris à contempler le pic du Midi, et ses fiers acolytes. Leurs

sommités blanchies réfléchissaient les dernières lueurs du couchant, lorsque depuis long-temps leurs bases étaient plongées dans l'ombre étendue sur la plaine. Ces derniers momens du crépuscule qui s'éteint, où se réveillent les souvenirs du passé, me rappelèrent combien de fois dans les mêmes lieux, avec des amis auxquels m'unissaient parité de goûts et de pensées, j'avais admiré les beautés du couchant, cette infinie variété de formes, de tons et de couleurs, et ces effets éblouissans de lumière qui plus qu'ailleurs en font pour l'habitant du pied des Pyrénées un si pompeux spectacle.

C'était un jour de foire à Pau ; nous y entrâmes au milieu de groupes animés, et de scènes caractéristiques des mœurs du pays : des troupes de garçons au costume leste, et de jeunes filles à l'œil vif, à la mise gracieuse, chantant, folâtrant, et même dansant sur la route, indiquaient le peuple spirituel et gai qui avait donné au roi béarnais ses qualités aimables. La restauration avait fait reparaître son berceau qu'un pieux royaliste, M. Beauregard, avait pu conserver en en substituant un autre. Le château aussi avait été restauré ; dans une de ses salles, sous un trophée, chargé d'or et d'azur, sous des panaches blancs, étaient exposés la célèbre carapace de tortue où avait reposé Henri, et quelques ustensiles jadis dorés, maintenant rongés de rouille. Je me plaisais à croire que je voyais la chambre même où la *Brebis avait enfanté le Lion* ; et il me semblait que ces vieux murs résonnaient encore de ce chant de douleur que la courageuse Jeanne adressait au ciel :

Nouste Dame deou cap deou poun,
Ajudat-me ad'aquest'hore !
Prégats aou Diou deou ceou
Que'm bouillé bié délioura leou,
Du mainat que'm hassi lou doun !
Tout dinqu'aou haout des mouns l'implore :
Nouste Dame deou cap deou poun,
Ajudat-me ad'aquest'hore !

En passant sur le balcon, d'où la vue s'égare sur les plaines et les montagnes, on ne peut échapper à une mélancolique réflexion : auprès de ces dépouilles d'un grand Roi, qui n'a paru qu'un instant pour le bonheur des peuples, que ses hautes vertus n'ont pu sauver d'un sort déplorable ; à côté de ces produits brillans des arts qui ont l'éclat des fleurs, et guères plus de durée ; le plus magnifique tableau de la nature, sous un soleil qui n'a point vieilli, la montre aussi resplendissante de fraîcheur et de grâces que dans les premiers jours de sa fécondité.

Après Gan le vallon se resserre, les rians points de vue se succèdent sur des côteaux plus exhaussés, et toujours les eaux limpides du Néiss animent par leur murmure les retraites ombreuses qu'il parcourt. Au village de Rébénac, que domine l'élégant château de M. Bitaubé, traducteur de l'Iliade, à la base du mamelon pierreux que les habitans décorent du nom de pic, on s'arrête pour voir son origine. Cette belle source surgit au fond du vallon du calcaire primitif, comme celle d'Aulus, s'élançant à gros bouillons du sein de cavités qu'on ne peut sonder. Son abondance et sa régularité ont donné l'idée qu'elle provenait d'un écoulement souterrain du gave d'Ossau, dont la sépare le côteau de Sévignac, contre lequel il vient heurter ; opinion qui serait très-probable, si un nivellement venait faire voir que le gave sous Sévignac est plus haut que la source ; ce qui est douteux. Alors elle serait due à quelque cours d'eau supérieure engagé dans un de ces canaux qui criblent les terrains calcaires.

Depuis les amas de matières diluviennes sur lesquels Pau est construit, le minéralogiste a peu d'observations à faire. Au sud de Gan, des couches régulières de pierre calcaire, de schistes argileux et de marbre gris, variant d'épaisseur, se montrent partout dirigées parallèlement à la chaîne, et relevées au midi, comme pour s'appuyer sur les hauteurs centrales. Un tel arrangement, que Palassou a le premier constaté d'une mer à l'autre, a fortement ap-

puyé les idées nouvelles, et ne pouvait se concevoir, en effet, que par un soulèvement vertical qui aurait eu lieu suivant l'axe de la chaîne. J'y ai vu des couches cassées net, et redressées à angle droit, sans que leur parallélisme en fût dérangé.

Le haut du vallon s'épanouit en une multitude d'ondulations de l'aspect le plus frais. Le soleil s'était abaissé, et l'air du soir déjà vif comme l'air des montagnes où nous allions entrer, donnait cette élasticité de mouvement, cette force de bien-être qu'on ignore ailleurs. Nous montâmes à pied à Sévignac, où était autrefois une Madone révérée, escortés d'une troupe de jeunes filles gaies comme le matin, charmantes comme leur pays, qui, la tête chargée d'un énorme seau en bois d'if, auquel le temps avait donné la couleur de l'acajou, rapportaient de la fontaine la provision de la nuit. A la vue subite des montagnes et du bassin d'Arudy, sur lequel planent les yeux, on s'arrête en face de la vallée d'Ossau, large et profonde avenue vers de hautes cîmes que couronnent des neiges et des bois. Le gave, enfant de ces monts éloignés, brille pour la première fois sous la tour de Castets, et par un vaste demi-cercle, vient au pied du côteau étaler ses eaux d'Aigue-marine, avant de disparaître de nouveau au-delà du vieux pont d'Arudy.

Ce qu'on m'avait dit à Bonnes des dangers du Pic-de-Ger, avait piqué ma curiosité. Je l'examinai de divers points, surtout de l'Arcasque, d'où ses flancs à pic et sa cime hardie s'élancent au-dessus du rein boisé d'Iscos. De trois côtés il faudrait des aîles pour franchir ses épouvantables escarpemens; mais le vallon de neige qui longe ses flancs à l'ouest me présenta une chance de succès, en ce que de la crête où il remonte, isthme fort élevé entre le pic et l'ambassive, il paraissait aisé d'en atteindre la cime. Dès que mon projet fut connu, il trouva des contradicteurs; chacun n'y voyait qu'une tentative téméraire, inutile, et ce fut à qui me conterait des aventures funestes

pour m'en dissuader. Je n'avais point oublié les contes populaires qu'on m'avait débités au pied du Canigou ; ainsi comptant sur mes observations et mon habitude des rochers, je ne fus que plus impatient de voir de près ce mont redoutable, et de lui faire perdre sa réputation d'inaccessibilité.

Dès trois heures du matin je fus en marche avec un jeune et leste chasseur d'isards, sur qui j'avais cru pouvoir compter, mesurant de l'œil l'espace jusqu'au pic sourcilleux qui déjà brillait de clartés de l'aube. Après la gorge de Balourd on suit long-temps une pente rapide dont l'aspect dépouillé m'étonna. Des beaux sapins que j'y avais vus, il ne restait que quelques troncs mutilés parmi les hêtres qui naguères rampaient à leurs pieds. L'ami des hommes s'afflige, non moins que celui de la nature, de cette dépopulation des bois qui marche avec tant de rapidité dans les Pyrénées et partout. Ce n'est qu'à une heure de chemin qu'on retrouve des sapins et de belles clairières sous les flancs escarpés du Pambassive, cachés à leur base par une ceinture de forêts dont on aimerait la profonde solitude, si l'on ne savait que les ours y sont communs. Le seul bruit qui de loin en loin troublât leur silence, était causé par un pic noir qui à coups redoublés frappait sur les troncs secs et caverneux pour y chercher sa nourriture. Ces bruits étranges qui aux premières heures du jour se répondent de divers points, sont singulièrement retentissans dans ces fonds entourés de rochers ; et l'on a peine à croire qu'ils soient produits par un oiseau de la grosseur d'une perdrix. Quantité d'arbres gisant de tous côtés, abattus par les vents impétueux qui s'engouffrent dans ces gorges, embarrassaient notre marche. Nous touchions cependant à l'origine du vallon : laissant à gauche une grande clairière qui monte au col de Gourette, nous rentrons dans le bois à la base immédiate du pic qu'il faut gravir d'écharpe. Les arbres étaient sous nos pieds, lorsque d'une étroite corniche

nous fîmes partir le premier isard qui dans ses bonds vigoureux fut en un instant hors de vue ; mais sa tête élégante reparut bientôt au sommet d'une butte, d'où, immobile et le corps caché, il nous observa long-temps. J'ai vu mainte fois que lorsque ces animaux sont en troupe il y en a toujours ainsi quelqu'un au guet qui, par une espèce de râlement, avertit les autres de l'approche du danger.

Le vallon de neige était tout entier devant nous, partout d'une forte inclinaison, et relevé dans sa partie supérieure vers ce col qui m'avait paru la seule voie pour parvenir à la cime. Ce n'était qu'un uniforme berceau depuis les murailles qui toujours grandissaient, jusqu'à une arête à l'ouest portant une tour nommée le *Roc-du-Capérat*, déjà frappée du soleil ; nous espérions le franchir dans la grande ombre du pic avant que ses rayons n'en eussent ramolli les neiges. Les premières alternaient avec quelques portions de sol où l'hiver régnait encore, excepté de frêles soldanelles qui çà et là perçaient la terre humide.

Les premiers pas furent faciles ; mais arrivés en face de ces gigantesques murs, semblables à une forteresse des Titans, là où le soleil de la veille, fortement réverbéré, avait pénétré la neige, nous éprouvâmes une difficulté inattendue. Le froid de la nuit avait formé à la superficie une croute glacée qui, cédant sous nos pieds, nous laissait enfoncer jusqu'au genou, et souvent davantage. Tantôt me faisant aussi léger que possible, je l'effleurais d'un pas égal jusqu'à ce que la croûte perfide se rompît, et tantôt l'enfonçant à chaque pas, je triplais la fatigue en gagnant fort peu d'espace. Quelquefois même, me traînant sur la neige, j'avançais sans la rompre ; mais un tel moyen que l'impatience seule me suggérait, ne pouvait me mener loin ; et tout avait pour moindre inconvénient une lenteur extrême qui faisait perdre un temps précieux. Que de fois mes yeux scrutateurs ne cherchèrent-ils pas à découvrir quelque autre route sur l'arête du Capérat qui

était visiblement impraticable ! Résolus de ne reculer que devant d'insurmontables obstacles, nous continuâmes patiemment à ramper sur l'espace dont nous seuls interrompions l'uniforme blancheur. Dans les haltes forcées que la fatigue rendait fréquentes, j'observais les murailles qui s'élevaient sur nos têtes, où nulle plante, pas un brin d'herbe n'avaient trouvé prise, et qui partout présentaient l'apparence d'un calcaire homogène, excepté en amont où des roches noires indiquaient la présence du schiste. Exposées aux vents d'ouest, elles étaient sillonnées par les pluies, parfois même en surplomb ; et au-dessus du schiste, des masses fracturées avaient un aspect peu rassurant, lorsque, rampant à leur pied, elles semblaient menacer nos têtes.

Le soleil s'avançait plus que nous ; déjà il donnait sur les neiges supérieures qui montaient à la crête, et bientôt il devait les ramollir davantage, ce qui équivalait à l'impossibilité de les franchir. Cette voie que j'avais crue la seule m'étant ainsi fermée, je fus un moment découragé. Les avis de l'inspecteur des eaux [1], et le récit qu'il m'avait fait de la mésaventure d'un naturaliste [2], intrépide coureur de montagnes, qui avait failli périr dans les rochers du Pic de Ger, me revinrent à l'esprit ; cependant l'idée d'échouer par des obstacles tout différens de ceux qu'il m'avait annoncés, m'était si pénible, que reprenant ma résolution, je recommençai à suivre de l'œil avec la plus grande attention toute la partie de l'est encore dans l'ombre, et cette fois ce ne fut pas en vain. Du flanc des murailles supérieures se détachait une arête schisteuse fort inclinée qui, en bas, se perdait sous la neige, et par le haut touchait à des aspérités prolongées jusqu'à la crête. Je ne me dissimulai pas le danger de cette voie, mais je n'avais pas le choix, voulant à tout prix sortir de notre

[1] Le docteur Larralde.

[2] M. Léon Dufour, de Dax.

désagréable position. J'encourageai donc mon jeune chasseur fort peu disposé à tenter l'aventure, en lui montrant plus de confiance que je n'en avais réellement.

Au pied de l'arête nous enfonçions dans la neige jusqu'à la ceinture; sur le roc ce furent d'autres difficultés. L'inclinaison était si forte que l'ascension n'eût pas été possible sans les aspérités qui partout offraient prise aux pieds comme aux mains. Je vis alors que mon compagnon quelque adroit et leste qu'il fût, était peu familiarisé avec les rochers, ce qui m'obligeait souvent de m'arrêter de peur de l'atteindre avec les débris qui se détachaient sous moi et allaient rouler sur le talus de neige, ressemblant aux corneilles qui en rasaient la surface. En gravissant ainsi j'*étais presque* inquiet du formidable aspect d'une masse fracturée qui semblait prête à crouler sur nous; et ce ne fut pas sans plaisir qu'après une escalade des plus fatigantes, j'atteignis les murailles. J'y trouvai, en effet, d'étroites saillies qui pouvaient nous conduire à notre but; mais ici surtout, il fallait tête bonne et pied sûr. Sous nous, la roche constamment battue par les vents pluvieux, était devenue très-polie; et de ces aspérités, par fois assez éloignées, un faux pas eût fait glisser avec la *vélocité* de la flèche jusqu'à la neige, où on se serait enseveli. Mon compagnon muet, regardait, étonné. Je pris encore l'initiative, après avoir suivi le conseil de Saussure, de familiariser la vue avec le précipice avant de s'y hasarder. Je franchis ainsi le pas le plus dangereux; mais là où mes guides de Barèges ou de Cauterets n'eussent pas hésité, l'embarras de mon compagnon fut tel qu'il me fallut retourner pour prendre le havresac et le fusil. Libre et pieds nus, il parvint à passer. Dès-lors, plus d'obstacles : la vive satisfaction d'une réussite long-temps douteuse, les doux rayons d'un soleil que je ne craignais plus, et une vue déjà étendue, m'attendaient sur la crête. C'était beaucoup à la fois; il fallait se reconnaître. Assis sur un tas de pierrailles au milieu de la neige, nous pro-

cédâmes à un déjeûné qu'assaisonnait un appétit bien motivé, heureux d'être enfin sortis du malencontreux vallon où notre longue route était tracée, et de la certitude, désormais acquise, du succès.

Le tableau que j'avais sous les yeux m'était nouveau, et partout de la neige. Je plongeais au midi dans un vallon dirigé derrière le Pambassive, vers Balourd, et remontant au petit col de Plangone, entre le Pic de Ger et la tour d'Annouillasse, dont les flancs noirs comme ceux du cylindre, étaient imposans au milieu de toutes ces surfaces étincelantes; et, au-dessus de nous, se relevait la tête du Ger, dont les contours purs et l'éclat incomparable, projetés sur un ciel bleu foncé, avaient quelque chose de céleste. La neige peu profonde nous laissa gravir sans difficultés jusqu'au plus haut de la coupole, d'où j'eus enfin le plaisir de voir mes observations justifiées, et de prouver que, sans des circonstances extraordinaires, l'ascension du Pic de Ger n'eût été qu'une facile course.

La cime n'est qu'une crête parallèle au vallon neigé, dominant à l'est d'effrayans précipices jusques dans les fonds de Sourince, où deux petits lacs donnent naissance au Valentin. La neige qui y était amoncelée, se détacha plusieurs fois par l'effet du soleil pour tomber en poussière le long de ces rochers. Cette crête inégale et interrompue allait s'abaissant au nord jusqu'au cône tronqué, qui, de Bonnes, paraît être le point culminant. Si les récits funestes qu'on m'a faits sont exacts, ce ne peut être que par l'ignorance des guides qui auront pris pour la cime principale ce roc isolé qui lui est très-inférieur, et dont l'accès doit être, en effet, à peu près impossible. Si de Bonnes on eût alors braqué une lunette sur le pic, les incrédules eussent pu se convaincre, car j'en voyais les maisons blanches se détacher sur la verdure comme au fond d'un vaste précipice.

Le panorama, dont j'étais le centre, se partageait en deux tableaux distincts; au midi, les perspectives du

pôle, au nord la verdure et la vie. Je plongeais de l'œil sur les fonds de Sourince et de Gourette, avec leurs milliers d'êtres vivans, épars comme les étoiles dans le ciel, et sur les pâturages non moins peuplés de Herrère dépendans de la petite vallée d'Asson, qui, née au pied du Gabisos, va déboucher vers Nay. Ses forges tiraient leurs minerais des mêmes lieux que celle de Béon, et ont également cessé leur travail. Toutes ces hauteurs, jusqu'aux obscurs mamelons du pays basque, se développaient en chaînons monotones, et les teintes sombres qu'elles doivent aux bruyères et aux taillis, faisaient ressortir les nuances variées des plaines du Béarn, qui semblaient n'avoir d'autres bornes que les vapeurs de l'horizon. La ville de Tarbes était visible; mieux encore celle de Pau, coupée en deux par la pointe de la montagne de Loubie, qui me cachait justement le château.

Mais sur la chaîne centrale, revêtue à la fin de juin de son manteau d'hiver, ce n'était que neiges et rochers, que la dure opposition des deux teintes les plus tranchées. Seulement, autour du Pic du Midi, les forêts de Broussette et de Gabas étaient comme des taches noires qui ne sortaient pas de l'effet général; il semblait que la nature s'était trompée de solstice. De l'autre côté du profond bassin de Sourince, le pic de Gabisos, de niveau avec le Ger, et luttant avec lui de formes hérissées, m'opposait ses pics aigus, ses crêtes qui menacent les talus en repos et les riches verdures d'Azun, et ne me cachait qu'en partie le Mounné et les montagnes de Cauteretz, toutes commandées par Vignemale. Au midi, la barrière encore formidable de la haute chaîne, se déployait devant moi: les monts élancés du port d'Azun, Costerillou, dont le glacier avait disparu sous les neiges, Pène d'Aragon, Arieugrand; les masses de Som-de-Seoube, de 1600 toises; les monts d'Arrious, qui ne leur cèdent guères; ceux d'Aneou, le pic d'Ossau, et tous les ports qui traversent cette région, plus faciles, plus fréquentés que

ceux du centre, désignés seulement alors par les intervalles des montagnes. Dans les larges vallons de Broussette et de Sousoueou, tout était confondu; mais l'uniformité des plans y désignait les bons pâturages qu'attendaient impatiemment les troupeaux ossalais, autour des lacs d'Ormiélasse, de l'Ours et d'Artouste, seul reconnaissable au rocher qui en occupe le centre. Derrière la grande fourche d'Ossau, les pics d'Aspe et de Bernères, voisins du charmant lac d'Astains, et celui d'Anie, dernier sommet remarquable des Pyrénées, qui voit à ses pieds les restes de la race cantabre, terminaient à l'ouest la perspective.

Après deux heures passées à observer une étendue de monts qui m'étaient tout nouveaux, glissant avec rapidité sur l'éblouissant manteau qui couvrait le pic au midi, en quelques minutes nous nous retrouvâmes sur le col, d'où mon guide se mit à poursuivre les isards, très-nombreux dans ce canton. J'admirai leur force, leur vélocité, comme la hardiesse des sauts que, pressés par le chasseur, ils faisaient pour se sauver; et pendant qu'il s'irritait de sa chasse inutile, j'étais heureux que notre présence ne fût point nuisible à ces timides animaux, dont l'espèce a bien diminué. Des hauteurs du Pambassive, nous descendîmes dans le vallon qui verse à Balourd, après être restés sept heures sur la neige, ne me doutant guères des suites désagréables qu'aurait pour moi cette course où, à part quelque temps d'anxiété, je n'avais eu que du plaisir. L'air vif des hautes montagnes hâle toujours beaucoup; cet effet ordinaire, augmenté par la réverbération d'un soleil ardent sur tant de surfaces éclatantes, agit tellement sur toutes les parties de la peau qui y restèrent exposées, sans que j'y ressentisse la moindre douleur, que le lendemain il me survint au visage une inflammation générale, et l'épiderme desséché s'enleva sur tous les points. Je pus ainsi juger combien il est prudent en pareille circonstance de le couvrir d'un crèpe noir.

Ainsi, l'ascension du Pic de Ger n'est plus qu'une course ordinaire par la route que j'ai suivie, lorsque l'état des neiges, plus résistantes ou plus réduites, n'y met pas obstacle; et, dans tous les temps, par le vallon de Balourd, où elles ne peuvent guères s'accumuler. Le curieux qui la tentera, sans y chercher d'autres plaisirs que ceux de la vue, ne regrettera pas ses fatigues à l'aspect des belles solitudes qui le précèdent, de ses masses pittoresques, et du superbe tableau qu'offre sa cime.

Au retour de Bonnes, Pau devait m'offrir encore quelques scènes aimables : après une soirée où nous étions allés chercher des souvenirs auprès des ruines de Castelbésiat, dans ce qui reste du parc royal où Henri essaya ses premiers pas, des fanfares militaires, qui ont tant de charme en plein air et la nuit, nous attirèrent sur une place alors le rendez-vous d'une brillante cohue. Bientôt la musique cessa, les rangs s'éclaircirent, et la lune qui parut à l'horizon vint donner plus de charmes aux tendres à-parté de quelques couples qui, ainsi que des ombres, erraient encore sous les arbres. Du haut de la terrasse, le Pic du Midi de Bagnères, laissant échapper quelques rayons réfléchis par ses neiges, paraissait comme une tour sur le ciel plus éclairé de l'est; et les lointaines perspectives, sous les voiles mystérieux de la nuit, avaient plus d'attrait que dans tout l'éclat du jour. Dans la plaine de Nay, où les objets étaient confondus, le gave seul resplendissait dans ses nombreux contours; et ces points brillans rendaient plus sombres les basses montagnes; tandis que les neiges des cimes éloignées participaient aux douces clartés du ciel. Qui ne s'y serait oublié comme nous!



CHAPITRE IV.

EAUX CHAUDES. - PIC DU MIDI DE PAU. - BELLES SOLITUDES. - COL D'ANCE. - LA BARAQUE DE L'INGÉNIEUR.

M. Lefranc ayant une tournée à faire au fond de la vallée d'Aspe pour visiter ses travaux, nous arrêtâmes de remonter celle d'Ossau jusqu'au Pic-du-Midi, et de franchir de là les montagnes intermédiaires. Par un beau jour de septembre, nous prîmes ainsi avec deux guides le chemin des Eaux-Chaudes. A la sortie de Laruns on passe devant la Mâture, établissement destiné à l'exploitation des forêts supérieures, d'où les mats qu'on en extrait sont transportés jusqu'à Oloron, où on les fait flotter. La marine a autrefois tiré beaucoup de bois de construction des vallées d'Ossau et d'Aspe, qui y ont gagné de bons chemins. C'est ainsi qu'a été pratiquée, dans les rochers qui ferment le bassin de Laruns, une profonde coupure de cent pas de long, nommée *le Hourat*, où passe celui des Eaux-Chaudes, qui n'était autrefois qu'un sentier dangereux. On n'y voit plus la chapelle et les inscriptions pompeuses destinées à rappeler le passage de Catherine, sœur de Henri IV, lorsqu'en 1591 elle y alla prendre des bains. La tradition les a conservées, comme pour donner un échantillon de la poésie flagorneuse du temps. Le nôtre est-il bien changé à cet égard? Plus tard la cour de Pau, sans doute aguerrie, s'y rendait tous les ans.

En débouchant du Hourat tout change d'aspect ; la vallée prend enfin une physionomie alpestre et s'enfonce entre des montagnes inaccessibles dont les flancs à peu près verticaux, et drapés d'arbres présentent jusqu'au plus haut de leurs parties visibles des accidens pittoresques. Le gave arrive assez paisible ; mais repoussé par les masses

du Hourat, il se dévie pour se précipiter dans un gouffre obscur qu'à l'aide du temps il s'est creusé. Par une route plane serrée entre le gave et la montagne, au bout de demi heure on arrive aux Eaux-Chaudes, long village tristement situé sous des escarpemens qui le menacent, dans un fond où le soleil ne paraît que quelques heures. Les eaux thermales y surgissent aussi du granit, et traversent ensuite du calcaire primitif superposé; elles varient de 26° à 30° de chaleur. Cet établissement beaucoup moins agréable que son voisin, est plus ancien et plus considérable; les cinq sources y fournissent à douze baignoires, et les gens du pays seuls y abondent.

Après les bains, les montagnes moins rapprochées laissent parvenir un peu plus d'air; mais sans un sentier tracé en zic-zac sur la pente de l'ouest, on ne devinerait pas le joli plateau, bien connu des baigneurs, où un hameau se cache dans une anfractuosité de la montagne. La rive opposée n'est qu'un long rideau de bois montant jusqu'à une caverne qui vomit un petit torrent, et où sont réunies presque toutes les espèces d'arbres du pays. Les grappes rouges des sureaux et des sorbiers, suspendues sur le gave, ou brillant sur les teintes nuancées des divers feuillages, y formaient des broderies où les eaux de la grotte, en se précipitant, ajoutaient de nouveaux effets. La vallée est long-temps monotone, mais les fonds s'exhaussent en un majestueux amphithéâtre de forêts. A l'aspect du cahos de granit qui encombre le vallon de Sousoueou, on ne se douterait pas des bonnes pâtures qu'il recèle dans sa partie haute jusqu'au pied de Som-de-Seoube. Un nouveau défilé se présente, et de toutes parts l'œil n'apercevrait que des sapins, depuis le précipice où mugit le torrent jusqu'aux sommets visibles, si le Pic du Midi, jusqu'alors caché, ne venait montrer sa fourche sourcilleuse au-dessus des pentes croisées. Placé sur son méridien, je ne voyais que ses faces ombrées; et les vapeurs de l'atmosphère vivement éclairées autour de son cône obscur

le revêtaient d'un voile diaphane et brillant qui, au-dessus des bois, le faisaient paraître gigantesque. Cette illusion était d'un bel effet.

Nous voici aux trois maisons de Gabas, à la jonction des vallons de Broussette et de Bious, qui décrivent autour du Pic du Midi une circonférence en l'isolant de la crête. Le premier s'enfonce dans des bois très-étendus, où sont encore à milliers des mâts de première grandeur et une infinité de qualités inférieures, jusqu'à la plaine nue où se trouve un cabaret nommé *case de Broussette*, fréquenté par ceux qui passent les ports d'Aneou et d'Arrious, versant dans la vallée espagnole de Salient. La source de son gave est au lac de Peyrelue, situé à la crête même entre ces deux ports. Depuis la grande Chartreuse, je n'avais rien vu d'aussi lugubre que ce fond de Gabas où tout est forêts. Il y a existé long-temps un hospice fondé ou restauré par Gaston IV, ainsi que celui de Sainte-Christine, au revers d'Espagne, dont il dépendait.

Du côté de Bious, le vallon s'élève sur la base même du pic où la voie du traînage n'est qu'un étroit sentier. Le bois s'éclaircit, et on traverse une suite de plateaux sur des gradins qui se succèdent ; jolies clairières, où le gave fatigué de ses chutes, se repose un moment. Ces mêmes lieux si plaisans alors, combien ils furent affreux pour cet infortuné curé d'Ogenne, M. Daripe, dont on n'a pas oublié le triste sort, qui, se sauvant en Espagne au temps de nos malheurs, fut surpris par le mauvais temps, et loin de tout secours, y périt dans les neiges avec sa servante; triste événement dont les touchans détails ont été conservés par Palassou. Un dernier ressaut était devant nous : nos guides qui paraissaient glorieux de leurs montagnes, nous dirent que d'en haut nous verrions de *belles choses*. Nous gravissons, et en effet ils disaient vrai. Comme si un voile fût subitement tombé, la masse entière du Pic du Midi que rien encore n'avait décélé, s'offre à nous à la fois ; mais ils ne nous avaient pas pré-

parés à la majesté de son aspect, à la beauté du paysage dont il est le centre colossal. C'est une de ces scènes de la jeunesse de la terre, telle que l'imagination aime à se la représenter, où la grace s'unit à la fraîcheur, où le grandiose des formes n'exclut point l'agrément des détails, et où la suavité s'allie partout avec la hardiesse. Une herbe fine et douce nous offrit un repos voluptueux sur un petit tertre ombragé, en face de la montagne et de ses tranquilles solitudes.

Une vaste pelouse du vert le plus frais, que nuançaient des fleurs alpines, s'étend en demi-cercle sur l'autre rive du gave, qui maintenant, ruisseau paisible, roule ses pures eaux sur un lit de roche que le gazon dessine. Quelques bouquets d'arbres rompent l'uniformité de cette prairie alpestre et varient ses aspects, tandis qu'une zone de hêtres séculaires la ceint de toutes parts. Les flancs redressés de la montagne se revêtent ensuite d'une forêt de sapins de plus en plus éclaircie, jusqu'à des mamelons isolés que ces enfans des monts couronnent de leurs noires pyramides. Enfin, par-dessus ce sombre amphithéâtre, s'élance, fier et majestueux dans sa nudité, le cône entier du pic. Ce colosse de granit, le dernier de la chaîne, divisé en deux pointes, dont celle du nord est la plus haute, était alors saupoudré d'une neige récente que le soleil du jour fit disparaître. Son isolement le rend plus imposant encore, nulle cime voisine ne venant rivaliser avec lui, et sa singulière fourche, plus rapprochée, m'apparaissait gigantesque. Son ascension, long-temps problématique, n'est plus qu'une course hasardeuse, depuis que M. Dangosse a ouvert la voie, en l'abordant par la case de Broussette, seul côté où il soit accessible; et une telle entreprise aurait eu de quoi nous tenter, si nos projets l'eussent permis.

Couchés, nouveaux Tityres, à l'ombre de nos hêtres, et goûtant avec sensualité les plaisirs d'un repos longtemps acheté, nous eûmes peine à nous arracher à ce

tableau si grand, si calme. Laissant la vallée se prolonger au midi jusqu'au col des Moines par les bois et les riches pâtures de Bious, nous reprîmes notre route en montant droit au col d'Ance, où nous parvînmes en deux heures, au travers d'autres bois et de pâtis desséchés. Croyant toucher à la vallée d'Aspe, j'y fus désappointé en m'en voyant séparé par l'origine du vallon du Pact, aussi nu que tout ce qui est en vue; combe profonde qui nous força à faire un grand contour. Ce n'est que du col opposé, par un petit vallon direct et plongeant sur les fonds d'Urdos, que nous eûmes une première vue de cette vallée approfondie entre des montagnes assez hautes et escarpées, mais dont les cimes, déjà sans neige au mois de juin, ont perdu en âpreté comme en élévation. A la crête, les pics d'Aspe et de Bernère portent encore avec fierté leurs têtes chauves. Les niveaux s'y maintiennent à peu près jusqu'au pic d'Anie, pierre angulaire du dernier groupe considérable, qui porte les forêts les plus étendues des Pyrénées françaises, celles d'Itseaux et de Saint-Engrace; et plus loin, des masses arrondies diminuent graduellement de hauteur jusqu'à celles dont les racines plongent dans le golfe de Gascogne. Sur les montagnes de la crête et sur d'autres plus voisines, je distinguai de fortes teintes de rouge dues à des grès ferrugineux, et tout y prenait une apparence secondaire. Diétrich a trouvé d'abondantes mines de fer à l'origine de la vallée d'Aspe, et une de cuivre au pied du pic qui porte son nom.

Nous ne mîmes qu'une heure pour descendre du col par des voies de traînage, dont l'inclinaison était tellement forte que notre marche dégénérait souvent en courses forcées, toujours dangereuses à cause du ravin que nous longions. Nous pûmes enfin prendre haleine sur un petit plateau hors du bois. « Voyez-vous, me dit mon compagnon, » cet édifice qui se détache sur la verdure? C'est mon château... » C'était un grande baraque en planches, où tout le monde, ingénieurs, entrepreneurs et ouvriers, passait

la nuit. La portion de la vallée à découvert, depuis le défilé du Portalet jusqu'au roc pyramidal d'Arêt n'offrait que peu de prairies autour du village d'Urdos, le dernier de France, position qui donne nécessairement à ses habitans pour principale industrie la contrebande. Plus haut, tout est bois à la base des cimes pelées qui forment la limite de l'Aragon.

Le soleil depuis long-temps couché avait donné le signal de la retraite aux ouvriers qui de toutes parts regagnaient la baraque. A l'arrivée du chef tout fut en mouvement, et bientôt assis au coin d'un feu brillant, dont la chaleur plait toujours dans ces vallons refroidis, nous eûmes le plaisir de voir, comme aux temps dont parle Homère, tourner dans la vaste cheminée un chevreau tout entier. Pendant le souper général, les courses furent délibérées; et il fut arrêté que le lendemain nous visiterions le haut de la vallée jusqu'au Somport ou Port-de-Canfranc, en laissant pour le jour suivant le lac d'Astains et le pic de Bernère, d'où la vue s'étend sur l'Aragon. Les ouvriers montèrent ensuite dans leur dortoir commun, et moi j'eus pour mon lot une chambre en miniature, comme le marin sur l'Océan. Qui pourrait en désirer davantage, campé dans les dernières gorges et les forêts des Pyrénées?

CHAPITRE V.

PORT D'ASPE, OU SOMPORT. - CONVOI DE PRISONNIERS. - CONTREBANDE ARMÉE. - LAC D'ASTAINS. - LE MINEUR ALLEMAND. - AVERSE.

Napoléon, réalisant le mot de Louis XIV, voulait qu'il n'y eût plus de Pyrénées. De grands travaux étaient en pleine activité dans les vallées d'Aure et d'Aspe, pour ou-

vrir entre les deux peuples limitrophes de larges communications qui convenaient à sa puissance alors à son apogée; mais c'était le colosse aux pieds d'argile, et tous ces travaux sont perdus. Peut-être ne doit-on pas regretter que cette formidable barrière n'ait pas été aplanie, car les nations ont des alternatives de force et de faiblesse qui rendent leurs intérêts très-divers suivant les temps.

Dès le point du jour tout fut prêt : le sucre, le café, le chocolat, dont toute la France était en disette, abondaient dans ces lieux reculés, grâce aux amis les contrebandiers d'Urdos; et le conducteur Andro avait confectionné une chaudronnée de chocolat largement assaisonné à jointées de sucre. L'estomac ainsi lesté à l'espagnole, nous nous mîmes en route, M. Lefranc, un jeune ingénieur et moi, accompagnés de Johannés, fils d'Andro, jeune Basque leste et vigoureux, et de deux ouvriers pour porter les provisions. Aux premiers ateliers les escarpeurs avaient préparé des mines qu'ils firent jouer devant nous. Quelques jours avant un malheureux Basque y avait été tué sur la place par un éclat. Après le court défilé de Pène-d'Aret, se déploie le fond pittoresque et sauvage de la vallée, avec ses forêts partout étendues, et ses masses accidentées jusqu'aux cimes grisâtres de la crête. Là commençaient les *traces* que l'on avait ouvertes des deux côtés pour régler les pentes, et juger dans quelle direction se trouvait le moins d'obstacles pour monter au Somport. Ces jolis sentiers en pente douce, au travers des bois, facilitèrent beaucoup notre marche jusqu'à l'auberge de Peyrenère où ils se réunissent. Lefranc me montra, dans le fond d'Anglus, au confluent du gave d'Espalunguère descendu du lac d'Astains, les ruines de la forge où l'hiver précédent, sans la neige qui l'en chassa, il eût été surpris par un parti d'Espagnols qui était venu pour la détruire ainsi que Peyrenère, en représailles de l'incendie par les Français de l'auberge de Sainte-Christine. Détestable suite d'une guerre injuste envers une nation lente à s'émouvoir, mais

implacable dans ses vengeances, et dont cette lutte a remis au jour la terrible énergie.

Ne fallait-il pas être animé de toute la rage des passions haineuses pour détruire des refuges si utiles, qu'un respect sacré eût dû protéger? Il faudrait s'être trouvé dans les détours du Somport, lorsque la neige en remplit toutes les fondrières; y avoir été surpris par un de ces ouragans, qui dans la mauvaise saison promènent sur les Pyrénées la pluie, la grêle et leurs sifflemens affreux; pour concevoir les angoisses du voyageur, luttant contre les élémens déchaînés, et s'épuisant d'efforts pour atteindre un de ces toits hospitaliers. L'idée d'un asile assuré, de ce coin du feu dont il a déjà éprouvé la bienfaisante chaleur, soutient son imagination qui s'abat, ranime ses forces chancelantes; et sans cet espoir d'un secours prochain il eût succombé peut-être à l'excès du froid et de la fatigue. Avec quel sentiment de joie, avec quel bonheur il arrive; il passe le seuil tant désiré, et se voit enfin auprès de ce doux foyer auquel ses souvenirs prêtaient tant de charme, et d'où il entend avec un sentiment délicieux de sécurité, les mugissemens des vents qui naguère menaçaient de le précipiter dans les abîmes. Pourrait-on nombrer les Espagnols, les Français, qui, sans Peyrenère et Sainte-Christine, eussent trouvé leur fin dans ces lieux redoutables? L'aubergiste ne s'était cependant pas découragé; il avait rétabli une chambre, où l'on montait à travers les décombres par une poutre toute noire du feu. Peyrenère était encore un asile.

En une heure on atteint le Somport, *summus Pyrenæus*, sur la voie de *Cæsar-Augusta* à *Beneharnum*, par *Iluro*, *Aspaluca* qu'on croit être Accous, et *Forum-Ligneum* qu'on croit être Urdos. C'est par ce port et ceux de la Navarre qu'Abdérame fit passer cette redoutable armée qui menaçait toute la chrétienté. Ainsi dans tous les temps la vallée d'Aspe a été une des grandes communications avec l'Espagne. Une croix sur le roc y marque la limite des

deux empires, ici limite naturelle entre les affluens de l'Ebre et de l'Adour, entre le Gave et l'Aragon qui, né sous le col des Moines, brillait dans un vallon aride, et, passant sous les ruines de Sainte-Christine et du fort Saint-Antoine, allait se perdre dans les gorges nues de Canfranc. Sainte-Christine n'était pas seulement un de ces hospices bâtis par les chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem sur toutes les routes de la Cité sainte, mais un monastère fondé et richement doté par les vicomtes de Béarn, dont les religieux étaient chargés par leurs statuts d'accueillir tous les voyageurs et de leur fournir les secours de première nécessité. Innocent III l'appelait un des trois hôpitaux du monde; mais depuis, les Dominicains de Jacca et les Barnabites français s'étaient emparés de presque tous ses biens. Le plateau du port entre le mont Astu et le Pic-d'Aspe, nommé le Kosia, est un grand pâturage en pente douce vers l'Espagne, qui ne nous présentait, dans la direction de Jacca, que des masses sans intérêt; et à l'opposite, se terminant aux bords d'un précipice des plus sauvages, qui est l'origine de la vallée d'Aspe, creusée en forme d'*oule* dans les racines du Pic-d'Aspe, son aire est encombrée de fragmens écroulés. C'est du milieu de tous ces rocs que naissent les premières sources du gave, et de vieux sapins élevant vers nous leurs têtes effilées, en couvrent la partie inférieure. Nous nous y arrêtâmes : ces escarpemens où nul pied ne se hasarde, leurs grandes ruines, et ce bois si sombre qui, défiant la coignée, tombe lui-même sur ses propres débris, offraient une de ces scènes désolées d'où s'éloignent tous les êtres vivans, à l'exception des ours qui y trouvent d'inviolables tanières. C'est dans les roches opposées au Kosia que Diétrich a trouvé les indices d'une mine de cuivre.

Le plaisir que nous avions de parcourir ces solitudes n'était cependant pas sans mélange; la tranquillité et la paix que tout inspire dans les hautes vallées y étaient

troublées par des craintes de toute espèce. Le bruit de la guerre qui désolait les plaines de l'Ebre retentissait dans ces montagnes, [1] et ces prairies alpestres étaient désertes; l'épouvante les avait fait abandonner. Tous nos guides avaient vu au col de la Gargante un cadavre saignant encore; et Lefranc, lorsqu'il piquetait la trace, avait été fusillé par des Espagnols. Plusieurs faits semblables les avaient tellement effrayés, que ce n'était pas sans inquiétude qu'ils se hasardaient jusqu'au port; et il nous fut impossible de les déterminer à monter sur le Pic-d'Aspe d'où Jacca est visible, ainsi qu'une grande étendue des monts abaissés de l'Aragon et de la Navarre, cette partie de la crête formant promontoire au midi. Nous revenions vers Peyrenère, lorsque nous fûmes joints par un *mozo del escuadra*, [2] qui nous annonça l'arrivée sous une heure d'un convoi de blessés et de prisonniers faits à Reuss par l'armée de Suchet. A peine rendus, il survint deux hommes qui n'avaient rien de Français : l'un, que sa mine sombre et taciturne, son œil hagard sous de noirs sourcils, faisaient reconnaître pour Espagnol, était contrebandier de profession, et se rendait à Oloron pour son commerce; l'autre, baragouinant un mauvais italien mêlé de français, se dit enfant de Naples, et je le crus aisément. Hâlé par le soleil et bizarrement vêtu, la mobilité de sa physionomie, ses mouvemens vifs et ses gestes tout lazzis, montraient le vrai type du lazaroni. Enrôlé par les Espagnols à Sarragosse, il avait été un des défenseurs de cette noble cité pendant le siége qui la couvrit de ruines; et en preuve de ses hauts faits était sur sa poitrine une médaille qui en portait la date. C'était de ces figures qui caractérisent deux peuples du midi, où malgré des institutions illibérales, se conservent toujours l'énergie et les passions qui, tournées vers le bien du pays, les rendirent jadis illustres.

[1] En 1810, guerre de l'indépendance.

[2] Sorte de gendarme à pied espagnol.

« Dites-donc, bourgeois, sommes-nous enfin en France? — Oui, messieurs. — Ah ! tant mieux!..... Eh bien ! donnez-nous du vin de France ; il y a trois ans que je n'en ai bu. » Ainsi parlaient deux soldats de l'avant-garde qui, joyeux de se retrouver sur le sol ami, se mirent à exprimer énergiquement leurs avis sur la guerre d'Espagne, en maudissant les poignards qui sans cesse y étaient levés sur eux. « Quelle différence des Allemands, dit l'un ; ce sont de si bonnes gens qu'il n'y a qu'un plaisir à leur faire la guerre. » Voilà bien le soldat français ; gai, insouciant, et brave à toute épreuve ; mais ne sondant jamais sous les surfaces, au milieu des peuples où le conduit le sort des armes.

Le convoi commençait à défiler : montés sur des mulets, des blessés laissaient voir sur leurs figures amaigries le plaisir de respirer enfin l'air bienfaisant de la patrie ; et de tristes veuves avec des enfans dans leurs bras, semblaient ne s'éloigner qu'à regret de la terrre étrangère où dormaient avant le temps leurs époux moissonnés par le fer. Les prisonniers occupaient le centre de la colonne, sous l'escorte de chasseurs de montagnes levés sur les deux versans. Il était pénible de les voir gardés par leurs compatriotes que distinguaient leurs manteaux courts, et cette chaussure d'un morceau de peau de bœuf qui fut celle des Goths leurs ancêtres. Quels regards ces fiers Castillans, alors courbés sous le joug du destin, leur jetaient de côté ! Malheur ! malheur à eux quand l'heure des vengeances sonnera ! Nous suivîmes le convoi jusqu'au bas de la vallée : cette longue file d'hommes dont le cordon mouvant se perdait sous les arbres, l'éclat des armes, l'activité des soldats qui redoublaient de surveillance, et les cris dont retentissait le vallon, tout dans ce tableau animé était étrange au milieu de ces bois sauvages. Tout à coup une grande rumeur éclate vers la tête, et des coups de fusil se font entendre : c'était un prisonnier qui venait de s'enfuir. Le malheureux entendit sept balles siffler à ses oreilles.

J'appris avec plaisir que l'officier avait arrêté le feu en disant : « Laissez-le ; il a acheté sa vie assez cher. »

Parmi les ouvriers de la baraque était un vieux mineur allemand, nommé Nicolas, que le comte de Beust avait amené, lorsqu'il vint dans les Pyrénées à la recherche de leurs mines, et qu'il établit la fabrique de safre de Bagnères de Luchon. Ayant servi de guide à Ramond et à d'autres naturalistes, il connaissait bien ces montagnes; nous l'arrêtâmes pour la course du lendemain au lac d'Astains.

Je dormais, lorsque le basque Johannés vint m'éveiller en criant dans son jargon : « Mouzié ! mouzié! le contrepante y va passer; lever tousuite, tousuite. » Curieux de voir ces fameux convois dont j'avais tant ouï parler, j'accours au-devant de la cabane où tout le monde était rassemblé. Vers le haut de la vallée un long cordon de feux, souvent cachés dans les bois ou par les plis du terrain, descendait en serpentant. Bientôt toute la caravane se déploya sur la route et vint défiler sous la baraque. En tête marchait un groupe d'hommes armés de carabines, et à leur suite les conducteurs de mulets portant des torches, et en menant chacun six à sept à la file. Un autre peloton faisait l'arrière-garde. Nous comptâmes plus de trente torches, environ deux cents mulets, et une cinquantaine d'hommes d'escorte. Cette ligne de feux mobiles, éclairant par places tous ces hommes et ces animaux qui se mouvaient en silence, avait au milieu de la nuit quelque chose de mystérieux et d'imposant. Une contrebande ainsi organisée se faisait respecter. D'ailleurs, on disait tout bas qu'il y avoit connivence avec certaines autorités, et qu'un écu par mulet formait le bandeau qui les rendait aveugles. Le pays se trouvait ainsi inondé de denrées coloniales alors si rares et si chères dans l'intérieur; mais l'orage grondait et ne tarda pas d'éclater.

Le lendemain, remis en marche avec le jour, le mineur Nicolas nous amusait de son bavardage gallo-tudesque.

Après le roc de Pène-d'Aret la cime du pic d'Aspe détachée sur un ciel pur, était belle au-dessus des croupes sombres d'Anglus, où la nuit semblait se réfugier. Sautant de roche en roche, nous passâmes le gave auprès des granges de Couret, solitude riante auprès des bois où la trace de l'ouest s'élevait doucement comme une jolie promenade. Nous la quittâmes au vallon d'Espalunguères, pour gravir pendant une heure au travers des sapins et de clairières qui nous invitaient à de courtes haltes. Sur le mont Couèque qui s'élevait à droite, se trouve une masse d'albâtre dont l'exploitation commence à peine, tandis que sa beauté le ferait rivaliser avec l'albâtre d'Italie. Les Pyrénées ne sont étudiées que d'hier, et abondent en richesses minérales qui n'attendent que des capitaux.

Les bois cessent ; on monte au midi une pente très-rapide, jusqu'à un plateau de pâturages, au sol tourmenté et entrecoupé de roches, qui sert de soubassement au pic de Bernère, voisin du pic d'Aspe et son égal en hauteur. Ces pâturages touchaient à ceux du Kosia avant que l'oule sauvage, que nous avions vue la veille, n'eût été creusée entr'eux. Impatiens de voir le lac d'Astains, nous franchissons plusieurs monticules, et son beau miroir, dont aucun zéphir ne ridait la surface, nous apparaît aussi pur que le ciel qu'il réfléchit. Excepté au midi où des roches le surplombent, des tapis de gazon dessinaient ses rives sinueuses et se développaient sur des mamelons parallèles comme les ondes d'une mer mollement agitée. De ce haut plateau la vue s'étend sur Peyrenère et le Somport, et à l'opposite, sur des pâtures indivises nommées *aigues tortes*, aboutissant à un col facile qui verse dans la vallée navarraise d'Echo, dont les hauteurs arides se montraient plus loin.

Au bord de l'eau, les guides s'empressent de préparer le simple repas du coureur de montagnes. Assis sur ce gazon élastique, où le repos est si doux, n'apercevant que le lac et ses collines, on se plait à promener ses re-

gards sur le miroir immobile, qui répète avec pureté les rochers et la verdure, et sur le groupe animé qui n'interrompt qu'un instant sa solitude ordinaire ; scène tranquille, digne des pinceaux de Potter. On ne s'attend guère à trouver à une telle hauteur une aussi grande nappe d'eau et des formes si moelleuses. Quelques pas suffisent pour sortir de cette enceinte, où l'œil et l'imagination sont satisfaits ; qu'on monte sur ces buttes qui ne rappellent que les ondulations des plaines, et on se trouve en face des dernières crêtes des montagnes qu'on avait un moment oubliées.

Dans un parfait repos, au milieu d'images paisibles, lorsque sans réflexion on jouit du bien-être que ces hautes solitudes finissent toujours par donner, le temps inaperçu coule rapidement. C'est ce qui nous arriva : nos guides, étendus comme nous sur le gazon, écoutant les interminables récits de Nicolas, ne songeaient guère aux heures qui fuyaient. Le Pic de Bernère me revint en pensée, et je rappelai tout le monde au but principal de notre course ; mais ici je trouvai des obstacles jusqu'alors dissimulés. Les guides, déjà peu rassurés de se trouver sur un territoire indivis, répugnaient à s'avancer encore d'une lieue vers une cime bordant la Navarre, où toute la population était insurgée et les pâtres même armés ; tandis que l'Aragon, soumis aux armes françaises, était sans cesse troublé par les incursions de Mina, dont l'audace et l'activité étaient pour tous un sujet d'épouvante. J'étais cependant parvenu à les remettre en marche, lorsque ce nom redoutable, prononcé par un d'eux, renouvela l'opposition dont Nicolas était l'âme, et la rendit absolue. Johannés fut le seul qui consentit à me suivre. Je pars avec ce brave garçon ; mais une heure s'était écoulée en vains raisonnemens, et mon camarade courant après nous me démontra que nous n'avions plus assez de temps pour regagner la baraque avant la nuit. Je ne renonçai qu'avec regret à monter sur ce pic, d'où la vue s'étend jusqu'aux plaines de Sa-

ragosse, par-dessus le chaînon longitudinal du mont Uruel, près Jacca, où quelques Espagnols, rassemblés pour les funérailles d'un hermite, choisirent pour leur chef le premier roi de Navarre, don Garcie de Ximenès, qui partage avec Pélage l'honneur d'avoir chassé les Maures. J'en voulus long-temps au bavard et poltron mineur qui m'avait fait manquer cette course intéressante.

Tout porte le caractère secondaire dans cette région, où depuis le col des Moines le grès rouge constitue la crête avec un poudingue composé de granit et de schiste réunis par un calcaire empreint d'oxide de fer. Les formations primitives en sont partout recouvertes, et tout le système plutonien a disparu. Des bords de l'oule nous descendîmes à la clairière d'Anglus, semée de bouquets d'ifs et de sapins, d'où l'on domine la vallée de très haut, mais sans autre vue en amont que de tristes bois et les masses pelées du Pic d'Aspe. Ce plateau est séparé de Peyrenère par une très-profonde coupure, où, d'après le projet de route, devait être jeté un pont qui, de la Pène-d'Aret, paraissant dessiné sur le ciel au-dessus des étages des bois, eût produit un grandiose et singulier effet. Les roches très-rapprochées y laissent entre elles un noir abîme où murmurait un torrent invisible. Nous eûmes la curiosité d'y descendre en faisant un détour. Vues d'en bas, ces roches, tapissées de mousse et entassées à une hauteur menaçante, cet obscur souterrain où le gave s'enfuit, ces vieux sapins qui couvrent tout de leur ombre sinistre, composent un de ces sites mystérieux qui portent dans l'âme une émotion irrésistible : c'est un palais des ours, sombres monarques de ces bois.

Depuis long-temps l'ouest paraissait se charger : quelques gouttes de pluie, et un tonnerre lointain furent le signal d'une prompte retraite vers la trace d'Espalunguère; mais déjà le vent agitait la forêt, et un épais nuage de pluie, que nous voyons courir sur Aiguestortes, fut en quelques minutes sur nous. C'est alors que nous assaillit

une averse des tropiques : des torrens d'eau se précipitaient de tous les points du ciel, pendant que le tonnerre, maintenant sur nos têtes, faisait trembler les monts sous ses coups formidables que cent vallons répétaient. Tapis sous les plus gros hêtres, nous y fûmes bientôt inondés ; n'ayant ainsi plus d'abri, et nous excitant l'un l'autre à braver la tempête, nous nous lançames par la ligne la plus courte, sur une pente rapide qui n'était qu'une nappe d'eau. Riant des chutes inévitables sur un tel terrain, marchant et roulant, nous arrivâmes ainsi au bas de la forêt, où le torrent fut passé à gué au-dessous de la Forge, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; mais que nous importait ? Nous ne joignimes la baraque qu'à l'entrée de la nuit, et il était temps ; car le froid m'avait gagné, et mes membres roidis commencaient à me refuser le mouvement. Un feu des temps anciens, un souper copieux, nous firent oublier une mésaventure qui n'est qu'un événement ordinaire pour des coureurs de montagnes.

CHAPITRE VI.

BASSE VALLÉE D'ASPE. - NOTRE-DAME DE SARRANCE. - LE CURÉ BASQUE. - LE BENOU. - EXPLOITATION DES FORÊTS.

L'orage de la veille n'avait laissé aucune trace, et le soleil se levait pur, lorsque nous quittâmes la baraque pour descendre la vallée, et repasser dans celle d'Ossau par le col de Marie-Blanque. A Urdos, le cimetière avait été récemment labouré : on me dit que cela se faisait tous les ans à certaines époques, sans me rendre raison de cette coutume singulière. Au petit défilé du Portalet, on voit les restes du mur crénelé qui défendait autrefois ce pas-

sage contre les incursions des Espagnols; et, peu après, une gorge sauvage, débouché du vallon du Pact, dont nous avions vu l'origine au col d'Ance, s'enfonce entre d'énormes escarpemens calcaires. La marine est parvenue à y exploiter une forêt de petite mâture, malgré tous les obstacles que les lieux opposaient, et que la force de la poudre a vaincus. Dans le mur gigantesque qui l'encaisse au nord, on a percé un chemin de 800 toises, à quatre ou cinq cents pieds au-dessus d'un abîme, où le torrent est toujours furieux. Je voyais cette étrange voie qui peut être comparée à ce qu'on a fait de plus difficile dans les montagnes, circuler dans les flancs du rocher comme un long boyau ouvert du côté du précipice.

La vallée moins profonde, n'offre que peu de prairies et de maigres pâtis sur les hauteurs. On traverse le village d'Etsaut, que le gave menace; on jette un coup-d'œil à Borce, situé sur une terrasse près des bois, et on se trouve en face d'une petite vallée qui remonte vers le pic d'Anie, ici très-rapproché par la flexion au nord que la crête subit depuis Aiguestortes. C'est le val de Lescun, dont les habitans, placés au débouché des ports faciles de la Navarre, ont la même industrie que ceux d'Urdos et de Saint-Engrace, et passent pour les moins traitables de tous les Aspais, bien différens à leur tour des bons Ossalais. Le pic d'Anie, dont la tête blanchâtre sur les bois toujours sombres qui couvrent ses flancs domine tout jusqu'à la mer, ressemble à un géant qui surveille la contrée, et est un lieu redoutable pour ses voisins; un mauvais génie y réside, veillant sur un jardin dont il est très jaloux; et les tempêtes qui ravagent le pays, ne sont que le fruit de sa colère lorsque quelque téméraire a osé l'aborder. Plus loin, un portail gigantesque, formé par deux pyramides calcaires et de roc vif, les pènes d'Esquit et de Léés, donne entrée dans la plaine de Bédous, charmant bassin, à la hauteur de celui de Laruns. Ses berges peuplées de hameaux, de granges éparses, plaisent à l'œil, et une

nombreuse population y est répartie dans huit villages, de tout temps pépinières, comme ceux d'Ossau, des chevriers, qui, pendant l'hiver, se répandent dans toutes les provinces voisines. Le village d'Accous, au centre, occupe, croit-on, la place de l'antique *Aspaluca*, qui a donné son nom à la vallée.

Au village d'Atas est l'établissement de la marine dans la vallée d'Aspe. On y a construit un large bassin pour assembler les radeaux, qui de là sont conduits dans le port de relâche d'Estos, au-dessous d'Oloron. Pour parvenir à la forêt d'Itseaux, qui fournit les bois, on a pratiqué à grand'peine un chemin de charrettes montant presque toujours sur le bord d'un précipice, jusqu'à un col élevé de près de 300 toises au-dessus du bassin de flottaison, d'où l'on descend au pied de la forêt. Les bois d'Itseaux sont très-vastes : ils couvrent les revers des montagnes de *Lescun*, remplissent les fonds de la vallée de Barétous, et se réunissent avec ceux de Saint-Engrace, à l'origine de la vallée de Soule. C'est la plus grande forêt des Pyrénées françaises. A Bédous il fallut passer sous les yeux des douaniers, dont le chef vint se plaindre à Lefranc de tout le mal que leur causaient les contrebandiers, avec qui la fusillade avait été engagée l'avant-dernière nuit. Que sa colère fut vraie ou fausse, il me tardait d'être loin, car il avait la main sur le porte-manteau de Lefranc qui, ainsi que le mien, était tout gonflé de cassonade espagnole.

La vallée redevient étroite et tortueuse ; les monts y offrent peu d'agréables points de vue jusqu'au pont Suson qui précède le couvent de Sarrance, dont la Madone le dispute en célébrité à celle de Héas et de Betharram. Dans tout le midi les sentimens religieux ont conservé leur empire ; mais par le progrès des mœurs qui ont amené une heureuse tolérance, les haines de secte autrefois si violentes, ont disparu. Au milieu des travaux, des jeux et des danses, si la cloche du hameau annonce la prière,

tout cesse à l'instant, et chacun, prosterné, invoque avec recueillement la divinité. Ainsi qu'à Héas il est un rocher consacré que les dévots ébrèchent à l'envi. Une prairie que borde un bois, de la verdure sur les hauteurs, donnent de la grace au site, et le grand village qui suit, aux jours de solennité a peine à contenir les pélerins. On se rappelle que le dévot Louis XI, visitant Sarrance, fit baisser l'épée qu'on portait devant lui, en disant qu'en Béarn il était hors de son royaume. Nous fîmes halte aux eaux d'Escot, où ne sont encore que deux maisons, et plus bas, au bord du gave, le bâtiment des bains dont l'eau est à 20 degrés. On a trouvé à Escot quelque trace des Romains, et sur une pène voisine une inscription pour constater la restauration de la voie qui y passait, par le duumvir Lucius-Valérius-Vernus.

Parmi les convives de la table d'hôte se trouva un personnage caractéristique du pays, le curé d'un village basque de la Soule, colosse de six pieds, dont la figure ouverte peignait la franchise et le caractère jovial. Pour des paroissiens chasseurs et contrebandiers, il fallait un pasteur en rapport avec leurs habitudes; aussi M. Arrichev.... nous dit-il lui-même qu'il passait son temps, le dimanche excepté, à poursuivre les *sarris* [1] sur les rochers, ou les ours dans les vastes bois de son canton. Autant ennemi de l'eau qu'amateur de poivre et de piment, les mêts dont il avait dirigé l'apprêt, se ressentaient fortement d'un goût commun à ses compatriotes. Sa grosse gaîté animait la conversation, et entre nous la connaissance fut bientôt accomplie. L'ayant mis sur le chapitre de ses chasses à l'ours, il nous conta beaucoup d'aventures en un patois moitié français, moitié béarnais, qu'il composait, ne connaissant bien que le basque, sa langue maternelle. Un de ses compagnons n'ayant que blessé l'animal qu'il guettait, celui-ci courut sur lui les griffes hautes, auxquelles il n'échappa que par son agilité en s'élançant à une branche

[1] Nom des isards dans le pays basque.

d'arbre. Ses amis étant arrivés à temps pour le sauver, il en fut quitte pour un morceau de culotte que l'ours s'appropria en lui laissant l'empreinte de ses ongles. Un autre, nommé Varingas, bien connu dans le pays, en débouchant d'un fourré s'était trouvé face à face d'un ours de première taille qui, se dressant aussitôt, ne lui permit pas de le tirer : il n'eut que le temps de lui abandonner son bras gauche, pendant que de l'autre il lui donnait des bourrades dans le ventre avec le bout du fusil. Cette horrible situation nous fit frémir. « Moi, qui n'étais pas éloigné,
» continua le curé, entendant les cris de Varingas et
» l'ours qui faisait comme ça... (alors sortit des cavités de la poitrine de l'Hercule en soutane un rugissement profond qui fit fuir tous les animaux de la chambre, et nous étonna grandement), j'accours avec deux autres, et ap-
» pliquant le bout de nos fusils sur l'oreille du monstre
» qui, sans lâcher prise, tournait toujours avec notre
» camarade aux abois, nous le tuâmes sur la place.
» Varingas, guéri et un peu estropié, n'en continue pas
» moins à chasser, pour prendre, dit-il, sa revanche. »

La nappe ôtée, on avait mis respectueusement devant le conteur une bouteille d'eau-de-vie pour qu'il en fît les honneurs. « Parbleu, dit-il, en sablant le premier verre,
» il faut que je vous dise la bonne aubaine qui m'est sur-
» venue il y a une quinzaine de jours. J'étais seul à chas-
» ser sur la montagne d'Atas, et comme je gravissais une
» crête de rochers, j'aperçus deux hommes descendant
» chargés de sacs : c'était des contrebandiers. Je m'arrêtai
» pour les observer : m'ayant vu aussi, ils s'arrêtèrent,
» me prenant sans doute pour un douanier. Je leur criai
» plusieurs fois d'avancer sans crainte, mais ils restèrent
» immobiles. Ayant alors continué de monter vers eux, la
» peur les prit, car jettant leurs sacs, ils s'enfuirent aussi
» vîte que l'aprêté des lieux pouvait le permettre. Un
» d'eux disparut dans le bois; mais l'autre, moins heu-
» reux, fit une chute; je le vis rouler en bas des roches

» dont les sapins cachaient le pied, et sans perdre temps, » je lui criai de toutes mes forces : *absolvo te a peccatis* » *tuis !....* Mes devoirs ainsi remplis, je courus sur la » place où je trouvai deux sacs de sucre et de café, qui » sont maintenant en sûreté au presbytère. » Sur l'observation qu'il eût été plus pressant de porter du secours au malheureux qui s'était précipité, il répondit : « Je » connais trop bien les lieux pour croire qu'il ait pu » arriver en bas vivant ; et j'avais satisfait à temps, j'espère, » à mes devoirs de pasteur. » Le bonhomme avait dit toute sa pensée ; fermement convaincu que le contrebandier était mort, il s'était hâté d'assurer ses honoraires en mettant l'héritage du défunt à couvert. Il nous fit promettre d'aller goûter à Saint-Eng.... le café et le sucre dont il remerciait sincèrement la providence.

Laissant la vallée à son débouché, vers Oloron, nous tournons à l'est pour remonter un aride vallon jusqu'au col de Marie-Blanque, où Palassou a reconnu de l'ophite, par un bon chemin ouvert pour l'exploitation de la forêt du Benou. Ici, les aspects changent ; le col se revêt de pelouse, les pentes se couvrent de sapins, et l'on voit s'étendre devant soi le pâturage renommé du Benou. C'est un bassin ovale d'une demie lieue de long, dont les prairies fauchées pour la seconde fois fourmillaient alors de gens et d'animaux ; vaste tableau pastoral plaisant à l'œil, à côté du grand bois qui s'élève au midi, où aux heures brûlantes de la journée tous les êtres vivans peuvent chercher l'ombre et le frais. La forêt du Benou, qui ne fournissait que de la petite mâture, est une espèce de phénomène : il y a deux siècles que tous les arbres, suivant l'usage d'alors, furent coupés à la hauteur de quatre pieds. Le bois qui existe a repoussé sur ces vieux troncs, où l'on a vu quelquefois sur le même jusqu'à douze tiges d'une belle élévation. A l'extrémité de la plaine, sous le village de Billères, on descend à Vielle en Ossau, par des rampes tracées sur des schistes en décomposition.

Nous n'avions pu traverser le Benou sans perdre quelques momens à jouir de cette scène vivante des montagnes. Ce temps nous fit faute : le jour avait disparu quand nous traversâmes Laruns, et la nuit s'annonçait orageuse. En effet, nous n'eumes pas monté le resssaut d'Espalungue, que le vent fraîchit, le tonnerre gronda, et les éclairs furent les seuls flambeaux qui nous guidèrent sur cette route bordée de précipices. C'est ainsi que nous rentràmes à Bonnes, escortés par l'orage qui, durant plusieurs jours, nous fit plus apprécier le ciel serein qui avait présidé à nos courses.

Nous reprimes le chemin de la plaine, lorsque les troupeaux descendus des hautes vallées vinrent camper autour des villages avec leurs terribles gardiens, redoutés du promeneur. A Oloron, tout était bien changé : le gounernement, instruit de l'audace avec laquelle on violait à main armée les lois prohibitives du fameux système d'oppression nommé continental, y avait envoyé le général Quesnel, avec 1800 hommes et six pièces de canon, pour châtier une ville qu'on regardait comme un foyer de révolte. Sans la prudence du chef, les soldats excités contre les habitans les eussent sans nul doute traités en rebelles. Il n'y eut point de rigueurs exercées, mais la contrebande désorganisée se réduisit, comme devant, à de petits partis et à des hommes isolés.

Je ne quitterai pas les montagnes où sont les plus belles forêts des Pyrénées, sans donner une idée de leur pénible exploitation, et des grands travaux qui ont procuré tant de ressources à notre marine.[1] Il y a environ deux siècles que, sous le ministère du cardinal de Richelieu, on commença à en extraire des mâts, des bordages, et autres pièces pour la construction; mais le défaut de chemins rendant ces bois très-chers, on s'en dégoûta. En 1765, on nomma des ingénieurs et des officiers de la marine pour diriger les travaux qu'une compagnie de capitalistes béar-

[1] D'après un mémoire de l'ingénieur Leroy, qui les a long-temps dirigés.

nais avait recommencés dès 1758. Dans toutes les Pyrénées, les chênes et les pins propres aux constructions sont en petite quantité, et disséminés, les premiers au bord des plaines, et les autres dans l'intérieur des montagnes; les hêtres et les sapins sont ceux qui y abondent le plus. Les forêts que l'on a exploitées sont celles d'Itseaux, de Gabas, du Benou et d'Irati, au revers méridional de la Soule et dont la moitié est espagnole. D'autres fort belles, comme celles de Saint-Engrace, ne l'ont pas été encore. Il y a environ un siècle que celle d'Itseaux était si fourrée, et si peu connue dans sa vaste étendue, qu'on y prit une fille sauvage, de 16 à 17 ans, qui l'habitait depuis sept à huit. On sut qu'elle y avait été laissée par d'autres petites filles que la neige y avait surprises. Les pasteurs la conduisirent à l'hôpital de Mauléon, où elle ne parla jamais, et ne donna aucun signe de souvenirs. Elle y vécut quelque temps d'herbages, et mourut de chagrin d'avoir perdu sa liberté. Plus de vingt ans après, on y vit plusieurs fois, dit-on, un homme sauvage, très-grand, velu comme un ours, leste comme un isard, et ne faisant mal à rien. Son plaisir était de courir après les brebis, et de les disperser en riant aux éclats. Les pasteurs lançaient quelquefois les chiens après lui, mais il ne se laissait jamais atteindre. C'était sans doute aussi quelque enfant abandonné, comme le sauvage de l'Aveyron qu'on a vu à Paris.

L'air froid convient au sapin; du côté exposé au nord, le bois est plus dur et le cœur plus rapproché de l'écorce. Celui des plaines du nord, où l'air froid circule tout autour du tronc, est plus également bon que celui de nos montagnes, où les expositions sont très-variables. C'est sur les sols médiocres et dans les rochers que croissent les meilleurs et les plus élastiques; qualité qui distingue ceux des Pyrénées, et les rend très-propres à faire des mâts. Si on compte leur âge par les couches concentriques qu'ils offrent dans leurs coupes, on en trouvera qui ont jusqu'à 800 ans. C'est dans le mois d'octobre, et quand le vent

d'Espagne ne souffle pas, disent les ouvriers, que l'on doit abattre. Il faut des précautions inimaginables pour qu'ils ne se cassent pas en tombant; car, une inégalité dans le sol, ou le moindre porte-à-faux les briserait. On tache de les diriger sur un terrain uni, ou sur d'autres sapins qui amortissent la chute. Ce moment est curieux; le fracas des arbres qui tombent, des rochers qu'ils font rouler, et les cris de joie des ouvriers, répétés par les échos, produisent, dans des gorges sauvages, un bruit imposant qui fait fuir les bêtes fauves. Que de peines, que de dangers ensuite pour faire descendre de 150 à 200 toises des troncs de cent pieds de long; pour les faire parvenir sains et entiers, au chemin de voiture, à travers des ravins profonds, hérissés de pointes de rochers, et sur des pentes où les ouvriers ont peine à se maintenir. Ce n'est que l'expérience qui a pu donner l'idée des moyens ingénieux que l'on emploie pour atteindre ce but.

Les étrangers les plus robustes sont impropres à ces travaux, à cause des rudes pentes qu'il faut sans cesse gravir, et de la vie pénible qu'on mène à la forêt; il n'y a que les montagnards qui puissent y tenir. Chacun porte avec soi le lundi la farine de maïs qu'il lui faut pour la semaine; aux repas, ils en délayent un peu dans une gamelle de bois, ou même sur un copeau, pour en faire un gateau qu'ils cuisent sous la cendre. D'autres font le soir de la soupe avec de l'eau, du sel et des feuilles d'orties blanches ou de mauves sauvages. Ils y couchent dans des huttes construites avec de mauvaises planches, des écorces ou des débris de sapins, et adossées aux rochers, s'il y en a. Cette vie si dure et des dangers continuels ne sont compensés que par la pureté de l'air et la salubrité des eaux qui donnent à ces ouvriers une santé ferme: il n'y en meurt guère que par accident. Rendus aux chemins de voitures, les arbres sont chargés sur deux trains de roues placés à la distance convenable, et conduits aux ports où se font les radeaux; savoir: ceux d'Ossau, à Estos, et

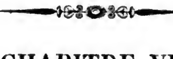
ceux d'Aspe à Atas. Chaque exploitation a fourni souvent des arbres de fortes dimensions : le plus gros qui soit sorti des Pyrénées est peut-être celui qu'on trouva en 1767 à Itseaux, au quartier de Balagué, qui avait cinq pieds de diamètre à la culée, et quatre-vingt-dix-huit pieds de service. Sa souche renfermait celle d'un sapin de six pouces qu'il avait enveloppé en croissant. On y reconnaissait encore les coups de hache qui l'avaient abattu à huit ou neuf cents ans de là, à en juger par l'âge du gros arbre. Il fut employé à Toulon pour un mât de misène d'une seule pièce.

Les torrens n'ayant en général qu'un pied d'eau en été et trois pieds au temps de la fonte des neiges, la navigation présente des difficultés aussi grandes que l'extraction. Les radeaux de quatorze pieds de large sur cent de long, exigent un passage de vingt pieds : il a donc fallu nettoyer les gaves pour leur donner partout cette largeur ; unir les cascades pour qu'ils pussent passer dessus ; faire des digues, etc. Quand ils sont construits dans le bassin d'Atas, on les lance dans le torrent, où ils font ordinairement deux lieues à l'heure. Il est des exemples de n'avoir mis dans les grandes eaux que quatre-vingt minutes pour faire le trajet d'Atas au bassin d'Estos, distant de cinq lieues. Les radeleurs, une fois dehors, ont besoin de toute leur tête ; car ils n'ont plus de repos qu'au mouillage. Il arrive sans cesse des accidens : on échoue sur le sable, sur des rocs ou sur des digues, et il faut y remédier sur-le-champ, car les bois souffriraient vîte dans une mauvaise position. Comme les paysans de Saint-Bertrand et de Montréjeau étaient depuis long-temps habitués à construire dans ce dernier port des radeaux avec des billons de vingt-cinq à trente pieds qui y arrivaient à bois perdu, et à les conduire sur la Garonne, c'est parmi eux que l'on prenait les radeleurs en les classant comme pour la marine. A Navarreins, les gens du pays formés peu à peu à leur exemple, les remplaçaient jusqu'à Peyrhorade, où les eaux

étant profondes, on en amarrait une douzaine ensemble, et un bateau remorquait le train jusqu'à Bayonne. Un radeau de mâts ordinaires portait six cents pieds cubes de bois; ceux de bordages, chargés de planches, avirons et divers matériaux cubaient de quatre à six cents.

C'est au commencement d'avril, lorsque la neige est reléguée sur les cimes, que l'on monte à la forêt; et on y reste jusqu'au 15 décembre. Ces époques varient suivant les températures; dans les hivers doux, les travaux ne sont pas interrompus. Les forêts des Pyrénées, bien aménagées, fourniraient encore d'immenses ressources malgré les dégradations déplorables qu'elles ont souffert sur tous les points. Les revers méridionaux ne renferment pas moins de richesses forestières dont l'Espagne exploite également une partie pour sa marine. Ces grands travaux sont suspendus dans les vallées françaises; des temps meilleurs les feront sans doute reprendre.

On voit par cet aperçu combien il faut de soins et de dépenses; combien toutes les ressources de l'art et de l'industrie doivent être mises en jeu, pour faire arriver un mât sain et sauf jusqu'aux chantiers de construction.



CHAPITRE VII.

PLAINES DU GAVE. - BAYONNE ET L'ADOUR. - L'OCÉAN. - LES DUNES. - LE MAREMSIN. - BIARRITS. - EFFETS DE MER.

Peu de pays sont aussi variés que les environs de Bayonne : bâtie au confluent de l'Adour et de la Nive, à peu de distance de la mer, sur la limite des grandes landes et non loin des Pyrénées et des terres espagnoles, cette ville réunit autour d'elle tous les contrastes. Des

hauteurs qui la dominent, le voyageur enchanté du coup-d'œil, peut opposer ses deux rivières, ses vaisseaux et leurs flottantes banderolles aux masses ternes de ses remparts; ses sites rians et fertiles aux plateaux incultes des Basques; les vertes forêts des landes aux dunes blanchâtres qui les surmontent; et l'immensité de l'Océan aux cimes aigues des montagnes. Dans l'intérieur de la ville, où le marin se mêle au militaire, où le grave Espagnol fait ressortir la vivacité française, où le Lanusquet vient montrer ses casaques de peau et ses longues échasses à ce peuple fier et primitif dont le territoire et la langue singulière s'étendent jusqu'à ses portes, le mélange des mœurs, des idiômes et des costumes offre un tableau piquant, non moins varié que celui de la nature. L'aménité des habitans ajoute d'aimables souvenirs à ceux que laisse un tel pays.

De Pau à Orthez est la plaine du Béarn, toujours riche et peuplée. Sur les montagnes qu'elle longe ne sont plus les âpres sommets, les pics neigés dont on admirait naguères les majestueux aspects. La hardiesse des traits et l'éclat qui caractérisent le centre des hautes chaînes, ont fait place à des hauteurs émoussées, à des masses confuses où la neige ne se montre plus en été; cependant on y remarque encore quelques points culminans, s'abaissant par degrés vers la mer. Orthez est à cheval sur le gave que des rochers encaissent; et le pont où s'engouffrent les eaux porte sur son arche unique une tour dont la masse paraît disproportionnée avec la légèreté de la voûte. Quelques pans de mur sur la hauteur, nommés le château de Moncade, font souvenir qu'avant de faire partie des domaines des princes d'Albret, ce pays avait appartenu à la maison catalane de Moncade, descendant d'un Français qui en 734 avait passé en Espagne pour combattre les Maures. Cependant l'histoire rapporte qu'en 1242, après la bataille de Taillebourg, Garsende de Béarn, que les soldats appelaient la grosse comtesse, alla à Bordeaux, suivie de son fils Gaston, offrir ses secours à Henri III,

roi d'Angleterre; et que de l'argent qu'elle en reçut, sans utilité pour sa cause, elle fit bâtir à Orthez un magnifique château-fort qui devint sa résidence et le boulevard de son comté. Ne serait-ce pas plutôt les restes de ce dernier? On ne peut passer à Orthez sans penser à la réponse du brave vicomte, gouverneur de Bayonne, aux ordres qu'il reçut de Charles IX pour le massacre des protestans, et à la bataille de 1814; tout cela est de la gloire pour la France.

Sur un sol devenu inégal, on traverse souvent de beaux bois de chênes. Tout le Béarn ainsi que la Navarre, la Soule et le Labour étaient autrefois très-boisés. Dans un rapport fait en 1672 par des commissaires forestiers, on lit : « — Toutes lesdites contrées sont garnies de tant de » bois par bouquets de chênes, qu'elles nous auraient paru » une forêt continuelle, mal plantée, comme si on y avait » fait des ouvertures. » — Malgré les dégradations immenses qui ont eu lieu depuis cette époque, on y voit fréquemment de belles futaies. Des ruines du château d'Aspremont qui domine Peyrhorade, on a une vue étendue sur la plaine où se réunissent les deux gaves. Le village de Lahontan y rappelle le voyageur aventureux qui a fait connaître un des premiers les nations sauvages de l'Amérique; et plus loin, vers l'Adour, les vieux murs d'Hastings attestent encore le trop long séjour des insulaires d'Albion. Le nom de Peyre-Hourade, ou pierre percée, fréquent dans toute la France, vient sans doute de cette sorte de monumens druidiques où la pierre principale est percée d'un trou rond; ils sont fort rares sur tout le territoire des Pyrénées. Auprès d'Hagetmau, dans une prairie, à quelques pas de la route d'Orthez à Saint-Sever, est un bloc de granit méplat, de près de deux mètres sur un de base, et de cinq à six de haut, posant sur son bout le plus pointu. Tout autour on ne voit aucune autre pierre; et la formation qui constitue le sol est toute tertiaire. C'est certainement une pierre druidique; et peut-

être quelqu'un de ces blocs erratiques, si communs dans la grande plaine du nord de l'Europe, dont le transport, loin des masses inconnues auxquelles ils ont appartenu, date, suivant certains géologues, de cette inondation générale et violente qui paraît avoir assailli toute la terre; conjecture qui ne constitue pas jusqu'à présent une explication satisfaisante.

Après le bac de Port-de-Lanne, où débouchera dans l'Adour le canal des Pyrénées projeté, si jamais il s'exécute, des sables sur un sol montueux, des marais et des pins annoncent qu'on a mis le pied sur le territoire des grandes landes. Les Pyrénées, désormais sans fierté, semblent se terminer au toit de la Rhune qui domine le fond du golfe; cependant plus loin quelques croupes bleuâtres de la Biscaye désignent leur prolongement sur les rives espagnoles. L'Océan reste caché dans l'intervalle; ce n'est que de la hauteur de Saint-Etienne que Bayonne, son port et ses remparts, l'Adour et son embouchure, les dunes et la mer, se montrent à la fois; et à ce riche coup d'œil le voyageur suspend sa marche.

Bayonne, séparé par un interminable pont sur l'Adour de la petite ville du Saint-Esprit bâtie sous la citadelle, doit son origine à la forteresse de *Lapurdum*, que les Romains élevèrent pour s'opposer aux incursions du peuple des montagnes, qu'ils n'avaient pu dompter, et dont la race antique existe dans les Basques actuels. Son nom, suivant Oïhénard, vient de *Baïa - ouna*, qui signifieen basque un port. Au reste on peut observer que *Baï-aouna* veut dire aussi *bonjour monsieur*; les étymologies sont souvent si bizarres. Aux jours de fête on voit toute la population, également amie du plaisir, se répandre dans les allées marines, sur les glacis de la place, et dans les jolies villas de Marrac, de Saint-Etienne et de Saint-Pierre-d'Iruby, où se tiennent dans la belle saison des bals champêtres qu'aucune classe ne dédaigne, toutes rapprochées par le commerce, qui est la source commune où chacun s'efforce de puiser.

Rien n'est charmant comme ces réunions, où, sous de frais ombrages, dansent à l'envi et confondues les beautés qui peuplent Bayonne. Je n'ai vu que sur les bords de la Manche un sang aussi beau et autant de jolis minois, grace aux séduisantes Basquaises qui renouvellent le vieux sang bayonnais sans cesse altéré par la fréquentation des marins.

Les habitans s'honorent de l'antique devise de leur ville qui la mérite toujours : *nunquam polluta*. Les fortifications remaniées par Vauban, offrent un mélange pittoresque de constructions de divers âges. Elles sont loin d'être complètes; mais la situation de Bayonne, à cheval sur deux rivières, et les marais qui l'avoisinent où pénètre le flot, en feront toujours à peu de frais une place très-respectable, et un excellent point d'appui pour une armée, ainsi qu'elle l'a prouvé en 1814, lorsque les débris de l'armée d'Espagne sont venus s'y rallier.

Le temps était pluvieux, la nuit obscure, et le vent d'ouest soufflait avec force. Des remparts du château vieux, je fus frappé d'un bruit sourd et lointain, redoublant par intervalles, comme si des tempêtes eussent mugi dans des cavités souterraines. C'était la mer qui grondait. Ses vagues, nées peut-être aux plages américaines, venaient assaillir la terre à coups répétés, que le silence de la nuit rendait plus formidables. Le lendemain, j'étais sur la route du Boucaut, où n'habitent que des douaniers et des pilotes lamaneurs. Un monument de l'industrie humaine ne m'y attirait pas moins que les grandeurs de l'Océan : les fameuses digues, commencées par Vauban, pour faciliter aux navires l'entrée de l'Adour. Autrefois le fleuve obstrué par les sables que les vagues poussent au rivage, s'était détourné droit au nord, et suivait pendant six lieues le revers des dunes, pour ne se jeter dans la mer qu'au vieux Boucaut. En 1578, le fameux architecte Louis de Foix barra ce canal accidentel, et les eaux se rouvrirent leur ancienne issue directe; mais avant Vauban, une partie se déviant

toujours, il n'y en avait pas assez pour repousser les sables, et l'embouchure restait impraticable. Ce grand ingénieur fit alors construire de chaque côté de l'Adour une forte digue en maçonnerie pour contenir les eaux, et leur donner la force d'impulsion nécessaire pour combattre la marée qui tend sans cesse à obstruer la barre. Ce but désirable n'est pas encore atteint, les digues n'étant pas assez prolongées. Le projet est de les terminer en avant de la barre par deux petits forts de côte.

La marée étant basse, je marchai sur la laisse où les vésicules des varecs-à-nœuds craquaient sous mes pieds, jusqu'au delà des dernières dunes, où le vaste Océan s'offrit à mes regards. Son agitation s'était calmée; il n'avait plus que le mouvement régulier auquel il obéit sans discontinuité. Dans cet espace indéfini, les yeux errent en vain pour trouver où se poser; ils ne voient qu'un plan uniforme et sans limite, le ciel, et les sables accumulés en collines qui cachent les forêts de l'intérieur. Souvent même dans les beaux jours, la teinte de la mer se confond avec le bleu de l'atmosphère, et sans la zône des dunes blanchissantes, la couleur azurée remplirait l'étendue. Au loin, tout paraît en repos; mais sur la plage, la marée entretient une agitation continuelle. A l'approche de terre, naissent à la surface de légères ondulations qui croissant peu à peu, forment ces vagues dont elle est assaillie. Quelqu'énormes que soient ces masses mouvantes, quelque violentes que soient leurs secousses, chacune en se brisant vient mourir au grain de sable qui lui a été imposé pour barrière. C'est un singulier spectacle de voir ces longs rideaux blanchis d'écume, dont les rangs multipliés s'avancent comme des bataillons au moment de l'attaque, se gonfler et croître en hauteur pour s'anéantir tout à coup au rivage, tandis que d'autres rangs se forment, grandissent et disparaissent à leur tour dans une interminable succession, image naturelle de ces générations qui, se poussant l'une l'autre, viennent faire du bruit et mourir sur la terre.

Le bord de la mer qui baigne les landes, est ainsi un vrai désert; les rivages de la Guinée et du Sahara n'offrent pas une plus profonde solitude. Le fracas des lames qui se brisent, soutenu par le bruit sourd et lointain de la marée, est le seul qui y frappe l'oreille. La première impression des lieux est l'admiration pour un spectacle si nouveau, si imposant. Peu à peu l'aspect étrange de ces rives désolées, où nul brin de verdure ne repose les yeux, dont nul être vivant n'interrompt la triste monotonie; ce vaste niveau qui fondu avec l'air semble ne faire avec lui qu'une étendue; ce mouvement sans fin, cet éternel fracas, qui a commencé au premier âge et ne cessera qu'à la consommation des temps; tout ce que réveille cette grande scène agit à la fois; tout parle d'immensité, de durée sans terme, de puissance sans borne; mais l'esprit est trop faible pour de si hautes pensées; il se perd dans l'infini. Un retour sur soi-même, en se voyant isolé au milieu des forces en action de la nature, complète l'émotion par un contraste accablant; et l'âme remplie d'un effroi secret, ne retrouve des forces que pour se prosterner devant l'Auteur suprême. De telles impressions, on les éprouve toutes les fois que seul sur le rivage de l'Océan, on se livre à des réflexions auxquelles on n'échappe pas sans effort. Elles y prennent un caractère de tristesse qui devient pénible, et on sent un besoin irrésistible de revoir les hommes et leurs ouvrages. Si alors, prenant la course d'un mouvement irréfléchi, j'atteignais le sommet d'une colline de sable, c'était toujours avec plaisir que je revoyais les bois, les maisons du Boucaut, les tours de Bayonne et les banderolles des vaisseaux flottant au haut des mâts.

Ces dunes stériles produisent quelques maigres plantes, celles qui croissent dans les régions salées. J'y vis une linaire à trois feuilles, assez rare. On y trouve fort peu de coquillages, et quelquefois des fruits d'Amérique qui, portés par les courans, ont traversé l'Atlantique. Après les gros temps, les paysans voisins ne manquent pas de

venir parcourir la plage pour y chercher les débris que la mer y a jetés. Leurs maisons sont meublées du produit des naufrages; mais la cupidité ne les rend jamais assez cruels pour tromper les navires que la tempête assaille pendant la nuit, et les attirer à leur perte à l'aide de faux signaux, ainsi que cela se pratique ailleurs à la honte de l'humanité. Il est vrai que cette infâme ruse ne leur est point nécessaire sur une des mers d'Europe les plus dangereuses, à cause de la fréquence des coups de vents, et des courans qui portent vers une côte sans abri, nommée à juste titre Côte-de-Fer. Les navires n'y sont en surêté qu'à soixante lieues de terre.

En passant auprès de la batterie de côte, je vis les canonniers occupés à déblayer leur corps-de-garde que le vent de la veille avait couvert de sable jusqu'au toit. Ce sable sans cesse battu, lavé et trituré, est poussé en masse par les vents, amoncelé en dunes, et couvre le sol d'un manteau stérile toujours plus étendu. C'est ainsi que sur les côtes de Picardie, j'ai vu auprès d'Etaples l'église de Trémessen qui était il n'y a que peu d'années au centre d'un vallon fertile et peuplé, ne montrer plus, à demi enfoncée dans une arène déserte, que sa toiture et sa tour en ruines. Les travaux entrepris près de la Teste, d'après les vues de Brémontier, pour fixer les dunes qu'il pense avoir une marche progressive de 70 pieds par année, devraient être suivis sur une plus grande échelle. Encore est-il douteux qu'à la longue les sables n'envahissent toutes ces plantations. C'est le typhon de l'Egypte antique qui a dévoré la vallée du Nil dont la fertilité et la population étaient une des merveilles de l'ancien monde.

En suivant le lit primitif de l'Adour au revers des dunes, on trouve une suite de mares, communiquant entre elles au temps des pluies, et avec des étangs intérieurs qui n'ont point d'issue. Tout ce canton nommé le *Maremsin*, n'est que bois, étangs, marais ou dunes, et ne produit que du gibier, du poisson et de la résine. On y

voit de vieux pins sortant à moitié d'une colline de sable nouvellement formée, comme ces sapins autour desquels la neige s'amoncèle. Mais l'arbre des montagnes est certain qu'au retour du printemps le poids qui l'accable se dissoudra, tandis qu'ici les sables ne font que des conquêtes assurées; et le soleil en les desséchant, ne les rend que plus propres à étendre leurs ravages.

Il faut aussi voir la mer du haut des falaises de Biarrits, qui sont les derniers gradins des Pyrénées françaises; mais la mer courroucée. C'est un des plus grands spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. Les vents sont déchaînés, la tempête mugit, les eaux sont soulevées; gagnons le cap de la batterie en avant du village. Ce promontoire coupé à pic à soixante pieds, se prolonge par des masses de rocs qui, taillés en pyramide, ou creusés en arceaux, ressemblent à de vastes ruines. C'est au milieu de tous ces rochers que les vagues, contrariées dans leur marche et irritées par des obstacles, s'élèvent à un degré effrayant de force et de violence. Sur la surface des eaux de toutes parts agitées, se voient au loin de longs sillons s'avançant d'un mouvement régulier, comme des murs verdâtres dont les crêtes recourbées se brisent d'un bout à l'autre avec rapidité. Leur volume va toujours croissant jusqu'aux rochers où ces énormes masses, à l'étroit dans leurs intervalles, subitement gonflées, deviennent des montagnes qui recouvrent ou dominent les écueils. Elles avancent, elles assaillent le promontoire avec une violence et un fracas qu'on ne saurait dépeindre; tandis qu'une partie, s'engouffrant dans une arcade qu'elle remplit un instant, va choquer la vague non moins furieuse qui arrive de l'autre côté. Les eaux se retirant ensuite avec la même promptitude, l'arcade se rouvre, les brisans reparaissent, le sable même du pied des falaises voit un instant le jour; mais une autre lame, suivant le chemin de la première, vient recommencer le tableau et renouveler les mêmes émotions. Assis au plus haut du cap, comme si j'eusse

présidé aux élémens en fureur, je ne contemplais qu'avec une sorte d'effroi le grand précipice rapidement creusé sous moi, pour le moment d'après se combler de nouveau avec un choc terrible qui faisait trembler la terre, et rejaillir l'écume à vingt pieds sur ma tête.

Biarrits, jouissant d'un air vif et d'une belle vue sur la mer, est souvent le but des *parties* de Bayonne; et dans la belle saison de nombreux cacolets en parcourent le chemin. On connaît ces doubles siéges sur la même monture, où deux personnes sous un parasol commun, et bravant le passant curieux, peuvent faire sur la route un long *à parte*, tandis que la discrète et jolie fille de Biarrits, au court jupon, à la mise coquette, presse le cheval en chantant, indifférente au duo qui se cache sous les rideaux. Pendant l'été, à basse marée, on y vient chercher parmi les rochers, à l'abri des regards indiscrets, de jolies baignoires, remplies d'une eau limpide, où les fucus et les polypes font briller leurs vives couleurs. J'y ai recueilli des éponges fixées sur la pierre ou sur des coquilles, des oursins et des fucus élégamment ramifiés. Les landes voisines ne sont pas sans attrait pour le botaniste, qui y trouve réunies les plantes marines et celles de l'intérieur : des cistes, des linaires; des grémils, des drosera, etc.... Il en est une dont la découverte me surprit : c'est la thimélée des Alpes très-abondante sur quelques points. Cette petite plante, d'un rose vif, une des plus jolies des montagnes, qui parfume de son odeur suave les hauts pâturages, franchissant les régions intermédiaires où elle ne se montre pas, vient embaumer aussi les landes maritimes et les orner de ses touffes charmantes. De telles anomalies, assez difficiles à expliquer, ne sont pas rares dans la botanique.

CHAPITRE VIII.

SAINT-JEAN DE LUZ. - FORT SOCOA. - TEMPÊTE. - LA RHUNE. - VUE GÉNÉRALE DU FOND DU GOLFE.-LA NUIT AU BORD DE LA MER.

Le petit port de Saint-Jean-de-Luz, où séjourna Louis XIV, en 1660, lors de son mariage avec l'infante d'Espagne, et de la paix des Pyrénées, fut de tout temps renommé pour l'intrépidité de ses marins. Sa jolie baie de forme ronde, bordée de sables ou de falaises, et défendue des coups de mer par les digues de Sainte-Barbe et du Socoa, est le seul refuge qu'aient les petits navires, depuis la Teste jusqu'au passage. Le fort du Socoa, situé sur un roc isolé de la terre, est une miniature; il a fallu que l'ingénieur économisât singulièrement le terrain pour colloquer sur sa surface aplanie des casernes, un arsenal, un donjon, une place d'armes et une batterie rasante; mais tout cela est en proportion de l'espace.

C'est du haut de sa tour que pour la première fois je vis une tempête; le souvenir m'en est resté. Le vent d'ouest soulevait la mer, et de Bayonne on entendait ses formidables bruits. Mon service m'appela au Socoa : à Saint-Jean-de-Luz tout était dans l'agitation comme à l'approche de quelque catastrophe. En effet, la forte digue qui fait son salut, violemment assaillie, était à chaque instant franchie par les rejaillissemens des vagues, qui sautant sur les maisons les rendaient inhabitables. A Cibourre plusieurs avaient été également abandonnées. Je poursuivis ma route : la mer bondissait sur la plage où est la voie habituelle; il fallut passer sur les falaises. Des hommes y suivaient, la lunette à la main, les mouvemens de quelques navires dont les voiles se perdaient souvent de vue. « Si le vent ne se calme pas, dit l'un d'eux, et rien ne

» l'annonce, il est impossible qu'avant douze heures ils ne » soient à la côte. » Il faut savoir tout ce que renferment de terrible ces mots si brefs, pour concevoir l'impression de pitié et d'effroi que produisirent les paroles du vieux marin : c'est-à-dire qu'avant douze heures le navire poussé irrésistiblement contre cette côte sans asile, battu par la mer, choqué par les écueils, s'entr'ouvrira, se brisera et qu'un miracle seul pourra sauver l'équipage. Ces prédictions ne furent pas vaines; pendant la nuit suivante, qui pour le malheureux jouet des flots fut une nuit d'horreur, sept navires y furent effectivement jetés, depuis la Bidassoa jusqu'au cap Breton, dont deux se perdirent corps et biens.

J'eus peine à entrer dans le fort, la digue qui l'unit à la terre étant à chaque minute balayée par la lame; mais du donjon mes regards purent planer sur l'Océan en courroux. Sur ses eaux remuées dans leurs profondeurs, partout blanchissaient les crêtes des vagues brisées par le vent; et le long des côtes escarpées du midi, elles jaillissaient à perte de vue sous les montagnes de la Biscaye, sombre cadre de ce vaste et mouvant tableau. En avant de la baie, les trois rochers bien connus des marins, *Artha*, *Crika* et *Eréta*, étaient décélés par autant de montagnes d'eau toujours mobiles, et brisées en écume, représentant sur la mer la forme des écueils qu'elle cachait dans son sein. Plus près, des lames à la file venaient de front en s'exhaussant toujours, jusqu'à ce que, rompues et retombant sur elles-mêmes, elles présentaient l'image de longs déversoirs filant avec rapidité. Enfin, poussées au milieu des rochers, et dans tous les sens refoulées, une affreuse agitation succédant à leur marche régulière, elles se combattaient avec fureur et sautaient aux plus hautes falaises. A chaque assaut le donjon tremblait sous moi, et l'eau jaillissant de toutes parts, inondait tout le fort. Dans cette grande scène de l'Océan conjuré contre la terre, la nature irritée donne à l'homme une idée de ses violences, et lui

fait sentir son néant en portant l'effroi dans son cœur. Je passai la nuit au Socoa; et quelle nuit!... Assoupi aux roulemens de la mer, combien de fois m'éveillai-je en sursaut comme si les voûtes eussent croulé sur ma tête. Quelques jours après sur le rocher de la Chambre d'Amour, j'admirais ce réservoir sans bornes, dont la surface immobile, réfléchissant fidèlement la couleur du ciel, me faisait envier le pêcheur et sa barque légère; et naguères ses fureurs m'avaient épouvanté! Vieux Océan, que tes apparences sont trompeuses, et qu'à bon droit on t'a nommé perfide!..

Roll on, thou deep and dark-blue Ocean, roll!
Thou glorious mirror, where the almighty's form
Glasses itself in tempests; in all time;
Calm or convulsed; in breeze, or gale, or storm,
Icing the pole, or in the horrid clime
Dark heaving; boundless, endless and sublime;
The image of eternity; the throne
Of the invisible; even from out thy slime
The monsters of the deep are made; each zone
Obeys thee; thou goest forth, dread, fathomless, alone. [1]

Le promontoire de la Chambre d'Amour, ainsi nommé d'une cavité célèbre dans le pays par quelque catastrophe amoureuse, est, au bout des longues plages de la côte de Fer, le premier rocher de cette suite de baies et de caps qui ne finit plus sur la côte d'Espagne. Ce sont les racines des Pyrénées, rongées par la mer. On n'y voit que des couches d'un calcaire argileux assez tendre, dont les plus dures sont percillées et renferment des coquilles bivalves. Au pied de ces falaises, sont souvent des plages où il est imprudent de s'engager sans avoir égard à l'époque de la marée, ainsi que je l'éprouvai avec un de mes camarades. La mer était loin du promontoire; nous le doublâmes, et traversant une vaste arène d'un sable uni cernée de falaises, nous nous mîmes à examiner les masses détachées de l'autre cap qui, avancé jusqu'à la basse mer, ne pouvait

[1] Lord Byron, *Childe Harold*.

être doublé. Ces rochers étaient tapissés de lépas, et quantité de polypes remuant leurs mille bras réfléchissaient sous l'eau les couleurs de l'iris. Nous nous oubliâmes jusqu'à ce que la mer montante vint nous chasser de ce dédale, mais en jetant les yeux sur le premier cap, quelle fut notre surprise de voir que les vagues en atteignaient le pied, même déjà se brisaient contre. Un coup d'œil rapide sur un demi cercle de falaises partout inaccessibles, me convainquit qu'il fallait le doubler à tout prix pendant les courts instans où il se découvrait encore; ou se résigner à attendre en s'élevant dans leurs anfractuosités, que la mer baissât de nouveau, et si le vent qui était à l'ouest fût venu à gonfler la marée, notre position eût pu pendant la nuit devenir dangereuse. Ces réflexions, aussi promptes que l'éclair, nous firent prendre à toutes jambes la direction qui seule nous offrait une retraite. Sans perdre une minute, nous nous approchâmes autant que possible de la pointe, et nous élançant comme la vague se reculait, nous franchîmes le pas; mais plus rapide que nous, elle nous atteignit de l'autre côté. Mouillés jusqu'à la ceinture, nous fumes entourés d'une large nappe d'écume qui disparut aussitôt, et nous ne sentîmes plus que la satisfaction d'avoir échappé à une mésaventure qui eût au moins été fort désagréable.

La dernière des Pyrénées françaises relevée de 300 toises sur Saint-Jean-de-Luz, est un point précieux pour jouir de la vue de tout le fond du golfe. Je pris pour guide le garde du génie, jeune basque qui pouvait me servir d'interprète dans un canton où guère personne ne parle français. Jusqu'à Ascain on suit les bords de la Nivelle où tout est bois ou marais. C'était un dimanche, et la paume était en grande activité sur la place du village. Ce jeu favori des Basques est tellement national, que dans le moindre hameau, souvent en plein champ, on trouve des lieux disposés pour y jouer; et un tel exercice, auquel ils se livrent avec passion, ne contribue pas peu à les rendre plus adroits, plus

lestes que tous leurs voisins. Au milieu de cette foule, parlant un langage inconnu, j'étais aussi étranger qu'au fond de la Russie. On commence à s'élever vers la chapelle de N. D. de Socorry ; et toute l'ascension est des plus faciles sur des pentes herbeuses où croissent en haut la plupart des plantes qu'on trouve au mois de juin dans les prairies des montagnes : des primevères, des grassettes, la petite jacinthe bleue des prés de Saint-Sauveur; la primevère farineuse dont les jolies ombelles décorent les roches humides de Barèges, et des vératres montrant çà et là leurs grosses touffes. Au bout d'une heure, nous atteignîmes le sommet allongé dans le sens de la chaîne, et portant encore l'ancien ermitage ; poste aérien souvent disputé lors des premières guerres de la révolution.

La journée était superbe : des flots de lumière se répandaient sur les plaines, sur les montagnes, sur le vaste Océan. Elle n'est point ambitieuse ici cette épithète : des saillies du rivage on n'en voit qu'une étroite lisière bientôt confondue avec le ciel; du haut de la Rhune, plongeant sur sa surface, j'en mesurais de l'œil une immense étendue. Quelques voiles frappées du soleil étaient perdues sur ce plan, non point azuré comme la Méditerranée, mais d'un vert légèrement jauni à l'horizon. Tout y semblait immobile ; et je ne jugeais du mouvement des eaux que par de blanches traînées, cachées çà et là derrière les caps de la Biscaye, ou se perdant le long de l'étroite zone qui, entre la mer et les bois, marquait les dunes du Maremsin. Une circonstance particulière me fit connaître la direction des contre-courans qui ont lieu au fond du golfe. Une fonte de neige avait grossi l'Adour dont les eaux, à peine hors de son embouchure, fléchissant au midi, se prolongeaient en une bande jaune nettement tranchée avec le vert de la mer, jusqu'à la hauteur de Saint-Jean-de-Luz. Sur la côte française, au loin déserte, se distinguaient la citadelle de Bayonne et les villas de Saint-Etienne ; la dune de Blanpignon où

flotte à l'embouchure le pavillon des vigies, les sables d'Anglet que l'industrie force à produire du vin en mettant les ceps à l'abri des sables et des vents par de légères palissades, les falaises de la Chambre d'Amour, Biarrits et ses brisans, Bidart, Guétary, petits ports de pêcheurs, et sous mes pieds Saint-Jean-de-Luz, avec son bassin intérieur, sa jolie baie, ses digues, et le Socoa comme un écueil.

A cheval sur la limite des deux royaumes qui du sommet de la Rhune descend brusquement à la Bidassoa, je planais sur un petit territoire célèbre dans la première guerre d'Espagne, et théâtre des premières armes d'un grand nombre de guerriers qui devaient partout illustrer le nom français : les hauteurs de la Croix-du-Bouquet si souvent prises et reprises ; la montagne de Louis XIV rappelant le séjour du grand roi et les hauts faits du *romain* Latour-d'Auvergne ; le pas de Behoby et son pont neuf ; l'île de la Conférence, et Hendaye et ses ruines opposées à celles de Fontarabie. Dans la triste vallée de la Bidassoa, presque toute espagnole, se voyait le fameux camp de Saint-Martial, d'où il fut si difficile de débusquer l'ennemi, Berra et son couvent, et plus haut la redoute de Marie-Louise. Irun, première ville espagnole, est dans un bassin cultivé, cerné de masses ternes où s'enfonce cette route de Madrid suivie plus tard par tant de braves soldats qui n'ont plus revu leur patrie ; et au-delà de Fontarabie le château du Figuier occupe le premier cap sous la montagne d'Aisquibel dont la tête n'atteint point le niveau de la Rhune.

Les Pyrénées, désormais en Espagne, se prolongent à l'ouest en une suite de mornes d'un aspect monotone où rien ne ressemble aux sommités centrales dont quelques neiges brillaient par-delà les hauteurs de la Soule. La montagne de Haya, dont la tête couronnée est depuis Bayonne le point de mire du voyageur, offre seule quelques formes âpres à une élévation de 500 toises, et pourrait être le sujet d'intéressantes recherches. On y a décou-

vert récemment d'immenses cavités, creusées à une époque inconnue pour l'exploitation du minérai ferrugineux qu'elle renferme. Ces grands travaux seraient-ils dus au peuple industrieux que les plus anciens documens de l'histoire disent avoir le premier exploré les Pyrénées et mis à contribution leurs riches mines, aux Phéniciens? Ils seraient alors d'une haute antiquité.

D'autres souvenirs de l'histoire agrandis par l'imagination des poètes et des romanciers, attirèrent mes regards vers les Aldudes : je cherchais à deviner plus loin Roncevaux, son antique abbaye, et l'obélisque élevé en mémoire du combat qu'une poignée de preux y soutint avec gloire, mais en succombant, contre le perfide Loup, fils de Waifre, duc de Gascogne, qui pour se venger de Charlemagne, avait traitreusement attaqué l'arrière-garde de son armée au retour d'une expédition contre les Maures. On y a conservé, si l'on en croit les moines, quelques parties de l'armure de Roland, le plus fameux des paladins qui tombèrent alors. Son tombeau à Blaye, dans l'église de Saint-Romain, où il avait été enterré avec son épée sous la tête et son olifant à ses pieds, portait cette épitaphe composée, dit-on, par Charlemagne :

Tu patriam repetis, tristi nos orbe reliquis.
Te tenet aula nitens, nos lacrymosa dies;
Sed qui lustra gerens octo et binos super annos,
Eruptus terris justus ad astra redis.

Plus tard le corps fut porté à Saint-Seurin de Bordeaux, et l'épée à Roquemadour en Quercy. Tout m'était caché par les reins boisés de la vallée de Baigorry, riche en mines de cuivre, s'élevant en larges gradins vers la montagne d'Orhi, la plus haute de la Soule. Mais l'ombre de Roland semble planer toujours sur les Pyrénées, où son nom est partout répandu. Ses actions gigantesques, ses merveilleux hauts faits transmis de race en race, et

religieusement crus, ne s'effacent pas de la mémoire du pasteur, qui répète ce nom magique comme s'il croyait encore aux fiers génies des montagnes. Plusieurs heures s'écoulèrent à la cime de la Rhune; ravi d'effleurer ainsi sans fatigue des pays tout nouveaux, on s'oublie dans une contemplation qui reste empreinte dans les souvenirs.

Le copieux et long soupé de mon hôte, préparé avec tout le relief de la cuisine basque, me rappela certain dîné d'Escot, et le révérend pasteur qui y avait présidé. La lune, en possession de la voûte éthérée, régnait sur la plus belle nuit qui puisse succéder à un jour de printemps. La fraîcheur de l'air avait chassé le sommeil et tellement dissipé ma fatigue, que sortant de la ville je gagnai la plage voisine où, près de la tombe d'un général tué pendant la guerre d'Espagne, est la promenade ordinaire des habitans. L'Océan dans une paix parfaite ne laissait entendre derrière les rochers de Sainte-Barbe que le bruit mesuré de la marée qui se retirait, et dans la baie les vagues peu sensibles ne produisaient qu'un murmure affaibli. Il me semblait être sur les bords de la Méditerranée ; de cette mer dont les eaux réfléchissent l'azur dans sa pureté, et dont la surface est toujours calme lorsque les vents sont en repos. Les montagnes projetées sur un ciel obscur ne laissaient distinguer que vaguement leurs masses émoussées; mais la digue qui couvre la ville; les sables qui m'environnaient et les falaises de Cibourre frappées par la lune, avaient une blancheur qui tranchait avec leurs ombres. Sur l'Océan ses rayons réfléchis produisaient une longue trace de lumière à peine vacillante, excepté au-dessus d'*Artha*, l'écueil le plus voisin, où elle était légèrement troublée. Assis sur le sable à quelques pas du cippe modeste indiquant la tombe du guerrier, je me plaisais à comparer le silence et le demi-jour qui voilaient la nature à l'agitation de la foule qui peu d'heures avant s'y était livrée à ses plaisirs tumultueux ; et la beauté tran-

quille de la mer aux fureurs qui m'avaient épouvanté sur le donjon du Socoa, dont la masse rembrunie était visible au loin. La nuit, le site et la douceur de l'air prolongèrent ma rêverie; il était plus de minuit quand je regagnai mon gîte.

CHAPITRE IX.

COUP-D'OEIL SUR LES BASQUES. - TERRITOIRE - ANTIQUITÉ. - MOEURS ET CARACTÈRE. - LANGUE.

Tout ce que l'on a pu savoir des hordes du Nord, auxquelles l'Europe a dû plusieurs siècles de barbarie, a été soigneusement recueilli; les Pélages, les Hellènes, les Egyptiens et les antiques races de l'Asie n'ont cessé d'être l'objet des recherches de nos savans, et à peine s'est-on occupé depuis peu des Basques, qui sont au milieu de nous. D'où vient cette indifférence pour un peuple plus nombreux qu'on ne le croit généralement, dont l'origine est antérieure aux temps historiques, dont la langue ne ressemble à aucun idiôme connu, et qui n'a jamais été totalement subjugué au milieu des chaînes qu'ont souvent portées ses voisins? Le Basque de nos jours ne peut se glorifier d'aucune histoire écrite, ni de monumens qui retracent ses actions des temps passés; mais le vieux sang du Cantabre qui brava constamment les Romains et les barbares, coule pur dans ses veines; et sur ses landes incultes, dans ses vallons sauvages, il nous montre encore le type de son caractère primitif, les mœurs et la physionomie qui distinguaient ses ancêtres il y a plus de deux mille ans.

Les Basques se nomment eux-mêmes *Escualdunac*, leur langue *escuarra*, et leur pays *Escalerra*. Ce pays se par-

tage inégalement entre la France et l'Espagne. La première partie, composée de la Soule, de la basse Navarre et du Labour, a une superficie d'environ cent quarante lieues carrées; et la seconde, comprenant la haute Navarre, l'Alava, le Guipuscoa et la Biscaye, d'environ neuf cent soixante; de sorte que le territoire total, où l'on ne parle que la langue escuarra, renfermé entre l'Adour, le Béarn, l'Aragon, l'Ebre et l'Océan, n'a pas moins de onze cents lieues carrées. La plus grande partie de cette étendue, infertile, rude et boisée, ressemble à l'ancien état de la Gaule, au rapport des historiens. Des hauteurs peu considérables, privées de neiges permanentes et de perspectives pittoresques, n'ont rien qui engage de loin le voyageur à s'écarter de sa route pour visiter des lieux reculés, où l'apparition d'un étranger est un phénomène dont la mémoire se conserve. Les Pyrénées étaient autrefois presque entièrement couvertes de bois, ainsi que l'indiquent l'épithète d'*hirsuti Bigorrei* que les Romains donnaient aux Bigorrais, et le nom de *forum ligneum* qui y était commun. Malgré des dévastations renouvelées à toutes les époques, le pays basque est encore un des cantons les plus boisés de Bayonne à Perpignan. On y trouve trois grandes étendues de bois : la forêt des Aldudes au fond de la vallée de Baigorry, qui fournit à l'exploitation des seules mines de cuivre qu'ait la France; la forêt indivise d'Irati, non loin de Roncevaux, et celle Saint-Engrace touchant aux bois d'Itseaux.

Ce peuple singulier est à peine étudié, et déjà que d'opinions diverses sont émises sur son origine : ceux qui veulent qu'il soit nouveau en Espagne, et avec quelque raison, malgré le rapprochement des noms, qu'il soit différent de ces Vascons qui, chassés par les cruautés des Goths duversant méridional, traversèrent les Pyrénées vers la fin du sixième siècle et vinrent donner leur nom à la Gascogne, le font venir des Carthaginois qui ne franchirent jamais le Haut-Ebre; ou d'après quelques analogies de

langues, vont chercher son berceau jusques dans l'Amérique méridionale, ou enfin dans quelqu'autre pays lointain et inconnu, d'où ils seraient venus vers le IVe ou Ve siècle. Suivant d'autres, qui s'étayent de certaines traditions assez obscures, ils devraient leur origine aux Phéniciens qui, en allant trafiquer à *Thulé*, avaient formé des établissemens intermédiaires sur la côte de Biscaye, d'où ils exploitaient les mines des Pyrénées. Ces premières colonies, d'abord très-faibles, se seraient accrues par de nouvelles émigrations causées par des guerres qu'eurent à soutenir les Phéniciens contre les peuples barbares leurs voisins. Les Basques compteraient alors plus de 3000 ans d'existence en Europe, où ils auraient été le premier peuple civilisé. Mais leur origine ne me paraît pas remonter aussi haut; et l'opinion la plus probable qu'ont soutenue M. de Humboldt et d'autres érudits, et qui a pour elle les traditions les plus suivies, est celle qui regarde les Escualdunacs comme les restes merveilleusement conservés des anciens indigènes de l'Espagne, Ibères ou Cantabres. Si l'espagnol Velasquez qui l'a combattue, a cherché à prouver par les étymologies que la langue qu'il regarde comme celle des Ibères venait du grec et du phénicien, qui nous assure que s'il eût pu remonter jusqu'à l'époque où elle n'avait pas été altérée, ou même changée par les colonies de ces nations plus instruites, il n'eût pas retrouvé la source même de la langue escuarra, qui porte tous les caractères d'une haute antiquité, et dont l'étude plus approfondie peut seule jeter du jour sur cette question intéressante? Les ancêtres des Basques ont pu être refoulés par des événemens qui nous sont inconnus jusques dans les montagnes de l'Ebre et sur les rives méridionales du golfe, où ils ont su se maintenir avec une valeureuse constance que l'histoire de leurs ennemis n'a pu taire, et où leur liberté n'a pu être étouffée tout entière par la puissance même de Rome qui avait subjugué la terre. C'est de là qu'à la fin du VIe siècle, ils passèrent en France,

où Childebert ne put les empêcher de s'établir dans le Labour, la Soule et la Navarre. Isolés maintenant de la civilisation moderne par l'effet des circonstances qui pendant tant de siècles ont pesé sur eux, ces fiers montanards n'ont point dégénéré, et sont toujours dignes de leurs pères, de qui Horace avait dit :

> Septimi Gades aditure mecum, et
> Cantabrum indoctum juga ferre nostra.

Les maîtres du monde ne pouvant plus les assujettir à leur gré, furent forcés d'élever au lieu où est Bayonne la forteresse de *Lapurdum*, pour préserver la plaine de leurs incursions. Lorsque les hordes du nord vinrent fondre sur l'empire romain chancelant, les Suèves, et après eux les Visigoths, ne purent les faire passer sous le joug qu'ils avaient imposé à la Gaule méridionale, et ils résistèrent également aux armes de Clovis, dont ils arrêtèrent les conquêtes. Dans les âges suivans, lorsque Moussa-Ben-Nazir, général du calife Velid Ier, et son lieutenant Tarik, auquel Gibraltar doit son nom, eurent achevé de soumettre la péninsule hispanique, ce peuple généreux autant que brave, toujours favorable à ceux qui fuyaient l'oppression ou qui étaient armés pour la liberté, soutint avec constance le parti de Pélage, prince du sang des Goths, qui s'était réfugié parmi eux avec une poignée de soldats. Les montagnes de la Biscaye et des Asturies virent ce chef et ses descendans, dignes de lui, réunis aux valeureux Cantabres, lutter pendant trois siècles contre toute la puissance des Maures, et conserver le feu sacré qui, long-temps assoupi, devait au bout de huit cents ans consumer jusqu'au dernier appui de ces trônes pompeux que les sectateurs de Mahomet avaient élevés sur les Espagnes, encore toutes remplies de leurs brillans souvenirs. C'est ainsi que dans sa constante fidélité aux malheureux, ce petit peuple, connu de la plupart des historiens sous les noms de *Cantabres*, *Vaccées*, *Vascons*, qui cependant ne paraissent pas devoir appartenir au même, embrasse avec

ardeur la cause des Lusitaniens, lorsque révoltés de la perfidie du préteur Sulpitius, ils prirent les armes contre lui, sous leur chef Viriathus; celle des Numantins, lorsque l'indignation les fit soulever contre la tyrannie romaine; celle de Sertorius poursuivi par la haine de Sylla; et celle, enfin, de Pompée luttant contre l'ambition de César. Son amour pour l'indépendance le porta quelquefois jusqu'à une férocité qui révolte la nature. Qui en donna jamais une preuve plus terrible que celle que l'histoire après dix-neuf cents ans frémit de raconter, lorsque les Cantabres assiégés par Pompée dans Calahorris et réduits à l'extrémité, ne prolongèrent leur résistance qu'en mangeant leurs femmes et leurs enfans, et finirent par s'entretuer jusqu'au dernier, plutôt que de subir le joug?

Si ce peuple, qui à toutes les époques s'est fait remarquer par son grand caractère, dégénéré maintenant, n'avait plus que des traits effacés, on concevrait en quelque sorte l'oubli dans lequel l'ont laissé long-temps les historiens modernes; mais tout dénote encore en lui l'âme fière et indépendante de ses pères. Le Cantabre de nos jours, sans être mû par les souvenirs glorieux de son histoire, obéissant aux seules impulsions de son noble sang, renouvellerait l'héroïsme des temps anciens. Cette expression qui lui est familière : *ce n'est pas un homme, c'est un Basque*, et qui rappelle l'adage des Romains : *Cantaber in bello dicitur esse leo*, le peint tout entier. Léger comme le sarris de ses montagnes, sans être d'une stature imposante, il est d'une adresse, d'une agilité qui a passé en proverbe. L'habitude de gravir, en développant ses muscles, lui donne des formes prononcées, et augmente sa force et sa souplesse sans produire ces jambes arquées qu'ont souvent les habitans de la haute chaîne. A sa physionomie expressive, à son regard fier, assuré, on devine la force de ses passions, l'activité de son âme. Un berret bleu, une veste courte et rouge, des culottes de velours noir aux jarretières laches, des bas blancs, de

petits souliers ou des sparteilles, un mouchoir de soie négligemment attaché au cou, et une ceinture bariolée, lui composent un costume leste qui ne manque pas d'élégance. Le sang y est beau : les Basquaises se distinguent même de leurs voisines du Béarn, par une grande fraîcheur, des traits réguliers, des yeux vifs et noirs, et de ces formes heureuses que le ciseau choisirait pour modèle. Que de fois me suis-je arrêté aux bals champêtres de Marrac ou aux guinguettes d'Irubi, devant de jeunes paysannes dont la figure charmante appelait le pinceau, dont les yeux pétillaient sous des sourcils noirs, et dont la démarche facile ou la danse animée avaient une grace qu'elles ne devaient qu'à la nature.

Le Basque, avec son naturel actif aime le travail, et possède les vertus dont il est la source lorsque le voisinage des villes ne vient point les altérer. Comme l'Arabe, qu'il a long-temps combattu, il est hospitalier, ami fidèle et confiant tant qu'on ne l'a pas trompé; mais comme l'Arabe aussi, irritable et passionné, il est implacable dans ses vengeances, et le crime même ne lui répugne plus. Entreprenant et accoutumé de bonne heure aux dangers d'une mer orageuse, il est le premier qui ait affronté les glaces du Nord pour y poursuivre la baleine; et, à juste titre, il est renommé parmi les gens de mer. S'il prend les armes pour une cause qui l'intéresse, surtout s'il défend son pays, ses rochers, il montre que toujours le même sang l'anime; mais partout étranger par sa langue, il ne peut s'éloigner des contrées où est comprise la seule qu'il connaisse. Si la tyrannie parvient à le traîner dans des pays lointains, ennemi de la contrainte, il se roidit contre les peines, et au premier moment favorable il bravera tout pour revoler vers ses chères montagnes, synonymes pour lui de bonheur et de liberté. Dans les guerres qui viennent de désoler l'Europe, les armées françaises n'ont pas eu de plus braves soldats; mais nulle province n'a compté parmi ses enfans autant déserteurs.

Chez un tel peuple, avide de plaisir et d'émotion, les fêtes sont toujours très-bruyantes. Les jeunes gens des deux sexes s'y livrent à la danse avec ardeur, et les garçons à divers exercices du corps, tels que le saut qui porte leur nom, la course, et surtout le jeu de paume pour lequel tous les âges sont passionnés. La situation de leur pays, leur contact habituel avec leurs voisins du midi, que les divisions politiques ont séparés d'eux, mais qu'ils regardent toujours comme des frères, et leur caractère aventureux, ont fait des Basques de hardis contrebandiers. Les femmes même n'y craignent pas les dangers du commerce interlope, et les Bidartines ont acquis en ce genre une réputation.[1] Ne voyant que d'un mauvais œil le douanier qui habite leurs villages, ils lui permettent la surveillance la plus active, et se moquent du maladroit qui s'est laissé prendre; mais qu'il se garde de verser le sang: s'il arrivait, comme on en a vu quelques rares exemples, qu'un Basque tombât sous sa balle, tout homme devenu son ennemi aurait soif du sien; et si le malheureux ne sauvait sa tête en fuyant, on le trouverait bientôt assassiné.

La langue commune, à peu de modifications près et sans tenir compte de ses altérations évidentes, aux Basques de France et d'Espagne, est sans nul doute une langue mère, comme le celtique; tandis que celles qui sont actuellement générales en Europe, ne sont qu'un mélange d'idiômes divers plus ou moins altérés, parmi lesquels il est toujours difficile de reconnaître celui de la race primitive. Les causes qui ont amené ces mélanges et les changemens que presque toutes ont subi, peuvent se réduire à trois principales : d'abord, les émigrations en masse et les conquêtes, desquelles il résulte que la lan-

1 Une jeune fille d'Eshiarce, serrée de près par des douaniers, se jeta dans un endroit profond de la Nive où ils n'osèrent la suivre. Elle se sauva à la nage, mais son panier fut perdu.

gue des vaincus s'allie à celle des vainqueurs. C'est de là que plusieurs de celles du nord ont conservé l'empreinte de l'ancien scythe, que paraît avoir porté dans ces contrées le conquérant Odin, devenu dans ces temps fabuleux le chef d'une mythologie nombreuse, et qui s'est retrouvé chez des nations de la Tartarie asiatique. Ainsi, le turc se compose de l'ancien grec et de la langue des Huns et des Arabes; l'anglais offre un mélange du celtique et de plusieurs langues anciennes du Nord avec le français; l'italien vient du latin mêlé au gothique et à l'allemand; l'espagnol, du latin aussi, plus le celtique, le gothique et l'arabe; le gascon, qui avec des modifications est parlé dans tout le midi de la France, est un composé des mêmes langues, à l'arabe près, dont on y retrouve cependant quelques traces, et ressemble ainsi beaucoup à l'espagnol; et le français, enfin, avec le celtique pour base, y réunit le latin, le gothique et l'allemand.

La seconde cause est le commerce, qui introduit des noms et des idiotismes appartenant aux langues des nations avec lesquelles il établit des relations suivies.

La troisième, est l'étude des élémens des langues et la comparaison de leurs qualités respectives, qui nous font cherher à imiter tel ou tel idiome comme plus savant, plus élégant, plus nombreux ou plus expressif. C'est ainsi que les lettrés regardent le grec et le latin comme des trésors pour la nomenclature des sciences et des arts; que les théologiens révèrent le grec et l'hébreu, et les Musulmans l'arabe, comme les langues des temps primitifs de leur religion; que les Danois et les Suédois ont puisé dans le teutonique comme plus riche et plus nombreux; que toutes les nations aiment le français pour la clarté et le coulant de l'expression, et reconnaissent la pompe de l'espagnol, la concision de l'anglais, et dans l'italien la douceur unie à la force expressive.

Le Basque a dans tous les temps échappé à l'influence de ces trois causes qui changent la physionomie des langues.

Jamais conquérant affermi ne lui a imposé la sienne; le commerce a été comme nul pour lui depuis les temps historiques; et ne possédant point de littérature, quoiqu'il ait une grammaire et que sa langue soit fixée, il n'a jamais, pour la perfectionner, puisé dans celle de ses voisins. Ce phénomène moral doit être aussi attribué à sa pauvreté qui n'a jamais excité l'envie; à ses mœurs un peu sauvages qui l'ont constamment éloigné de fréquenter les peuples limitrophes et de s'allier avec eux; enfin, à l'amour de la liberté, passion dominante d'un peuple pasteur et guerrier, qui l'attacha toujours à ses montagnes où la nature lui offrait plus qu'ailleurs des moyens de résistance. C'est ainsi qu'il a conservé d'âge en âge la pureté de son sang, la simplicité de ses mœurs et une langue de la plus haute antiquité, qui ne ressemble qu'à elle-même. Les seuls rapports éloignés qu'on y ait reconnu, c'est que comme dans l'hébreu, les noms appellatifs expriment quelque qualité des objets; et qu'ainsi que dans l'allenand on y trouve des mots composés qui désignent la chose ou la qualité qu'ils représentent.

Si l'histoire de Tyr nous était mieux connue, si sa langue antique nous était restée, les Basques et les autres peuples de l'Ibérie, avec qui ils avaient des rapports, verraient probablement leur origine éclaircie. Mais le Phénicien qui florissait au temps d'Homère et de Salomon, dont les flottes trafiquaient avec le nord de l'Europe et parcouraient toutes les mers orageuses de l'Afrique; ce peuple, en un mot, en relation avec le monde alors connu, et le plus savant, le plus industrieux et le plus riche de son époque, a disparu sans laisser de tradition suivie, de monumens durables, ni d'autre trace de son existence que quelques lambeaux épars dans l'histoire des nations contemporaines. Tout ce que certains philologues modernes ont écrit sur ces grands corps de langues à souche commune, qui se rapportent à trois races principales : la race *sémitique*, qui comprend les Arabes, les Hébreux, les Phéniciens, peut-

être même les nègres ; la race *caucassienne*, à laquelle appartiennent les peuplades de la mer caspienne, les Turcs et les Européens; et la race *tartare*, d'où sont provenus les Cosaques, les Thibétains et les Chinois, est trop conjectural et fondé sur des rapports trop vagues, pour que leur système puisse obtenir confiance; de sorte que pour nous la langue de Tyr, qui a rempli le monde de sa puissance et de sa renommée, est encore inconnue.

On peut remarquer, en passant, les chocs et les mélanges qui, aux grandes époques de l'histoire, ont eu lieu entre les descendans de ces races primitives. Les Pélages, et après eux les Hellènes qui peuplèrent la Grèce, étaient caucassiens, et les premières colonies qui y vinrent de l'Asie étaient de race sémitique. Aux IVe et Ve siècles, la race caucassienne fondit encore sur l'Europe par les barbares du Nord; et trois siècles après les descendans de Mahomet y ramenèrent contre elle la sémitique qui y prit racine ; et les deux se confondirent. Dans les mêmes temps, Attila y fit irruption avec la race tartare, la plus cruelle de toutes, qui, au moyen âge, renouvela ses ravages sous Gengis-Kan ; et de nos jours, les Cosaques sont revenus la montrer aux habitans de Paris.

Il est à regretter qu'aucun observateur n'ait fait connaître les mœurs particulières et les usages des Basques. Il paraît qu'ils en ont de fort singuliers; entr'autres celui de fouetter vigoureusement une petite statue devant l'église à certains jours de fête. Je ne puis mieux terminer cet aperçu superficiel d'un peuple qui m'a intéressé dès que je l'ai connu, qu'en rapportant une belle page qu'il a inspirée au savant explorateur des Pyrénées, à Ramond dont le nom est à jamais lié avec l'histoire de ces montagnes, où maintes fois j'ai été heureux de le suivre dans des courses auxquelles il donnait toujours un vif intérêt par ses paroles animées, ses expressions pittoresques et sa profonde érudition. Courses précieuses, où, en présence de leurs grandeurs, je sentais redoubler en moi l'amour

de la science de la nature, en écoutant un de ses plus éloquens interprètes.

« Basques aimables ! vous seuls vous n'eûtes point à » lutter contre la grossiéreté du barbare. Elle ne pénétra » point chez vous ; et votre heureux naturel répand sur » le dernier d'entre vous cette élégance et cette urbanité » que nos meilleurs esprits ne doivent qu'à des situations » favorables, et à ce rang où l'essor du caractère national » est secondé par la culture. Heureux descendans des légitimes possesseurs de l'Occident [1], conservez-nous » précieusement le pur sang de nos pères, ce sang qui » vous a été transmis sans altération par ces familles dont » la simplicité ne brigua point les honneurs des cités et » les dignités des cours. Vous auriez envain triomphé de » Rome et de l'Asie, si vous ne saviez point opposer » à la corruption le courage que vous avez opposé aux » armes des conquérans. C'est fait de vous, si vous cessez » de vous estimer plus que tout ce qui vous environne ; » si vos chefs en dédaignant d'habiter parmi vous, viennent à vous persuader qu'il est ailleurs quelque chose » digne de vos désirs et de votre imitation. C'est fait de » vous, si vous exposez aux mélanges cet heureux caractère que n'ont altéré ni les temps ni les lieux, ni même les » exemples. Il faudra que nous vous regrettions; et que de » noblesse et de générosité, que de graces et de goût seront » perdus pour la terre du moment où vous n'y serez plus ! » Ah ! pourriez-vous ne pas vous plaire dans vos coutumes, dans votre langue, dans vos vêtemens, quand » vous nous voyez émus à l'aspect de vos mœurs, quand » tout vous apprend à vous estimer vous-mêmes ? Croyez-le, l'amour de la patrie, et les vertus civiles tiennent

1 Ramond paraît avoir regardé les Basques comme le reste du peuple qui occupa le premier l'Occident ; cependant, au nord des Pyrénées, les Romains ne trouvèrent que des Celtes ou Gaulois, et la langue basque n'a nul rapport avec le celtique que parlent encore les Bretons, les Gallois et les Écossais.

» souvent à de pareils attachemens, et l'on n'aime pas son
» pays autrement que les chants de sa nourrice et les
» habitudes de son enfance. »



Deuxième Partie.

HAUTES PYRÉNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

TARBES. - CHATEAU DE LOURDE. - BASSIN D'ARGELEZ. - SAINT-SAVIN. - GORGE DE PIERREFITTE.

On ne retrouve plus à Tarbes de vestige de l'antique *Tarba* des *Bigerrones* ; mais des maisons élégamment bâties, des courans d'eau limpide dans les rues, et l'extrême fertilité de son terroir, en font une des villes les plus agréables du midi. Point central des établissemens thermaux les plus fréquentés, il y règne, au temps des eaux, le mouvement, l'active circulation des grandes villes; et le voyageur s'y étonne de la majesté des Pyrénées. Située au milieu d'une vaste plaine, qui naît immédiatement à leur pied, elle les voit à peu de distance s'élever de toute leur hauteur, ce qui produit de beaux effets de perspective verticale, et leurs pics innombrables se déroulent sur une étendue de quarante lieues. Il serait difficile de persuader à ses habitans que le pic du Midi, si

brusquement élancé de la plaine, et dont la coupole couronne une ligne de sourcilleux rochers, n'est pas le sommet dominateur. Vignemale et d'autres points de la haute chaîne sont en vue, mais l'apparence est contre eux; l'observateur seul sait reconnaître leur prééminence.

Dès la sortie de Tarbes, une belle route s'enfonce à perte de vue vers les fonds boisés de l'Echez et d'Ossun, dont les habitans, presque tous rouliers, se faisaient remarquer naguère dans toute France, sous le nom de *beurraires*, par l'ancien costume béarnais qu'ils avaient seuls conservé; leurs seigneurs leur en faisant une loi. Auprès d'Ossun, on traverse la plaine nommée *Lanne mourine* (Lande des Maures), en mémoire du combat qui y fut livré le 24 mai 733, aux restes de l'armée des Maures, défaite auprès de Tours par Charles-Martel. Les Bigorrais, qui y furent vainqueurs, étaient conduits par un prêtre de Tarbes, nommé *Missolin*, dont on voyait à Arcizac une petite statue équestre, que les jeunes filles couronnaient de fleurs chaque année à pareil jour, en mémoire de sa victoire. De même à Martres on fêtait Saint Vidian, qui n'était autre qu'un guerrier, *Vidianus*, qui ayant combattu aussi les Sarrazins, en avait délivré le pays. Les levées de terre d'origine inconnue, voisines d'Ossun, sont peut-être des *tumuli* qui se rapportent à cet événement; quoiqu'il soit plus probable qu'ainsi que tant d'autres ouvrages en terre, connus sous le noms de *turons*, *castéras*, *mottes*, ce ne soit que de ces postes fortifiés dont les Romains couvraient les pays récemment soumis à leur domination. Au village d'Adé où la plaine a disparu, de rapides côteaux revêtus de fougères ou de bois, qui, prolongés jusqu'au gave, récèlent des sangliers, commencent à prendre une physionomie de montagne. Près de la maison nommée *Strada*, on a cru reconnaître une voie romaine et le site de l'antique *Oppidum novum*.

Dans ce trajet, on passe auprès de deux manoirs qui rappellent de vieux souvenirs : le château d'*Odos*, où mou-

rut, en 1549, la reine Marguerite de Navarre, grand-mère de Henri IV, célèbre en son temps par son esprit et sa beauté, et depuis par les contes naïfs et piquans, qui sont l'histoire galante de son époque. Plus loin le château de Bénac, siége d'une des plus anciennes maisons du Bigorre. On conte dans le pays que *Bos de Bènac*, compagnon de Louis IX, après être resté sept ans prisonnier en Palestine, fut cru mort par sa femme qui se rendit aux vœux du baron des Angles, son voisin. Le jour des noces fut fixé; mais Bos averti par le démon de la jalousie, sans doute, consentit à se laisser transporter en France, où, arrivé au moment du festin et repoussé comme Ulysse, il ne dut d'être réintégré dans ses droits, qu'à son lévrier et à son faucon qui le reconnurent.

La masse pittoresque du château de Lourde, nommé *Mirambel* du temps des Sarrazins, et célèbre par tant d'infortunes, paraît à l'entrée des montagnes. Le roc sur lequel il est construit s'élève à pic au-dessus des murs enfumés de la ville, couronné de terrasses, d'arbres et de bâtimens que surmonte encore un haut donjon. A certaines heures on peut y voir se promener le prisonnier d'Etat auquel cette faveur est permise; et celui-ci, à l'aspect de l'heureux voyageur que de rapides chevaux entraînent à ses plaisirs, soupire tristement du haut du rocher sur lequel, ainsi que Prométhée, il se sent enchaîné. A une époque où la tyrannie impériale l'avait peuplé, appelé par mon service dans ce château d'affligeante mémoire, je n'en passais jamais l'obscur et dernier guichet sans avoir le cœur serré. Encore tout attristé de plaintes amères et d'un désespoir qui n'était que trop fondé, il me semblait y voir écrite cette inscription, *di colore oscuro*, que le sombre génie, qui seul aurait immortalisé Florence, a lue sur la porte de l'enfer :

Per me si va nella città dolente ;
Per me si va nell'eterno dolore ;
Per me si va trà la perduta gente ;
Lasciate ogni speranza voi ch'entrate !

J'y ai vu, entre plusieurs autres prisonniers, le major Russillon et M. Charles d'Hozier, compris l'un et l'autre dans ce qu'on appelait la conspiration de Moreau, le colonel du génie Lacoche, et le capitaine de vaisseau Rivoire, qui ayant séduit deux jeunes soldats parvint à s'échapper au péril de sa vie le long des rochers ; événement qui causa la translation de ses compagnons d'infortune au chateau d'If, situé sur un roc dans la rade de Marseille, prison triste et malsaine qui dut encore leur faire regretter Lourde. Lorsqu'il m'était permis d'offrir quelque soulagement à ces victimes du sceptre de fer qui pesait alors sur la France, avec quel bonheur je remplissais ce pieux devoir.

Poursuivi de pénibles pensées, je me réfugiais quelque fois sur cette haute tour, pour reposer mes yeux sur les montagnes, dont les tableaux agrestes et les scènes paisibles soulagent toujours l'âme affligée des maux que les hommes se font. Le petit bassin vers Bagnères est riant et fertile ; mais les hauteurs qui touchent la ville au midi, sans bois, presque sans verdure, repousseraient les yeux, si dans leurs intervalles ne se montraient les monts du Lavédan, d'où sort le gave béarnais. Sous le château, au fond du large précipice que commandent des murs sourcilleux, ce gave redevenu torrent court s'enfoncer dans la gorge boisée et pittoresque de Saint-Pé [1], où circule aussi la route de Pau, suivie chaque année par des milliers de buveurs et de pélerins, aussi empressés de porter leurs hommages à la vierge de Betharram que les premiers aux nayades bienfaisantes. Partout ailleurs pour le prisonnier ne sont que des aspects monotones et mélancoliques, en harmonie avec les tristes pensers de son âme. Autrefois cette plate-

[1] Le monastère de Saint-Pé est un des plus anciens du pays ; il fut fondé en 1032 par Sanche Guillaume, duc de Gascogne, sous la garantie d'un grand nombre de seigneurs de la Gascogne, du Béarn et du Bigorre. Sa charte est ainsi un document précieux pour l'ancienneté des familles qui en descendent. On voit auprès les ruines de Castelmaure, ancien fort des Sarrazins.

forme aérienne, seul lieu où l'habitant du donjon plus durement traité pouvait aller respirer un air salubre, n'était qu'un toit très-incommode. Je fus heureux de pouvoir y faire construire la plate-forme actuelle couverte en galerie, où désormais à l'abri des intempéries il peut faire un exercice salutaire, et jouir de l'air et de la vue, doux plaisirs dont on ne sent tout le prix qu'entre les murs d'une prison.

Après Lourde, où existe encore devant l'église le vieux ormeau sous lequel les seigneurs recevaient les hommages de leurs vassaux, on est dans les Pyrénées. Tout ce qu'on voit est calcaire, et dépend de ces chaînons peu élevés qui en forment les premiers gradins; loi générale dont s'écartent seules les hautes Pyrénées sur leur versant méridional. Il y a dans ces masses de belles grottes peu connues à cause de leur accès difficile; et dans le Ger, morne isolé dont on longe la base, j'ai trouvé quelques roches d'ophite, espèce de porphyre vert et noir, avec des cristaux de feldspath. Cette roche plutonienne, toujours loin du centre, paraît due à des soulèvemens partiels agissant sur des points isolés, et seulement au pied des Pyrénées; ce qui a apporté du désordre dans la stratification et l'horizontalité des terrains crêtacés qui se montrent dans cette partie de la chaîne.

Au pont neuf, la vallée qui tire son nom du vieux château de Castelloubon, s'élève à l'est vers le Mont-Aigu, autour duquel surgissent inutilement plusieurs sources minérales. L'espace s'élargit; la route, ombragée par des noyers, est suspendue au-dessus du gave, coulant avec calme sur un sol nivelé; puis on cotoie des masses escarpées jusqu'au village d'Agos, qui oppose sa vieille tour aux ruines de Géou sur une butte de l'autre rive. On trouve fréquemment dans les vallées de semblables masures, dont la plupart étaient moins des forts que des tours, servant à un système de signaux. A l'entrée des plaines une autre ligne, étendue d'un bout à l'autre de la chaîne,

faisait communiquer toutes les lignes partielles, de sorte que sur quelque point de la frontière que l'ennemi se montrât, peu de temps suffisait pour que l'avis en fût donné partout. Avec l'organisation actuelle des grands états, dont tous les mouvemens peuvent être prévus, de telles précautions seraient inutiles; mais dans le moyen âge, où les souverains des deux côtés des Pyrénées étaient souvent en guerre; où même chaque canton obéissait à un chef indépendant, toujours jaloux de ses voisins; dans ces temps malheureux qui n'étaient qu'une guerre civile continuelle, où le droit du plus fort était la loi commune, et la foi des traités méconnue, ces lieux reculés, destinés par la nature à être si paisibles, étaient exposés sans cesse aux incursions d'un ennemi perfide, qui, au sein de la paix, venait les ravager. De quel intérêt n'était-il pas alors pour leurs habitans, d'être instruits de la marche de ces bandes indisciplinées dès leur première apparition ?

Les montagnes de toutes parts écartées laissent voir le vaste et beau bassin d'Argelez, dont les sites rians, la végétation prospérante et les points de vue magnifiques, enchantent le voyageur. C'est une riche plaine de deux lieues d'étendue, nivelée par d'anciennes alluvions, et fertilisée par les eaux du gave qui, au sortir des sombres gorges où mille obstacles l'irritaient, s'étend et ne mugit plus. De loin elle ressemble à une forêt; et sur les diverses zones de ses montagnes, des champs, des prairies, des villages demi cachés dans les arbres ou couronnant des mamelons, des pâturages, des bois de sapins, et enfin de belles sommités neigées, lui forment un cadre digne d'elle. En s'éloignant de la plaine, la température est de plus en plus refroidie; mais ici le soleil a retrouvé sa force pour mûrir les fruits de la vigne et du figuier. C'est aussi le lieu de ses derniers efforts : au-delà plus de *hautains* et presque plus de fruits; le domaine de la culture est restreint à des prairies ou à quelques champs épars au

milieu des rochers; l'œil ne voit que des sites sévères ou romantiques, et les travaux des habitans se renferment dans le cercle des occupations pastorales.

Vers le milieu du bassin paraît la ville d'Argelez au débouché de la vallée d'Azun qui, plus haute que celle du gave, est aussi moins réchauffée, mais ne le cède à nulle autre en champs fertiles, en sites gracieux; et au fond s'élève l'obscure montagne de Soulon, base du pic de Viscos qui sert de méridienne à Lourde. A ses côtés deux gorges fameuses, aux pentes escarpées se croisant dans l'éloignement, remontent jusqu'à la crête de la chaîne : celle de Cauteretz, de l'aspect le plus hérissé avec ses monts granitiques drapés de sapins, et celle de Barèges se prolongeant entre de hautes pyramides jusqu'aux sommités de Gavarnie, où l'on reconnaît la pointe du Piméné. Il est même un lieu sur la route, auprès de Vidalos, où est debout encore le donjon du château construit par Centulle III, comte du Bigorre, d'où se découvrent la tour du cylindre et le dôme du Mont-Perdu dont la blancheur azurée annonce la grande élévation. Mais que le voyageur se hâte de les voir; car ils vont disparaître pour ne plus se montrer, à moins que, méprisant la fatigue, il ne s'élève sur quelqu'un des derniers sommets de ces vallées. Ce n'est que de ces sanctuaires aériens, réservés aux seuls amans de la nature, que ces géans des Pyrénées, dépouillant enfin tous leurs voiles, apparaissent dans leur grandeur; pareils à ces sauvages demi-dieux du nord, à ces héros glorieusement tombés, qui n'entr'ouvent les nuages dont sont formées leurs demeures fantastiques, que pour laisser voir un instant leurs pâles figures au guerrier calédonien.

Après Argelez, dans la plus riche position, est l'ancienne abbaye où les Bénédictins envoyaient leurs convalescens. En effet, cette faiblesse physique et morale qui suit les maladies, pourrait-elle ne pas céder aux impressions délicieuses que produisent une nature superbe, des ta-

bleaux charmans et un air toujours pur, balsamique et fortifiant, dont les Anciens connaissaient mieux que nous le prix ? On raconte ainsi son origine : Saint-Savin, fils de Hentilius, comte de Poitiers, vint s'établir en ermite dans le lieu appelé, je ne sais pourquoi, *palais Emilien*, où Charlemagne fonda ensuite une abbaye en son honneur. Détruite dans le Xe siècle par les Normands, Raymond Ier la réédifia, et lui donna la vallée de Cauteretz, à la charge d'y bâtir une église et des maisons pour les baigneurs, ainsi que certains droits fort singuliers, entr'autres celui d'avoir, aux jours des bonnes fêtes, de jeunes filles du pays pour faire leurs lits. Deux siècles plus tard, devenue très-riche, cette abbaye avait des droits sur presque toutes les églises du Lavédan et d'Azun. On trouve dans les chroniques du pays, qu'en 1341, les Aspais étant venus ravager le Lavédan, un abbé de Saint-Savin, monté sur un sureau, se mit à lire des formules magiques qui les frappèrent de stupeur. Les habitans les trouvant alors sans défense, les massacrèrent de sang-froid, et jetèrent leurs corps dans une caverne. En punition d'un tel crime, une stérilité générale y frappa la terre et tous les êtres vivans pendant six années, jusqu'à ce que, par un traité passé à Bédous, d'après les ordres du pape Clément VI, ils se fussent soumis à de fortes redevances pour l'expier.

Les *baladins* de Saint-Savin sont renommés parmi ceux des autres villages, et font l'ornement des fêtes du pays. Ce sont des jeunes-gens, les uns vêtus en femmes, d'autres bariolés de rubans de la tête aux pieds, qui, tenant de petits drapeaux aux mains, exécutent des danses pittoresques où ils luttent d'adresse et d'agilité, et même représentent des scènes dont ils ignorent l'origine, ayant trait sans doute à quelque fait ancien, telles que celle où le chevalier Bayard est le principal personnage.

Le monastère de Saint-Savin est tombé dans la tourmente révolutionnaire ; il n'est cependant pas en ruines, mais ses bâtimens très-négligés accusent, ainsi que tant de

débris qui couvrent la France, l'ignorance ou le défaut de goût des propriétaires. Les Anglais, qui mieux que nous savent raisonner leurs jouissances, se sont bien gardés de détruire les couvens et les abbayes, devenus inutiles après la réforme d'Henri VIII. Restaurés et entretenus, ces monumens de la religion, comme les châteaux antiques, ornent toujours les paysages d'Albion, et leurs souvenirs mélancoliques ou chevaleresques y donnent plus d'attrait aux promenades ; et nous, accusés à raison d'insouciance et de légéreté, loin de conserver le petit nombre de ceux qui ont échappé au marteau de la révolution, nous voyons chaque jour d'un œil indifférent, dépouiller nos provinces de ces fabriques du moyen âge qui ont tant de charme pour le voyageur. Bientôt il ne restera plus debout aucun de ces vénérables témoins de notre histoire. Après Saint-Savin est Miramont, belle maison qu'habita le poète Despourrins, dont les chansons béarnaises sont devenues populaires.

Vers l'autre côté de la plaine, où Areit et Cohite cachés sous des cyprès, me rappellent toujours quelque souvenir aimable, on jette un coup-d'œil sur les pittoresques ruines de Beaussens, qui du haut d'une roche isolée, commandent encore au pays ; restes de l'ancienne résidence des vicomtes de Lavédan, seigneurs de toutes ces vallées, et les plus puissans après le comte de Bigorre. La maison de Rohan-Rochefort possédait avant la révolution cette partie de leur riche apanage. Au-dessus est la chapelle de N. D. de Bédouret, confiée de temps immémorial à trois femmes solitaires, qui se perpétuent sans vœux ni statuts ; et dans la région des pâturages, qui de ce côté succèdent aux cultures du Davantaïgue, était autrefois dans un site froid et triste, le prieuré fondé par Saint-Orens, fils d'un duc d'Urgel, dont l'antiquité remontait au-delà des temps de Charlemagne. La plaine finit à Pierrefitte, au pied du pic de Soulon qui, comme une muraille immense, s'élève au-dessus de vieux éboulemens, où croissent les

plus beaux arbres du pays. Que de fois, dans la chaleur du jour, ai-je été y chercher le frais sous les voûtes épaisses des chênes ou des châtaigners, ayant sous les yeux toutes les beautés de la vallée; et combien souvent me suis-je reposé le soir auprès de la chapelle de Soulon, d'où mes regards ne plongeaient qu'avec émoi dans les précipices où rugit le gave de Cauteretz. Les voyageurs s'arrêtent pour contempler les *belles horreurs* de cette gorge; mais certains d'y revenir, suivons la route de Barèges, où des *horreurs* non moins belles, et de plus grands traits alpestres nous attendent. Le gave principal reparaît comme sortant d'une cavité de la montagne; on passe le pont, les rochers semblent se réunir derrière, et l'on se trouve emprisonné dans la gorge fameuse qui conduit à Luz.

Nulle autre vallée dans les Pyrénées n'offre une nature aussi menaçante, des formes aussi fières, et autant de ces grandeurs sévères qui agissent sur l'âme, et que l'on ne retrouve qu'au sein des monts du premier ordre, comme il n'en est aucune où les travaux des hommes présentent autant de hardiesse et de persévérance. Même dans les Alpes, il en est peu qui, sous ces deux rapports, puissent lui être comparées. On avance dans une tranchée tortueuse où la route est long-temps serrée entre le gave coulant à son niveau, et des roches schisteuses aux couches verticales. Un pont est jeté partout où des obstacles insurmontables forcent à chercher à l'autre bord des voies possibles. Dans l'espace de deux lieues, les difficultés que l'art a vaincues sont une suite de prodiges, et, c'est ici, non moins que dans les gorges du Saint-Gothard, qu'il faut admirer sa puissance. Toujours ouvert à l'aide de la poudre dans les flancs du roc le plus dur, suspendu sur des voûtes ou sur de longs soutenemens qui vont chercher leur appui dans les profondeurs, ce chemin merveilleux est sur quelques points à 400 pieds au-dessus d'un affreux précipice, où, dans ses cavités, tonne un gave invisible. Pour cacher

l'aspect de ces abîmes, et protéger les voitures dans ces lieux redoutables où la chute est sans espoir, on a construit des parapets qui rassurent les timides voyageuses, étonnées que les faveurs d'Hygie se cachent derrière ces effrayantes avenues. Autrefois il n'y avait pour communiquer avec la plaine, qu'un sentier toujours dangereux, impraticable pendant la moitié de l'année, dont il ne reste d'autre trace qu'une petite arche jetée sur le profond ravin de l'Artigue, qui, vers le milieu de la gorge, descendu des hauteurs les plus repoussantes, n'est qu'obscures fondrières et précipices. C'est ce qu'on nomme le *Pont-d'Enfer*, dénomination qui fait image, et bien digne en effet du site affreux où il est placé. L'inappréciable bienfait d'une telle route pour les habitans, comme pour l'humanité souffrante, suffirait pour immortaliser M. de la Bauve; et dans ce grand travail on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, du projet ou de l'exécution.

Si quelque insouciant baigneur, blasé sur tout, n'a vu que des *horreurs* dans la gorge de Pierrefitte, de quel intérêt n'est-elle pas pour le naturaliste, le peintre et le simple curieux? Ses décorations sont du genre sauvage, mais elles n'ont que plus de prix, alors que les efforts des hommes, bien plus que ceux de la nature, tendent sans cesse à effacer les grands traits, et à tout ramener à un type monotone. Des roches aux flancs raboteux ornés de mille fleurs, s'avancent sur la tête, laissant pendre les longs rameaux des arbustes grimpans, et quelquefois des chèvres au pied sûr, inaccessibles à la crainte, viennent se poser sur leurs saillies, et rendre plus pittoresques les paysages qu'animent toujours les pourvoyeurs des bains. Penché sur le parapet d'un pont, on se plait à contempler avec un émoi intérieur, ces tranchées souterraines où le torrent s'enfuit avec la vélocité du trait, et dont les rayons du soleil, interceptés par les branches croisées qui font voûte, ne peuvent dissiper l'éternel clair-obscur. Un rocher cônique attire les regards par la régularité de sa

forme, la grâce de ses vertes draperies, et les vives couleurs de mille plantes que la main du botaniste ne peut atteindre. C'est au mois de juin qu'il faut y venir, alors que les ramondies aux corolles violettes, au duvet soyeux, les primevères bleues, les saxifrages aux longs panaches, les gentianes, les lys élégans, les scilles et les jacinthes tapissent tous les rochers, ou colorent toutes les pelouses, mêlées à ces plantes printannières qui croissent dans les régions moyennes. Plus tard, lorsque les chaleurs d'août ont desséché les fonds, ce n'est qu'en s'élevant sur les pâturages alpestres et sur les sommités, que le botaniste pourra retrouver une flore moins pompeuse, mais plus vive et plus brillante.

Au-dessus de la tête le ciel, réduit à une étroite zone, est comme une longue voûte supportée par les derniers escarpemens des pics d'Aube et de Sardey, et par des pointes neigées qui reposent sur les noirs sapins de Viscos. Mille détails, études pour le peintre, se succèdent dans ce long défilé, où l'on marche toujours suspendu entre le gave et des roches menaçantes, entre un torrent qui gronde et des cimes désertes, dont le silence n'est troublé que par la chute des pierres qui s'éboulent, ou que d'imprudens pasteurs se plaisent à voir bondir. On descend et on passe le gave sur le beau pont de la *Hiéladère* [1], construit en 1807 par MM. *Siret* et *Lefranc*, ingénieurs distingués dans un corps où il n'y a point de médiocrités. Comme elle fut aimable cette réunion champêtre où, pour solenniser les premiers travaux, d'une salle de verdure, formée de la dépouille des sapins, nous escortâmes en pompe la jeune héroïne de la fête, qui, de ses mains délicates, en scella la pierre angulaire. Les monumens des rois sont fondés avec plus d'éclat, mais avec bien moins de plaisir que n'en vit cette charmante journée.

[1] De la fileuse.

CHAPITRE II.

BASSIN DE LUZ. - SAINT-SAUVEUR. - VAL DE BASTAN. - BARÈGES.-ÉTAT PRÉCAIRE DES SOURCES.

Les précipices, les torrens ont cessé : on respire à l'aise, et les yeux se reposent sur le riant bassin de Luz, sur cette enceinte de verdure que de hautes montagnes cachent dans leur sein. Sur le fond aplani par les alluvions du Bastan et du gave qui s'y confondent comme sur les premières pentes, des villages, des habitations éparses et des champs semés d'arbres où brillent des ruisseaux, récréent partout la vue ; et ces tableaux pleins de fraîcheur ont plus de charme sous les crêtes décharnées, les sombres bois et les pics neigeux des sommets. On s'étonne de compter autour de Luz, chef-lieu de la vallée de Barèges, treize villages dont les climats, comme les produits, sont très-divers. C'est le refuge d'une nombreuse population qui, long-temps dispersée sur les montagnes, revient aux premières neiges chercher un asile avec ses troupeaux, dans des lieux dont les avalanches respectent la tranquillité. Cependant on a conservé la mémoire d'un terrible éboulement qui en 1601 ravagea les villages de Chèze et de Saligos, et détruisit en entier celui de Saint-Martin. Le climat de Luz est de plusieurs degrés plus froid que celui d'Argelez, de même que son bassin est plus resserré ; progression qui se continue dans ceux de Pragnères, de Gèdre et de Gavarnie, et se répète dans toutes les vallées. Ces petits espaces, toujours situés à l'embouchure des vallons latéraux, sont d'autant moins étendus et d'une température plus basse, qu'ils sont plus éloignés des plaines.

Les montagnes qui l'environnent méritent par leurs belles

masses et leurs détails pittoresques, que l'ami de la nature s'arrête et rende hommage au Créateur, pour la magnificence de ses œuvres. Au midi, la gorge se prolonge vers l'Espagne entre la masse verte du Bergonz, et des cimes boisées du plus grand caractère. A l'est, le val du Bastan où Barèges est au milieu de ruines, remonte entre des hauteurs presque dépouillées, vers les pelouses du Tourmalet qui voit à son revers les sources de l'Adour; les crêtes du Bugaret et du Brada où se termine le vallon de Lize, annoncent par leurs dentelures et leurs flancs déchirés, qu'elles touchent à la région du granit; et le large cône du pic d'Ayré semble de ce côté laisser peu d'espoir de le gravir. Enfin à l'ouest, une masse énorme, vue sur tous ses degrés est, entre Luz et Cauteretz, la plus imposante des barrières. Au-dessus des cultures, sur des plans fortement inclinés, croissent des hêtres ou des sapins; plus haut, ce n'est qu'un entassement de neiges et de roches que la verdure n'a jamais atteint; et pour la hauteur et la majesté des formes, ses dernières cimes sont peu au-dessous des principales de la chaîne.

Au débouché de la gorge de Gavarnie, un groupe de jolies maisons se détache du milieu des arbres : ce sont les bains de Saint-Sauveur, asile charmant, où trouvent un remède assuré tous ces maux qu'engendre une civilisation rafinée, fruit du luxe et de la fortune, et que ne connut jamais le diligent campagnard. Si l'on veut jouir d'un site qui réunit tous les genres de beautés, qu'on monte sur la butte, où la chapelle de Saint-Pierre et ses fines pelouses sont souvent le but des promeneurs. Tout le bassin de Luz est aux pieds, et au-dessus de ces élégantes habitations, sur les plateaux de Trazères et d'Aragnouet, des prairies mêlées d'arbres et de granges s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à des hêtres, trop souvent insultés par le bûcheron. D'impénétrables sapins leur succèdent, surmontés à leur tour par les pyramides de Bastempe, de Lithouèse et de Castillon, dont l'aspect est si lugubre

lorsque d'obscures nuées, poussées par le vent d'Espagne, viennent à ramper le long de leurs humides flancs, en couvrant leurs précipices d'un voile mystérieux. C'est dans les bois de ces montagnes qu'ont été vus les derniers bouquetins, restes d'une race autrefois commune dans les Pyrénées, et qui n'existe plus que sur quelques points des revers espagnols, où des forêts moins fréquentées leur ont offert des asiles plus sûrs.

De ces hauteurs sourcilleuses abaissons nos regards dans les fonds du gave, sur cette lisière de prés qu'ombragent des hêtres, des aulnes et des bouleaux, dont l'écorce chargée de chiffres rappelle les scènes érotiques qui se sont passées sous les yeux des discrètes dryades; monumens aussi peu durables que les amours de passage qui les ont fait tracer. Que j'aime bien mieux l'illustre étranger [1] dont ces lieux ont gardé la mémoire, qui appelait cet imposant précipice le temple de la méditation. Il me semble le voir assis sur une de ces roches polies que le gave écumeux a rejeté sur ses bords, portant ses regards sur le canal souterrain d'où il s'échappe avec furie, sur les murs gigantesques drapés d'arbres qui s'inclinent sur lui, ou sur les monts qui de ces profondeurs s'élancent vers le ciel, et dans son enthousiasme, laisser échapper les vives émotions dont son âme est remplie.

L'église de Luz, lourde et massive, est entourée d'un mur crénelé, susceptible de défense. Dans les temps de troubles, jadis si fréquens, c'était la forteresse du lieu. Le mur d'enceinte une fois forcé, il fallait un second siége pour pénétrer dans l'église, qui était le réduit de ce fort sacré; et ces difficultés pouvaient suffire pour détourner de l'attaque des bandes qui n'avaient d'autre but que le pillage. On voit encore à un des côtés de la nef une petite porte, seule entrée qui fût autrefois permise aux cagots. Ces parias de l'occident, qui descendent des Goths, vaincus par Clovis en 507, lorsque Alaric leur roi fut tué de sa

[1] M. Burke.

main à Vouillé ou à Civaux, plutôt que des Sarrazins, défaits à Tours en 732, et arrêtés dans leur fuite aux Pyrénées, sont les restes d'une nation conquérante, dont les membres dégradés depuis plusieurs siècles gisent épars dans les contrées méridionales de l'Europe, où ils paraissent avoir épuisé tous les genres de mépris et d'infortune, de la part de ceux qu'ils soumirent par leurs armes : exemple non moins frappant, que celui du peuple hébreu, des vicissitudes de la fortune. Je ne sais si les Bohémiens, race singulière et toujours errante, mieux connus, n'en seront pas un troisième.

Au pied de la masse aride du Sardey, deux tours perchées sur un roc furent, suivant les uns, un château des templiers, qui possédaient de grands biens dans ces vallées, où ils ne purent trouver un asile contre leurs ennemis lorsque, il y a cinq siècles, le sceptre et la thiare se réunirent pour commettre un des plus odieux forfaits dont l'inexorable histoire ait flétri les iniquités. Suivant d'autres, elles furent construites par les Anglais au temps du prince Noir. Probablement les tours de Sainte-Marie ne furent ni l'un ni l'autre, mais le manoir féodal de quelque baron. On sait que ce fut un des derniers forts dont les Anglais restèrent en possession dans le pays. En 1404 il leur fut enlevé par Jean de Bourbon à la tête des nobles Bigorrais et des Barégeois, commandés par Auger Coffite, dont la famille existe encore à Luz. Tout porte à croire qu'il était déjà ancien, car l'esprit de ces montagnards a de tout temps été fier et intraitable, et leurs révoltes fréquentes ont toujours obligé leurs seigneurs à prendre des sûretés contre eux.

En montant à Barèges le long du Bastan qui mugit et brille sous les arbres, quelques sites plaisent à l'œil, et les mamelons de Betpoey, le vallon de la Justé, descendu des glaces de Neouvieille, opposent leur fraîcheur aux escarpemens de Viey et de Sers, dont les maisons éparses sur les rochers semblent avoir eu des aigles pour archi-

tectes. A la hauteur de la butte de Sers, connue dans la légende du pays par l'ermitage que Saint Justin, premier évêque de Tarbes, y a long-temps habité, la route devient plus rapide, le vallon plus découvert, et le tableau change totalement. Plus de détails gracieux, plus de contrastes pittoresques : des éboulemens, de profonds ravins sillonnant les masses dont les débris croulent à chaque orage, et des cimes dépouillées, de toutes parts repoussent la vue. On dépasse les restes des bains de Pontis où sont abandonnées des sources thermales, et ces lieux ailleurs peu remarquables, qui ont vu tant de réunions joyeuses et d'aimables apartés : le bosquet de Mouré, le plateau qui le domine, et le mamelon du Sopha qu'ombragent à peine quelques maigres bouleaux; et franchissant enfin des tas de granit que le temps a émoussés, qu'augmente sans cesse le grand ravin qui, né aux plateaux de l'Ayré, menace Barèges et son bois, on arrive aux bains fameux dont la nayade a fait cesser tant de douleurs; mais le malade, impatient, s'attriste d'aller chercher la source où ses maux doivent finir, au milieu des torrens, des brouillards et des ruines.

On ignore à quelle époque furent découvertes les eaux thermales de Barèges, les plus élevées des Pyrénées; mais on sait que malgré le voyage de madame de Maintenon, qui commença leur célébrité en y conduisant en 1675 son royal pupille, elles ne furent fréquentées long-temps encore que par les habitans des vallées voisines, que ne décourageaient pas les difficultés de leur abord. Les premiers bains y furent construits en 1735. Maintenant des routes sûres y conduisent; des maisons élégantes y ont été élevées, et malgré l'âpreté de son climat nébuleux, l'affluence annuelle des favoris de la fortune y ramène à leur suite toutes les jouissances de la vie. L'éloignement des affaires, en laissant tous les momens aux soins de la santé et aux plaisirs, dispose à profiter de tous ceux qu'une société choisie peut offrir. Nulle part les relations amicales, les

liaisons même plus intimes, ne sont aussitôt formées que dans ces lieux privilégiés, où l'on ne vient pas moins chercher l'amusement que la santé; où les grands changent pour quelques jours leur morgue en manières affables; où l'on est recherché en raison des soins qu'on se donne pour plaire, et où le tribut que l'on porte en amabilité est ordinairement la mesure de l'estime qu'on recueille.

Les eaux de Barèges font des merveilles pour les douleurs, les blessures et les maladies de la peau; et combien de familles qui désespéraient de se perpétuer, ont eu à se féliciter de leurs bons effets. Mais ne pourrait-on pas mettre sur ces bains l'inscription que Montaigne a vue sur ceux de Lucques?

Chiunque vuol che la sua donna impregni,
Mandi la a questo bagno, et non ci vegni.

Les sources thermales, sortent sur la rive gauche du Bastan, d'un calcaire primitif adossé à la base de l'Ayré, sous le sol même où est Barèges, et placé immédiatement sur le granit qu'elles traversent, la différence de leur température et de leurs effets ne provenant que de leurs divers mélanges avec des eaux naturelles. Voici le tableau de la température des sources, que j'ai prise en 1808 avec M. Borgella, médecin-inspecteur, et M. Pagès, pharmacien des eaux. [1]

Bain du Pavillon à droite, dc.	25°
Bain à gauche en entrant..	23° 1/2
Bain de la Chapelle.	24° 1/2
— de l'Entrée.	29°
— de Polard (ancien bain).	29° 1/2
Idem nouveau bain (Siret).	29° 1/2
— du Fonds (ancien bain)..	29°
Idem nouveau bain (Siret).	29°

[1] Les fouilles faites depuis dans le sol même des sources pour la construction du nouvel établissement, doivent avoir modifié quelques températures.

Douche du tambour		35°
Bain du tambour		35°
Piscine militaire	dans le conduit	27°
	douche	33°
	piscine	28°
Piscine des pauvres	dans le conduit	27°
	dans la piscine	26° 1/2

La chaleur et les propriétés curatives des eaux thermales ne sont plus un problême difficile, depuis qu'on sait que sous l'écorce terrestre il existe un foyer igné, d'où doivent s'échapper des gaz qui, venant à rencontrer dans la terre des courans d'eau, les échauffent, et les minéralisent. En 1826, M. Longchamp, à l'aide des progrès qu'a faits l'analyse chimique, a reconnu dans l'eau de Barèges de la soude caustique, et une matière animale inconnue qu'il a nommée *barégine*, qui est sans doute ce qui la rend si onctueuse.

Quelque repoussant qu'en soit le site, quelque dépouillé que soit le vallon du Bastan, Barèges, placé non loin de l'axe granitique de la chaîne et du pic du Midi, souvent visité à cause de la magnificence de sa vue; au pied des glaces éternelles de Neouvieille, dont la triple cime est vierge, et de toutes ces masses de transition, dont les ruines et l'aspect désolé éloignent le curieux, mais où les Palassou, les Ramond sont venus chercher quelques anneaux de cette grande chaîne qui lie notre temps aux temps anciens du globe; et enfin, aux abords de Gavarnie, moins célèbre par sa cascade que par ses montagnes, où s'observe cette étrange anomalie, qui en portant les produits de la mer et des débris animaux au-dessus des sommités centrales, confond le savant accoutumé à les voir partout ailleurs relégués aux derniers rangs; Barèges, dis-je, réunit pour l'observateur qui veut en faire le centre de ses courses, des avantages de position que n'offrent point au même degré les autres lieux des eaux. On y trouve aussi des guides intrépides et plus instruits, qui connaissent

plus de montagnes que n'en renferme leur vallée, et assez de plantes et de minéraux pour abréger les recherches.

On est frappé de l'abaissement qu'ont dû éprouver les masses latérales du Bastan dont toutes les formes sont altérées. Toutes les cimes ne sont que des crêtes disjointes dont l'action de la gelée attaque sans cesse la cohésion, et que des tremblemens de terre assez fréquens dans les Pyrénées, ou les éclats de la foudre qu'attirent leurs pitons, précipitent par fragmens, tandis qu'à leur base des atterrissemens considérables attestent les dégradations des sommets. Le vallon était barré autrefois à la hauteur de Sers, par une digue dont la butte est le reste ; car les terres, les rochers et le granit roulé, élémens confondus de ces terrains nouveaux, au lieu d'être entraînés par le torrent à mesure de leur chute, s'y étaient entassés pour former au niveau du barrage, un fond plus élargi dont les plateaux actuels, qui des deux parts se raccordent parfaitement, sont les lambeaux visibles. L'érosion des eaux, ou quelque accident subit, ayant détruit cette digue, le gave n'eut plus qu'à exercer ses forces contre un sol peu compacte. Il le pénétra profondément, et y creusa un lit toujours plus ouvert, en poussant dans la vallée inférieure les débris de ses rives toujours sapées. Ainsi le fond actuel n'est qu'un vaste ravin, auquel d'autres viennent se joindre, en l'obstruant de ruines qu'ils ne cesseront de vomir, que lorsque le terrible Bastan aura atteint le grand but vers lequel il tend sans cesse, lorsqu'auront disparu tous ces amas récens.

C'est au point où ce grand ravin est le plus étroit, où les lambeaux de l'ancien plateau sont le plus menaçans, que Barèges est bâti sur un sol factice empiété sur le torrent, ou escarpé dans la montagne. C'est dans ce site dangereux que la nature a fait surgir ces eaux miraculeuses qui font toute sa renommée comme l'aisance du pays, et que l'observateur voit avec tant de peine prêtes à être ensevelies sous d'épouvantables lavanges. Deux ravins nés

dans les hautes régions de *l'Asblancs* les précipitent chaque printemps sur Barèges même, où le champ de leurs ravages s'étend toujours. Tous les secours de l'art et de la science, faibles ressources contre les forces de la nature, sont impuissans pour les garantir d'un événement si déplorable pour l'humanité ; pas même pour en retarder le moment peut-être peu éloigné. Ainsi au physique comme au moral la nature nous accorde rarement quelque bienfait sans restriction. Exposé à d'autres dangers au midi, Barèges n'existerait plus sans doute, si un bois protecteur, étendu sur la base de l'Ayré, depuis le Rioulet jusqu'au Lienz, ne retardait les progrès des ravins dans une masse énorme d'éboulemens qu'il revêt et consolide. Avec quelle rigueur ne devraient pas s'exécuter les réglemens que sa conservation motive, contre la stupide avidité, l'inconcevable imprévoyance du montagnard, qui ne voit pas qu'en dégradant ce précieux reste des bois qu'avait autrefois sa vallée, il expose un bien inappréciable, et enlève le pain à ses enfans. Barèges élevé de 660 toises, est le plus froid de tous les lieux de bains des Pyrénées. Son rude climat, son site affreux le rendent comme inhabitable pendant plusieurs mois. Toute la population dès celui d'octobre se retire à Luz ou dans les villages voisins, et il n'y demeure que quelques gardiens, sentinelles dévouées à la solitude, aux tristes journées et aux lavanges, pour surveiller les dégradations, les désastres de leurs longs hivers, pendant lesquels il n'est pas rare qu'on soit obligé de les retirer de dessous les masses de neige que leur envoie l'Asblancs. C'est un exil de la Sibérie.

CHAPITRE III.

PIC D'AYRÉ.- LE LIENZ.- VUE DES MONTAGNES DU BASTAN.- NEOUVIEILLE ET SON CHAOS.

La montagne qui voit Barèges à ses pieds, qui recouvre de sa masse le laboratoire naturel où se combinent les élémens de ses eaux bienfaisantes, et dont le bois peu fréquenté m'a vu souvent errer dans ses routes secrètes, aura mon premier hommage. Que d'heures j'ai passées pendant la chaleur du jour dans une retraite tranquille, quoiqu'à deux pas des bains, assis entre deux roches qu'ombrageait un vieux hêtre et près d'une source qui murmurait à mes pieds, goûtant avec charme les vers qu'inspira la nature à Delille, à Thompson, ou les pages poétiques de Corinne sur les arts et le ciel inspirateur du beau pays :

Ch' Appennin parte, e il mare e l'Alpe serra.

Avec quelques amis, dès l'aube j'étais sur la chaussée de Louvois, fortement construite en blocs pour préserver les maisons des éboulemens. Nous montons à la prairie de Palu, bien connue des promeneurs, d'où par un sentier qui s'élève d'écharpe le long du bois, nous gagnons les pelouses du Lienz, où une halte est toujours agréable. Ce plateau pastoral, prolongé jusqu'aux ressauts où le torrent descend en filets argentés du désert qui précède Neouvieille, s'enfonce dans le bois entre des bosquets que la dent des troupeaux a régulièrement taillés, et le traverse tout entier par ce qu'on nomme l'allée. Tapissé de ce gazon alpin dont la finesse et l'uni sont inconnus dans la plaine, il offre mille asiles délicieux au mélancolique baigneur, comme au philosophe qui aime à se

livrer dans une paix que rien ne trouble, aux réflexions qu'inspirent ces montagnes, témoins muets d'antiques convulsions. Des blocs de granit épars y servent souvent d'abri à des touffes de fraisiers, si bien nommés *Fraisier du Botaniste*. Qui ne se rappelle, en effet, dans ces longues herborisations où le zèle fait oublier la fatigue, le plaisir qu'on a eu de découvrir quelqu'un de ces réduits que leur parfum décèle, et d'en savourer les fruits rafraîchissans. Nous ne passâmes pas auprès de la jolie fontaine qui est à l'angle du bois vers l'allée, sans y faire une seconde halte et un premier déjeûné.

Rien de plus calme que ce site que dominent les larges gradins de l'Ayré, et les crêtes hérissées de la Piquette. Ruisseau paisible, qui doit bientôt reprendre sa fureur en se précipitant vers le gave au milieu d'un chaos, le Lienz y fuit sans bruit entre des rives gazonnées, et aucun son n'y frappe l'oreille, si ce n'est quelque pierre qui roule dans les ravins, ou le tintement des clochettes dans le bois. L'air est si pur sur ces hauteurs que les distances y paraissent beaucoup moindres; et ce n'est plus l'effet de la perspective aérienne, mais le rapetissement des formes qui doit les faire apprécier. Comme l'œil aime à se reposer sur ces longs tapis de verdure, et qu'on se sent à l'aise dans ces retraites où les pasteurs mènent une vie si solitaire? C'est que tout y est paisible, que tout y offre l'image d'un long repos; c'est que la vie de ces hommes simples s'écoule sans événemens, dans un cercle non interrompu de soins peu pénibles; que peu d'accidens la troublent, et que rien n'y rappelle aux yeux, à la pensée, cette foule de maux inhérens à l'état social, ces agitations inévitables dans le monde, qui abreuvent quelquefois la vie d'amertumes, et y laissent à peine quelques instans pour le bonheur.

Après les hêtres viennent les sapins, qui dans les Pyrénées s'élèvent jusqu'à mille toises. On ne voit pas sans peine prêts à disparaître, ces restes de la forêt qui s'éten-

dait autrefois sur ces montagnes, et dont de vieux troncs mutilés par la hache attestent partout l'existence. Les Grecs avaient choisi pour le tombeau le cyprès, dont le vert sombre et la forme pyramidale mystérieusement élancée vers le ciel parlait à leur imagination ; mais les sapins, de la même forme symbolique, sont plus lugubres, avec leurs larges rameaux tristement penchés vers la terre, et ployant sous le poids des touffes de la corniculaire comme sous de funèbres draperies.

Au-dessus du bois, d'innombrables fleurs rouges brillaient sur les espaces dont le rhododendron s'est emparé. Au milieu de ces riches tapis, l'œil attentif du botaniste découvre des plantes plus humbles, mais dont aucune n'est pour lui sans intérêt. Là croît à profusion l'airelle ou raisin d'ours, dont les baies acidulées m'ont souvent rafraîchi, lorsqu'après une longue course je descendais des hauteurs du pic. L'anémone-narcisse y montre ses groupes élégans, à côté des cloches bleues de la gentiane sans tige, dont les sœurs aînées portent avec orgueil leurs têtes jaunes au-dessus du rhododendron. Mais de toutes les plantes qui y abondent, et qui feraient l'ornement de nos jardins, si elles pouvaient prospérer ailleurs que dans ces froides régions, semblables à ces durs enfans du nord qui, robustes et vigoureux dans les plaines moscovites ou sur les monts scandinaves, viennent languir sur les rives de l'Arno, il n'en est point qui ait pour moi plus d'attraits que le petit daphné ou thimelée des Alpes. Sur la première croupe le gazon était émaillé de ses ombelles purpurines et l'air rempli de ses parfums. Plus haut, à l'approche des neiges, commençait à se montrer la flore des hautes sommités, la nombreuse famille des plantes alpines, petites, délicates en apparence et pourtant si robustes, qui n'attendent pour pousser et fleurir que d'être débarrassées du manteau, désormais incommode, qui les a protégées pendant l'hiver. On s'étonne de voir sous la neige en fusion, et sur le sol humide qu'elle vient

de quitter, une foule de fleurs presque sans verdure encore : des androsaces dont les petites hampes sortent du milieu de leurs rosettes serrées; des hépatiques bleues ou roses; des soldanelles délicates aux pétales finement découpés; des renoncules blanches d'un port et d'un feuillage si différens des autres; et plusieurs espèces d'anémones toutes distinguées par la beauté de leurs corolles.

En portant les yeux en bas on est frappé de l'étendue du Rioulet, le plus grand des ravins qui menacent Barèges. Déjà depuis long-temps il a surmonté le bois, et il s'avance avec une rapidité qu'indiquent les dépressions étagées du terrain qui descend dans son gouffre, vers un pâturage que l'on plaint d'être aussi rapproché de cet insatiable voisin. Deux pasteurs y étaient occupés à réparer les désordres de l'hiver dans leurs cabanes, ou *couïlas*, qui dans les Pyrénées sont de véritables tannières : dix pieds de long, six de large, et à peine autant de haut, voilà leurs dimensions. Les murs en pierres sèches laissent passer le vent et la fumée, et des plaques schisteuses reposant sur un sapin au faîte, forment le toit. A côté de la porte, qu'un fagot ne bouche que rarement, est le foyer près d'une longue dalle de champ servant de limite à la couche commune, dont toutes les douceurs consistent en une litière de bruyère, de mousse, ou de menues branches de sapin. Au fond sont suspendus le sac de peau de chèvre où chaque pasteur a sa garderobe, la petite hache pour couper du bois, le chaudron pour cuire la pâte, les outres à faire le beurre ou pour la farine de maïs, dont la modique provision se renouvelle chaque dimanche, et ces *coupps* ou vases en bois de hêtre de différentes grandeurs, qu'ils fabriquent pendant l'hiver. Telle est l'habitation qui suffit au berger des Pyrénées pendant les quatre ou cinq mois qu'il passe dans la solitude. Cependant cette vie si dure a des charmes pour lui, puisqu'il est rare qu'il la quitte; qu'il la reprend avec transport, et que nul n'est plus attaché à son pays que l'habitant des montagnes. Ce

sentiment serait-il dû à l'influence particulière qu'ont sur lui, dès son bas âge, l'étrange pays qu'il habite, l'air pur qu'il y respire, ses mœurs toutes pastorales et ses longs repos; toutes choses en parfait contraste avec la monotonie des plaines, leur atmosphère pesante et les tracas des villes?

La montagne sur ses croupes successives serait partout du plus facile accès sans le pic décharné qui les termine. C'est une crête de schistes cristallins en lambeaux qu'il faut franchir avec précaution, entre deux précipices descendant d'un trait dans les gorges où coulent le Lienz et la Justé. Mais ce n'est qu'un pas, et bientôt au sommet sur un petit espace on peut s'asseoir en sûreté, avant de porter la vue des vallées aux pics neigeux, et des verts pâturages au désert, aux ruines qui précèdent Neouvieille et son glacier.

Les gracieux détails qui avaient réjoui les yeux autour de Luz, d'où le pic est si fier, étaient disparus dans l'ensemble; mais de plus hauts sujets occupent la pensée en face des grandes scenes où la nature se montre puissante dans ses œuvres comme dans sa durée. Si ces monts ne sont point indestructibles, s'ils tendent sans cesse à leur abaissement, ils sentent avec tant de lenteur la main du temps, l'inexorable *edax rerum*, que le rapport de leur durée avec celle des travaux des hommes est peu commensurable. Contemporains d'anciennes époques du globe, de ces temps obscurs que nous pouvons croire voisins de sa création, et résultats de convulsions dont leurs flancs renferment l'histoire, ils reposeront sur leurs vastes bases, et leurs cimes se cacheront encore dans les vapeurs de l'atmosphère, alors que nus et sans verdure, dépouillés par les eaux qui ne reposent jamais, ils n'enverront que des ruines dans leurs vallées, dont l'infertilité progressive aura repoussé la race humaine, ainsi que nous le fait prévoir l'Asie dépeuplée, et jadis florissante. De telles idées que la vue des lieux commande, donnent un vif attrait à l'étude des montagnes, et entourent d'une sorte de véné-

ration ces masses inertes qui, pour le géologue, sont les annales de notre monde.

Frappé du bel aspect des hauteurs de Luz, depuis le cône de Viscos jusqu'à la tête chênue de Mâle qui voit naître les vallons de Lutour et de Cestrède, je projetai de voir de près ce dédale de pics, de crêtes et de berceaux neigés qui occupe leurs derniers gradins. De cette région glacée de longues arêtes descendent, et vont menacer de leurs plus basses saillies, la tranchée profonde où se succèdent le curieux qui va visiter Gavarnie ou l'Arcadie alpestre de Troumouse et d'Estaubé; le contrebandier chargé de quadruples espagnoles, et le pélerin de Héas. Au nord l'œil suit tous les détails des monts plus rapprochés qui bordent la vallée de Bastan : le Sardey aux épaules rembrunies; la double cime du pic Saint-Augustin, et le roc pourfendu de Pene-Taillade, visible de vingt lieues; puis ce chaînon qui, de la butte de Sers, monte rapidement au pic d'Asblancs, et se continue, en s'exhaussant toujours, jusqu'au plan d'Aube et au pic du Midi, dont la tête arrondie se voit de si loin dans les plaines. Autant l'accès de ce dernier est âpre et dangereux par les versans du nord, où il est déchiré par d'effroyables précipices, autant il est aisé par les pentes que j'avais en face, souvent parcourues par de nombreuses caravanes, qui n'achètent que d'un peu de fatigue une des plus magnifiques vues que puisse offrir la chaîne.

Mais portons nos regards sur le colossal Neouvieille et ses vastes dépendances : trois grands contreforts, partant de Bergonz, d'Ayré et d'Ereslids, concourent pour prêter leurs appuis à ce mont central que couronnent un beau glacier et trois pics inaccessibles, presqu'égaux en hauteur. C'est un des points culminans de la crête primitive générale qui en compte peu de supérieurs. Placé sur la grande arête qui sépare l'Adour de la Garonne, ses glaces, partageant leurs eaux entre les vallées d'Aure et de Barèges, alimentent les lacs nombreux de Lienz et

d'Escoubous, et ceux qui réfléchissent dans leurs ondes rarement agitées les bois reculés de Couplan. La crête de l'Ayré prolongée de niveau, va se perdre contre la terrasse du lac de la Glaire, d'où partent le Lienz et la Justé; mais les contreforts latéraux s'exhaussant toujours, deviennent aux pics d'Escoubous et du Bugaret, de dignes acolytes de Neouvieille. Leurs rochers orgueilleux, que la foudre a mille fois frappés, ne s'effacent qu'au pied de cette plate-forme jamais dépouillée de glaces, qui, pareille au dôme du Goûté sous le Mont-Blanc, étend ses éblouissans tapis jusqu'aux pics redoutables que nul n'a pu gravir. Je tiens de Ramond qui l'a tenté en vain, que s'ils sont accessibles ce ne peut être que par le col d'Escoubous et leurs revers orientaux.

Dans tout cet espace, jusqu'aux murailles qui soutiennent le glacier, l'œil ne distingue que blocs amoncelés ou saillies en place, déjà attaquées par les causes destructrices. Toutes ces masses sont de ce granit homogène qui compose le centre et la charpente des grandes chaînes. C'est l'origine de tous les blocs que l'on voit épars dans le vallon du Bastan. La verdure ne s'y montre guère en aucun temps, et des tapis de neige, ou les taches sombres des petits lacs qui s'y sont formés, interrompent seuls la teinte monotone de l'ensemble. J'en ai compté jusqu'à treize dont celui de la Glaire est le plus grand; et sans doute je ne les ai pas tous pu voir dans ce dédale de rochers que dans mes herborisations j'ai souvent exploré. Au cinquième lac, où peu de jours avant j'avais fait, moi second, une longue station, je reconnus la pelouse qui le borde, et les murs arides d'où un sureau unique, poussé d'une fissure, suspendait sur des eaux immobiles son vert feuillage et ses fruits écarlates, tandis qu'auprès de nous, sur le bord du *Couret*, des groseillers prospérans nous offraient leurs grappes mûres qui ne furent point dédaignées. Ce site tout alpestre avait une grace sévère qui reposait les yeux de ces chaos de granit.

Si ces sommités glacées où la puissance du Créateur nous frappe davantage ; si ces espaces privés de végétation où il a caché ses silencieux laboratoires, plaisent au naturaliste que l'amour de la science y conduit, ou à l'homme qui aime à se livrer aux inspirations d'une nature grande et forte, celui que le seul désir de voir y amène, sera peut-être repoussé par l'impression de tristesse que font ces lieux abandonnés. Rien n'est plus mélancolique, en effet, que ces solitudes où tout est ruines, où tout parle de catastrophes, véritables déserts sans mouvement et sans vie, même sous le plus brillant soleil; où l'œil n'aperçoit aucune de ces nuances qui lui plaisent, et où régnerait un silence éternel, si les bruits des vents ou des orages ne venaient souvent le troubler. Dans ces lieux redoutables, l'homme effrayé de sa fragilité sent le besoin de dérober son être aux causes puissantes de destruction dont il voit partout la trace. C'est la même impression, mais plus profonde, que sur les rivages de l'Océan où l'on ne voit que les sables, les cieux et l'onde sans repos. Là, ce mouvement éternel que rien ne peut arrêter, agit sur l'âme comme ici l'éternelle immobilité : serait-ce le sentiment de la grandeur et de la durée qui écrase notre fragilité, et nous humilie devant cette puissance inexplicable dont les effets sont devant nous? ou l'une et l'autre scène réveilleraient-elles plutôt l'idée de l'infini, qu'il est si pénible pour l'esprit humain de ne pouvoir ni sentir, ni comprendre?

Saint-Amans, dans d'aimables lettres que lui ont inspiré les Pyrénées, s'étonne que le judicieux Darcet ait pu dire que le granit se trouve à nu sur le pic d'Ayré. J'arrivai, en effet, sur ce pic sans avoir vu que des schistes micacés, mêlés de calcaire et de pétrosilex. En examinant l'étroit observatoire où j'étais perché, à quelques pas de moi je vis la roche changer de couleur; j'approche et je reconnais le granit; non une masse isolée comme on en trouve fréquemment dans les systèmes de transition, mais le gra-

nit en place, se continuant dans toute la crête de l'Ayré, et nettement distinct par une ligne mathématique transversale; car les deux roches, d'époque et de nature différentes, faisaient corps ensemble. Ainsi le pic d'Ayré, comme ses voisins d'Ereslids, de Caubère et d'Espade, mi-parti de granit, fait partie du chaînon central dont Neouvieille et le pic Long sont ici les points les plus élevés, et qui constitue l'axe primitif des Hautes-Pyrénées. Darcet avait donc bien vu, et Saint-Amans qui s'arrêta au pied du dernier pic, aurait vu comme lui, s'il y fût monté. Il est curieux qu'une cime aussi aiguë soit mi-partie de schiste et de granit, et que la rencontre des deux systèmes ait lieu justement à sa pointe.

Le temps s'était rapidement écoulé, et le soleil baissait vers les montagnes de Luz. Je me hâtai d'herboriser dans les anfractuosités des roches où le botaniste doit se défier de son ardeur, et nous nous aventurâmes dans les escarpemens qui dominent les rapides pentes de l'ouest, où se plaisent l'apollon, le plus beau des papillons alpestres, plusieurs espèces de digitales, et la carline des Pyrénées, faisant briller de loin sur la terre ses larges disques rayonnans d'or et d'argent. Au plateau des cabanes, séduits par ce lait crêmeux et frais, qui est le plus délicieux breuvage pour le coureur altéré, nous fîmes une courte halte avant de nous lancer sur Barèges, par un de ces rapides couloirs tracés par les bois qu'on dévale, et qui, côtoyant par fois le Rioulet, nous rendait la prudence nécessaire pour ne pas rouler dans ses profonds arrachemens.

CHAPITRE IV.

VALLON ET LACS D'ESCOUBOUS.-COL D'AURE.-NEOUVIEILLE A L'EST.-SUBLIME DE LA NATURE ET DES ARTS. - LAC DOBERT ET SES BOIS. - BOTANIQUE. - LE VIEIL ANDRÉ.

A mi-chemin du Tourmalet, s'ouvre au midi un large vallon de pelouses relevées en berceau jusqu'aux escarpemens d'Ereslids et de Caubère, fermé par un ressaut, où des cascades semblent tomber des neiges qui brillent plus haut. C'est le val d'Escoubous, autre avenue de Neouvieille, où sont plusieurs lacs dans une région des plus âpres. Les flancs déchirés des montagnes latérales mi-parties, comme le pic d'Ayré, de formations primitives et de transition, recèlent en grand nombre des minéraux et des substances cristallisées; et là où elles s'élèvent en murailles gigantesques, où sont visibles leurs couches presqu'à pic redressées, et s'appuyant sur l'axe granitique, on peut sans peine étudier leur composition dans la *table de leurs matières*, les débris répandus à leurs pieds. Les plantes sous-alpines abondent aussi dans leurs arrachemens de loin crus arides, comme sur les réduits gazonnés que quelque saillie supporte, et qu'il est souvent imprudent de s'obstiner à atteindre; mais on peut en faire une ample moisson avec moins de péril, dans les fouillis d'arbustes qui obstruent les bords des cascades d'Escoubous. Il n'est pas autour de Barèges de site où les plantes rares et belles soient plus nombreuses.

On peut aller au lac par le Lienz. La première halte fut à ce charmant plateau, dont la vue est toujours un épisode aimable, au point où les cimes éblouissantes de Neouvieille ne se montrent un instant que pour disparaître derrière le pic d'Escoubous. Nous passons le torrent sur un

de ces ponts rustiques, dont le montagnard industrieux trouve les matériaux sous sa main, pour gravir une large croupe arrondie, robuste contrefort de l'Ereslids, qui l'a formée de ses éboulemens. Le gazon, sans cesse fauché par la dent des troupeaux, devient si fin et si ras, que, lorsqu'il est desséché, il n'est pas de pentes plus glissantes. Après les cabanes, le sentier tournant la base du pic, se prolonge de niveau à son revers, où il est à peine tracé sur des pentes escarpées, sur les rochers ou dans les ravins qui sillonnent les flancs verticaux de la montagne. Les fonds que l'on domine comme d'une corniche, ainsi que la large base de Caubère, n'offrent que la teinte uniforme des pâtis, jusqu'aux rocs aiguisés qui en forment le sommet. Devant nous, le trop plein du lac se déversait en longues cascades, et le vallon désolé d'Aiguecluse montrait ses débris entassés et ses masses décrépites jusqu'au port de Madamette, vers Aure, où sont d'autres petits lacs. Le gave brillant çà et là, et quelques restes de sapins sur des étages tout ruines, y interrompent seuls le gris terne du granit; triste tableau d'une force de destruction que rien n'arrête. Au pied des murailles, je cueillis quelques jolies plantes : ce filago, dont les pétales sont recouverts d'un blanc velours; des fritillaires aux cloches marquetées, des iris, des lys martagons, l'aster des Alpes, et plusieurs silénés que j'eus peine à atteindre. Ces lieux me rappellent une imprudence de botaniste qui eût pu me devenir fatale.

Etant parti seul pour aller herboriser aux cascades d'Escoubous, je rencontrai Ramond qui, le marteau à la main, explorait les ravins de la Piquette. Vis-à-vis d'un des plus considérables, il me l'indiqua comme ayant de belles plantes; sur cela, je me mis à gravir avec ardeur pendant que lui continuant ses recherches, fut bientôt hors de vue. En effet, ces rochers m'offrirent dès l'abord des plantes rares et deux lazer que je ne connaissais pas. Le ravin était devenu plus étroit et plus roide; je n'en tins compte, parce que je voyais plus haut de

belles touffes en fleurs. Je parvins à m'en emparer : c'était deux des plus jolis sous-arbustes des montagnes : l'ononis à feuilles rondes, et le chèvrefeuille des Pyrénées. Ravi de mes découvertes, je n'aspire qu'à en faire de nouvelles ; et tout danger disparaissant à mes yeux, je me trouve bientôt dans un couloir redressé comme une cheminée, où le roc, usé par les eaux, avait à peine quelques aspérités ; mais au-dessus de ma tête, les murs couronnés de verdure, m'annonçaient quelque terrasse herbeuse. Quel attrait pour un botaniste qu'un tel réduit alpestre ! Je redouble d'efforts, mais ils sont inutiles sur une roche devenue à pic et polie, où le pied ni le fer du bâton ne peuvent plus trouver prise. Y jetant alors un regard de regret, pour la première fois j'éprouvai une impression de crainte à la vue des surplombs menaçans sous lesquels j'étais comme collé. Ce fut bien pis, lorsque je mesurai de l'œil la hauteur que j'avais atteinte, c'est-à-dire le précipice de cent toises et plus où j'étais suspendu. Je ne pouvais plus me confier aux aspérités qui m'avaient suffi pour gravir, où la moindre glissade eût pu me coûter la vie. Toute retraite m'était donc interdite ; et, dans ma position critique, je commençais à faire de tristes réflexions, lorsqu'il me sembla que le rocher de gauche, quoique vertical, offrait par ses fractures quelque possibilité de le tourner. Il fallait être dans une situation désespérée pour oser affronter une telle voie. Je rassurai donc ma tête, et rappelant tout mon sang-froid, je tentai l'entreprise avec lenteur et une extrême prudence, obligé que j'étais d'essayer chaque saillie d'un schiste décomposé avant d'y confier ou mes pieds ou mes mains, et embarrassé par ma boîte de ferblanc et mon bâton fidèle, que je ne voulais par abandonner. Mes efforts réussirent, mais après beaucoup de temps et d'angoisses, auxquelles ma joie fut proportionnée lorsque, ayant doublé le rocher, je découvris au revers des pentes et des escarpemens tout juste praticables. Descendu au sentier, j'y reposai avec bon-

heur ma tête plus fatiguée que mes jambes; et *jurant*, *mais un peu tard*, *qu'on ne m'y prendrait plus*.

Une autre fois, j'y fus témoin de la promptitude avec laquelle les nuages se dissolvent. Quoique les brouillards remplissent la vallée, j'étais parti dans l'espoir que les hauteurs en seraient dégagées; en effet, à l'approche du lac je les dépassai et trouvai un beau soleil. Se succédant l'un à l'autre, de gros flocons de vapeurs entraient rapidement dans le vallon d'Escoubous; mais parvenus au point où les murailles de Caubère et celles d'Ereslids se renvoient réciproquement la chaleur, comme arrêtés par un obstacle invisible, ils tournaient sur eux-mêmes, prenaient une direction verticale, et divisés peu à peu échappaient aux regards. En quelques secondes, la dissolution était complète.

Arrivés de plein pied sur la terrasse du lac, tandis qu'une autre caravane gravissait lentement sa digue, nous fûmes long-temps à chercher au milieu des blocs entassés, le Couïla et les vases pleins de lait qui, sur la foi publique, étaient plongés dans l'onde toujours fraîche. Son bassin régulier est creusé dans le granit qu'on commence à y voir en place; il a cette teinte noire légèrement verdâtre, indice d'une pureté et d'une homogénéité parfaite, particulière aux eaux des montagnes, qui, dans leurs réservoirs profonds, peuvent déposer leurs moindres souillures. Son aspect est triste; à peine voit-on sur ses bords quelques lambeaux de verdure. Partout ailleurs le sol a disparu sous d'informes *raillères*[1], dépendant d'un vaste éboulement du pic d'Escoubous qui a couvert toute sa base, et dont le rhododendron et l'arbousier se sont emparés aux approches du lac. Neouvieille drapé de vastes neiges et toujours gigantesque, est la brillante couronne de toutes ces ruines et des squelettes qui les cernent. A son pied est un col très-élevé d'où une longue arête me parut monter jusqu'au pic le plus oriental. Je formai aussitôt le projet

[1] Espaces couverts de fragmens éboulés.

de m'y rendre pour reconnaître si, comme le dit Ramond, son ascension est possible de ce côté.

Tous ces pitons aigus attirent fréquemment la foudre. Il m'est arrivé quelquefois, lorsque l'orage me surprenait, et que je me réfugiais en toute hâte dans une cabane ou sous quelque rocher protecteur, d'entendre le fracas des pierres précipitées, se mêler au bruit du tonnerre redoublé par mille échos. Les orages sont terribles dans ces hautes régions. Il semble qu'au milieu de ces vieux géans de la terre, la nature se plaise toujours à montrer ses forces; les moindres phénomènes y ont un caractère d'énergie et de violence, qui dans leur solitude remplit l'âme d'une terreur religieuse.

Les lacs supérieurs plus petits que le premier, sont le *Laquet*, le lac de *Trassens*, où sur une petite île croissent quelques arbustes, et le *Lac-noir* presque toujours environné de neige. Plus de tristesse encore règne autour de ces nappes d'eau sans verdure. Le rhododendron et l'arbousier ne s'élèvent pas même jusqu'à ce dernier lac. Les seules plantes que j'y aie remarquées sont une camarine et quelques lis relégués dans cet affreux site, comme ces exilés du nord qui, du milieu d'une cour brillante, vont languir parmi des peuplades sauvages; charmantes fleurs passant inaperçues, ainsi que de jeunes beautés condamnées à la solitude.

Laissant la caravane au lac de Trassens, je m'acheminai seul vers le col d'Aure par la ligne la plus courte, à l'est d'une large combe creusée sous Neouvieille. J'allai très-vîte : depuis le lac Noir je ne mis qu'une heure pour atteindre le col, toujours sur des fragmens aigus, où la marche est de plus fatigantes. Sur ces pentes se voient encore quelques pins rouges, qui résistent mieux que le sapin à la température refroidie des hautes montagnes. Cet arbre peu commun dans les Pyrénées, parvient à une grande hauteur en Russie où il fournit de bonnes mâtures. Je vis sur la neige plusieurs taches d'un rouge-orangé qui

ne la pénétraient que peu. On ne croit plus que cette couleur soit due à la poussière de certaines étamines transportées par les vents, depuis les expériences de Bauer, qui ont fait voir que la neige était ainsi colorée par des uredos qui y végètent. Auprès du col les pierres s'écartent, et la flore alpine, charme du botaniste, s'y revèle par un parterre émaillé des plus vives couleurs. La petite primevère-joubarbe y brillait parmi toutes les autres par ses corolles d'un beau jaune.

L'aspect inattendu d'une longue perspective, et d'une région aussi boisée que celle que je quittais était nue, m'y attendait pour me faire oublier la fatigue. Sous un rapide talus j'aperçus deux nappes d'eau séparées par un isthme de verdure ; c'est le lac Dobert. Sa surface, où se réfléchissaient les clartés du ciel, contrastait avec le cadre sombre des bois, qui de ses rives descendent dans le val de Couplan, dépendance de la vallée d'Aure ; et au loin, sur les premières rampes d'un vaste amphithéâtre, l'air diaphane des hauteurs laissait voir des tableaux variés, au-dessous de ces cimes moyennes, où la neige résiste rarement aux chaleurs de l'été, surmontées à leur tour par les belles masses de Clarbide et de la Pez, resplendissantes de glaciers.

Assis sur un quartier de roche éboulé de Neouvieille, je respirais avec délices, en présence de ces belles perspectives, cet air vif des montagnes qui restaure si vite dès que le mouvement a cessé. Sur l'azur foncé du ciel n'était qu'un cordon de ces nuages légers, dont la région habituelle est supérieure aux cimes même des Andes [1] ; et le soleil qui avait à peine passé le milieu de sa course, donnait à toutes les teintes une rare vigueur de ton. La vallée d'Aure, dont la partie supérieure était sous mes yeux, une des plus belles et des plus peuplées des Pyrénées, est aussi une des plus industrieuses. On y voit plusieurs manufactures d'étoffes à l'usage des montagnards ; et sa robuste jeunesse est bien connue dans les provinces voisines, comme au-

[1] 4000 toises.

delà des monts, où elle va chaque année exécuter tous les travaux que dédaignent ses indolens voisins. Ses nombreuses ramifications remontent à la crête, où elle n'a cependant que deux ports fréquentés vers Bielsa ; et au bas de celui de Plan, le plus éloigné des habitations, l'hospice de Rioumajou offre un précieux refuge au passant.

Le cône immense de la montagne s'élevait à ma droite ; et l'arête du col prolongée en une crête peu saillante, s'y perdait sous la neige, qui était d'une grande inclinaison ; cependant en supposant les circonstances favorables, je la jugeais accessible. Une chaîne de rochers voisine du sommet, me laissait seule des doutes que je ne pouvais résoudre d'aussi bas. Quoiqu'il en soit, l'ascension présente plus de chances de succès de ce côté que d'aucun autre, où elle est évidemment impossible. Deux arêtes latérales et cette crête supérieure renferment le grand manteau de neige qui d'un talus égal se précipite jusqu'aux bois du lac Dobert. Nulle tache ne souillait sa pureté, seulement de longues traces, qu'y avaient récemment empreintes les sauvages habitans de ces solitudes, le croisaient en sens divers. Absorbé par l'attention que j'y donnais, comme si des yeux je m'étais tracé la voie vers cette cime altière, je ne tenais pas compte du temps qui marchait, et en les reportant au plus haut, je fus frappé de son nouvel aspect. Les rayons du soleil, réfléchis par les neiges, en faisaient sortir comme des jets de feu, et cette coupole éthérée projettant sur un ciel d'azur, au milieu d'une auréole, ses éblouissantes draperies, formait au haut des airs un sublime tableau.

Cette expression que j'emploie, parce qu'elle seule répond à l'effet que fit sur moi cette vision, est un de ces grands mots, de ces paroles magiques qu'il est difficile de traduire en une idée exacte, et qui se perdent dans le vague, comme la lumière dans l'espace où on ne peut la saisir. Le sublime a des sources si diverses! Il se sent et ne se définit pas. Mais quelle qu'en soit la cause, son privi-

lége est de faire éprouver au spectateur une impression subite de plaisir et d'étonnement, même de terreur, qui émeut son âme et la remue fortement. Qu'il résulte des phénomènes de la nature ou des effets des affections morales; soit que ces derniers se passent sous nos yeux, ou que les beaux-arts, guidés par le génie, nous les retracent ou les imitent, il doit allier au suprême degré la grandeur et la simplicité. Qui ne s'est plu à contempler la voûte céleste par une belle nuit, ces millions de mondes brillans qui roulent en silence sur nos têtes depuis le commencement des temps? En présence de l'infini dans l'espace, mot inconcevable qui égare la pensée, qui a pu ne pas éprouver un profond sentiment d'admiration, presque de terreur, en voyant l'homme si petit et sa fragilité, au milieu de l'univers en mouvement et sans bornes? La vue d'une éruption de volcan, d'un grand incendie pendant la nuit, ou de deux fortes armées qui déploient à la fois tous leurs moyens de destruction; l'aspect de la plaine azurée qui n'a d'autres limites que le ciel, soit que le calme règne sur sa vaste étendue, soit que les vagues mugissantes attaquent avec fureur ses rivages, ne produisent-ils pas sur le spectateur ému les mêmes impressions?

La nature, dans son inépuisable variété, offre des tableaux sublimes au voyageur, qui mu par un désir insatiable de connaître, apanage de l'homme civilisé, s'enfonce, au péril de sa vie, dans les déserts de la zone torride, dans le dédale des grandes chaînes ou au milieu des glaces du pôle. Ses fatigues extrêmes, ses dangers renaissans, il les compte pour peu auprès des scènes qui l'émeuvent, ou des événemens qui l'intéressent. Tels sont les sentimens qui font regretter au marin et au soldat retirés dans le calme de la vie commune, à l'un le sublime effrayant des tempêtes au milieu des mers courroucées, et à l'autre le sublime terrible du choc de deux armées, quoiqu'ils y aient vu la mort sous mille formes hideuses.

Le besoin d'émotions est peut-être pour l'homme le

plus vif de tous, celui qu'il recherche avec le plus d'empressement; et les beaux-arts se sont toujours efforcés de réunir les conditions difficiles du sublime; mais les seules inspirations du génie ont su y parvenir. Les ouvrages des grands maîtres en fournissent des exemples. Ce rayon de la lune, dans un tableau de Girodet, qui du haut de la voûte étoilée descend sur la bouche de l'amant de Diane endormi dans une forêt; Vénus sortant du bain, et pressant de ses mains sa longue chevelure d'où découle l'humidité, pour une fontaine de Florence qui n'avait qu'un filet d'eau, sont du sublime gracieux. En voici d'un autre ordre : dans le sac d'une ville par Aristide, peintre d'Athènes, un petit enfant se traînant sur sa mère, cherche le sein où d'une blessure coule du sang; expirante, elle le repousse!.... Dans le tableau de Médée parricide, la mère égarée lève le poignard sur ses enfans qui lui tendent leurs petits bras et sourient!... Dans celui où le célèbre Poussin a représenté les Hébreux sauvés des horreurs de la famine par la manne céleste, une jeune femme, exténuée de besoin, arrache sa mamelle à son fils pour la donner à sa mère mourante; elle pleure!... Dans la résurrection du Lazare de Rembrandt, Jésus prie à genoux, et deux bras s'élèvent du fond de la tombe!... Quelles sombres et terribles inspirations! Phidias, électrisé par ce vers d'Homère, qui peint Jupiter faisant trembler l'Olympe au mouvement de ses sourcils, conçoit le maître des dieux, et sous ses mains créatrices le marbre devient sublime. L'expression indéfinissable de ces sentimens, qui paraissent au-dessus de l'humanité, ont de l'empire même sur l'animal féroce. Qui ne connaît le trait de ce lion de Florence qui, échappé, répandait partout l'effroi? à son apparition une mère épouvantée en fuyant laisse tomber son fils : le lion s'en empare, et va l'emporter; mais la mère, comme l'éclair, se précipite à genoux, tendant les bras au monstre, qui, surpris, la regarde, pose doucement l'enfant, et s'éloigne.

Le lac Dobert et ses bords romantiques me tentaient : après un coup d'œil sur le soleil encore haut je me décide, et glissant rapidement sur la neige, je fus bientôt au bas de la longue pente. Quel changement dans mon horizon ! Au lieu de perspectives lointaines, mes yeux de toutes parts bornés, ne s'arrêtaient que sur des rochers, des neiges ou des bois. Au bord du lac une jolie fleur, rare autour de Barèges, l'erytrone ornait la pelouse de ses lanières purpurines. Ces bois sont de pins rouges : ce n'est que plus bas que se montrent les têtes des premiers sapins remplacés par les hêtres au fond de Couplan. Dans les Pyrénées je n'ai vu nulle part le mélèze, qui dans les Alpes accompagne fréquemment le sapin, et les ifs y sont rares. Tous ces enfans du nord, qui ne croissent spontanément sous nos latitudes que dans une zone comprise entre 700 et 1,200 toises d'élévation, bordent la mer d'Europe au 60e degré, où ils couvrent d'immenses plaines.

De toutes parts sont des bois au noir et dur feuillage, et sur le sol des plantes destinées à supporter les longs hivers ; on ne voit que des neiges et des rocs dépouillés ; l'air qu'on respire est froid ; toutes les eaux sont glacées ; et nul oiseau, nul arbuste au vert tendre, ne viennent égayer le paysage. Il serait aisé de se croire dans une solitude de la Finlande ou de la Sibérie ; dans ces régions hyperborées, que la nature a traitées en marâtre, en leur refusant les douceurs du soleil, et en resserrant, dans des limites si étroites, l'empire végétal qui a tant d'éclat et de charme dans celles du midi. Les produits de la végétation, en effet, diminuent en nombre et en beauté à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, ou qu'on s'approche des contrées du pôle, et ils disparaissent tout à fait vers le 75e degré de latitude au niveau de la mer, et sous l'équateur, à 2500 toises d'élévation ; deux points qui appartiennent à la surface inférieure de la neige perpétuelle.

Les forêts du Nord ne renferment que des arbres résineux, dont la forte contexture les fait résister aux plus grands

froids, mais dont le sombre et monotone aspect attriste plutôt qu'il n'embellit la terre. On y voit à peine quelques fleurs pendant un petit nombre de jours. Les mousses, les champignons, et tous les végétaux microscopiques, où le botaniste n'a pu reconnaître encore le mécanisme secret qui perpétue la vie, ou pour parler sa langue, dont les noces cachées [1] sont encore un mystère, seuls, y deviennent plns nombreux, plus brillans que dans les climats chauds. Les rochers de la Finlande, où ils abondent, paraissent de loin ornés de toutes les couleurs. L'habitant des tropiques, au contraire, favori de la nature, voit dans les vastes plaines qu'arrosent l'Amazone, le Gange et le Niger, au pied des Andes, de l'Himalaya, ou des montagnes jusqu'à nos jours presque fabuleuses de la Lune, des milliers de plantes et d'arbres couverts de fleurs décorer en tout temps ses déserts, et y étaler un luxe de végétation que le voyageur admire. Mais n'envions pas à l'Indien, à l'habitant de l'Ethiopie, ses jouissances naturelles, et la riche parure de ses fleuves et de ses forêts; chaque climat a été pourvu de beautés qui lui sont propres. N'avons-nous pas l'aspect riant des prairies, le réveil périodique de la nature aux premiers souffles du printemps, et le chant mélodieux des oiseaux? L'aspect pastoral de nos montagnes a-t-il moins de charmes que les magnifiques paysages du lac de Valentia? Sous les brumes même du nord, au milieu de ses bruyères désertes, l'homme isolé qui aime à suivre la marche d'une civilisation toujours croissante, ne peut-il pas s'approprier ce que le voyageur a découvert dans les régions lointaines, ce que le peintre a retracé dans son art imitateur, d'une nature exotique plus pompeuse, et trouver ainsi la source de mille plaisirs inconnus au vulgaire, dans l'imagination, cette faculté indéfinissable de l'âme, sans laquelle rien n'est parfait si elle n'y prête son charme, et qui fait contribuer à nos plaisirs tous les points de l'univers.

[1] Les Cryptogames.

Je venais d'éprouver l'influence de la volage et fantastique déité qui, des rives solitaires du lac Dobert, m'avait transporté dans les forêts polaires et sur les Llanos, ces steppes du midi, où le soleil épuise ses feux. Celui qui, naguères, brillait sur ma tête, descendu vers l'occident, allongeait l'ombre immense de Neouvieille sur les bois et les montagnes d'Aure ; et le froid, que les amas de neige rendent presque constant dans ces fonds, était singulièrement augmenté depuis une heure. Les nombreuses traces empreintes à la lisière des bois, me rappelèrent aussi que, suivant les pasteurs, les ours abondaient dans ce canton; et quelque débonnaires qu'ils les représentent lorsqu'on leur cède la voie, l'apparition de quelqu'un de ces terribles voisins, à l'heure où, après avoir dormi tout le jour, ils se mettent en campagne, ne m'eût été nullement agréable. Il était temps de reprendre le chemin de Barèges, dont quatre heures de marche me séparaient. J'approchais du col, lorsque l'ombre d'un aigle traversa la neige que je gravissais à pas lents. Je le perdis dans les rochers de Neouvieille, où sans-doute il avait bâti son aire inaccessible.

Sur les montagnes, les premières impressions de la fraîcheur du soir raniment singulièrement les forces, et même souvent rendent plus dispos que le matin ; avant d'acquérir toute leur souplesse, les muscles ont besoin d'un certain exercice. Je descendis très-rapidement jusqu'aux lacs; sur ces talus couverts de fragmens à vive arête, la marche se change en sauts continuels. Cette allure, où le pied lancé avec justesse occupe sans cesse la place que l'œil vient de choisir, est peu fatigante, mais exige de l'habitude, de l'agilité, et un coup-d'œil prompt et sûr. Toutes les facultés sont en action à la fois, parce que la moindre distraction y serait dangereuse. J'y trouvai deux jeunes pâtres qui pêchaient aux truites avec de petits filets en demi cercle qu'ils promenaient lestement d'une pierre à l'autre. Comment ce poisson délicat peut-il se trouver dans presque

tous les lacs des montagnes, toujours situés dans de hautes stations? La truite est certainement douée d'une force assez considérable pour vaincre tous les courans, même les chutes médiocres; mais peut-elle remonter de longues cascades comme celles d'Escoubous, où des chutes partielles ont plusieurs toises de tombée? Je ne le puis croire; leurs nageoires ne sont pas de ailes. Y auraient-elles donc été créées, ou seulement soulevées avec les eaux où elles vivaient lors de la formation des montagnes? Supposition inadmissible avec les bouleversemens et la haute température qui ont dû acco mpagner de tels événemens.

Quelle que soit l'excessive difficulté de la descente le long des cascades, où des arbrisseaux entre-croisés, des saillies en surplomb, et les jaillissemens des chutes dont on ne peut s'écarter, offrent des obstacles toujours renaissans, le botaniste ne peut passer auprès de ce site écarté, sans payer son tribut d'hommages au plus aimable des trois règnes, qui s'est plu à y accumuler ses richesses. Sur tous les ressauts des arbustes vigoureux, sous des vapeurs humides, entrelacent leurs rameaux au-dessus de plantes qui, élevées dans leur port, ombragent à leur tour leurs sœurs plus humbles et plus jolies, qu'il faut chercher dans le gazon. Ces oppositions de formes et de couleurs produisent d'agréables harmonies : là, le sureau des montagnes, mêlant ses grappes rouges à celles des groseillers, et plusieurs espèces d'alisiers, croissent au milieu des lis, des gentianes, des camomilles, des bartsies aux fleurs violettes, des saxifrages qui aiment les rochers comme les bords humides, du muguet qui y est en profusion, et d'une multitude d'autres qui charment les yeux et embaument l'air. Enfin, au bas, le sol disparaît sous le vert et l'écarlate du rhododendron.

Un des charmes de la botanique, comme de toutes les sciences qui ont la nature pour objet, c'est l'inépuisable variété des formes. Chaque végétal en offre de nouvelles, où la grace des contours est toujours unie à l'or-

ganisation la plus parfaite pour le but qu'il a à remplir, la nutrition et la reproduction. Que serait-ce si la vue pouvait embrasser à la fois tous ceux qui vivent dans les diverses régions de la terre ? Par les progrès toujours croissans des découvertes, les botanistes ont porté leurs investigations dans des pays jusqu'à nos jours inabordables. Le nombre des plantes connues est déjà très-considérable, et ce n'est sans doute qu'une faible partie de tout ce qui est répandu sur le globe. Le laborieux Wildenow, dans un immense ouvrage, vient de décrire près de 18,000 plantes phanérogames, en réunissant tout ce qui a été publié jusqu'à lui. Il y a environ 3,000 cryptogames connues; voilà donc plus 20,000 plantes observées, dont le quart à peu près croît naturellement en France. De nombreux voyageurs, zélés pour les sciences, en reculent chaque jour les bornes; et ce n'est pas trop que de porter à 8,000 celles qui existent inédites dans leurs herbiers. Si on considère maintenant que nous ne connaissons pas la plus grande partie des deux Amériques, le vaste bassin de l'Amazone, surtout, où la végétation acquiert le plus de luxe et de grandeur; le centre et l'est de l'Asie, presque tout l'intérieur de l'Afrique, de la nouvelle Hollande et des grandes îles de l'Australie, on se convaincra qu'on n'a peut-être pas découvert le tiers des plantes qui existent; ce qui en porterait le nombre total à près de cent mille. Nombre immense qui fera de la botanique un dédale inextricable.

Je suivis le cours des eaux réunies d'Escoubous et d'Aiguecluse, qui de ce point s'avancent vers le Bastan entre des rives de gazon. J'étais fatigué; mais sur ces molles pelouses mes pas étaient si faciles que je ne le sentais presque plus. J'allais lentement pour jouir des dernières heures de la journée, portant les yeux tour-à-tour sur les arrachemens granitiques de Caubère découpés en gradins réguliers, sur les murailles bigarrées de la Piquette et sur les longs tapis tendus de l'une à l'autre qu'animaient des

scènes pastorales à l'approche de la nuit. A Tournebout, où le vallon débouche sur la route de Bagnères, j'aperçus le vieil André assis près de sa porte, et regardant ses vaches descendre de Caubère. J'allai m'asseoir à côté de ce brave et laborieux montagnard, que j'estimais beaucoup depuis que j'avais connu son histoire. Repoussé d'Esterre, son village, après la mort de sa femme, par des chagrins domestiques qu'il n'avait pu dominer, et l'âme ulcérée par les mauvais traits de ceux qu'il avait le plus obligé, dans un âge avancé, il avait eu le courage et la force de se bâtir seul une grange, avec des matériaux rassemblés à grand peine du fond d'Aiguecluse et d'Escoubous, points les plus rapprochés où se voient encore quelques sapins; et de créer une bonne prairie sur un sol bouleversé par le gave et encombré de pierres et de blocs, en le nivelant et répandant dessus de la terre végétale et du gazon charriés de partout. Toutes les fois que mes courses me conduisaient de son côté, je me plaisais à causer avec ce bon vieillard dont la conduite, comme les paroles, étaient inspirées par une sagesse qu'il ne devait qu'à lui. J'étais touché de sa piété simple et toute de foi, qui lui faisait aimer une solitude, où, loin des méchans, disait-il, et ne conversant qu'avec Dieu, il avait retrouvé la paix. Tous les ans, il relisait la Bible et un volume dépareillé de l'histoire des Juifs, qu'il me montra bien usés en effet. Je le quittai, en me rappelant cette pensée forte autant que vraie de l'auteur des Nuits :

O lost to virtue, lost to manly thought,
Lost to the noble sallies of the soul,
Who think it solitude to be alone ! [1]

Un jour que j'herborisais avec un guide autour des crêtes du plan d'Aube, un tonnerre lointain et l'ouest qui se

[1] O perdus pour la vertu ; perdus pour les pensées mâles ; perdus pour les nobles élans de l'âme, ceux qui pensent qu'être seuls c'est de la solitude...... *Young*..., nuit troisième.

chargeait, nous forcèrent à la retraite. Nous dévalâmes avec tant de rapidité, appuyés sur nos bâtons, sur ses longues pentes herbues, qu'en une heure nous atteignîmes au fond le chemin du Tourmalet. Pendant ce temps l'orage avait marché; de noires brumes nous enveloppaient, et toutes les gorges tremblaient sous ses roulemens sans fin. Nous espérions gagner Barèges; mais à Tournebout les nues crévèrent, et nous obligèrent à chercher un asile dans la grange d'André. Surpris de ne pas le voir, je la parcours; et à mon appel le pieux bonhomme descend de son grenier à foin où il était à chômer la fête de Saint-Etienne, patron d'Esterre, en relisant pour la centième fois son vieux Josephe. Absorbé par sa lecture, où, disait-il, il trouvait toujours quelque chose à apprendre, à peine avait-il entendu l'orage. Après plus de vingt ans passés dans une telle solitude, j'ai su que ce respectable vieillard était mort à 87 ans.

CHAPITRE V.

PIC DU MIDI. - LAC D'ONCET. - VUE IMMENSE SUR LES PLAINES ET LES MONTAGNES. - COURSE NOCTURNE. - LEVER DU SOLEIL AU PIC. - IMPRUDENCE.

Si des observations plus exactes ont fait descendre le pic du Midi du haut rang qu'il avait long-tems usurpé, ce sera toujours le plus bel observatoire où, presque sans fatigue, les curieux puissent monter. Je me suis trouvé sur la cime à toutes les heures du jour et du matin; sous le plus brillant soleil, sous la voûte étoilée, comme au milieu des agitations de l'atmosphère. Parmi toutes ces courses j'en choisirai une où les circonstances du temps furent des plus favorables, celle que j'y fis le 20 août en partie

nombreuse. A deux heures après minuit la troupe fut en marche aux rayons de la lune, qui presque seule régnait dans le ciel. Le gave étincelant au loin, ajoutait ses sourds mugissemens aux effets d'une belle nuit, et justement au-dessus du pic l'aimable étoile qu'invoquent les amans, nous indiquait le but de notre course. Emu par cette scène poétique, je la saluai comme un présage heureux, et ainsi que le vieux chantre de Selma, je lui demandai ce qu'elle voyait dans les plaines où nos regards devaient bientôt planer :

Star of the descending night! fair is thy light in the East! thou liftest thy unshorn head from thy cloud: thy steps are stately on the hill; the stormy winds are laid; the murmurs of the torrents come from afar; what dost thou behold on the plain? [1]

Après Tournebout on passe le torrent déjà bien affaibli, pour suivre le pied de ces longues pentes herbeuses qui occupent tout le fond de la vallée, excepté au midi où les pitons inaccessibles de Caubère, de Campana et d'Espade, fendent l'air de leurs vives dentelures. Au pied des rampes du Tourmalet, on laisse le chemin de Bagnères pour prendre un petit sentier sur le gazon, dont les nombreux contours montent rapidement au nord. L'air doux de la nuit avait fait place à la fraîcheur du matin. Je sautai à bas de mon cheval impatient de fouler ces fines pelouses, et de jouir sans distraction de cette heure charmante du réveil de la nature, où les objets sans ombre et sans reliefs décidés sous les seules clartés de l'aurore, ont dans le vague de leurs formes un charme particulier. La lune pâlifiée avait perdu ses rayons, et chaque minute, en augmentant la lumière, donnait aux fleurs plus d'éclat, à la verdure plus de brillant, et faisait ressortir les nuances

[1] Étoile de la nuit à son déclin, que tu es belle sur l'azur du firmament! ta tête radieuse a secoué les nuages; tes pas sont majestueux sur la montagne; les vents des tempêtes sont endormis; rien ne trouble les murmures des torrens éloignés; belle compagne de la nuit, qu'aperçois-tu dans la plaine?

des pics ruinés du Midi. Les neiges éloignées de Santché et d'Ardiden, qui dans la nuit étaient comme des voiles blancs tendus sur le ciel, tournées vers l'Orient, se revêtaient de ces teintes légères, pures comme les hautes régions où elles sont puisées, qui sur les monts accompagnent l'aurore et disparaissent avec elle. Au-dessus des premières pentes qu'ornaient par places des milliers d'asphodèles et d'iris bleus, après un pas où le sentier borde le grand ravin qu'a creusé le *Couret* du lac d'Oncet, source du Bastan, nous atteignîmes les cabanes de *Tou*. Nos guides appelèrent les pasteurs encore enfermés, et les chiens leur répondirent de leurs bruyantes voix. J'avais là des amis ; je m'approchai pour leur serrer la main. Plus d'une fois leur cabane m'avait servi de refuge, et leur excellent lait avait réparé mes forces, lorsque mes herborisations, ou plutôt le plaisir de me retrouver dans ces paisibles campemens, me conduisaient de ce côté. Si une existence sans amertume et tranquille se trouve quelque part, qui pourrait ne pas faire pencher la balance en faveur de ces pasteurs des montagnes, dont l'âme dans une vie forcément contemplative, nourrie par les grands objets qui enserrent leurs retraites, est souvent forte et généreuse sous les seules leçons de la nature ? Que de fois sur la pierre hospitalière du pâtre à demi-sauvage qui, dans la solitude, n'a d'autre société que ses troupeaux, le ciel et les montagnes, n'ai-je pas été surpris de trouver sous une rude enveloppe des qualités intellectuelles peu communes, et des réflexions exprimées avec énergie et originalité. Dans un temps où les frottemens d'une vie sociale partout la même réduisent tout à l'uniformité, combien n'a-t-on pas à regretter dans cette race spirituelle et contemplative, de génies originaux qu'une ignorance absolue a repoussés dans leur nullité ? Combien d'Ossians dont les chants perdus pour nous, eussent été non moins poétiques que ceux inspirés de nos jours par la seule nature aux bardes nouveaux qui, sur les monts romantiques

de l'Ecosse, ont succédé au chantre de Morven? La voix de Coïla [1], le berger d'Ettrick [2], et d'autres sont des poëtes pleins de génie, qui ont quitté la charrue ou les troupeaux pour écrire des poëmes charmans où respire le plus vif enthousiasme de la nature.

Au-dessus d'une rapide montée la scène s'agrandit, et les hauteurs se reculent pour enfermer le plateau d'Oncet, où l'on voit enfin le pic majestueux élever à plus de 300 toises son cône drapé de neiges. Ce plateau avec ses pelouses inégales, ses talus toujours neigés jusqu'aux crêtes du Plan d'Aube, et son lac désert sous le pic dont il reçoit tous les éboulemens, n'a que d'alpestres décorations. Que d'êtres accourus de tous les points du globe a vus à ses côtés, depuis que Barèges existe, ce roc aplati qui près du bord sert de table. Quels repas animés on fait dans ces aimables courses où l'air vif des montagnes aiguise toutes les facultés ; où l'on jouit à la fois de ce qu'on a vu, de tout ce qu'on voit, et de ce qu'on espère voir encore. Mille sensations s'y réunissent, et la gaîté y porte tous ses fruits. Journées charmantes que j'ai passées dans les Pyrénées, vos souvenirs ne peuvent s'effacer, et de douces pensées se reporteront toujours vers des lieux où j'ai mené long-temps une vie selon mes goûts! Dans les fragmens épars je reconnus cette singulière roche de transition qui est commune dans les montagnes du Bastan, composée de veines tortillées de calcaire primitif, de cornéenne et de pétrosilex, alternant avec régularité, même de grenat en masse et dont la formation est si difficile à concevoir ; des schistes talqueux que nous retrouverons à la cime, et cette belle roche granitique à gros grains, contenant de larges plaques de mica argentin, et des prismes de tourmaline fortement pyro-électriques, qui y existe aussi confondue dans sa masse

[1] Robert Burns.

[2] Hogg.

hétérogène. Ramond l'a retrouvée dans les hauteurs de la brêche d'Allanz, près Gavarnie, et jusqu'auprès de Saint-Girons dans le prolongement du chaînon du pic du Midi, c'est-à-dire symétriquement placée au nord et au midi de l'axe granitique. Un petit sentier s'élevant d'écharpe sur un ancien éboulement, maintenant couvert d'un humus où abondent les plantes alpines, conduit au col ou *hourque* des Cinq-Ours, d'où la vue plonge sur les ramifications de la vallée de Campan, et sur le hameau d'été de Tramesaïgues, situé dans les fonds boisés d'Arises. Il ne nous restait plus qu'à escalader le cône même par sa face qui domine le lac, où la marche est facilitée par les touffes dures et piquantes de la festuque. Mais que l'on se garde des faux pas, de peur de suivre la route des pierres roulantes qui, après de terribles bonds, vont s'ensevelir dans son gouffre aussi noir que le Styx. Pendant que la petite caravane allait lentement dans la direction d'un col très-élevé, visible de la plaine entre la cime et le Plan d'Aube, je m'écartai pour reconnaître le revers oriental qui se montrait hérissé de rochers. En effet, cette partie presque verticale au-dessus d'Arises, est du plus difficile et du plus périlleux accès. Si l'on n'a cent fois éprouvé sa tête, si l'on n'a des pieds d'isard, il ne faut pas s'engager sur ces talus de roc vif où sont à peine quelques aspérités, où il faut gravir debout en s'aidant des moindres saillies au-dessus d'un précipice de 400 toises tapissé de forêts. Mais des plantes et des minéraux que la voie ordinaire n'eût point offert, viennent y dédommager de beaucoup de fatigue et de quelques dangers.

L'histoire minérale du pic du Midi exigerait un volume. Composé tout entier d'élémens divers irrégulièrement entassés, il n'est qu'un bizarre assemblage de granit et d'autres roches siliceuses, de matières cristallisées et sédimentaires, de schistes et de calcaires primitifs. Sa masse entière où tout est confus et déplacé, ne peut appartenir qu'à cette époque intermédiaire d'agitation et de boule-

versement, où les premières précipitations se confondaient avec les produits des éjaculations intérieures. J'y vis en place le granit aux cristaux de tourmaline, une espèce de schiste ardoisier ressemblant à l'ampélite ou pierre noire, et à la cime, la roche talqueuse et glanduleuse dont les couches en ruines semblaient brisées en sens divers. Ces masses si stériles en apparence n'offrent pas moins d'intérêt au botaniste : les primevères alpines, les bénoîtes, les globulaires, offrent l'éclat d'un parterre où l'on ne croyait trouver que la pierre aride ; de charmans tapis de silénés attirent les yeux par leurs petites fleurs rouges, brillant sur le vert le plus frais ; et sur une pente à peine terreuse dont la végétation s'est emparée, croît parmi d'autres familles ce gazon d'Olympe qui du sommet des monts, son pays natal, est descendu dans nos jardins. Toutes ces fleurs que soigne la main de la nature puisent la vivacité de leurs couleurs dans l'air pur des hautes régions où elles vivent, dans les rayons plus vifs de l'astre du jour dont elles reçoivent à loisir la féconde influence, et qui les voyant les premières, les frappe encore de ses dernières lueurs, alors que leurs sœurs des plaines sont depuis long-temps dans l'ombre. Je me ralliai à la troupe au col d'Aube où paraissent enfin les plaines et leurs vastes étendues, tandis que la terre se dérobant sous les pieds, laisse voir le précipice que les curieux ont nommé le vallon des isards : il n'est en effet que les chamois légers qui osent s'y hasarder. Tous à cette vue redoublent d'ardeur, et se remettent à monter sur la dernière arête en jouissant déjà des yeux. Au-dessus des aiguilles qui alimentent les sources du Bastan, se dégagent, s'exhaussent les points saillans de l'axe granitique et les sommités plus éloignées de la crête calcaire. Sur ces cimes chenues, le calme répandu dans les airs ne ressemble plus au silence morne des forêts des montagnes qu'animent rarement de doux concerts ; c'est la paix solennelle d'un temple auguste qui plaît à l'âme et semble agrandir sa sphère. A chaque pas s'é-

tend l'espace, et paraît au loin quelque nouvelle pyramide. Dans une impatience qui s'exalte, chacun s'aide, s'encourage ; et s'élançant enfin sur le dernier rocher, toute fatigue y disparaît devant la majesté du spectacle qui, sur tous les points de l'horizon, se déroule à la fois. Mais comment rendre l'impression que produit cette admirable vue par un de ces beaux jours où une vive lumière rend les objets aussi perceptibles que possible? Ce colossal observatoire qui, au premier rang des monts, porte sa tête à une élévation qu'on n'est point accoutumé d'y voir, est aussi heureusement placé pour promener la vue sur les plaines sans bornes qui occupent une moitié de l'espace, que pour observer la partie centrale de la chaîne, déployée au sud en une foule innombrable de pics chargés de neiges ou de glace, divers de formes et d'aspects.

Les basses montagnes de Bagnères, domaine des troupeaux, et la vallée de Campan avec ses fraîches bigarrures, séparées des forêts de l'Arros par une ligne de rocs blanchâtres où se montre le Lhiéris, forment un premier plan très-varié. Au-delà, ce n'est de toutes parts qu'une immense carte nuancée de couleurs, qui se dégradant toujours vont se perdre dans le vague à l'extrêmité de l'horizon. Mais de Pau à Saint-Gaudens, de Lourdes à Miélan, dans les premières plaines du Gave et de l'Adour, comme dans celle de la Garonne, les objets sont visibles et une bonne vue en suit aisément les innombrables détails. A l'extrême horizon de l'ouest, je remarquai une bande horizontale plus éclairée que tout le reste de l'atmosphère et s'effaçant vers le nord. Je pensai que cette lueur pouvait provenir de la mer qui réfléchissait plus de lumière que les terres, ses rivages étant dans le champ de la vue, puisque des dunes du Boucaut j'ai distingué le pic du Midi. A l'opposite, vers l'Espagne, le contraste est parfait : si d'un côté tout se fond et se perd dans des espaces lointains, de l'autre, où mille pics s'élancent vers le ciel, toutes les limites sont distinctes, et les formes,

les teintes prononcées; tout y est nouveau, tout y est grand. Sur cette imposante barrière, élevée entre deux peuples comme pour les séparer à jamais, plus de villes, plus de hameaux, plus de campagues fertiles parées de couleurs riantes. Excepté quelques cabanes éparses, la demeure de l'homme, dans les fonds reléguée, y reste inaperçue, et la nature grandiose, mais sévère, n'offre sur tous les points que des masses incultes, que la neige et les rocs dépouillés. Toute cette étendue bouleversée de pics et de profondeurs, stérile ou glacée, ne se présenterait que comme un désert du pôle, si l'air doux qu'on y respire et que réchauffe un soleil glorieux ne retenait l'imagination sous un ciel plus favorisé.

Dans l'amas de hauteurs chargées de neiges et de glaces qui, en face du pic, paraissent tout dominer, on distingue la cime obtuse de Neouvieille avec son glacier sur une terrasse guères moins élevée; et le pic Long, cône aigu dont les abords hérissés découragent le naturaliste qui voudrait le soumettre à ses recherches. Les lignes plus éloignées appartenant à la grande protubérance calcaire, forment la crête des hautes Pyrénées qui, dans le Mont-Perdu atteint la seconde hauteur de toute la chaîne. Ainsi que le Mont-Blanc on le voit sous la forme d'une coupole au-dessus de larges épaules éclatantes de blancheur. Presque à son niveau paraît le Cylindre, la plus haute des tours du Marboré dont les assises horizontales et les lignes rectangulaires rendent raison du nom que portent ses saillies. Dans sa masse est creusé le vaste amphithéâtre dont la fameuse cascade de 1200 pieds de chute est un des moindres traits. Sous la dernière tour est la brêche de Roland, nettement tranchée dans une longue courtine étendue au-dessus d'un glacier vers la cime du Taillon qui la flanque à l'ouest. Tout s'abaisse au port de Gavarnie pour se reporter bientôt à une élévation qui le dispute au Mont-Perdu lui-même, dans le colossal Vignemale tout drapé de glaciers; sommité vierge, la

première des Pyrénées françaises. Plus loin, tout se confond; cependant au milieu des masses qui remplissent l'intervalle entre la crête et la plaine, par-dessus les âpres montagnes de Luz, le plus puissant des contreforts de Vignemale, on reconnaît les escarpemens du pic de Gabisos qui cachent ceux de Bonnes, et le Mounné visité souvent des curieux de Cauteretz.

Dans la partie orientale, les montagnes de la vallée d'Aure s'abaissent tout-à-coup à côté de Neouvieille, et les hauteurs principales reculées de plusieurs lieues à la crête, deviennent vers la Pez et Clarbide des monts du premier ordre auxquels succède le groupe des sources de la Garonne, qui, par l'étendue de ses neiges, de ses glaces, et sa grande élévation, est le plus important de la chaîne. Le sommet dominateur de la Maladette, la première des Pyrénées, y attire les yeux par ses brillans glacis, qui couronnent tous les autres. Là sont les beautés des hautes Alpes et une cascade de 800 pieds, rivale de celle de Gavarnie, qui déverse un lac dans un autre; au-delà, le mont Vallier lève encore sa tête blanchie, et les monts bleuâtres du comté de Foix qui le dominent, se perdent derrière les hauteurs ternes de la Barousse.

Quoique le pic du Midi dépasse la limite inférieure des neiges permanentes, qui dans les Pyrénées a été reconnue être à 1250 toises, il n'en est pas couvert pendant l'été à cause de son isolément et de la rapidité de ses pentes; mais elle s'y conserve partout où le site le permet. Sa cime n'est qu'une terrasse étroite au-dessus des épouvantables escarpemens qui, au nord et à l'ouest, descendent jusqu'à sa base. De ce côté le pic a perdu beaucoup de sa masse; il n'y présente plus que des ruines que chaque printemps augmente, et des assises ébranlées, menaçantes pour les pâturages de l'Esponne qui occupent les fonds. A l'aspect de ces abîmes qu'habite *le vertige*, on recule épouvanté. Entre les deux précipices il est une arête, à la rigueur accessible, où les chasseurs de Campan s'engagent

quelquefois à la poursuite des isards. J'y trouvai une jolie plante qui eut pour moi tout le charme d'une découverte : le pavot des alpes, dont la tige si courte porte une belle fleur jaune. On y voyait encore les restes de la hutte qui servit d'asile à MM. Vidal et Reboul, lorsqu'en 1787 ils firent le beau travail du nivellement du pic du Midi au-dessus de la plaine de Tarbes; entreprise difficile qui fut couronnée du plus heureux succès, puisque de ses résultats datent les premières notions positives que l'on a sur sa mesure, et sur celle de plusieurs montagnes voisines.

Quand du haut du pic on a vu toutes les splendeurs du jour, il faut y remonter pendant la nuit, pour voir au matin la lumière naître, se développer dans les profondeurs du ciel, et le soleil se lever sur un monde étendu sous les pieds; projet dès longtemps formé avec Laboulinière, alors secrétaire-général à Tarbes, et, depuis, auteur d'un volumineux ouvrage sur les Pyrénées. Un temps favorable l'ayant amené avec son frère, quoique bien fatigué d'une course qui avait occupé ma journée entière, je partis avec eux de Barèges à onze heures, par une belle nuit sans lune, suivis de deux guides munis de lanternes. En traversant le ravin où se précipite le Lienz, le vent du torrent les éteignit à la fois. Cet accident nous eût contrariés beaucoup, si la seule clarté des étoiles n'eût suffi pour nous conduire dans un chemin assez facile jusqu'à Tou. Là, nous laissâmes nos chevaux sous la garde des pasteurs, que les cris de nos guides avaient réveillés. Dans de telles situations, où l'homme n'a rien qui puisse tenter la cupidité de ses semblables, il repose sans défiance, et des cris qui troublent son sommeil lui annonçent plutôt des amis qu'un danger quelconque. Ils furent surpris d'un projet qui leur était nouveau, mais ils l'eurent bientôt compris. Le berger des Pyrénées, doué d'une imagination vive, et plus sensible peut-être aux beautés de la nature que le froid habitant des Alpes, con-

çoit sans peine un sentiment de curiosité qui fait braver des hasards.

Lorsqu'on se trouve la nuit sur les montagnes, on est frappé de l'apparence des neiges. Les masses informes qui les portent, projetées sur un ciel obscur, sont peu distinctes, tandis que leurs blancs tapis réfléchissant le peu de lumière qui circule, sont très-visibles et semblent se rapprocher des yeux. Le mouvement de l'air, à peine sensible en bas, était devenu un vent léger sur le plateau d'Oncet, où nous circulâmes long-temps au milieu de vaches couchées, les prenant pour des blocs épars. Je le craignis pour en haut: la moindre agitation de l'air dans les vallées, devient un vent violent sur ce cône isolé, au milieu des fluctuations de l'atmosphère. Au lac, nous eûmes assez de peine à trouver le sentier qui monte à la Hourque où un peu de repos nous eût été nécessaire, après une marche aussi rapide que l'obscurité pouvait le permettre; mais le vent qui, passant par ce petit col, se précipitait dans la gorge d'Arises, était si fort, que nous ne pûmes que nous tapir pendant quelques minutes sous un bloc. Dans la montée du pic, connaissant tout le danger des chutes, suspendus à cent ou deux cents toises au-dessus d'un gouffre, il fallait redoubler d'attention et éviter les neiges de l'inclinaison desquelles nous ne pouvions juger, ainsi que les pentes de roc vif. Nous avancions donc très-péniblement et sans parler, si ce n'est pour nous avertir mutuellement des facilités ou des obstacles que chacun rencontrait. Nous atteignîmes ainsi le col d'Aube, d'où les plaines étaient disparues dans une profonde nuit. Certains alors d'être au terme de notre course même avant les premières lueurs du jour, nous ne pressâmes plus une marche que les raffales du vent d'Espagne, s'échappant maintenant sans obstacle dans le vide de l'air, incommodaient de plus en plus sur une pente rapide, où les débris amenuisés cédaient partout aux pieds. Nous connûmes que nous étions enfin parvenus à la cime lorsque nous

ne trouvâmes plus à monter, car de ce pic sourcilleux d'où mes yeux avaient été naguère éblouis par la multitude infinie d'objets qui les frappait à la fois, je n'apercevais que la nuit, les étoiles et les neiges des monts. En cherchant à voir la terre, j'aurais pu dire avec le grand poète qui a su chanter la nature....

.... Dans ce vide immense
Je ne vois que la nuit, n'entends que le silence.

Je n'avais cependant point alors l'imagination disposée à la poésie qui, quoiqu'on en dise, est plutôt fille du repos, d'un beau ciel, ou du plaisir, que des brumes du nord. Le vent déjà très-froid, rendu plus piquant par l'inaction, nous eut bientôt transis. Nous fûmes forcés de chercher quelqu'abri au-dessous des premiers rochers, malgré les précipices qu'ils couronnent; conséquence de la faute que nous avions faite de ne pas nous munir d'un surcroît de vêtemens, indispensable dans de telles circonstances. Nous eûmes le bonheur d'y trouver une cavité, où nous nous plaçâmes tous après nous être réchauffés d'un coup d'eau de vie; provision précieuse qu'il ne faut jamais oublier.

Blotti dans ce trou, serré entre mes compagnons, je songeais à la bizarrerie d'une telle position : dans ce moment de repos universel, où la nuit et le sommeil faisaient peser leur sceptre de plomb sur tout ce qui avait vie dans le monde invisible que je dominais, qui m'aurait deviné grelotant à la cime du pic du Midi? Et le chasseur de Beaudéan, parti avant les clartés de l'aube pour chercher l'isard dans ses retraites inaccessibles pour d'autres que pour lui, se doutait peu d'avoir été dès long-temps devancé sur la cime orgueilleu se qu'il s'essoufflait à gravir. Si quelque froid lecteur daigne me lire, que de fois va-t-il dire, peut-être : « Quelle folie! Que de fatigues!... et pourquoi?... » Pourquoi! âme sans enthousiasme, ne pressens-tu donc pas que je vais en être dédommagé au centuple par le spectacle sublime d'une nouvelle création, par toutes les merveilles de la terre qui dans

peu d'instans vont se développer sous mes yeux? Que de jouissances sont perdues pour celui qui peut contempler sans émotion les grandes scènes de la nature! N'a-t-il donc jamais répandu dans la solitude des larmes pleines de douceur sur ces impressions indéfinissables qui sont des merveilles dans la vie, sur tout ce qui élève la pensée, sur tout ce qui fait palpiter le cœur, celui qui rit de mes fatigues et n'en sent pas le prix? Et pour me servir des éloquentes paroles d'une femme célèbre, dont l'âme forte et poétique a trop tôt disparu du monde[1] : « Il n'a donc » jamais dans ses rêveries joui de l'air comme l'oiseau, » des ondes comme un chasseur altéré, des fleurs comme » un amant qui croit respirer encore les parfums dont sa » maîtresse est environnée? Croient-ils connaître la terre, » croient-ils avoir voyagé, ceux qui ne sont pas doués » d'une imagination enthousiaste? Leur cœur bat-il pour » l'écho des montagnes? L'air du midi les a-t-il enivrés de » sa suave langueur? Comprennent-ils la diversité des pays, » l'accent et le caractère des idiômes étrangers? Les chants » populaires et les danses nationales leur découvrent-ils les » mœurs et le génie d'une contrée? Et leur suffit-il d'une » seule sensation pour réveiller une foule de souvenirs? » La nature peut-elle être sentie par des hommes sans en- » thousiasme? Ont-ils pu lui parler de leurs froids intérêts, » de leurs misérables désirs? Que répondraient la mer et » les étoiles aux vanités étroites de chaque homme pour » chaque jour? Mais si notre âme est émue, si elle cherche » un Dieu dans l'univers, si même elle veut encore de la » gloire et de l'amour, il y a des nuages qui lui parlent, » des torrens qui se laissent interroger, et le vent dans la » bruyère semble dire quelque chose de ce qu'on aime. »

Nos yeux fixés sur l'orient guettaient ses premières lueurs. Elles parurent enfin, vers des hauteurs fort éloignées dont les contours obscurs tranchaient sur l'horizon blanchi. Je les reconnus pour la montagne Noire où est

[1] M.me de Staël.

Sorèze. A leur aspect mille souvenirs de ma jeunesse se réveillèrent ; et je saluai, le cœur ému, ces humbles cimes témoins de mes premières courses, d'où j'avais si souvent admiré les majestueuses Pyrénées. A l'approche de l'aurore, le vent du midi s'était calmé et l'air était devenu moins froid. La lumière se répandant peu à peu sur la terre, faisait sortir à chaque instant du sein des ombres de nouvelles parties de sa surface, les unes cachées sous d'immobiles vapeurs que le soleil devait dissoudre, et d'autres se montrant sans autre voile que le crépuscule.

Mais comment rendre cette foule d'images qui surgissent à la fois ? comment représenter cette scène sublime où la lumière venant animer le front de la nature, semble donner l'être à toutes ses beautés ? spectacle magnifique où l'imagination exaltée pourrait croire assister à une nouvelle création ! Quelle plume assez brillante, quel pinceau assez riche pour peindre cette atmosphère s'éclairant peu à peu, et ne laissant voir que par degrés le firmament et notre terre ? Les plaines et les montagnes sortant d'un état de confusion et d'obscurité, comme si elles se dégageaient du chaos primitif ? la lumière et les ténèbres de toutes parts confondues, opérant leur séparation à l'approche du jour ? les étoiles qui s'éteignent, les ombres qui deviennent diaphanes, et l'aurore dans son éclat, répandant enfin sur les neiges et sur les glaciers supérieurs ces teintes pures d'azur et de rose, auréole céleste dont elle ne vernit que les plus hautes sommités de la terre ? Les yeux fixés sur ces cimes privilégiées, je voulais saisir les premiers rayons du soleil, qui s'y reposent brillans, long-temps avant que les demeures des hommes soient favorisées de leur douce influence. Tout à coup les neiges de la Maladette resplendissent : portant aussitôt mes regards sur ses fiers rivaux, le Mont-Perdu et Vignemale, je pus saisir un instant fugitif où l'ombre les couvrait encore, mais qui suffit pour attester la suprématie que la science nous avait déjà révélée. Si les anciens observateurs se fussent trouvés sur le pic du

Midi au lever du soleil, il n'eût point usurpé jusqu'à nos jours un des premiers rangs des Pyrénées; ils auraient vu après ces trois monts principaux, se dorer les cimes du pic Long, de Neouvieille et d'un grand nombre d'autres sur divers points de la chaîne, avant qu'il ne vînt les éblouir de ses feux.

Il parut enfin, et nous saluâmes avec tout l'enthousiasme de ses anciens adorateurs, ce Roi du ciel qui semblait participer à la puissance du Créateur en renouvelant les merveilles du premier jour. Les mille pics des Pyrénées sont éclairés; le reste du monde repose encore sous un voile diaphane; mais la scène s'étend de plus en plus, le champ de la vue s'agrandit, et le soleil en montant à l'orient, ajoute de brillans traits à ce vaste tableau. Les fonds des hautes vallées cachés sous des vapeurs obscures, ressemblent à des gouffres entourés de berges éclatantes. Les crêtes de marbre qui dominent les forêts du l'Hieris et de la Barousse se colorent, et chaque faisceau de clartés nouvelles répand la vie sur les tapis verdoyans des bois. La lumière descend enfin sur les plaines, et y dessine les côteaux, ainsi que les vallons prolongés comme de sombres fleuves entre des rives dorées. Les villes de Pau, Tarbes, Bagnères, Montréjeau et une foule d'autres, jusqu'alors seulement distinctes par les masses de fumée qui les couvraient, renvoient à nos yeux de leurs toitures d'ardoise les premiers rayons qui les frappent. Quel changement immense venait de s'opérer! Le front de la nature était couvert d'un voile impénétrable; la terre n'existait pas pour nous; et maintenant rayonnante d'éclat et de beauté, elle se montre à nos yeux dans sa splendeur native, comme à ce premier matin où elle apparut aux regards émerveillés de notre mère commune; tableau délicieux que nous a révélé l'Homère d'Albion. Quelle main puissante a donc soulevé ce voile? ou plutôt quelle divinité a opéré ce prodige? C'est toi, glorieux soleil! toi, que tant de peuples prosternés devant ta magnificence ont salué du nom de Dieu, parce

que rien de plus grand ne les frappait sous le ciel ! toi, que tant d'hymnes sacrés ont chanté chez les nations antiques; qui échauffais le génie de leurs poètes, et qui, peut-être, n'as jamais vu tes merveilles plus dignement célébrées, que dans cette poésie inculte, mais pompeuse, que tu inspiras jadis au vieux Barde de Morven, à cet autre Homère de la Calédonie, dont les chants ont comme par miracle traversé seize siècles !

Dans une autre course nocturne, j'eus le plaisir de voir au lever du soleil un troupeau de plus de quarante isards jouer, et prendre ses innocens ébats sur un tapis de neige du côté d'Arises, sur lequel nous étions presqu'en surplomb, tandis qu'un des plus gros faisait sentinelle du haut d'un rocher. Il nous aperçut sans doute malgré que nous fussions tapis immobiles, car après deux forts râlemens, je le vis s'élancer, et toute la troupe détala en suivant une corniche où je pus les compter. Cette course ne fut pas heureuse; les nuages qui couvraient la plaine, exhaussés et vivement poussés par le vent, se précipitaient le long des pentes du midi, lorsque l'orage grondant au loin vint hâter notre retraite. Nous volions sur ces rampes sans fin; cependant nous ne pûmes arriver qu'à Tournebout, où nous nous réfugiâmes encore chez le bon vieux André. Je reviens au pic et à mes compagnons.

En descendant, je commis une imprudence qui aurait pu me devenir funeste. M'étant oublié à herboriser autour de la cime, je fus très-surpris d'apercevoir tout-en-bas la caravane, se reposant à la Hourquette. Pour regagner promptement l'espace perdu, j'eus la fatale idée de profiter d'un de ces ravins qui du haut du col d'Aube descendent directement sur le lac et sur sa plage de l'ouest; je n'avais vu que de loin leurs difficultés, et j'espérais m'en tirer. Je m'engageai donc dans le plus ouvert, dont l'abord, pelouse émaillée de fleurs, semblait m'inviter; apparence bien perfide! A peu de distance, la verdure et les fleurs disparurent, le ravin se rétrécit, et je me trouvai au haut

d'un couloir escarpé, descendant tout d'un trait jusqu'au lac, dont les eaux noires se montraient à deux cents toises sous moi. Un tel aspect eût dû m'arrêter; mais j'entendais à peine les cris de mes compagnons qui m'appelaient; me fiant d'ailleurs à mon habitude des rochers et à la solidité de mon bâton, qui dans de tels lieux est l'ancre de salut, je continuai à suivre cette voie fatale. Qu'on ne s'étonne pas de me voir attacher tant d'importance à un bâton; pour le coureur des montagnes, c'est sa troisième jambe; c'est avec lui qu'il se hasarde sans crainte dans les passages les plus dangereux, et qu'il descend avec rapidité sur les neiges et sur les pentes herbues les plus inclinées. Qu'un accident l'en prive, il perd de son courage, parce qu'il se sent privé d'une partie de ses moyens; aussi met-il ses soins à ce qu'il soit et léger et solide, parce qu'il sait que, plus d'une fois, sa vie dépendra de sa bonté. La partie haute ne fut pas très-mal aisée, et j'avançai assez lestement; mais bientôt les difficultés augmentant avec l'inclinaison, réclamèrent toute mon attention; heureusement la roche était solide, et je ne craignais pas que les saillies auxquelles je m'accrochais vinssent à me trahir. Parvenu à un gonflement, à peu près au milieu de la descente, qui me cachait le bas, je pus jouir d'un petit espace et me reposer, mais ayant jeté les yeux sur le chemin qui me restait à faire, je fus saisi d'une véritable inquiétude. Le ravin n'était plus qu'un couloir de la plus effrayante inclinaison, une cheminée à peu près verticale, et ne présentant que de loin en loin quelques aspérités émoussées même par les eaux. A la vue de cet affreux précipice, de près de cent toises de profondeur, qui eût plongé immédiatement dans le lac, si une lisière de neige, émanée de l'amas qui couvrait sa plage de l'ouest, ne se fût étendue jusqu'au pied du roc, je restai stupéfait et découragé. Je portais mes regards en haut avec douleur, mesurant de l'œil ce long ravin que j'avais descendu avec tant de fatigue, et où de plus grandes m'attendaient, si

j'étais condamné à le gravir de nouveau. Pendant ce temps la troupe avait poursuivi tranquillement sa marche, et je la voyais arrêtée sur l'autre rive, sans doute en m'attendant. Je poussai plusieurs cris qui furent entendus, car on y répondit; mais ils ne purent me découvrir, atôme collé contre un immense rocher, ne se doutant pas que je me fusse hasardé dans ces précipices. Il fallait cependant prendre un parti, et je ne pouvais me résoudre à remonter par la plus pénible des voies jusqu'au haut du col; d'ailleurs, que de temps perdu! et il pressait. Ces réflexions et le repos raniment ma résolution; je parcours de nouveau, de l'œil le plus attentif, toute l'étendue du couloir; le moindre creux, la moindre aspérité est observée pour y reconnaître quelque possibilité de descente, et sans que cet examen me convainquît, j'espérai de parvenir en bas. Je m'aventurai donc encore, et chaque pas était l'objet d'une délibération: je cherchais au-dessous de moi quelque trou, quelque arrêt solide, quelquefois à une toise de distance; j'y dirigeais ma pointe ferrée, et quand je la sentais bien sûre, m'accrochant au roc, je me laissais glisser entre lui et le bâton jusqu'à ce que mes pieds touchassent au point où il était arrêté. Là, il fallait prendre l'équilibre, se reconnaître, et délibérer de nouveau pour faire un autre pas. Qu'on se représente une telle manœuvre à cent toises au-dessus d'un réservoir obscur dont les cavités étaient prêtes à recevoir l'imprudent; aussi éprouvais-je toujours cette émotion intérieure qui naît du sentiment et de la vue d'un péril constant. Il est vrai que toutes les parties n'offraient pas les mêmes difficultés, et que le lac, en n'ajoutant rien au danger, ne faisait qu'agir sur l'imagination; les durs rochers qui le précédaient étaient bien assez.

C'est ainsi que je passai une mortelle heure, jusqu'à ce qu'étant parvenu assez bas pour juger qu'il n'y avait pas d'obstacles invincibles entre moi et la neige, mes incertitudes cruelles, mes anxiétés se calmèrent; et, redou-

blant d'efforts, je me trouvai enfin au pied du couloir, où je n'avais pas prévu que le dernier pas, sans être périlleux, serait difficile encore. Le bord de la neige, redressé en crête aiguë, était séparé du roc par une cavité de six à sept pieds de large et profonde. Il me fallut y descendre et en suivre le fond, jusqu'à ce qu'étant devenue plus étroite, je pus enfin accomplir le dernier de mes travaux et sortir de cette ornière glacée. Je m'élance donc, et je saute sur la neige avec la même joie que le naufragé qui parvient à saisir la corde de salut, et qui pour moi ne peut être comparée qu'à celle que j'éprouvai jadis, lorsqu'ayant long-temps erré sans guide et fourvoyé dans l'inextricable dédale des souterrains étendus sous Paris ; ou lorsque, perdu pendant une journée entière dans les interminables cavernes de la grotte de Sorèze, mes pas que l'espoir ne guidait plus, dirigés au hasard, me ramenèrent enfin au jour. Je n'avais plus de fatigue ; je me mis à pousser des cris et à courir vers mes compagnons dont j'étais séparé par le diamètre du lac. Cette fois ils m'aperçurent sur la neige et ne pouvaient concevoir d'où je sortais, à l'aspect des épouvantables escarpemens qui partout s'élevaient. Ils me firent part à leur tour de leurs inquiétudes qui n'étaient suspendues que par les cris que je poussais de temps à autre, sans qu'ils pussent découvrir où j'étais, la répercussion des sons par les rochers, et l'agitation de l'air en faisant varier la direction. Je réparai mes forces pendant que les guides rassemblaient les chevaux, riant le premier du piteux résultat de mon goût pour les découvertes, mais jurant *in petto* de ne plus me laisser séduire à des dehors gracieux. Que d'autres s'y sont pris après de tels sermens, et le mien n'eut guère plus d'effet.

A Tou, où nous nous arrêtâmes pour boire du lait frais, les pasteurs étaient très-inquiets de quelques vaches qui s'étaient aventurées sur une pente herbue du pic du Tourmalet, fortement inclinée au-dessus d'escarpemens.

Ils craignaient qu'en se retournant elles ne se précipitassent, ce qui n'arrive que trop souvent dans de tels lieux. Deux d'entr'eux s'étaient détachés, et nous les voyions user de toute leur agilité pour gravir vers les vaches, pendant que les autres de toute la force de leurs poumons criaient *a-râou-dé-ròo*......! pour écarter le reste du troupeau de la même route. Ne pouvant faire autre chose pour ces bonnes gens, nous nous mîmes à crier avec eux en marchant, et tous les échos d'Espade répétèrent longtemps *a-râou-dé-ròo* !!......

CHAPITRE VI.

ÉTUDE DES PLANTES. - PIC D'ERESLIDS. - PIC D'ASBLANCS. - LAC DE LHEOU. - IRIS ENTIER.

Les autres monts du Bastan, tristes et repoussans par leur nudité, auront encore de l'intérêt pour ceux qui voudront s'élever jusqu'à leur âpres cimes. Le botaniste qui a besoin de ménager ses forces pourra aller sur le Casaou d'Estibe au-dessus de Betpoey, premier gradin du Bugaret, faire une ample moisson de plantes sous-alpines; mais plus heureux celui qui dans les premiers mois d'été pourra escalader les hauteurs d'Ereslids ou d'Asblancs, parées alors de tout l'éclat du printemps. Que de plaisirs l'attendent sur ces étages supérieurs, de loin si dépouillés, alors que tous les rochers, toutes les pelouses y sont émaillées par la flore des montagnes, dont les vives nuances brillent sur un gazon que n'ont jamais souillé la poussière et les impures exhalaisons des plaines,

L'intérêt qu'offre l'étude des plantes ne consiste pas seulement dans la variété, la grace des formes et la vivacité des couleurs; mais son plus grand attrait résulte peut-

être de leur histoire physique. Quelle foule de sujets curieux présente cette aimable partie de l'histoire naturelle : la graine confiée à la terre, et son développement; les âges divers de la plante; les maladies qu'elle peut éprouver, et l'effet de ses blessures; tous les détails de son économie et de son organisation; ses racines qui paraissent avoir des appétits et des aversions; ses rameaux qui, comme elles dans la terre, puisent dans l'air les principes nutritifs; les fleurs, ornement stérile pour le vulgaire, et organe de la reproduction pour le naturaliste; les fruits, asile maternel où les semences se forment et sont protégées; les feuilles, qui sous le soleil rendent à la circulation ce gaz précieux et toujours consommé, sans lequel il n'y a ni flamme ni vie; enfin les rapports du végétal avec l'atmosphère; l'influence de la lumière qui l'excite et le ranime; ses langueurs sous la cloche où il s'étiole comme la beauté sous les lambris; ses harmonies en un mot avec tout qui l'environne. Tous ces phénomènes de la physique végétale, sujets de recherches et d'observations, laissent entrevoir tout le plaisir que promet leur étude.

Le mois de juillet est l'époque de l'année la plus favorable pour voir dans leur parure les hauteurs du Bastan. Les beaux panaches de la grande saxifrage, et les touffes rouges des primevères alpines, ornent tous les rochers. Dans les lieux humides, autour de la saxifrage aquatique et de la simple parnassie, se groupent les pédiculaires, les grassètes et les bartsies, dont les corolles pourprées contrastent avec le blanc pur des premières; et sur toutes les pentes, du milieu des arbousiers et des genièvres, qui à chaque pas répandent en l'air des nuages de pollen, au-dessus des arniques au disque doré, et des élégantes anémones, les grandes gentianes montrent de loin leurs verticilles jaunes, auprès du vérâtre, qui fier d'être la plus haute plante des montagnes, balance orgueilleusement ses longs thyrses verts. Mais la plus aimable de tout ce cortége de la flore des hauts lieux, celle qui pa-

reille à la vertu modeste, semble vouloir se dérober aux regards, ou plutôt à la beauté coquette qui ne se cache à demi que pour exciter à la chercher; c'est la rose des Pyrénées dont le vif incarnat brille sous le gazon. Si elle est la plus humble des roses, elle peut du moins le disputer en éclat à la plus belle de ses sœurs. Combien d'ailleurs n'est-elle pas dédommagée de son humilité par une faveur précieuse que la nature accorde à elle seule, par le privilége fabuleux d'être sans épines. Cette fleur charmante, qu'un axiôme de morale nous présente comme chimérique, dont le vulgaire ne parle que comme d'un être imaginaire, ne se trouve jamais en effet dans l'atmosphère épais et corrompu des plaines. C'est aux cimes des Alpes ou des Pyrénées que pour la cueillir il faut s'élever à travers mille fatigues, dans ces régions éthérées où l'on ne respire qu'un air pur, où l'âme ne se nourrit que de hautes pensées. De quels moyens la nature ne se sert-elle pas pour se dévoiler à ceux qui l'observent? et n'est ce pas une grande leçon qu'elle a voulu nous donner?

De quel plaisir fut pour moi sa première découverte! C'était sur la Piquette, non moins célèbre à Barèges par la variété de ses minéraux, que par le grand nombre de ses plantes. Par une belle matinée de juin, j'y montai avec quelques curieux. Après une station obligée à la jolie fontaine qui découle de ses premiers rochers, nous entreprîmes étourdiment d'escalader en droite ligne la montagne, là où, jusqu'à la cime, elle est d'une forte inclinaison, sans nul point de repos. De longues arêtes la partagent régulièrement en plusieurs couloirs herbeux où l'on gravit en s'aidant des mains autant que des pieds, au-dessus de précipices de plus en plus approfondis. Après un ressaut scabreux, nous nous trouvâmes à la base d'un nouveau couloir, plus large et moins rapide, dont l'aspect nous enchanta : ce ravin, depuis long-temps en repos, avait pris la forme d'un berceau de verdure où quantité de plantes étaient dans tout l'éclat de leur floraison. Les

miosotes, les petites gentianes et les centaurées ressemblaient à des saphirs sur le gazon, à côté des renoncules et des anémones blanches ou souffrées ; et les aconits, les bénoîtes, les arniques, opposaient l'or de leurs pétales au rose vif des silénés et des thimélées dont le parfum suave dominait. Mais la reine de ce parterre alpestre, c'était la rose des Pyrénées : quoiqu'à demi cachée sous l'herbe, elle y brillait parmi les autres fleurs ; les yeux se plaisaient à l'y chercher, et s'y reposaient avec charme.

C'est le seul lieu des environs de Barèges où j'aie trouvé la renoncule *thora*, petite plante remarquable en ce qu'elle n'a qu'une feuille et une fleur jaune, et par sa qualité vénéneuse dont les peuples du nord faisaient, dit-on, usage pour empoisonner leurs flèches ; mais ici la nature avait mis le remède à côté du mal, en la faisant croître auprès de l'aconit *anthora* qui, quoique vénéneux lui-même, passait pour son contre-poison, ainsi que son nom l'indique. La Piquette, faisant partie d'un chaînon de transition, premier revêtement de l'axe granitique, est la mine d'où sortent la plupart des cristaux que les montagnards vendent aux étrangers. J'y ai recueilli, outre le cristal de roche, l'amianthe, l'asbeste et la chlorite qui y sont très-communes ; l'axinite ou schorl violet, le thallite ou schorl vert, la prehnite, l'adulaire, la stilbite, les grénats noirs, rouges et blancs, et plusieurs autres espèces ; mais leurs gîtes, toujours dans les flancs de ses longues arêtes, sont très-dangereux à atteindre. J'y ai vu éprouver des impressions très-fortes de vertige, entr'autres à M. de Fayole, que j'y avais conduit, qui, couché à plat et les yeux fermés, me demandait encore de m'asseoir sur lui pour l'empêcher de rouler ; et des effets de la raréfaction de l'air qui m'étonnaient à moins de 1300 toises, tandis que les mêmes individus en étaient exempts sur d'autres points plus élevés. Le sentiment d'un péril presque constant en était sans-doute la cause ? De sa cime qui plonge sur les régions désolées d'Escoubous et d'Aiguecluse, on

a d'ailleurs les mêmes vues que de l'Ayré, excepté sur Neouvieille, dont on découvre une moins grande étendue à cause du pic d'Escoubous qui en cache une partie.

Le pic de Lavas-Blancs ou d'Asblancs qui domine Barèges au nord, d'où descendent comme du ciel ces terribles lavanges qui le menacent chaque printemps d'une destruction totale, présente aussi au curieux un champ fertile d'herborisations et une vue qui ne le cède qu'au pic du Midi. Impatient de sortir du triste ravin des bains, je montais avant le jour les étroits sentiers sans cesse effacés sur ses flancs en ruine, et je me reposais en foulant les prairies de Couratgé, à l'heure où la terre se dégage des ténèbres, et où le diligent montagnard commence à animer ces plateaux. Plus haut, les pentes sont abandonnées au parcours ; la fatigue y commence, ainsi que les plaisirs du botaniste ami des fleurs sauvages. Au bout d'une heure, on se trouve à la naissance des deux ravins qui vomissent les lavanges. Ces ornières profondes, dont est sillonnée la montagne, s'évasent en entonnoir, et c'est de là que partent les premières pelotes de neige qui, croissant dans leur chute de masse et de vîtesse, vont tout écraser au fond. Ce qui peut donner une idée de la puissance de ces terribles éboulemens tombés d'une hauteur de 300 toises, c'est la violence de l'air qu'ils chassent devant eux. La dernière fois que la maison Ducos fut détruite, on trouva des meubles et d'autres objets assez haut dans les bois, sur la pente opposée. Ainsi avant le choc même de l'avalanche, la maison avait été renversée, et ses débris dispersés comme par l'effet d'une trombe.

Dans un des vallons supérieurs, moins rempli de verdure que de pierres et de neige, était un troupeau. A sa couleur fauve, à ses formes lestes j'y distinguai un isard paissant tranquillement avec les moutons, loin des chiens et des pasteurs. Dès qu'il m'aperçut, il partit comme l'éclair. Sa course n'était qu'une suite de bonds précipités, et en peu d'instans il fut hors de vue. Une autre fois,

pendant que je m'y reposais, un vautour vint se percher sur une pointe de roc au-dessus de ma tête. Immobile et respirant à peine, je contemplai long-temps ce tyran des airs, qui ne se plaît que sur les hauteurs inhabitées, où il vient dévorer à loisir sa proie. Je vis sa tête chauve, son fort bec, ses serres redoutables, et ses grandes ailes qu'il étendait en s'épluchant au soleil. Les vautours des Pyrénées sont moins grands que les lemmer-geyers des Alpes, qui sont probablement de la même espèce, à la couleur près, que les condors des Andes; ces derniers atteignent jusqu'à onze pieds d'envergure, et paraissent avoir les mêmes mœurs. Ces terribles oiseaux, plus grands et plus forts que les aigles, n'habitent que les parties désertes des plus hautes chaînes du globe, où ceux-ci se montrent rarement. Dans les Andes le séjour habituel des condors est entre 1,600 et 3,000 toises; mais ils parcourent tous les climats, et s'élèvent à une grande hauteur dans l'atmosphère. Ce sont probablement les animaux qui peuvent à leur gré (sans être poussés de force par les courans ascendans, comme il arrive aux insectes) s'éloigner le plus de la terre, et vivre dans ces couches supérieures où l'air est prodigieusement dilaté.

A la suite de l'isard, j'atteignis les dernières roches, et bientôt je couronnai le pic lui-même. Un ciel serein m'avait fait espérer une belle vue de la plaine, mais elle était cachée sous une étendue sans bornes de vapeurs immobiles et mamelonnées; désapointement qui arrive souvent, et que rien du fond des vallées ne peut faire prévoir. L'aspect des montagnes était très beau, quoique beaucoup moins étendu que celui du pic du Midi. A l'ouest, dans un roc énorme, à ma hauteur, était la profonde coupure de Pène-Taillade, un des plus étranges passages des Pyrénées; et sous le pic, le petit lac de Lhéou, se déversant de sa haute plate-forme dans le vallon de Beaudéan, me montrait ses eaux tranquilles et les molles pedouses qui l'entourent.

Sur le petit espace de la cime où je reposais, avait poussé une touffe de l'armoise des rochers dont l'odeur aromatique est des plus suaves. C'est une des plantes que les bergers suisses appellent *génipi*, qui pour eux ont toutes les vertus. La fatigue d'une longue ascension eût suffi pour rendre le repos bien doux, et je jouissais en même temps d'un spectacle toujours beau dans son étrangeté. A demi couché près de l'armoise, j'en respirais les parfums avec un air vif et tonique, tandis que mes yeux erraient sur les pics et sur les neiges, depuis celui du Midi jusqu'aux noires murailles de la brêche, ou à la coupole aérienne du Mont-Perdu; depuis les cimes brillantes de la Garonne, visibles par l'ouverture du Tourmalet, jusqu'aux fleurons inaccessibles de Vignemale. Toutes ces masses, où le temps s'exerce sans relâche, plus ou moins élevées que mon horizon, je me les représentais comme les restes d'un long plateau, soulevé par la puissance sans limite des fluides souterrains, et dès le premier jet ébauché dans ses formes; attaqué ensuite par les météores et les eaux, qui n'ont cessé de sillonner ses flancs, d'approfondir ses vallées, et d'éguiser ses mille pics. Si je portais mes regards sur cette mer mamelonnée qui, des bornes de l'horizon s'avançait jusqu'à moi, j'étais comme un naufragé sur une côte inhospitalière et sauvage, où rien ne m'annonçait la présence, ni les secours de mes semblables; puis la face tournée vers le ciel, je m'abandonnais à une rêverie vague, où je repassais confusément cette foule d'impressions qui s'étaient succédées. Si le sentiment de ma position sur un pic sourcilleux s'affaiblissait par momens, la vue des glaces de Neouvieille, ou de la pointe du Mont-Aigu environné de vagues aériennes, ranimait mes singulières sensations, et je me plaisais à retomber de nouveau dans une méditation sans but comme sans objet défini.

Du lac de Lhéou où j'étais descendu, repassant la crête par une petite brêche à l'est, je repris le chemin du

Bastan par ce long contrefort dont la butte de Sers est le premier degré. D'un plateau herbeux où les vératres, l'ellébore des Anciens, croissent à hauteur d'homme, j'eus une rare vision : les nuages de la plaine avaient pénétré dans les vallées, et en flocons isolés rampaient dans les fonds. Le soleil s'abaissait à ma droite, et à gauche, mon ombre se projettait sur un de ces nuages, où j'aperçus un iris formant le cercle entier, excepté au point le plus près où il était interrompu par l'ombre de mon corps prolongée jusqu'au centre. Saussure en a vu un semblable du haut du Salève. Ce n'est que dans les montagnes qu'on peut voir des iris entiers; et il est rare que le soleil, l'observateur et le nuage soient dans les situations relatives nécessaires pour produire cet effet d'optique.

Je suis remonté au pic d'Asblancs par le contrefort de Sers, avec un habitué des montagnes dans des circonstances bien différentes : c'était aux premiers jours de juin, alors que tout sur les hauteurs était encombré de neiges. Ce ne fut qu'après des peines infinies pour surmonter les sourcilleux gradins qui s'y succèdent, au travers de ces neiges et de brouillards glacés, qu'à la faveur de quelques éclaircis pour nous reconnaître, nous parvinmes à nous asseoir enfin sur cette cime sans autre plaisir que celui de l'obstacle vaincu, et de la persévérance couronnée. Plus de plantes alpines, plus de doux repos à côté d'une armoise odorante, et sous un beau soleil éclairant les montagnes; un voile impénétrable en dérobait la vaste étendue. A peine par momens les nues entr'ouvertes nous laissaient voir quelques masses voisines, toutes revêtues de la livrée de l'hiver. Leurs pitons noirs au milieu des neiges, tandis que l'atmosphère roulait sur nos têtes et partout, ses vapeurs immenses, composaient un spectacle extraordinaire mais sublime. C'était comme les forces de la nature s'agitant dans le chaos pour le débrouiller. Transporté des régions qui lui sont destinées, que l'homme se sent faible dans de tels déserts abandonnés au choc des élémens. Ce-

pendant alors l'atmosphère n'était qu'en mouvement, poussée par un léger courant d'air, et les couches inférieures étaient presque calmes. Que doit-ce être lorsque les autans déchaînés assiègent ces rocs inébranlables? Lorsque le terrible sud-ouest y pousse avec fureur toutes les vapeurs de l'Océan? Il n'est pas donné à l'homme de voir de tels conflits; sa vie n'y résisterait pas. La descente fut facile et prompte sur la neige qui remplissait presque tout le vallon de Sers.

L'habitant des plaines ne peut se faire une idée des mouvemens de l'atmosphère. Les phénomènes s'y passent trop loin de lui, et les nuages lui semblent presque toujours mus par une impulsion unique; mais lorsque sur un mont élevé, on se trouve au centre de ses diverses couches, on peut juger de son excessive mobilité. Il semblait que dix vents différens règnassent à la fois, et les vapeurs circulaient dans toutes les directions comme obéissant à une agitation intérieure. Tant de causes indépendantes entr'elles, agissent sur l'atmosphère que ses fluctuations doivent varier à l'infini. Les efforts si souvent renouvelés pour prédire les phénomènes de la météorologie par l'analogie du passé, seront toujours inutiles, parce qu'ils dépendent d'élémens inappréciables dans leurs variations continuelles et très-compliquées, qui ne peuvent ainsi être soumis au calcul. Leur principale cause est dans l'action de la chaleur sur les mollécules atmosphériques; mais la zone de l'échauffement direct n'est jamais la même pendant une longue suite de siècles, la précession des équinoxes ne ramenant le soleil et la terre aux mêmes points qu'après plusieurs milliers d'années. Les variations de l'écliptique qui contribuent à faire changer cette zone, sont encore plus lentes; et en supposant qu'on eût un jour des observations assez anciennes, il faudrait, pour qu'elles fussent applicables, que la surface des terres, des mers et des montagnes, n'eût pas été modifiée dans ce laps de temps, car ce sont des élémens essentiels. D'après cela, les seules inductions que

l'on puisse raisonnablement déduire des rapports du passé à l'état actuel, se réduisent à des probabilités très-générales.



CHAPITRE VII.

PIC DE BERGONZ. - VUE DE LA HAUTE CHAINE CALCAIRE. - FOURCHE DU BRADA. - LE SOIR DU DEPART.

Le site charmant de Saint-Sauveur s'est rapidement embelli : un pont en marbre ne laisse plus regretter celui que l'orage de 1788 emporta ; d'élégantes maisons occupent la place des rochers ; sous la terrasse, un jardin anglais a remplacé une prairie nue, d'où, par un sentier dans le roc, le promeneur peut descendre au pont Gontaud, au fond de l'imposant précipice où le gave mugit. Les eaux thermales y surgissent du granit que recouvre un schiste argileux carbonné, et sont au degré tempéré. L'œil n'y est point attristé, comme à Barèges, par des maux repoussans, parce que ses eaux éminemment douces et propres aux affections nerveuses, n'y attirent que les classes supérieures qui en ont fait leur apanage, partout suivies des jouissances sociales. Mais ce n'est pas de tels plaisirs que j'étais venu chercher à Saint-Sauveur : vieil ami des montagnes, elles seules m'y avaient attiré. J'avais le projet de visiter cette belle masse de hauteurs granitiques qui séparent Luz de Cauteretz, coupée de lacs et de vallons alpestres. Des chaleurs excessives s'étant opposées à des courses aussi pénibles, je ne montai qu'au pic de Bergonz, peu élevé, mais heureusement placé pour observer la crête des Hautes-Pyrénées, et toutes les dépendances du Marboré. C'est une des promenades ordinaires des curieux qui peuvent aller à cheval jusqu'à sa cime,

en passant par Villenave, et par les hautes prairies de l'Estibe de Luz. Dédaignant cette grande route, je l'attaquai du côté de Saint-Sauveur, où les flancs de la montagne ne sont qu'un vaste arrachement à partir du sommet. Les pentes y sont rapides, mais faciles; ce n'est qu'au dessus du pas de l'Echelle, qu'elles sont inaccessibles.

Je passai le pont Gontaud, éclairé par la lune; sa pâle lumière qui ne pouvait dissiper toutes les ténèbres de ce site profond, et les roulemens du gave, au milieu de la nuit, le rendaient plus mystérieux, plus romantique encore. Sur la route de Gavarnie, je joignis des troupeaux voyageurs qui, après avoir déposé leurs toisons, regagnaient au bruit de cent clochettes les succulens pâturages de Troumouse et d'Estaubé. Egaré ensuite au milieu des petits champs et des haies de Cabanious, ce ne fut que plus haut que les indications d'un pasteur qui, avec ses moutons, bivouaquait sur la montagne, me remirent sur la bonne voie. Les lueurs de l'aube m'atteignirent enfin au taillis où sont les maigres sources du Riou-Maou, qui dans les temps d'orage devient en bas torrent irrésistible ; et au-dessus des prairies et des granges de Bué, où le sol incliné est bientôt abandonné au parcours, louvoyant sans cesse sur de longues rampes de verdure, le temps m'eût paru long, si en face des belles sommités de Saint-Sauveur, je n'eusse pu déjà en faire la reconnaissance. Sur la plus haute arète, ce petit vent d'est qui suit le soleil à son lever, devenu plus piquant, me fit trouver douce l'influence de ces rayons qui, plus tard, devaient embrâser l'atmosphère. Au revers , l'Estibe de Luz animée de ses nombreux faucheurs, et le vallon de Lise, partout ravins et éboulemens jusqu'aux crêtes du Brada et du Bugaret, arrêtent un instant les yeux au pied du mamelon qui est la cime.

Je foule rapidement un gazon tout émaillé ; les montagnes méridionales m'apparaissent, et je me trouve en vue d'un des plus intéressants tableaux des Pyrénées. Il était

cinq heures ; j'en avais mis trois à monter. Je m'assis pour dessiner la crête calcaire sur une touffe d'arbousier, à l'origine de ces longs escarpemens qui plongent jusqu'au gave dans la partie la plus sauvage de sa gorge, entre l'Echelle et Sia. Une herbe épaisse croît dans ces précipices, mais on éloigne les troupeaux de ces dangereux herbages, où même la chèvre aventureuse, au pied si sûr, n'ose se hasarder. Je n'y aperçus que quelques corneilles rasant le sol de leur vol uniforme. Du Bergonz, très-rapproché de la protubérance calcaire, on peut saisir l'ensemble et la liaison de cet immense amas, où toutes les formations sédimentaires sont confondues, et dont le Mont-Perdu, Troumouse et Vignemale sont les points culminans. Dernière cime d'un des contreforts de Neouvieille, il s'y lie par une suite de ressauts qui sont autant de monts séparés, le Brada, le Maucaperat et le Bugaret. Le premier, auquel il tient par un long col herbeux, offre une singularité de forme : deux pains de sucre élancés et d'égale hauteur, laissent entre'eux une porte gigantesque qui a reçu des pasteurs le nom de *Fourche du Brada*. Je savais que l'abord en est possible quoique très-difficile, et je formai le projet de l'atteindre.

A l'opposite paraissent dans leur ensemble les sommités du chaînon de Saint-Sauveur, appartenant à l'axe granitique. Au-dessus des bois qui couvrent ses bases, et de la zone aride qui leur succède, ce n'est que crêtes dentelées et pics drapés de neige, entremêlés d'immenses débris. Si de ces roches détachées sur le ciel la vue descend, on est frappé de la profondeur de la gorge de Praguères, où les berges riantes de Sia et d'Ayrus ressemblent à des broderies au bord des bois. Le bassin de Gèdre n'est visible qu'en partie, et au-delà d'une monotone vallée, la fameuse cascade de Gavarnie se montre au bas des masses comme un ruban vertical. A gauche, dans l'intervalle qui désigne la vallée de Héas, de larges plateaux herbeux annoncent de nouvelles régions pastorales, et la

vallée d'Estaubé qui les prolonge, laisse entrevoir un des plus beaux pâturages que recèlent les Pyrénées. Mais portons les yeux sur cette file de sourcilleux sommets qui les arrête au midi, de Troumouse, au port de Gavarnie.

Depuis les crètes de la Canaou, où le hardi contrebandier a osé se frayer un passage, jusqu'à la montagne de Héas, dont la lourde masse flanque l'entrée d'Estaubé, une suite de monts tournent au nord de grands et uniformes escarpemens, comme si quelque violente commotion en eût fait ébouler les cimes pour former ces plateaux. De la vallée d'Estaubé, cachée derrière le Coumélie, on ne voit que ses hauteurs de l'est, les pics des Agudes, du port vieux et d'Estaubé, jusqu'à la brêche du port de Pinède, ouverte au pied des murailles qui forment son cirque. Les masses du Coumélie et du Piméné sont comme la base d'un large cône dont le Mont-Perdu semble être le sommet, où deux terrasses chargées de glaciers indiqueraient seules qu'il appartient au système du Marboré. La coupole de neige qui le couronne descend à l'est en légers ressauts, et à l'opposite un large col le sépare de son rival le Cylindre, tour énorme que recouvre toujours une blanche toiture. A l'ouest s'étend cette haute plate-forme chargée de glaciers dont l'extrémité est le troisième de ces points culminans, qui vus plus distinctement d'Espagne, y ont reçu le nom de *las tres Sorellas*. L'amphithéâtre du Marboré se présente ensuite tout entier, depuis le fond du cirque, d'où la neige ne disparaît jamais, jusqu'aux tours, aux murailles et à la brêche qu'a fait l'épée merveilleuse de Rolland, avec les terrasses brillantes qui composent ses gigantesques gradins. Après la fausse brêche, la masse arrondie du Taillon, blanchie par étages, verse encore quelques glaciers dans le vallon du port, et les hauteurs plus humbles des tourelles terminent la partie visible de la crête calcaire, de cette longue suite de cimes, de neiges et de glaces qui pour le géologue ont été long-temps une inexplicable anomalie.

Un niveau fait voir que le pic de Bergonz se trouve à la hauteur du milieu de la cascade. En considérant les masses qui s'élèvent encore au-dessus, on n'est pas surpris que le Mont-Perdu le dépasse de près de 700 toises. D'après ce qui paraît de la vallée d'Estaubé, on juge que le plan de cet horizon doit passer vers son milieu, car le port de Pinède est beaucoup plus haut. On voit aussi combien celle de Gavarnie lui est inférieure, et le ressaut considérable qu'elle fait au-dessus de celle de Héas. Le Mont-Perdu long-temps regardé comme le dominateur de la chaîne entière, n'a eu qu'une suprématie usurpée d'après les derniers travaux de l'infatigable Reboul, qui donnent au pic de Nethou de la Maladette 1787 toises, et au pic oriental qui est le plus élevé de tout le système, 1837, tandis que Ramond, dans l'appréciation la plus favorable, n'en donne au Mont-Perdu que 1763 ; différence 74 toises.

Il est dans l'ordre physique le plus général, en effet, que les points culminans des chaînes se trouvent à leur centre, et la Maladette est placée à égale distance des deux mers. D'ailleurs, elle est toute granitique ; c'est la pierre angulaire de l'édifice primitif des montagnes, tandis que le Mont-Perdu et ses acolytes, où tous les produits des mers sont mêlés et confondus, ne sont que des dépôts hétérogènes, dont le soulèvement n'a eu lieu que dans des révolutions postérieures. Masses énormes qui n'ont pu être accumulées qu'au sein des mers, et soulevées par des forces d'une grande puissance, puisque tous ces débris entassés, toutes ces formations tertiaires ont pu être portés plus haut que tant de fiers sommets, jusqu'alors dominateurs, le disputer même aux premiers de la chaîne. La Maladette a donc règné dans les Pyrénées avant que Troumouse, Vignemale et le Marboré ne fussent sortis du sein des eaux pour rivaliser avec elle, et le savant astronome qui vient de nous révéler sa hauteur, n'a fait que la replacer au rang que la nature lui avait dès long-temps assigné.

De légers nuages commençaient à se former le long des montagnes; je sentis que je n'avais pas de temps à perdre pour monter à la fourche du Brada avant qu'ils ne l'enveloppassent. Elle occupe le milieu d'un grand fer à cheval formé par le Bergonz et le Brada ; et dans le berceau intermédiaire, très-enfoncé, est le pâturage de Bachevirou. Le Brada passe pour une des montagnes du canton où il est le plus dangereux de s'engager inconsidérément ; il ne faut que porter les yeux sur ses interminables pentes où le roc est souvent à nu ou à pic pour en être convaincu. J'espérais cependant pouvoir tourner la fourche et descendre du côté de Lise ou de Pragnères ; on verra combien je me trompais.

Au bas de la calotte du Bergonz, un petit rocher coupé par la route qui, de l'Estibe de Luz traverse le col pour descendre au revers, a reçu des pasteurs le nom de *Pourtaou de Bachevirou*, comme la seule voie praticable pour atteindre ce pâturage, qui est inaccessible par la gorge de Sia. Il était alors habité, et me laissait voir autour de ses cabanes et sur ses larges pelouses une foule d'animaux épars. La première moitié du chemin fut très-facile sur des buttes herbeuses de plus en plus relevées, jusqu'à un promontoire de roc vif où commence cette longue arète, qui, montant rapidement, va former la corne septentrionale visible de Luz. Là, commence aussi une marche pénible et dangereuse sur une étroite lisière de roc nu, fortement inclinée entre les murs de l'arète et le bord de précipices ouverts sur les neiges, dont la partie haute de Bachevirou était encore remplie. Plus d'une fois, dans des situations critiques, je regrettai de m'être ainsi aventuré seul, mais le but toujours plus rapproché m'interdisait la retraite, et sûr d'une tête à l'épreuve, je continuai avec ardeur.

Je touchais à la fourche, lorsqu'un roc à pic m'arrêta tout à coup ; j'avais manqué la passe : il eût fallu, dès l'abord, se diriger plus bas sous les rochers. Une pente

courte, d'une excessive rapidité, montant à une corniche située sous la pointe du nord, était la seule voie possible pour avancer. Je me décidai à l'escalader, afin d'observer de là les revers et déterminer ma marche ultérieure. La résolution eût été téméraire si j'eusse eu à choisir. J'examine froidement les lieux; je trace de l'œil mes pas, et avec de la prudence j'atteins la corniche. Quel désappointement encore! Ce n'était qu'une saillie au-dessus d'un épouvantable précipice versant dans une combe affluente de Lise, pleine de neige et de petits lacs. Tout autour, les crêtes schisteuses du Bugaret et du Maucapérat ne me laissaient voir au-dessus d'elles que le cône tronqué de Neouvieille, une partie de son glacier et la cime hérissée du pic Long. Ces aspects étaient affreux; mais sur le Marboré et les monts de l'ouest, on était amplement dédommagé. J'eus le plaisir d'y reconnaître par-dessus la montagne de Cestrède, Vignemale, le Montferrant et le glacier intermédiaire, dernières masses de la crête calcaire, visibles à plus de 40 lieues.

Si dès-long-temps mes yeux n'eussent été accoutumés à voir sans émoi les profondeurs, j'eusse reculé à l'aspect de l'abîme au-dessus duquel j'étais suspendu. De ce point isolé de trois côtés dans les airs, comme le nid d'un aigle, les fragmens que je détachais se précipitaient de saillie en saillie jusque sur les talus de neiges où ils bondissaient pour aller se perdre dans un lac à demi-glacé.

Toutes ces masses décrépites, ces rudes plans si nus de loin, n'étaient cependant pas entièrement dépouillés de vie. Il faut si peu de terre à la graine pour se développer, que la moindre fissure, la plus légère aspérité où le vent apporte de la poussière, suffit aux semences alpines pour se nourrir et croître. Des fleurs ornaient encore ces froides murailles, comme les talus jonchés de leurs débris.

Ainsi arrêté, il n'y avait d'autre parti que de revenir sur mes pas; mais si l'ascension avait été difficile, la descente offrait plus de dangers. Attentif et prudent, je

n'avançais qu'à pas très-lens sur le premier talus, et le long de l'interminable muraille que quelques anfractuosités me permirent enfin d'escalader. Elle forme la crête d'un large glacis de roc vif qui verse dans les fonds de Lise. C'est le plan des couches schisteuses soulevées qui tournent leurs escarpemens vers la crête granitique. De là, la vue plonge sur le bassin de Luz; et sur ce terrain plus praticable, cheminant sans crainte, j'atteignis promptement le col. Les masses de brouillards accrues avaient rempli l'Estibe. Je me plongeai dans ces vapeurs mobiles que leur fraîcheur me fit trouver d'abord agréables; mais bientôt elles me pénétrèrent tellement et devinrent si épaisses, que n'allant plus qu'au hasard et très-vite, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'un troupeau et près de deux grands chiens, dont heureusement je ne fus point aperçu, si peu de bruit faisaient mes pas sur la pelouse. Au-dessous de l'Estibe je retrouvai l'air libre, la lumière, et la plaine de Luz avec toutes ses graces. Sortant de ces froides brumes, la bienfaisante influence du soleil m'invita à prendre sur l'herbe rechauffée un moment de repos. Ainsi posté, je touchais aux tristes régions du nord comme aux belles contrées du midi; je sentais pour ainsi dire à la fois l'effet des deux climats, rude et pauvre d'un part, riche, doux et parfumé de l'autre; et je comprenais que des influences si opposées ne peuvent à la longue que modifier le moral comme le physique de l'homme.

Le temps que je pouvais passer dans les Pyrénées était écoulé, et tant de courses projetées avaient dû être remises à une saison plus propice. La veille du départ je voulus jouir encore d'une heure de calme au sein de ces montagnes dont je ne m'éloigne jamais sans regret. Je montai sur cette butte qui domine Saint-Sauveur et la route, où, à l'ombre d'un peuplier, près d'un courant d'eau vive, j'allais souvent goûter le frais et le repos. Les ombres du crépuscule couvraient déjà la plaine de Luz,

et le vallon si connu du Bastan. Quand après un long intervalle, on se trouve dans des lieux qui ont été les témoins d'heureux jours, on ne peut les revoir sans émotion; mais qu'elle est profonde, lorsque, près de les quitter, on sent que l'éloignement de ceux qui nous y furent chers, les a changés pour nous, et que leur plus grand intérêt ne réside plus que dans des souvenirs. Les beautés de la nature avaient cependant leur même attrait, et c'était avec plaisir que je voyais se conserver en moi des goûts qu'effacent le plus souvent les soucis de l'âge mûr.

Elles sont toujours aussi belles ces montagnes, aussi majestueuses que la première fois qu'elles se montrèrent à mes yeux ravis; mais n'est-ce pas des rapports intimes dont le cœur est la source, que les objets même inanimés tirent leur plus grand charme? et lorsqu'il est satisfait, combien ils s'embellissent de ces vives couleurs que l'imagination leur prête! Tout ce qui était devant mes yeux depuis la butte Saint-Pierre jusqu'au dôme du pic du Midi, depuis les bosquets de la Hiéladère jusqu'aux pentes nues qui voient naître le Bastan, tout me rappelait quelque événement, quelque circonstance qui avait un intérêt: des parties de plaisir ou d'aimables promenades. Il est déjà loin de moi ce jour où le premier aspect des monts fit sur mes jeunes sens une impression qui ne s'est plus effacée; et il ne se présente à mes souvenirs que dans un vague lointain, ainsi que leurs hautes sommités, lorsque de nos collines, aux derniers rayons du couchant, la neige y est visible encore au travers d'un horizon vaporeux. Ils dorment sous le pic du Midi, ce savant médecin que Barèges ne peut oublier, [1] sage penseur, ami des hommes sous des formes un peu austères, le plus ancien ami que j'eusse dans ces contrées, et sa digne compagne, sœur du naturaliste qui a gravé son nom au front des Pyrénées, en qui l'on trouvait réunies à un degré qui semble ne point appartenir aux femmes, instruction, philosophie et raison

[1] Borgella.

parfaite. D'autres, après tant d'années passées en paix dans ces beaux pays, sont dispersés maintenant, ou en butte aux coups de la fortune ; et qui sait si un jour ils pourront les voir réalisés, ces vœux tant de fois formés, de revenir au pied des Pyrénées retrouver des lieux amis et le repos ? La nuit était close, lorsque sortant comme d'un rêve pénible, je repris le chemin de Saint-Sauveur.

CHAPITRE VIII.

GROUPE DE SAINT-SAUVEUR. - LACS DE BASTEMPE. - DE LITHOUÈSE ET D'ANTAROUY.-PICS DE CESTRÈDE ET DE MALE.-COLONIE ALPESTRE. - BEAU COUP-D'OEIL SUR LA VALLÉE.

Au printemps de 1827, un temps plus favorable me permit de mettre à exécution mes projets sur le groupe peu connu qui voit Saint-Sauveur à ses pieds. Ces sommités, si imposantes de Barèges, ont toujours été négligées sans doute à cause des difficultés de leur abord. S'élevant d'un seul jet des profondeurs du gave jusqu'aux neiges éternelles, l'ascension y paraît sans repos, et nul site riant n'interrompt la sévérité de l'ensemble. A des bois impénétrables, à des pentes nues encombrées d'éboulemens, succèdent des talus neigés, et d'âpres crêtes jusqu'aux pics qui couronnent les masses. De tels lieux, presqu'inabordables, ne peuvent offrir d'attrait qu'au géologue qui étudie la structure des monts dans leurs flancs déchirés, ou à celui qui se plaît au milieu des scènes étranges où la nature terrible, menaçante, se montre aussi dans sa majesté. Mais peut-il dire connaître les Pyrénées celui qui, se traînant servilement sur les routes, n'a jamais perdu de vue les rives ombragées, la fraîche verdure, et les bois des mille vallons qui sillonnent leurs bases ?

Lithouèse et Castillon, pyramides jumelles que l'étranger qui traverse la plaine de Luz trouve si pittoresques au-dessus de Saint-Sauveur; le grand bois de la Seoube qui ceint leurs bases réunies, le pâturage alpestre qu'elles renferment entr'elles, et les lacs de leur haute région, me promettaient une course intéressante. Dès l'aube j'étais sur ces longues rampes, s'élevant d'écharpe au travers des prairies et des pentes rases que dominent les saillies granitiques de Laze et d'Aubiste, premiers gradins de la montagne. De la butte de Moura, plus haut étage des rians plateaux de Trazères et d'Aragnouet, jetons un coup-d'œil sur la gorge de Sia, où se meut toujours quelque atôme sur la route de Gavarnie, et creusée dans les entrailles des monts. Leurs masses énormes drapées de forêts, ou horriblement escarpées, et au loin les hauteurs brillantes d'Estaubé composent un tableau d'une rare grandeur. Au travers d'un taillis de hêtres, qu'on détruit chaque jour, on monte dans le vallon d'Aubiste en face du cône de Lithouèse, qui toujours grandit au-dessus de ses longues traînées de rochers et de bois. Laissant le chemin des hauteurs, un sentier me conduisit dans le fond de Sarre, où m'attendait une de ces découvertes qui charment dans les montagnes: le petit torrent de Bastempe, roulant de chute en chute dans un canal creusé sous des rochers dont les hautes parois divisées en panneaux étaient dominées par des sapins. Les rhododendrons, les alisiers blancs de fleurs qui les drapaient, suspendus sur diverses cascades, décoraient cette petite scène sauvage, dont le fracas des eaux augmentait singulièrement l'effet. Mais il fallait passer le pont pour gagner la forêt; et quel pont! D'un roc à l'autre quelque pasteur avait jeté sans les assujettir, deux bouts de sapins flexibles, et le torrent qui s'engouffrait dessous, les couvrait de ses jaillissemens. Étourdi par le bruit, ébloui par l'eau qui m'inondait, je passai cependant. En suivant ce fond jusqu'à la dernière chute dans le gave, le peintre trouverait cent études pittoresques.

Si je pus pénétrer dans le bois, ce fut grace à un canal d'irrigation coulant à pleines rives, que les habitans de Sia, avec des peines infinies, ont construit sur de rudes pentes au travers d'un impénétrable fourré ; mais la fertilité de leurs prairies était à ce prix. Je fus frappé de la beauté solitaire de cette vieille forêt où croisssaient des sapins de tous les âges : de jeunes pousses au vert tendre entouraient çà et là de rabougris tiges au terme de leur croissance, ou des troncs séculaires, non plus en pyramides élancées, mais rabougris et défigurés par les mutilations de la hache. Qui pourrait dire depuis combien de temps il se repose le bras qui leur a porté le premier coup? Quelquefois, sous l'épais treillis de leur feuillage immobile, la vue pouvait percer à peine une lugubre obscurité, et ailleurs ils laissaient passer le jour sur une forêt plus humble de plantes et d'arbustes. Les groseillers de roche et des Alpes, les spirées au panache élégant, et des buissons de roses y croissaient pêle-mêle avec les sorbiers et les sureaux, dont les grappes écarlates devaient plus tard orner ces solitudes. Dans le lieu le plus sombre la voie eût été barrée par une de ces arêtes qui descendent du sommet, si on ne l'eût escarpée pour donner passage au canal. Je m'arrêtai un instant : ces masses de roc bizarrement superposées, toutes nuancées de mousses ou d'humbles cryptogames, et se perdant haut et bas sous les sapins étagés qui avaient poussé dans leurs fissures, rendent ce site mystérieux et solennel. Immobile contre un arbre, je jouissais de cette scène silencieuse, quand je me rappelai que peu de jours avant deux petits pâtres, descendus pour boire au torrent voisin, s'y étaient rencontrés avec un ours qu'ils n'avaient reconnu, le prenant pour un loup, que lorsqu'en s'éloignant il leur eût vigoureusement lancé des cailloux de ses pattes de derrière. L'idée de me trouver en face du plus redoutable habitant de ces bois mit fin à la rêverie où je me complaisais, et je m'éloignai aussi rapidement que le permettait l'étroite et peu solide berge du canal, d'un

lieu qui me paraissait très-propre à leur servir de retraite.

Revenu sur le scabreux sentier, qui, par des ressauts sans fin, monte au plateau d'Aubiste, après le bois, je traversai, à l'aide de grosses pierres rangées par les pasteurs, le cours d'eau qui, descendu de l'Ardiden, va s'élancer sur les talus du roc, en une suite de brillantes gerbes, jusqu'au fond de Sarre, où gronde inaperçu celui de Bastempe; et au travers des roches éboulées, j'atteignis le triste plateau, où quelques vaches paissaient alors parmi les blocs une herbe courte mais succulente. Au couïla bien connu d'Ets-Esterouts, le plus bas de ceux qui sont successivement habités, à mesure que le printemps s'élève, je pris pour guide le jeune pâtre Jacques, et suivi d'un autre que la curiosité seule amenait, nous nous dirigeâmes vers ce large col visible de Luz, derrière Lithouèse, qui n'est autre que la terrasse du lac de Bastempe. Des vapeurs poussées par le vent d'Espagne commençaient à déboucher dans la vallée, et d'autres circulaient autour de nous; cependant j'espérai que les cimes en seraient dégagées. On descend dans un pli du terrain qui est la naissance du pittoresque ravin où coulent plus bas les eaux réunies d'Aubiste; mais au lieu de bruit et de torrent, un ruisseau ne faisait qu'y murmurer au milieu d'une herbe épaisse qui attire souvent les isards. Il y avait peu de jours que les pasteurs avaient failli en tuer trois en faisant rouler sur eux de gros quartiers de rocs. De là, un talus très-inégal, riche en plantes sous-alpines, conduit jusqu'au couïla de Bedous qui, peu dégradé par l'hiver, n'attendait que de légères réparations pour recevoir ses hôtes peu exigeans. Ensuite, après une rude pente où le sol est caché sous de grands débris, on se trouve sur le bord du petit lac dont la digue ne semble composée que de blocs amoncelés.

Le val de Bastempe, dans une région toute granit, est des plus âpres entre des hauteurs en ruines, et rien n'y compense ses aspects de désolation. Le lac irrégulier et

peu étendu est séparé par une étroite chaussée d'un laquet peu profond, l'un et l'autre dépourvus de truites. Les seuls habitans de leurs froides eaux sont des grenouilles grises et noires, d'une espèce différente de celles de la plaine. Il y a cependant çà et là quelques lambeaux de pelouses ; et dans le premier, une île ronde avec quelques vieux pins, qui plaît aux yeux dans ce site abandonné. J'aurais aimé à m'asseoir sur son petit tertre, que n'a peut-être jamais foulé le pied de l'homme, et jouir un moment de sa mélancolique solitude ; mais un coup-d'œil rapide fut tout ce que je pus lui donner, et la petite île déserte ne se présentera plus à ma vue. Partout ailleurs ce n'est que neiges et ruines, au pied des crêtes de Lithouèse, comme sur les pentes que domine plus fièrement le roc de Bastempe, second gradin de *Barbe-de-Bouc*, qui rivalise avec les plus hautes cimes. C'est entre ces repoussantes barrières, que le vallon se prolonge jusqu'à un col qui verse dans le haut de Cestrède. Cependant, au mois d'août, il y pousse assez d'herbe pour que les pasteurs béarnais que nous verrons bientôt, y puissent faire vivre leurs troupeaux pendant quelques jours.

Tournant le lac, nous gravissons vers Lithouèse, au milieu de froids brouillards qui nous avaient atteints, ce qui me fit craindre de n'être pas aussi heureux que je l'avais espéré. Lorsqu'une vive lumière éclaire ces montagnes sans pouvoir leur donner de la vie, et que leurs neiges se projettent sur un ciel dégagé des vapeurs terrestres, ces lieux où tout est muet, où tout est frappé d'immobilité comme par une baguette magique, inspirent même alors une sorte de tristesse ; mais lorsque les brumes les enveloppent, et que leurs épais flocons circulent lentement autour de ces aiguilles qui, debout encore auprès de tant de ruines, paraissent comme des fantômes au travers d'un voile vaporeux, il ne peut guère y avoir de site plus lugubre et plus désolé.

Au bout de demi-heure, franchissant la crête par une

petite brèche, le lac de Lithouèse plus considérable et plus enfoncé se montre sous nos pieds, à l'origine de larges pelouses toutes semées de points blancs. C'est le pâturage de Lithouèse qui descend vers la forêt, en rampant à la base du Castillon, dont la cime fourchue était au-dessous de mon niveau. Le compas semble avoir tracé les contours de ce lac dont les eaux paraissaient plus noires sous les glaçons qui flottaient à sa surface, et les tapis de neige qui venaient y plonger en regard d'affreux escarpemens. Assis sur une des saillies qui dominent cet épouvantable précipice, j'étudiais notre route ultérieure, tandis que Jacques s'amusait à faire rouler des pierres qui, après quelques sauts, faisant un bond terrible, n'étaient plus entendues que lorsque, tombant dans le lac, ou se brisant sur les rocs, elles réveillaient par leur fracas subit tous les échos de ces sauvages lieux.

Je voulais atteindre le point culminant où se réunissent les deux crêtes jumelles, afin d'avoir la vue des hauts vallons de Cestrède et des montagnes méridionales. Une seule voie se présentait pour gagner ce pic qui s'élevait à ma droite au fond de l'enceinte; c'était de suivre horizontalement le revers où j'étais, et d'aller ainsi par la ligne la plus courte. Nous délibérâmes, car il y avait sujet, Jacques n'y ayant jamais passé. Il fallait nous soutenir sur un plan des plus inclinés, embarrassé de saillies et toujours au-dessus de ces effrayantes murailles. Après avoir étudié les lieux, me confiant un peu au hasard, je me décidai à tenter cette voie périlleuse. Nous voilà donc lancés sur de rudes talus où tout est à pic et en ruine, ayant sous les yeux comme sous les pas un vide subit et un gouffre au fond, nous encourageant l'un l'autre, et nous aidant tantôt à escalader une roche, tantôt à soutenir nos pas sur un toit glissant, où plusieurs fois arrêtés, nous réussîmes toujours à trouver un passage. Après les plus pénibles efforts, nous parvînmes ainsi à dépasser la hauteur du lac, où les pentes devenant moins abruptes nous pûmes prendre un ins-

tant de repos, étonnés des mauvais pas que nous venions de franchir. De là jusqu'au sommet, il n'y avait que de la fatigue, et bientôt je pus m'y asseoir avec un plaisir qui eût été sans nuages si l'atmosphère en eût été plus dépouillée.

Le vent d'Espagne avait produit son effet ; les nues comme une armée qui envahit un pays, avaient jeté des postes sur toutes les montagnes. C'était une scène mouvante, où des vapeurs rampant sur les neiges et roulant autour des cimes qu'elles cachaient parfois, donnaient à tous les objets une apparence fantastique, que je me plaisais à voir quoique contrarié dans mes projets. Dans la nature, comme dans les institutions humaines, tout ce qui est grand, quoique sévère; tout ce qui est empreint de cet idéal qui ouvre à l'imagination une carrière indéfinie, a du charme; et je conçois qu'il est de telles situations de l'âme, où la solitude absolue et l'extrême rigidité de certains ordres monastiques pouvaient avoir de l'attrait. C'est ce que j'ai senti dans les beaux déserts des Pyrénées, comme dans les cloîtres abandonnés de la grande Chartreuse et sous ses lugubres sapins. Cependant j'eus d'assez longs éclaircis pour ne laisser aucun vide dans mes observations. Ayant dépassé l'axe granitique, je ne trouvai sur le pic que des schistes primitifs tombant en débris dans le vallon de Cestrède, ou j'aperçus sous mes pieds le petit lac d'Antarouy au milieu des maigres pelouses qui succèdent aux bois, aux granges et aux bonnes prairies de Bué. Ce vallon se divise en trois gorges parallèles, alors remplies de neige; mais la beauté des sommets dédommageait de la monotonie de leurs bases. Le pic où j'étais, soutenu par les contre-forts de Lithouèse et Castillon, sert d'appui, à son tour, à Barbe-de-Bouc, dont la belle tête me dominait, en me cachant la cime culminante de Santché. La gorge du nord, la plus facile pour passer à Lutour par Estom-Soubiran, sépare leurs bases réunies de la montagne de Cestrède, portant une double coupole; et entre

les deux autres, s'élève non moins haut le pic de Mâle ; tous énormes rochers qui rivalisent par leur élévation et l'étendue de leurs neiges avec les plus fiers des Hautes-Pyrénées. Les nues, s'ouvrant au midi, me laissèrent voir par-dessus les hauteurs herbeuses de Bué, la cascade et les assises du Marboré ; mais la brêche et ses murailles se cachaient derrière le pic de Saougué qui, profondément crevassé, menace les pâturages d'Aspet. Cette vision dura peu et fut la dernière.

Les nuages m'avaient enveloppé. Les profondeurs que je sondais sous leurs masses entr'ouvertes, comme les pics éthérés, tout avait disparu sous le plus épais des voiles. N'apercevant le sol qu'à quelques pas autour de moi, j'aurais pu me croire sur une faible butte, au milieu des plaines, plutôt qu'au sommet d'un pic ; mais j'étais loin de me faire cette illusion. Je ne pouvais oublier de quels précipices j'étais environné ; et l'idée de m'y engager au milieu des brumes me donnait quelque inquiétude, lorsque toute la lumière du soleil n'eût pas été trop pour me découvrir une route nouvelle. J'attendis vainement que les fluctuations de l'atmosphère vinssent me rouvrir le champ de la vue ; les brouillards, au contraire, s'épaississaient, et sur mon rocher me pénétraient d'une humidité glaciale. La place n'était plus tenable : il fallut partir.

J'avais remarqué un tapis de neige qui descendait dans la direction du lac ; c'est la route que nous prîmes pour éviter la seule que nous connussions. Nous étions déjà bas lorsque nous nous trouvâmes au-dessus d'escarpemens qui semblaient venir du pic que nous quittions, et un seul coup-d'œil suffit pour éloigner l'idée d'y chercher une issue. Nous voilà donc à suivre le bord fortement incliné de cette espèce de terrasse, en la sondant en vain des yeux. Comme elle tournait sensiblement à gauche, je m'aperçus avec douleur que ces murailles étaient la continuation de celles qui bordent le lac. Quel contre-temps ! lorsqu'avec un tel brouillard il était impossible de remon-

ter vers la brèche de Bastempe, par où nous étions venus.

Dans ces âpres régions les guides ne conduisent personne, et les pasteurs ne montent guère au-dessus de ces stériles rochers. Explorant toujours avec anxiété les flancs du précipice, j'arrivai sur le bord d'une profonde goûtière ouverte dans le granit par les eaux qui, de l'évasement supérieur, se dirigeaient toutes vers ce point. C'était comme une étroite cheminée au fond de laquelle j'entrevis une raillère qui devait descendre jusqu'au lac. L'aspect en était effrayant; mais d'un coup d'œil je jugeai la descente possible pour des gens déterminés à tout faire pour sortir d'une situation critique; et sans trop délibérer, je franchis le premier gradin. C'était, en effet, une voie dangereuse qui eût été impraticable sans les aspérités du roc; il nous fallut toute l'habitude des mauvais pas pour arriver en bas sans accident.

Une fois sur la raillère, je respirai en voyant sous moi le lac et un immense troupeau couvrir au-delà les pâturages. Je la franchis avec autant de plaisir que si j'eusse marché sur la pelouse, et bientôt les brouillards exhaussés me laissèrent examiner en sens inverse les escarpemens qui m'avaient tant embarrassé. Ils ne formaient en effet qu'une même ligne de murailles où la gouttière avait bien été notre voie de salut, car elle interrompait seule leur continuité. Nous fîmes le tour du lac par ses autres rives qui n'ont que des pentes faciles sur la neige ou sur l'herbe naissante, m'amusant à voir briller les truites dans ses eaux limpides. Lithouèse était occupé alors par une colonie entière : le nombre des moutons y était si considérable, qu'on les avait divisés en trois ramades [1], dont celle-ci était d'un millier de têtes.

Nous avions quitté le climat du nord; l'air s'était adouci, et les brumes glaciales ne formaient plus qu'un vaste et utile parasol au-dessus de nos têtes. Nous descendions par un sentier commode à la base escarpée du

[1] Troupeaux nombreux.

Castillon, où était répandue la seconde ramade, et dans un fond à gauche plusieurs parcs accolés à deux ou trois couïlas, composaient le chef-lieu de la colonie. Quelques femmes seules y circulaient, ménagères de ces alpestres demeures : tous les animaux à deux pieds, ou portant laine, poil ou cornes, étant alors sur la montagne. La troisième, était éparse au bas du pic de Lithouèse, sous la garde d'un grand nombre de chiens, que j'aperçus en vedette au bord de la forêt, surveillant l'ennemi qui eût pu en déboucher à l'improviste. Parvenu sous les rochers du Castillon, j'en tournai la base à l'origine de cette pente très-rapide, qui descend d'un seul jet jusqu'au fond de Trimbareille. Après tant de pelouses rases, je fus émerveillé du nombre et de la beauté des fleurs qui émaillaient ces talus si inclinés que les troupeaux n'y viennent pas. Les aconits, les lis, les fritillaires, les grandes renoncules et une foule d'autres, parmi le rhododendron, me rappelèrent les parterres alpins de Péguère, et d'Artigue-Déline. Mais la beauté du point de vue y distrait bientôt de ces richesses botaniques.

Ainsi perché dans la direction générale de la vallée, elle m'apparaissait presque toute entière, depuis les hauteurs de Lourde, jusqu'à Troumouse et Gavarnie. Dans cette longue ligne, étaient en vue à la fois la plaine boisée d'Argelès, la gorge de Pierrefitte, le bassin de Luz, et le sombre pas de l'Echelle ; à mes pieds, sous des pentes de bois ou de pelouse, le bassin plus rétréci de Pragnères, le sauvage vallon qui monte à Neouvieille, et les riantes berges de Sia, de Trimbareille et d'Ayrus; enfin, à ma droite, la petite plaine où sont éparses les habitations de Gèdre, le triste vallon de Héas et ses verdoyans plateaux, l'entrée d'Estaubé avec ses roches colossales, les bons pâtis du Coumélie, le fond où le chaos étonne le voyageur, et enfin les sommités dominatrices de ces hautes régions. Quelle admirable situation pour un belvedère!

Nous descendons sur les couïlas de Castillon, où le

talus général s'adoucit un moment auprès de cette saillie, qui de Luz semble un bloc arrêté dans sa chute. Vue de près, c'est une masse de schiste en place, de cinq à six toises de hauteur, traversée de fissures où un homme pourrait entrer. A son pied passe un rapide courant, qui, descendu d'une grande hauteur, brille sur les pentes herbeuses jusqu'aux premières prairies de Sia. Ce canal d'irrigation, dont la prise d'eau est au lac d'Antarouy, est un grand ouvrage des montagnards, par son long cours et toutes les difficultés qu'il a fallu surmonter pour le maintenir à mi-côte sur des rampes toujours rapides ou escarpées. Du haut de la roche isolée, faisant jouer ma lunette, j'étendis beaucoup le champ de mes découvertes. C'est ainsi que j'aperçus une caravane de curieux entrer dans l'auberge de Gèdre, tandis qu'une autre cheminait lentement dans la profondeur de Pragnères. En face, sur les plus hautes pentes du Brada, était un troupeau espagnol qui ne redoutait pas les précipices de cette dangereuse montagne, et sur le plateau du Coumélie, les tortueuses files d'un troupeau voyageur qui se rendait à Estaubé. Sur la lisière du bois, où parmi les sapins sont de jolies retraites, je trouvai une masse de roc qui, brisée dans sa chute, avait pris la forme d'un énorme canon posté sur son affut.

Il est remarquable combien les quatre régions que l'on distingue sur les montagnes sont nettement tracées sur la ligne que je parcourais. Je les indique en sens inverse :

1° A Sia et Trimbareille : les champs, les prairies, les habitations. Sites rians et fertiles ; climat chaud.

2° Sur la base commune aux deux pics, bois de hêtres puis de sapins bien tranchés. Sites agrestes des forêts ; climat tempéré.

3° Les deux pics s'écartent ; ce n'est plus que pelouses d'une nudité absolue. Scènes pastorales ; climat très-frais.

4° Enfin, au-dessus du lac, neiges, ruines, crêtes et cimes déchirées. Sites désolés ; région inanimée ; climat glacé.

Ici mon compagnon Jacques me quitta pour regagner son couïla, en traversant la forêt par la voie du canal que j'avais vu le matin; et moi, une longue descente de butte en butte, sur des pelouses très-glissantes jusqu'au dessus de l'escarpement qui menace la route au pont d'Ets Douroucats, et au travers des champêtres héritages de Sia, me conduisit au fond de la vallée, où après quinze heures de marche, je pris quelque repos à la fontaine du vieux pont.

CHAPITRE IX.

SCÈNE DE CHALET.-PICS D'ARDIDEN, DE CANDEMIL ET DE SANTCHÉ.- RÉGION DE GRANIT. - LACS D'ARDIDEN.

Un ciel sans nuages m'était nécessaire pour l'ascension que je méditais sur les plus hautes cimes du groupe dont je n'avais reconnu que la partie méridionale. Dès que j'en fus assuré, je repris le chemin du couïla d'Ets-Esterouts, et avec l'air frais du matin je ne mis que deux heures pour faire cette rude montée qui serait accablante sous le soleil. Les pasteurs déjeûnaient dans la cabane, assis en cercle sur leurs capes; mais je n'y trouvai plus Rose, la plus avenante des laitières de Saint-Sauveur. Elle y avait été remplacée par sa sœur Pauline qui faisait de longs séjours à la montagne, tandis que Rose, non pas plus fraîche, mais bien plus jolie, n'y faisait que de courtes apparitions. La nourriture de ces pâtres et leur manière d'en user portaient non moins que leur demeure le cachet du pays : du pain de seigle, d'orge ou d'avoine et du laitage la composent d'ordinaire, variée seulement par une bouillie faite avec de la farine de maïs et du lait qu'ils nomment pâte. Chacun tenait d'une main son morceau de pain, et de l'autre un

cubat[1] plein, et nul n'oubliait d'arroser chaque bouchée de ce dur pain d'une gorgée de lait, ce qui interrompait souvent la conversation lorsque tous les cubats étaient en l'air. Jacques endossa joyeusement la boite de fer-blanc, et après avoir reçu les avis de ses camarades, je suivis mon jeune guide qui prit son chemin droit au sommet du vallon d'Aubiste.

Après deux autres heures d'une monotone ascension sur des pentes herbeuses semées de fragmens de granit, j'atteignis un plateau mamelonné qui forme la limite entre les cantons d'Aubiste et de Candemil et où commençaient les neiges. Je fus surpris d'un brusque mouvement en arrière que fit Jacques : il venait d'apercevoir une de ces vipères qu'on trouve très-haut dans ces montagnes, notamment au pic de Sardey, et dont il m'assura que la morsure était mortelle. Déjà le Bergonz et le Brada étaient au-dessous de mon niveau, et la fourche qui les commande se confondait avec les pointes du Bugaret. Au premier coup d'œil jeté sur la région de neige qui s'ouvrait devant moi, je fus frappé de la grandeur des cimes qui l'entourent. Nous entrions dans cette zone glacée où la terre condamnée à l'infertilité ne se dépouille jamais entièrement de la livrée des hivers. Rien de beau comme ces masses hardies lorsqu'elles s'élancent vers un ciel d'azur; rien de brillant comme ces vastes neiges étincelant sous le soleil; mais bientôt on sent que ce n'est qu'un désert, car rien ne s'y meut; rien de ce qui a vie n'y frappe les regards, pas même un brin d'herbe; partout la neige ou le granit stérile.

Sous le plateau un petit bassin, dont l'eau était noire à côté des murs glacés qui l'enveloppaient, est la source du torrent d'Aubiste. De là part un large vallon de neige rampant jusqu'à des crêtes d'un granit rougeâtre qui, à leurs revers, dominent Lutour, d'où se détournant au midi, il monte à la cime de Santché. Les hauteurs laté-

[1] Petit vase fait d'un morceau de bois creusé.

rales sont du plus grand caractère : à gauche, le Cavalier, ainsi nommé de la forme d'un bloc qui le couronne, qui du chemin de Sia ressemble à une citadelle avec ses tours et ses remparts ; à droite, le pic d'Ardiden, énorme pyramide du dessin le plus fier. En mesurant de l'œil cette pointe qui fend l'air, et ses flancs fracturés, j'aurais désespéré de l'atteindre, si Jacques ne m'eût assuré qu'il y était monté, quoiqu'il ne fût pas bien sûr de sa route. Franchissant donc le Couret, nous commençâmes à gravir le pic sur la neige, sur des éboulemens où le soleil nous brûlait de ses rayons réverbérés par tant de surfaces blanches. Nous n'eûmes un peu d'air du nord qu'au pied immédiat du pic, là où naissent les crêtes d'Aubiste et l'autre berceau qui descend directement sur Saint-Sauveur. L'ascension, jusqu'alors seulement pénible, devint dangereuse sur les fragmens détachés de la masse qui, se soutenant les uns les autres, couvrent les flancs de la pyramide, en attendant qu'ils en soient précipités. Rampant avec effort sur toutes ces ruines, au-dessus des escarpemens qui d'en bas m'avaient effrayé, il fallait escalader avec des risques réels, de gros quartiers glissans par fois en équilibre. Nous parvînmes à en précipiter un des moindres : si c'eût été la nuit, on eût aperçu de vives étincelles ; car nous sentîmes une forte odeur de pierre à fusil, et le fracas fut si grand que nous n'osâmes réitérer, de peur d'ébranler tous ces fragmens, et de faire avec eux la plus épouvantable des chutes. Tout-à-coup je me trouvai au pied d'un mur, et au bord d'une coupure qui plongeant sur la combe de Candemil, me fit la même impression que lorsque du haut d'un clocher on regarde la terre. Toute voie ainsi fermée, il fallut rétrograder ; nous réussîmes cependant à tourner le pic, et sur le revers du nord nous fûmes heureux de trouver une pente de neige et de débris, qui nous conduisit enfin à la cime.

Lorsqu'on atteint de hautes sommités, surtout des granitiques, on est surpris de n'y trouver que des débris

qu'on pourrait croire y être tombés de plus haut. Les montagnes de granit, formées des plus durs élémens, sont celles qui s'abaissent le plus vite, parce que les agens atmosphériques divisent en petites masses les grands feuillets dont elles paraissent composées ; tandis que les schisteuses ne se détruisent que par parcelles, et que les calcaires les moins dures, bâties par assises régulières, ne sentent que très-légèrement la main du temps. Ainsi les premières sont maintenant bien au-dessous de leur hauteur primitive, que Darcet croyait avoir été double, ce qui n'étonne point quand on pense aux immenses alluvions composées de débris primitifs long-temps le jouet des eaux que l'on trouve partout.

Toute réflexion géologique cessa, lorsqu'arrivé sur le plus haut des fragmens pointus qui sont la cime, le vaste tableau des montagnes se déroula devant moi ; mais peiné de voir qu'au sud-ouest j'étais dominé par la calotte du Candemil et par le long toit de Santché, j'appelle Jacques pour me suivre au Candemil. Descendant l'arète qui prolonge le pic à l'ouest, bientôt mon ardeur dut se calmer en voyant le roc me manquer tout-à-coup, et ne se représenter que très-bas sous la forme d'une ligne d'aiguilles formant la liaison entre les deux pics, qui me firent penser aux terribles piques sur lesquelles le baron des Adrets faisait sauter les malheureux qui tombaient dans ses mains. Je découvris alors, du haut de ma terrasse, les trois lacs d'Ardiden, au milieu d'une vaste combe de neige, origine du vallon qui débouche à Sassis, aussi âpre et aussi nu que tous ceux qui descendent de cette région. Une douzaine d'isards que nous fîmes déguerpir, la traversèrent et gagnèrent à grand peine une brêche dans les crêtes de Lutour. La glace qui couvrait encore ces lacs, cassée sur les bords aux premiers dégels, laissait percer l'eau qui dessinait leurs contours par un joli sillon d'aiguemarine. Ainsi, désappointé, je retournai au pic: J'avais employé cinq heures et demie d'une marche forcée

pour l'atteindre, sans compter l'heure passée au couïla; je ne crois pas qu'on puisse y parvenir en moins de temps.

Du côté de l'ouest, par-dessus la crête sourcilleuse qui unit Perraute à Candemil, peut être le Rioné de Lutour, je reconnus le Mounné, les pyramides du Gabisos, quelques hauteurs de Bonnes, et bien bas la cime de Péguère, qui, de Cauteretz, semble percer le ciel; ce qui me donna la mesure de ma hauteur. Comme elles me paraissaient humbles aussi, toutes ces montagnes qui, pour le jardin d'Argelez, sont une ceinture de pâtis et de rochers. Quant à la plaine, un parasol sans fin de vapeurs la protégeait contre les feux du soleil, et la voilait pour moi. Le val du Bastan et ses cimes dépouillées fuyaient à l'est vers le pic du Midi; et, avec ma lunette, j'aperçevais les promeneurs dans la rue de Barèges, d'où tant de fois j'avais lorgné l'Ardiden. En face, j'avais Neouvieille, et tous les pitons qui couronnent les masses jusqu'à la vallée de Héas, vue dans toute sa longueur, où je me plus à retrouver sa modeste chapelle, infiniment petit au milieu de colosses; et plus encore, à reconnaître le cirque verdoyant qui la termine, cerné de neiges et d'un cercle de sommets auxquels préside Troumouse.

En deçà, je voyais ces pâturages se prolonger au pied des monts escarpés de Héas qui sont la haute chaîne, jusqu'à l'entrée du val d'Estaubé, formant ainsi un espace très-étendu, peuplé pendant l'été de miriades de moutons. Le Coumélie et le Piméné me cachaient en partie les monts de Pinède et d'Estaubé; mais au-dessus, l'Astazou, le Cylindre et le Mont-Perdu, très-rapprochés, se montraient superbes avec leurs toits de neige et leurs étages de glaciers. L'angle de la plate-forme était visiblement après ces deux derniers le point le plus saillant du Marboré.

Plus près de moi, le lac de Bastempe, dans son cadre sauvage, était comme un miroir terni; et sous mes pieds, le vallon de neige, tournant à angle droit vers le midi,

au point où le lac de Badet gisait encore invisible, montait d'une pente égale jusqu'à la large cime de Santché qui, comme la Maladette, porte au-dessus de ses brillans talus une couronne de rochers. A sa gauche, la tête conique de Barbe-de-Bouc a plus de majesté que sa masse écrasée ; et ces deux cimes sont avec Candemil, Cestrède et Mâle, les points les plus élevés du groupe que Santché paraît dominer. Son ascension qui offrirait ainsi de l'intérêt, ne serait qu'une longue route sans difficultés réelles sur une telle rampe, pourvu que les neiges fussent bonnes. Pourquoi ces montagnes sont-elles ainsi négligées des observateurs qui pourraient y étudier la physionomie, l'ordonnance et le mode de destruction des formations granitiques dont le trait principal est d'offrir un système de points saillans liés entre eux par des crêtes inaccessibles, peu inférieures ?

J'appelai Jacques qui dormait au soleil, et nous partîmes en profitant, pour descendre, de tous les tapis neigés du nord qui nous facilitèrent la partie du chemin la plus pénible. En moins de deux heures nous fûmes au couïla où je me reposai long-temps. Les nuages qui toute la journée avaient rampé dans les fonds s'étant dissipés, la soirée fut superbe. Je descendis lentement dans l'ombre dont la fraîcheur fortifiante ne me laissait plus qu'à peine sentir la fatigue, jouissant de l'extrême pureté de l'air, de la beauté des montagnes dont les ombres allongées variaient les aspects, et des sites romantiques de la forêt de Lithonèse où se reposaient mes yeux fatigués de l'éclat des hauteurs.

CHAPITRE X.

PAS DE L'ECHELLE. - PÉLERINS. - PONT DE SIA. - GORGE DE HÉAS. - SOLENNITÉS MONTAGNARDES. - SOIR A GÈDRE.

On doit choisir pour visiter Héas l'époque du pélerinage à la chapelle de Notre-Dame, qui est en haute vénération chez tous les montagnards. Le 15 août et le 8 septembre, de nombreux pélerins, partis de plusieurs lieues à la ronde, se réunissent dans la vallée reculée et sauvage que la Madone a choisie pour sa retraite, et dès le 13 nous les voyions passer en troupe à Barèges, chacun portant ses provisions et chantant à pleine voix des cantiques. Le projet fut aussitôt formé de nous joindre à la foule dévote qui allait puiser à cette source intarissable d'indulgences ; la gaîté préside toujours à ces aimables parties, et nous descendîmes à Luz pleins d'espoir de sensations nouvelles.

Nous voilà sur la grande route d'Espagne, chemin étroit et rocailleux, non moins fréquenté par le curieux que par le pélerin, en face de Saint-Sauveur, de ses élégantes demeures et de ses sites romantiques. M. Duperreux en a fait un joli tableau. Le chemin est bordé de haies et de noyers qui laissent voir en bas les eaux brillantes du torrent, et quelques lopins d'une fraîche verdure ; ce sont les derniers jusqu'à Sia. Un tas de pierrailles annonce les ravages du Riou-Maou dont le minéralogiste visitait les rochers pour y chercher la zéolithe et le nickel, avant que les débris d'une carrière ne les eussent couverts. La gorge se resserre entre des masses exhaussées ; ce n'est plus qu'une vaste tranchée où mugit au fond le torrent redoutable qui s'y est creusé un abîme. On se croirait encore

dans la gorge de Pierrefitte en ne voyant de toutes parts que des pentes à peu près verticales, des escarpemens que peu de verdure décore, et de sombres murailles où les saxifrages, les nerpruns et les alisiers se balancent au-dessus des eaux grondantes, sans craindre qu'une main téméraire vienne les dépouiller de leur parure.

Le Bergonz, d'un tout autre aspect que du côté de Luz, où toutes ses formes sont douces et verdoyantes, est au pas de l'Échelle repoussant et inaccessible. Ce fameux défilé ne pouvait être autrefois franchi qu'en escaladant les périlleux rochers d'où il tirait son nom. Le nouveau chemin construit au-dessus de l'ancien sentier qui n'y est pas entièrement effacé, n'est qu'une voie étroite à grand'peine ouverte dans des cornéennes ou des schistes siliceux, sur une longueur de 200 mètres. Du haut de cette corniche, où la roche est en surplomb, rien ne sauve à l'œil les profondeurs où mugissent des eaux noires sous les murs qui les encaissent. A l'entrée du passage on ne voit plus que la place de l'inscription que Saint-Amans et Dussaulx y avaient fait poser à la demande des habitans, en mémoire des travaux hardis qu'ils venaient d'exécuter. Qui croirait que la tourmente révolutionnaire a détruit au fond de ces montagnes, jusqu'au simple monument destiné à rappeler une entreprise aussi utile pour une population de pasteurs dont c'est la seule voie. Je la rapporte telle qu'elle y était gravée sur une table de marbre :

CONTEMPLE
ICI
D'UNE AME FERME ET D'UN ŒIL ASSURÉ,
DEPUIS LE SOMMET DE CES MONTS SOURCILLEUX
JUSQU'AU FOND DE L'ABIME,
LES PRODIGES DE L'ART
ET CEUX DE LA FORTE NATURE.
ADOUCI PAR L'INDUSTRIE HUMAINE,
LE FIER GÉNIE DE CES MONTAGNES
DÉFEND
D'Y TREMBLER DÉSORMAIS.

Ces rocs sombres dont les saillies fracturées menacent la tête, et le torrent fougueux qui gronde dans l'abîme ; cette gorge âpre, déserte et les monts sauvages qui la compriment de si haut, tout porte dans l'âme une invincible émotion, et l'on se hâte de passer. Après l'échelle est un écho, bien connu des curieux, formé par un mur de schistes de la rive opposée qui répercute nettement les sons. Que de noms n'a-t-il pas oubliés ?

Depuis long-temps nous marchions avec une longue file de pélerins du Lavédan. Leurs habits de fête, les capulets rouges des femmes, leur mouvement et leur grosse gaîté formaient une scène animée qui faisait ressortir davantage la morne sévérité des lieux ; mais l'harmonie se rétablissait, lorsque de fortes voix venaient à entonner le vieux cantique des pélerins de Saint-Jacques, auquel d'autres répondaient dans l'éloignement. En voici un couplet qui donnera l'idée du reste, et il y en a beaucoup :

Quand nous fûmes au pont qui tremble,
Hélas ! mon Dieu !
Nous ne trouvâmes point d'église
Pour prier Dieu ;
Les Huguenots l'avaient détruite
En grand malice ;
C'est en dépit de Jésus-Christ,
Et de la Vierge Marie.

Qu'on ne repousse pas avec dédain les idées, les paroles triviales, mais naïves, de ce long cantique qui porte le cachet du temps où il fut fait peut-être en cheminant. Il ne s'agit ici ni de goût ni de style, et les règles ordinaires seraient en défaut ; ce n'est que dans son pays natal, sur la route de Héas, ou de Compostelle, dans quelque vallée aussi morne, aussi imposante que celle de l'Echelle, et chanté sur un ton monotone par une centaine de voix rauques ou aiguës, qu'il faut entendre cette production d'un dévot pélerin, qui sans doute ne savait pas lire ; et seulement alors on pourra juger si elle est en rapport avec la scène et les acteurs.

Quelques maisons éparses sur l'autre rive, et des arbres touffus sur la profonde fissure où coule le gave, annoncent le hameau de Sia. Des pélerins se reposaient auprès de la fontaine et sur le vieux pont, qui n'était qu'une arche en ruine sans parapets et toute drapée de lierre, avant qu'on ne le surmontât d'un second pont en bois. On ne se hasardait qu'avec crainte sur un aussi frêle édifice dont un torrent furieux ne se lasse pas de sapper les fondemens; mais si l'on veut jouir de l'effrayante beauté des lieux, il faut descendre en aval sur quelque saillie des rochers, poste périlleux où la tête la plus ferme ne peut se croire en sûreté au-dessus des eaux qui tourbillonnent et mugissent en bas. Ce pont démantelé, et ses draperies de lierre servant de cadre à une cascade, précédée d'un glacis, où grâce au précipice, se sont conservés de beaux lis; ces tilleuls, ces alisiers suspendus, toujours en mouvement, humectés par les vapeurs du torrent; et le sentiment de la profondeur où l'on se trouve, lorsque les regards se portent sur de noires cimes élancées vers le ciel; tout concourt à rendre le site aussi majestueux que pittoresque. Outre les lis des Pyrénées et martagon, on trouve sur cette route la belladonne, dont la couleur livide trahit les qualités vénéneuses qui ont du rapport avec celles de l'opium.

L'espace s'élargit au hameau de Praguère, à la rencontre du vallon désert qui monte aux glaces de Neouvieille et du pic Long, et jusqu'à Gèdre la vallée plus ouverte revêt une livrée moins sévère. La route circulant non loin du gave, entre des buis ou des ormeaux à larges feuilles, n'inspire plus l'effroi, et les prairies peuplées d'ayrus et de trimbareille récréent les yeux. Avant Sarre-de-Ben, groupe de maisons sur une saillie où l'air est toujours vif, de hautes masses neigées se projettent au midi sur le ciel. C'est le Marboré et ses tours, la brèche et ses murailles couronnant un glacier, alpestre apparition qui ne dure qu'un instant, mais qui a suffi pour donner l'idée

de monts d'un autre ordre où la règle et le niveau semblent avoir présidé. On touche à Gèdre ; son bassin s'ouvre à la réunion de la vallée de Héas, et ses champs de gravier rappellent encore les ravages de 1788. Au lieu de descendre au village, tout bruyant alors du concours des pélerins, nous prîmes à gauche le petit chemin de Gèdre-Dessus qui, tracé à mi-côte conduit à la sainte chapelle.

A l'ombre des ormeaux et des érables nous circulions sur des pentes adoucies au milieu des prairies, des champs et des maisons, et en bas une ligne d'arbres désignait la tranchée où le gave de Héas coule long-temps sous un berceau de verdure avant de déboucher à la grotte de Gèdre. Ces sites champêtres durent trop peu ; un frêle pont jeté sur le torrent, qui des hauteurs de Cambièle descend avec bruit le long d'un ravin triste et dépouillé, comme tout ce qui frappera les yeux désormais, en forme la limite. A chaque pas dans les montagnes on rencontre de tels contrastes : les neiges et le roc stérile sont à deux pas de la plus belle végétation, et des scènes pastorales, attrayantes par leur aménité, ont pour avenue des ruines et des bouleversemens.

Une gorge sauvage a remplacé ces rians talus. Nulle part un pré, un arbre pour reposer les yeux de la réverbération des roches ou des surfaces arides, et le tumulte du gave est le seul signe de vie qu'y donne la nature. Long-temps on chemine en face des escarpemens du granit à bandes sur lequel repose la masse calcaire du Coumélie, sur un sentier à peine tracé contre les rapides éboumens qui détruisent la base du Cambelong, d'où le moindre faux pas conduirait par la ligne la plus courte dans le torrent qui menace en bas.

Le pélerin haletant, qui comme nous rampe sur ces affreux chemins, convaincu que les faveurs célestes ne s'obtiennent que par de rudes épreuves, mériterait par cela seul les indulgences qu'il va chercher à Héas. Mais qui

croirait que ce repoussant boyau fût l'avenue d'une des plus belles parties des Pyrénées : les plateaux de Troumouse où s'égarent des troupeaux à milliers, le magnifique amphithéâtre qui les entoure, et les alpestres solitudes d'Estaubé ? Vis-à-vis du ressaut qui précède ce dernier vallon, on voit son gave, jusqu'alors si paisible sur les pelouses qu'il arrose, se précipiter sur les flancs tout fracturés d'une masse granitique qui disparaît aussitôt sous les montagnes méridionales, partie de cette vaste protubérance qui supporte le système entier du Marboré.

A la cime d'un grand éboulement de ce même granit à bandes, que nous gravissions sous un soleil ardent, est un grand bloc isolé de forme cubique, alors couronné de dévots qui l'écornaient à l'envi. C'est le *caillou de la Raillé*, le caillou par excellence, qui joue un grand rôle dans la légende de Notre-Dame de Héas. C'est sur lui que se posa la sainte image lorsqu'elle choisit ce triste lieu pour sa demeure, et elle y resta jusqu'à ce que les pasteurs, touchés de la voir sans abri, lui eurent bâti plus loin une chapelle. Dès ce moment l'heureux caillou fut doué de propriétés miraculeuses, et le moindre de ses fragmens est un talisman préservateur. La masse, qui diminue ainsi tous les ans, est d'un tel volume que long-temps encore elle suffira à la consommation des bons montagnards. Mais le respect pour ce bloc remarquable ne remonterait-il pas plus haut, et ne faudrait-il pas le ranger dans la catégorie de ces pierres nombreuses sur le sol de la France, surtout en Bretagne, où un monument qui nous étonne, les énormes peulvans de Carnac symétriquement rangés, semble avoir été sur le continent, comme le Stone-henge en Angleterre, le sanctuaire du culte druidique, et qui pour nos ancêtres étaient de rustiques autels. Il en serait de même du bloc de Hagetmau, du dolmen de Vicdessos, des pierres sacrées de Héchettes, à l'entrée de la vallée d'Aure, des pierres maruses de la Barousse, qui ressemblent à des autels antiques sans inscription, et de la pierre de Tou sur Lartigue

de Salabre dans les quatre vallées, qui est encore l'objet de la superstition des pasteurs.

Tout le haut de la vallée est en vue : c'est là, à demi-lieue de distance, vers le ravin d'Aguila, que dans le site le plus sauvage, sous les masses les plus nues, la religion a groupé quelques champs, quelques cabanes autour du *sacellum* consacré à Marie. Plus loin tout est terne, dépouillé ; seulement au fond quelques talus verdoyans annoncent la savane de Troumouse, et une échappée sur de brillantes cimes laisse deviner la majesté de son cirque. Près du caillou est l'emplacement du lac, qui lors des désastres de 1788 ayant rompu sa digue, se précipita tout entier sur Gèdre et les vallées inférieures qu'il couvrit de ruines. Sur une butte où croissent d'épaisses touffes d'aconit, la jolie chapelle était entourée d'une foule nombreuse qui n'avait pu trouver place dans l'intérieur, et la grange servant de cabaret était encombrée de dévots qui tout en buvant tasse nous assourdissaient de leurs chansons. Bientôt lassés des parfums qu'elle exhalait, nous portâmes nos provisions sur la pelouse, où à un air pur se joignait pour nous le plaisir d'observer une grotesque galerie au milieu d'un étrange pays. Ces vallées intérieures renferment beaucoup moins de jolis minois que les plaines qui bordent les montagnes; mais le peintre eût trouvé parmi ces pasteurs nomades, des figures à caractère dont les traits portent l'empreinte des lieux qu'ils habitent, où pendant la moitié de l'année des pâtis sans variété, des torrens, des rochers et des neiges sont les seuls objets qui frappent leurs regards; et la vie qu'ils y mènent est aussi âpre que les aspects.

Des chants se font entendre ; tout est en mouvement dans les groupes couchés ou debout, épars autour de nous, et paraît une procession où l'image miraculeuse est portée en pompe, aux sons rauques et mâles de deux cents voix montagnardes. Nous nous joignîmes au cortége, et rentrâmes pêle-mêle dans le saint lieu qu'on ne s'attend

point à trouver aussi orné, avec ses trois autels dorés, ses murs couverts de tapisseries, et un plafond peint sur bois. Un des desservans ne pouvait atteindre à présenter la Madone aux flots d'adorateurs qui se succédaient à la balustrade; et un autre enregistrait les offrandes de toute espèce que ces bonnes gens lui portaient pour faire dire des messes dont le prix est triple à Héas. Mais est-ce donc trop lorsque pendant l'hiver le pauvre prêtre est obligé de braver des temps affreux, par les plus dangereux chemins, pour aller prier dans un désert qu'il faut être ours pour habiter? Il est vrai qu'il en est, dit-on, de moins scrupuleux qui se contentent de les dire dans leurs villages. Devant la chapelle était une vraie foire, tant il y avait d'étalages de croix, de bagues et de chapelets, tous bénis sur la sainte figure. Mais du moins tout s'y passait décemment, et rien n'y ressemblait aux scandaleux tapages de Bétharram.

Le soleil déjà couché derrière les montagnes de Cestrède, nous ayant donné le signal de la retraite, je fis mes adieux à Notre-Dame de Héas, non sans regretter de ne pas y voir ces scènes de nuit si grotesques, que la plume facile de Saint-Amans a retracées avec tant d'originalité, et que me faisaient prévoir ces pélerins et pélerines qui tous s'apprêtaient à y camper. Les rochers du Cambelong, naguère si brûlans, ne renvoyaient plus qu'une douce température, bientôt remplacée par la fraîcheur du soir toujours tonique dans les montagnes. Le crépuscule s'était retiré sur les hauteurs, et les dernières lueurs du couchant s'éteignant sur les cimes, abandonnèrent le fond de la gorge aux ombres toujours croissantes. Ce théâtre solennel dont les décorations étaient des masses sombres détachées sur le ciel ou surplombant sur nos têtes, portait involontairement à rêver malgré l'âpreté des chemins. La nuit tout à fait obscure enfin, nous eût fait courir quelques risques sur les périlleux sentiers qui précèdent le gave de Cambièle, si notre bon génie n'eût fait paraître la lune à

point nommé. Nous la vîmes briller au-dessus de Troumouse, et la saluant dans ce moment critique avec autant de zèle que le Mage enthousiaste à l'apparition du soleil, nous passâmes le pont sans difficulté ainsi que le scabreux chemin qui descend à Gèdre. Nous étions attendus; la fin de la soirée s'y passa gaîment autour d'une table chargée de tout le luxe du pays, et en écoutant le bon vieux Pricère qui nous intéressait par les aventures de sa jeunesse, alors que, fier d'être à la tête du troupeau, il passait sa vie sur la montagne, où plus d'une lutte avec les ours lui avait fait une réputation de courage et de force que justifiait assez sa taille colossale.

Je venais de faire une première reconnaissance de la protubérance granitique, que Ramond a démontré être un des élémens constitutifs des Hautes-Pyrénées. La vallée de Héas n'est qu'un profond sillon creusé dans sa masse. On y voit le gneiss en place dans les flancs du Coumélie, au ressaut d'Estaubé et sur d'autres points. Il abonde dans toutes les ruines, et jusqu'à la chapelle on ne le perd pas de vue. Le granit massif et cristallin lui succède, et nous verrons que le vaste cirque de Troumouse, comme la vallée d'Estaubé, sont portées sur son dos; que celle de Gavarnie est creusée dans la même masse, qui, ainsi qu'à Estaubé, oblige de monter brusquement à l'entrée de ses vallons de l'ouest, Aspet et Ossoue, où ce granit atteint sa plus grande hauteur, puisqu'on le suit presque jusqu'à la cime du pic intermédiaire de Saougué, d'où il s'abaisse rapidement au midi pour disparaître enfin de toutes parts sous le chaînon du Marboré.

CHAPITRE XI.

GAVARNIE. - LE MARBORÉ, CIRQUE ET CASCADE. - L'AUBE AU VAL D'OSSOUE. - GROTTE DE GÈDRE.

L'intérêt, toujours plus excité dans ces courses de plaisir, chasse de bonne heure le sommeil, diminue même le sentiment de la fatigue. Nous étions sur le chemin rocailleux de Gavarnie long-temps avant que le soleil ne dorât les cimes, alors que le Marboré, sa brêche et ses glaciers n'avaient encore que cette couleur légèrement rosée qui annonce son approche au diligent pasteur. Je n'ai jamais vu son lever au milieu des paysages des montagnes sans éprouver une vive jouissance. Les couleurs plus brillantes qu'offrent tous les objets; l'air plus pur et plus fortifiant; ce sentiment de bien-être que procurent les forces réparées, et les jeux variés d'une lumière horizontale sur les plans multipliés des vallées, donnent à ce moment un charme qu'il ne saurait avoir dans les plaines.

Le Coumélie, dont on suit le pied, est fort nu; à peine voit-on quelques sapins couronner ses escarpemens, au-dessus des rampes dépouillées où la carline presque seule étale ses disques brillans. Mais à l'opposite les pentes du Saussa, verdoyantes et peuplées, offrent un coup d'œil plus agréable. Le petit ruisseau qui les parcourt tel qu'un filet d'argent, parvenu sur le bord de la terrasse inférieure, se lance avec toute sa vîtesse acquise en un large réseau, qui devenu gaze légère se perd dans les profondeurs du gave. Nous voici au fameux chaos tant cité par les curieux; immense éboulement qu'on ne pouvait mieux peindre d'un mot. C'est un des contreforts du Coumélie qui s'est écroulé tout entier en fragmens énormes amoncelés à

sa base; labyrinthe de rochers où l'on erre long-temps. Il est un point où la route passe sous une arcade rustique formée de trois blocs. Toutes ces masses sont de gneiss pareil à celui de Héas. Le gave, arrêté dans son cours, s'irrite et disparaît au milieu de tant d'obstacles d'où il a peine à se dégager. Jusqu'à Gavarnie, la vallée plus ouverte est triste et monotone entre des gorges remplies de ruines et des montagnes pelées, où le calcaire se montre souvent superposé au granit, qui du côté de l'ouest s'exhausse considérablement. Au débouché du val d'Ossoue on est frappé de l'aspect inattendu, pardessus son ressaut, de hautes cimes toutes brillantes de glaciers; c'est Vignemale qui se montre un instant pour donner un avant goût de ses grandeurs alpestres.

Avant de passer le pont, une charmante étude pour un album mérite qu'on descende au fond du canal où coule le gave. On l'y verra tombant dans un bassin entouré de roches qu'ombragent des sureaux à grappes et des groseillers dont les fruits rouges, plus gros que ceux de nos jardins, n'ont pas leur agréable acidité. Mais hâtons-nous de dépasser cette auberge qui a reçu des hôtes de tous les points du globe, et les maisons éparses du village; laissons à droite le sentier du port, et la vieille chapelle de l'hôpital des Templiers qui sert d'église, et arrêtons-nous sur la butte où les derniers plans de la vallée, le cirque et la cascade, l'amphithéâtre et les glaciers se découvrent à la fois. Quoique le cirque soit encore à deux lieues, on croit y toucher; mais la cascade, comme un ruban blanchâtre sans mouvement, produit peu d'effet contre les masses. Sur la première muraille qui ceint l'arêne, est un plan incliné jusqu'à une seconde, et le cercle s'agrandissant toujours, les murs verticaux et les terrasses chargées de neiges se succèdent pour former une vaste enceinte régulière, un amphithéâtre des Titans, jusqu'aux cimes sourcilleuses, aux tours et aux glaciers qui couronnent le Marboré. Le cirque est flanqué à l'est par l'in-

accessible Astazou drapé de glaces et de sapins, qui n'est autre que l'extrémité occidentale des murailles d'Estaubé. Après lui, quelques cimes non moins fières vont s'élevant vers l'angle de la plate-forme, la seule *des trois sœurs* qui soit visible, et à droite le faux Taillon masque toutes les avenues de la brêche. Un pic aigu domine à l'est sur Gavarnie, c'est le Piméné d'où la vue est admirable sur toute la chaîne calcaire, le Mont-Perdu et ses gigantesques dépendances.

On traverse les dernières prairies; on passe le premier pont que porte le gave; on franchit un ressaut de rochers, mais on s'arrête à la prade de Saint-Jean, bassin ovale et nivelé d'un ancien lac changé en pâturage, où circule un large ruisseau qui laisse à peine entendre un murmure. L'aconit est ici comme à Héas, dans son pays natal : le napel et d'autres espèces bleues y viennent d'une grande beauté, mais parmi leur touffes serrées je cherchais souvent en vain les jaunes, l'anthora et le tue-loup, qui, partout, sont plus rares. La prade se termine à une hauteur gazonnée, où, dans les blocs éboulés, le géologue reconnaît avec un vif intérêt les débris anté-diluviens dont sont pétries toutes les masses debout. Cette butte couvre l'entrée du cirque, sous des rocs verticaux, bastions naturels qui semblent la défendre. Impatiens, nous la gravissons; nous touchons au seuil, et tous les voiles tombant à la fois, découvrent ce qu'un aspect éloigné ne peut que faire pressentir, ce qu'on ne saurait contempler sans émotion. Que d'exclamations involontaires n'ai-je pas entendu ici, arrachées par la beauté du spectacle! J'y ai vu le peintre enthousiaste de son art, briser ses pinceaux, faibles instrumens dont tout le prestige est impuissant pour rendre cette nature si grandiose et si fière. Des formes et des teintes parfaites sur la toile, auraient-elles le pouvoir de faire passer dans l'âme du spectateur cette vive impression de grandeurs sans mesure, d'où résulte le principal effet du tableau.

Celui qui a pénétré à l'heure où tout est calme, dans l'intérieur de ces temples gothiques, de ces vastes basiliques qui, après plusieurs siècles de perfectionnemens, attestent le génie hardi de leurs architectes; qui a erré seul au milieu de leurs colonnades dont les chapiteaux se perdent dans la profondeur des voûtes; qu'il cherche dans ses souvenirs l'impression qu'il y reçut. Ici, c'est la même, mais en rapport avec l'immense grandeur des objets qui l'excitent, quoiqu'il ne puisse être de module commun entre ces monumens pompeux et périssables où l'art humain s'est épuisé, et ce sanctuaire de la nature dans sa majesté. Venez au Marboré, vous pour qui tout ce qui est grand a de l'attrait; vous dont l'esprit est porté à la méditation des vérités éternelles. C'est ici que la scène grande, imposante, sublime qui frappera vos regards, en pénétrant votre âme d'une émotion profonde et solennelle, l'élèvera vers l'auteur des mondes dont la toute puissance est écrite au front de ces rocs qui se cachent dans les nues.

. . . . Pure serenity apace
Induces thought and contemplation still.
By swift degrees the love of nature works,
And warms the bosom; till at last sublimed
To rapture, and enthusiastic heat,
We feel the present Deity, and taste
The joy of god to see his awful works!
[1] THOMPSON.

Maintenant comme tout est grandi! Les murailles qui ceignent ces vastes cercles, comme elles s'élancent colossales au-dessus de leurs terrasses étagées! Quel éclat ont ces glaciers qui se projettent sur le ciel! Mais sur toutes

[1] Une sérénité pure excite la méditation et une contemplation tranquille. L'amour de la nature agit et par degrés rapides échauffe l'âme jusqu'à ce qu'enfin dans son ravissement, dans son enthousiasme sublime, elle sent la présence de la divinité et participe aux joies de Dieu, de voir ses majestueux ouvrages.

ces masses si sévères, règne l'immobilité. Nul arbrisseau, nul brin d'herbe pour obéir au souffle de l'air qui nous rafraîchissait. Les derniers arbres de la vallée se sont arrêtés sur le bastion de droite, le rocher Saint-Bertrand, où j'ai vu un aigle s'éplucher paisiblement sur une saillie, à côté de son aire, indifférent aux cris dont je voulais le troubler. Les vallées qui pénétrent dans la protubérance calcaire dont le Marboré est le centre, ont de semblables cirques que les montagnards nomment *Oules*, tous moins réguliers que celui de Gavarnie.

La neige ne disparaît jamais du fond dont le soleil ne peut voir la totalité, et un ruisseau formé des eaux de la grande cascade, et de plusieurs autres disposées sur le pourtour, la traverse sous un long aqueduc qu'on nomme le *Pont de Neige.* Peu de curieux vont plus loin; cependant on ne peut avoir une idée exacte de la cascade, qui est encore à une heure, qu'en la voyant de près. Traversons donc cette arêne inégale, jonchée de fragmens où abondent les produits des mers de l'ancien monde, et gagnons la neige qui facilite une partie du trajet. Si l'on pénètre dans ses cavités, en bravant le double danger d'un vent toujours glacial, et des masses qui tombent, on verra de beaux effets de lumière, qui entre des murs congelés et sous des voûtes translucides ou percées à jour, pourraient donner une idée de ces palais de glace que la fastueuse Catherine avait élevés sur les bords de la Newa.

Enfin nous l'atteignons, cette cascade fameuse : nous la touchons, elle est sur nos têtes. De loin on la voit rompue aux deux tiers par une saillie du roc qui disparaît sous des eaux plus abondantes. La partie inférieure seule visible ici, de 400 pieds environ, n'a que le tiers de la hauteur totale. Nous la contemplions assis sur des quartiers de marbre pétris des restes encore très-distincts, des générations qui les premières ont été appelées à la vie, antérieures aux révolutions qui ont donné au globe ses formes actuelles. Quel fait, et quel site pour réfléchir sur

l'histoire de notre terre qui pendant si long-temps, à quelques jalons près que l'observation plaçait pour constater sa marche, n'a été qu'un champ sans limites où l'esprit s'est égaré. Ces eaux qui semblent tomber de la nue, ne forment d'abord qu'une nappe déployée. La résistance de l'air la divise en pyramides renversées, en stalactites éclatantes, dont une partie se réduit en vapeurs que l'agitation de l'air pousse au loin. La tête tourne de suivre des yeux ces masses brillantes, et l'oreille est assourdie de leur chute sur des roches profondément usées. Si elle était alors d'un grand effet sous le soleil d'août, combien majestueuse et terrible elle doit être au printemps, lorsque le vent d'Espagne venant à souffler sur les neiges accumulées, leurs eaux rapidement fondues, roulant, se précipitant sur toutes les terrasses supérieures, et doublant leur volume de tous les rochers qu'elles entraînent, viennent à s'élancer du haut de ces murailles en une masse énorme? C'est alors qu'il faudrait la voir : la saillie du roc qui la brise a disparu; dans sa hauteur de plus de deux cents toises ce n'est qu'une nappe large, unie, continue, et tous ces filets d'eau qui drapent le pourtour du cirque, sont devenus d'imposantes chutes. Quel spectacle! quel fracas! Ce sont les cataractes du ciel qui ont rompu leurs digues.

En repassant à Gavarnie, on nous montra dans l'église une curiosité historique, treize crânes poudreux rangés sur une poutre. On sait qu'en 1313, où se consomma la destruction de l'ordre des Templiers, ceux du Bigorre furent conduits et exécutés à Auch; et qu'après le supplice de Bernard de Montagut, dernier commandeur de Bordères, leurs biens furent donnés à la commanderie de Malthe d'Aureilhan, près Tarbes. Treize d'entr'eux restés à l'hôpital de Sainte-Magdelaine à Gavarnie, y furent massacrés, et ce sont leurs reliques que les habitans assurent et croient peut-être posséder encore. J'y remarquai beaucoup moins les têtes présumées des infortunés chevaliers,

que la vue dont la fenêtre est le cadre. Si du haut de la chaire, d'où la cascade et le Marboré sont visibles, le prêtre ne fait pas passer dans l'âme de ses auditeurs, tout rudes qu'ils soient, le sentiment pour le souverain Créateur que doit lui inspirer la magnificence de ses œuvres, jamais rien n'exaltera sa verve religieuse.

A une autre époque, arrêté par la nuit à Gavarnie, je me trouvai avant le jour au débouché du val d'Ossoue. Ce passage qui conduit à de vastes pâtis, est resserré entre des masses escarpées dont les éboulemens couvrent le sol. On est là sur le dos de la protubérance granitique et tous ces débris lui appartiennent. Tapi sous un des blocs dans cette demi-obscurité qui est la fin de la nuit, j'étais en face des glaciers et des pènes de Vignemale que la lune, quoique voilée, rendait visibles. Ce moment de solitude où, tout dormant encore, je n'entendais que les bruissemens du vent, alors que tous les objets ne recevaient que quelques atomes de lumière, avait pour moi un charme singulier. Je ne sais à quoi tient une telle impression; mais elle est vraie, et se renouvelle toutes les fois que seul, dans un lieu reculé des montagnes, rien ne m'y rappelle la société, ses liens et ses travaux. Je comprends mieux alors la prédilection du sauvage pour la vie du désert, et son bonheur d'y retourner. Que serait-ce donc que cette vie sociale, cette civilisation dont l'homme est si fier, si toutes les jouissances dont elles l'entourent, ne peuvent empêcher son cœur de palpiter à l'idée d'une liberté sans bornes, comme un esclave qui oublie un instant ses chaînes? J'y passai une heure à observer les progrès du jour depuis le moment où la partie supérieure du glacier d'Ossoue était seule distincte sur un ciel gris-foncé, jusqu'à celui où le crépuscule descendu dans les fonds, je vis Vignemale et ses glaciers se revêtir au haut des airs des teintes brillantes de l'aurore. Près du chaos de Gèdre de faibles bêlemens me firent découvrir un chevreau qui, tombé du haut d'un roc, s'était arrêté sur une saillie en

surplomb sur le gave. Il était impossible d'aller l'y chercher, et le pauvre animal ne témoignait que trop par ses allées et venues et par ses cris plaintifs, qu'il n'osait se lancer dans le torrent. Entre deux fins inévitables il dut subir son sort.

A Gèdre la grotte n'est plus que le débouché d'une longue tranchée d'où s'échappe le gave de Héas entre deux murailles de granit, et sous les branches croisées des érables et des tilleuls qui n'y laissent pénétrer qu'un demi jour. Les parois y sont ornées de plantes toujours fraîches, de ramondies, de grèles saxifrages, et de framboisiers, dont les fruits hors d'atteinte, mûrissent et se dessèchent sur leur tige. Lorsque les rayons du soleil filtrant au travers du feuillage, viennent tomber sur les eaux du petit bassin où le gave s'endort au sortir de son tortueux canal, ils répandent dans la grotte un jour doux et suave; mais descendu sous l'horizon, lorsque les ombres s'emparent de ces cavités, l'aspect en devient aussi mélancolique qu'il était plaisant naguères, et les idées y prennent la teinte du lieu. Ces eaux tranquilles que l'obscurité voile, semblent inviter l'infortuné à terminer ses maux dans le refuge assuré de leurs profondeurs ; heureusement nous avions tous de bonnes raisons pour tenir à la vie, et la nymphe de Gèdre en fut pour ses avances.

Le lendemain les sommités avaient disparu dans les nuages que le vent d'Espagne, précurseur de la pluie, faisait filer le long des pentes; c'était les montagnes sous un autre aspect. En débouchant de l'âpre gorge de l'Echelle, rien n'est frais et pittoresque comme le point de vue sur Saint-Sauveur dans un cadre de verdure, et le charmant bassin de Luz où brille dans ses moelleux contours ce gave dont depuis si long-temps le fracas assourdit.

Fougueux enfant des monts, qui voit sur ses rivages
De modestes hameaux, de riches pâturages,
Des rochers menaçans levant jusques aux cieux
Leurs sapins, leurs glaciers et leurs fronts sourcilleux.

Nous fîmes rencontre à Sia d'une petite caravane où rien n'était Français : un muletier ouvrait la marche avec un *criado* enfoncé entre des valises; un curé espagnol droit et blême sur son mulet chamarré de franges et de plaques de cuivre, n'avait besoin que d'échanger son long *sombrero* avec l'armet de Mambrin pour reproduire le chevalier de la triste figure; et sa rubiconde gouvernante chevauchant après lui dans la selle à fauteuil, en faisant tinter le jeu de breloques qui lui flottait sur chaque épaule, complettait dignement le tableau.

CHAPITRE XII.

COURSE A LA BRÈCHE DE ROLAND. - L'AUBERGE DE GAVARNIE. - ASCENSION. - COQUILLES MARINES. - CONJECTURES GÉOLOGIQUES. - GLACIERS. - LA BRÈCHE ET SES MURAILLES. - FAUSSE BRÈCHE. - VUES OPPOSÉES.

La crainte de ne pas trouver en bon état les neiges du glacier qui la précède, m'avait fait différer mon voyage à la brêche. Je pus enfin l'effectuer avec deux minéralogistes : mon ami Siret, ingénieur distingué, et M. Fleuriau de Bellevue, à qui l'on doit d'intéressans mémoires sur les effets extraordinaires du tremblement de terre, qui, en 1782, bouleversa les Calabres. Le temps paraissant assuré, le 8 septembre nous allâmes coucher à Gavarnie. Sur une route où à chaque pas s'offrent des sujets d'observations, où les faits géologiques sont multipliés, j'écoutais avec intérêt le compagnon de Dolomieu, le naturaliste qui avait visité presque toute l'Europe. Vérifiant les remarques de Ramond, dans la gorge de Pragnères, nous la vîmes ouverte dans un de ces amas de matières de transition qui, interposés dans le granit central, et d'une moindre résistance, ont

été suivant lui, rongés par les eaux qui n'ont cessé d'y approfondir leur lit. Les flancs rapprochés des montagnes laissent voir en cent endroits ces schistes singuliers, où alternent régulièrement de minces couches de calcaire, de roche de corne, de grenats en masse et de pétrosilex, roulées et contournées dans tous les sens, tandis que les sommités et les masses sont toutes granitiques. Mais la grande dureté de tous ces schistes primitifs est une objection bien forte contre cette hypothèse de la formation de telles vallées, uniquement par l'érosion des eaux dont il paraît à peine quelques traces. Toutes les vallées semblables dont sont traversés les terrains primordiaux, me paraissent plutôt devoir leur existence aux fentes, aux écartemens qui ont dû forcément s'opérer lors du soulèvement de ces massifs déjà très-cohérens, par des actions subites et violentes. Les eaux n'auront fait ici que se précipiter dans cette voie, lorsque l'exhaussement subséquent de la protubérance granitique du versant méridional aura eu transporté plus loin le faîte de la chaîne. A Gèdre, où l'axe primitif est dépassé, on se trouve sur le revers de l'ancienne crête; le schiste et le calcaire reparaissent sur les hauteurs, et les granits n'offrent déjà plus la même composition, ni la même dureté. Ceux du Saougué, de la base du Coumélie, du chaos et de l'éboulement de Héas, à couches distinctes et plus mélangés, appartiennent à cette protubérance, formation manifestement postérieure au granit central, qui supporte le système crétacé, toute la haute chaîne calcaire.

Après le chaos, on voit en place les premières roches de cet énorme amas de matières secondaires et tertiaires, qui, dans l'un des cataclysmes que le globe a subis, ont été entassées sur le versant méridional des Hautes-Pyrénées, et soulevées ensuite pour former les plus hautes masses de la moitié occidentale de la chaîne. La cime du Mont-Perdu, qui s'élève à près de 1800 toises, a été formée sous les eaux, de même que toutes les dépendances

du Marboré, de Vignemale et de Troumouse ; et ce n'est que la force expansive des fluides souterrains qui a pu les porter au rang supérieur qu'ils occupent. Il n'est pas rare en d'autres lieux de voir du calcaire superposé au granit sur des montagnes assez élevées. Dans le Tyrol, la fréquence de ce fait a donné lieu à une sorte de proverbe géologique : « Point de montagne sans chapeau calcaire. »— Mais, ici, il est d'une toute autre importance par la grande élévation et la puissance des dépôts, comme par leur position relative à l'axe principal ; et il serait resté inexplicable pour nous sans la théorie nouvelle des soulèvemens successifs qu'il vient fortifier à son tour.

Entre Gèdre et Gavarnie, le granit sur lequel reposent les montagnes est souvent à nu, seulement recouvert par la masse calcaire, sans aucune liaison avec lui. Plus on avance, plus cette croûte s'exhausse, et plus le granit s'enfonce ; tellement que celui-ci ayant disparu vers Gavarnie, on ne voit plus dans tout le Marboré que le terrain crétacé qui atteint sa plus grande hauteur dans le Mont-Perdu. C'est sur cet immense accident que la journée du lendemain devait être employée ; et nous pouvions déjà apercevoir une partie des rudes talus que nous devions escalader.

Une troupe nombreuse de curieux nous suivit à l'auberge de Gavarnie, où dans la cuisine, salon général, ce ne fut bientôt qu'une cohue : les bancs à dossier aux deux côtés de la vaste cheminée, étaient occupés par une partie des voyageurs qui voyaient rôtir un demi mouton, unique et constant régal du gite ; d'autres, en groupe, péroraient sur les merveilles du lieu ; et partout les gens de la maison s'agitaient pour le souper de tant d'hôtes. Nos guides de Barèges nous en procurèrent un troisième qui, étant contrebandier, traversait souvent le glacier de la brêche, dont il connaissait l'état actuel. Les neiges, durcies par la gêlée, ou ramollies par le soleil ou la pluie, varient souvent : tel pas excellent aujourd'hui, sera impra-

ticable dans vingt-quatre heures, ce qui rend toujours indispensable de prendre un guide sur les lieux. D'ailleurs, nous en avions besoin pour porter les provisions de bouche, les crampons pour la neige durcie, et les petites haches pour entailler la glace vive.

Au point du jour, l'air était piquant à Gavarnie, et dans le cirque nous aurions eu froid sans une marche hâtée. Le point où nous tendions vers la droite, ne me présentait, comme les autres parois de l'arène, que de prodigieuses murailles, sans qu'aucune interruption dans leur continuité me laissât deviner où l'ascension serait possible. A l'opposite de la cascade, nous en atteignons le pied auprès d'un enfoncement noirci par l'eau, lieu ordinaire de halte pour les contrebandiers. Ma curiosité était excitée : tout-à-coup le rocher se recule, et laisse voir sur la partie en retour, une espèce de ravin, d'une inclinaison peu éloignée de la verticale, taillé dans un schiste calcaire dont les couches, obliquement rompues, forment de légères aspérités, suffisantes pour un pied exercé. Le contrebandier, après nous avoir demandé si nous avions la tête bonne et recommandé l'attention, monta le premier pour régler la marche. Nous gravîmes ainsi à la file, en une ligne sinueuse de rocher au bord d'un précipice qui s'approfondit à mesure qu'on s'élève.

Après une demi-heure, on se trouve à la hauteur du premier gradin, et au bas d'une longue pente herbeuse nommée *Ets-Sarradets*, où les pieds, les yeux se reposent enfin. Le fond du cirque, encore dans l'ombre, au-dessous de neiges éblouissantes, offrait l'aspect d'un vaste gouffre où la cascade allait se perdre. Le grand glacier qui la vomit, commençait à paraître, ainsi que d'autres, reconnaissables à la teinte verdâtre de leurs fractures inférieures, d'où, quand le soleil est chaud, tombent souvent des masses avec un tel fracas, qu'on croit entendre un coup de tonnerre sous le ciel le plus serein. On remarque de là la bizarrerie des couches argilo-calcaires de l'Astazou,

qui, du fond du cirque, montent en zig-zag jusqu'à environ 200 toises; et prenant une direction horizontale, gagnent la cascade qui part d'une de leurs saillies. Se courbant ensuite vers le premier gradin, ces couches le parcourent en ondoyant, s'enfoncent sous la montagne de la brêche, et se redressent de nouveau pour former la crête aiguë du faux Taillon, justement en face de celles de l'Astazou. Que s'est-il donc passé sous la mer antique, pour produire de si brusques inflexions, et d'une telle étendue? Une singularité de cette région, c'est que les couches verticales du faux Taillon, ainsi que d'autres voisines, sont criblées de fissures rectangulaires à leurs plans, et remplies de quartz ou de spath calcaire, ce qui partage la masse en tranches, actuellement horizontales, qu'un œil inattentif prendrait aisément pour des couches, tandis que produites par le retrait, ces fissures ont été nécessairement verticales dans leur origine.

La pente d'Ets-Sarradets se convertit en un vallon rapide, presque toujours rempli de neige entre les murs du faux Taillon et le bas du glacier de la brêche. Celui-ci se découvrait pleinement à notre gauche, mais d'un talus si rapide que nous ne jugeâmes pas pouvoir le gravir. Laurent, ancien guide de Ramond, nous fit voir alors à la tête du vallon un morne en ruines dont les flancs, quoique couverts de neiges et de gros débris, devaient, pensait-il, être accessibles, et d'où, en montant une crête au midi, nous pouvions atteindre la hauteur où le glacier diminuant d'inclinaison, était aussi plus abordable. Cet avis fut adopté. Le sol de roc vif, ou couvert de menus débris, dégagé depuis peu de la neige qui s'y maintient quelquefois plusieurs années de suite, était arrosé par nombre de filets d'eau aussi froids que la glace d'où ils s'échappaient. Çà et là un peu de terre avait produit quelques touffes des plus petites saxifrages alpines, enfans perdus au milieu de ces sites polaires. Bientôt notre attention fut singulièrement excitée par un fait géologique qui a lieu d'étonner à

une telle hauteur : la neige en se fondant avait mis à nu un banc calcaire rempli d'une immense quantité de coquilles dessinées en noir sur le jaune de la roche, par une substance cristallisée ayant l'apparence du feld-spath. On y reconnaissait des *échinites*, des *pectinites*, des *rastellum* et d'autres espèces toutes marines. Ce banc, sur lequel on marche long-temps, est d'une grande épaisseur et s'enfonce sous le glacier. Il paraît faire partie d'un chaînon de pierres coquillères, que Ramond a suivi depuis la vallée de Beousse et le port de Pinède, jusqu'au port de Gavarnie et au pic Blanc dans une étendue de quatre lieues, et qui des deux côtés se prolonge en Espagne. Quel champ de tels faits ouvrent aux conjectures! Si le système des soulèvemens satisfait l'esprit, quant à leur élévation qui n'est pas moindre de 1,300 toises au dessus de la mer, comment ont été entassés d'aussi vastes dépôts avec ces mélanges confus d'alluvions tertiaires, nécessairement formés dans le sein des eaux marines, qui surchargent le revers méridional d'une partie de la chaîne; et combien de siècles ont passé sur de tels monumens? Eternel sujet de méditations et peut-être d'erreurs, l'histoire de la terre ne sera toujours que celle de quelques causes secondaires dévoilées par l'observation, un recueil de faits plus ou moins bien liés qu'on pourra coordonner en séries générales, mais dont les causes premières resteront à jamais cachées à l'intelligence humaine. De toutes les hypothèses qu'avaient conçues les géologues pour expliquer ces grands faits, avant que leurs travaux récens n'eussent fait faire de rapides progrès à la science, des pluies immenses, des sorties extraordinaires d'eau du sein de la terre, le déplacement des eaux de la mer occasioné par des vents violens, par l'affaissement d'anciens continens, ou par l'attraction d'un corps céleste, cette dernière avait paru présenter les moins fortes objections. L'astronomie seule pouvait faire concevoir une cause possible des divers cataclysmes qui, à des époques très-distantes, ont bouleversé la surface du globe,

et dont les traces parlantes surgissent de toutes parts. Le changement brusque et subit de l'axe de la terre par le choc ou l'approche d'une comète, pourrait en effet rendre raison de beaucoup de faits. Dans le nombre toujours croissant de ces astres, qui dans tous les sens parcourent l'espace, il peut en être qui aient choqué la terre, ou seulement qui s'en soient assez rapprochés pour que leur attraction ait pu en changer l'axe et l'orbite. Ce choc affreux, cette révolution instantanée effraient l'imagination. Le désordre épouvantable qui en serait résulté pourrait expliquer ces invasions et ces disparitions de la mer, ces destructions d'animaux et de races étranges qui ne devaient plus se reproduire, et tant de bouleversemens que la science a révélés, mais serait bien loin de suffire pour l'explication de tous les effets qui sont résultés de ces catastrophes. L'axe du globe ayant changé de position, tous les niveaux auraient changé aussi, et l'Océan avec ses myriades animées, eût été forcé de se précipiter sur les vieux continens devenus ainsi les lits de mers nouvelles; convulsions plusieurs fois renouvelées, ainsi que l'atteste la succession de terrains divers qui s'est présentée partout où l'on a percé sa croûte.

La même cause aurait pu produire les changemens de température qui ont incontestablement eu lieu : les climats pouvant dépendre, en suivant cette idée, uniquement de la position des lieux relativement au soleil. Ainsi les pays du nord où l'on a trouvé tant de restes et d'empreintes d'animaux et de végétaux des régions équatoriales, devaient être sous l'ancienne zone torride. Le changement de l'axe, en rapprochant le pôle de ces contrées, en aurait rendu tout-à-coup le climat glacé; et la catastrophe due à la même cause aurait fait périr en même temps tous les êtres vivans. Les cadavres de grands quadrupèdes dont les analogues n'existent plus, qui pendant des milliers d'années se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair, dans le diluvium des plaines du nord de la

Sibérie, des rhinocéros sur les bords du Vilhoui par 64° de latitude, et des éléphans par 72° à l'embouchure de la Léna, ont paru à M. Cuvier, dans ses admirables recherches des races éteintes d'animaux, une preuve incontestable de cette action subite, car ils ont dû être gelés aussitôt que tués. Cependant combien d'objections naissent en foule, et que de faits inexplicables encore par cette hypothèse des comètes à laquelle l'esprit ne s'attachait qu'à défaut de théories meilleures. Mais les prévisions des Pallas, des Saussure, des Ramond germaient; les travaux de leurs émules ont porté leurs fruits; le système de la fluidité primitive, du feu central permanent, et des soulèvemens qui en ont dû être la suite, a paru comme le foyer fécond qui au milieu des ténèbres visibles d'un long crépuscule doit répandre la lumière, et le fil qui doit être un guide sûr dans le dédale, jusqu'alors inextricable, des événemens et des époques au travers desquels a marché l'écorce de notre planète pour parvenir à son état actuel est peut-être enfin trouvé.

L'existence d'une température plus élevée dont tout prouve que la terre a joui autrefois, puisque tant d'animaux et de végétaux que nous regardons comme propres à la zone torride actuelle, ont pu vivre dans le nord de l'ancien continent, s'explique d'une manière plus satisfaisante par l'influence de cette chaleur intérieure du globe qui, dans les régions les plus boréales, communiquait avec l'air atmosphérique à travers les crevasses de la terre oxidée. A mesure que la terre s'est refroidie par l'interruption de cette communication, les crevasses s'étant successivement obstruées, la distribution des climats est devenue presque uniquement dépendante de l'irradiation solaire, et les tribus animales et végétales dont l'organisation exigeait une égalité de température plus haute, se sont éteintes ou modifiées peu à peu, ou retirées vers le sud.

Le plus célèbre des voyageurs modernes, le savant et courageux Humboldt qui, à une époque de la vie où

le repos est un besoin, vient d'exécuter dans le nord de l'Asie une entreprise non moins vaste, et plus périlleuse peut-être que son voyage aux régions équatoriales du nouveau continent, rapporte des faits qui pourraient aussi modifier cette idée d'un refroidissement instantané. Il a observé qu'en Sibérie la glace souterraine est un phénomène général et perpétuel, malgré la haute température de l'air en juillet et août, dans un climat où les deux saisons qui se partagent l'année sont excessives. Par les 62° la terre mêlée de glace n'est en août qu'à six pieds de profondeur, et l'on peut concevoir que de ce parallèle à l'embouchure de la Léna par les 72°, l'épaisseur de cette couche de terre congelée augmente rapidement. Ce fait posé, il est reconnu, contre les assertions de Buffon et de Valmont de Bomare, que des tigres entièrement semblables à ceux des Grandes-Indes, vivent actuellement jusque dans le haut-Irtisch, et les steppes des Kirghises vers les 47° ; et de temps en temps font en été des incursions de cent lieues plus au nord. D'autres animaux d'une constitution vigoureuse, tels que le lion de l'ancienne Grèce, la panthère irbis de la Sibérie, et les pachydermes à poils épais, ont pu s'acclimater par leur organisation ou l'habitude dans la zone tempérée, même dans des régions plus boréales où ils restaient ainsi malgré le refroidissement progressif. Or, si pendant un été sibérien, une des dernières révolutions du globe a fait périr ces éléphans, ces rhinocéros d'espèce perdue qu'on peut supposer avoir été errans à cette saison de l'année, vers les bords du Vilhouï et l'embouchure de la Léna, leurs cadavres ont dû y trouver à la profondeur de quelques pieds, d'épaisses couches de terre congelée, capables de les préserver de la putréfaction. De légères secousses, des crevassemens du sol bien moindres que ceux qui ont eu lieu de nos jours sur le plateau de Quito, dans l'archipel des Indes, et même en Calabre, auraient suffi pour donner lieu à cet enfouissement. La supposition gratuite

d'un refroidissement subit du climat qui aurait été la conséquence du choc d'une comète, ne paraît par conséquent nullement nécessaire pour la conservation des parties molles de ces animaux qui s'explique ainsi d'une manière plus simple, et nullement en opposition avec les idées nouvelles où le refroidissement de la surface n'a été que progressif.

Des faits rigoureux démontrent que plusieurs de ces révolutions ont eu lieu avant l'existence de la vie sur la terre, et d'autres peuvent avoir été universelles. Il est impossible que les hommes et les animaux terrestres aient pu échapper aux effroyables dévastations qu'auraient produit celles-ci; et les dernières qui ont eu lieu, n'ont dû être que partielles; opinion qui reçoit une grande force des traditions que l'on retrouve chez presque toutes les races humaines; car, pour en conserver le souvenir, des hommes ont dû être épargnés sur quelques points préservés. C'est ainsi qu'à chaque événement, quelques espèces du monde antérieur seront parvenues au monde nouveau, et que se sera transmise parmi les hommes, de générations en générations, d'âges en âges, la mémoire d'un bouleversement, d'un déluge cru universel, auquel suivant ces légendes, quelques individus n'ont pu être soustraits que par la protection divine; souvenirs qui ont toujours effrayé leurs descendans. De là aussi seront nées ces traditions jamais entièrement perdues, que ces épouvantables catastrophes devaient se renouveler au bout de certaines périodes, conçues par des esprits imbus des rêveries de la cabale numérique. Ces périodes se sont toujours prolongées à mesure que les époques fixées passaient sans événement, mais non sans exercer une influence déplorable sur le peuple dans quelques parties de l'Europe, quoiqu'à des temps aussi éloignés de ceux où le globe a réellement subi des commotions violentes, qui, selon les probabilités, ne se renouvelleront pas, du moins avec un aussi fort degré d'énergie.

Nous atteignons le morne où la neige masquant les vides entre les fragmens entassés, exposait à de dangereuses chutes sur un tel terrain; mais à la cime, point saillant de l'arête qui du faux Taillon monte aux murs de la brêche, nous attendait un beau coup d'œil, un paysage polaire. Parvenus à une étroite corniche que la neige couvrait, nous nous trouvons tout-à-coup suspendus au-dessus d'un glacier criblé de crevasses qui, partant de la fausse brêche, petit col entre l'extrémité des murailles et le Taillon, descend, très-rapide, vers le vallon du Port. En face, ce dernier mont s'élevait majestueux avec ses bandes horizontales liserées de neige; et au nord-ouest les épaules de Vignemale commençaient à soulever leurs glaces. Le froid nous fit quitter ce dangereux observatoire pour aborder le glacier; mais malgré l'hiver et ses rigueurs, la botanique y eut encore ses plaisirs : une saillie du roc exposée au soleil était décorée des jolies pousses de la sabline pourprée et de la saxifrage à feuilles opposées, qui ne se plaisent qu'aux frimats éternels.

Dès l'abord, la neige se trouva bonne, mais au bout de quelques pas, la couche en devint si mince et si peu adhérente à la glace polie qu'elle couvrait, que nous avions peine à nous soutenir sur un plan très-incliné. Tout-à-coup M. Fleuriau tombe et glisse rapidement; Laurent s'élance après lui, et a le bonheur de l'arrêter contre une saillie de pierrailles. Cet accident qui eût pu être grave, nous fit voir qu'il était temps d'user de nos haches et de tailler des pas dans la glace. Nous n'avançions ainsi que très-lentement, chacun ne pouvant bouger un pied que le guide de la tête n'eût taillé un autre pas. Cependant une heure suffit pour franchir le dos du glacier, et sa pente se radoucissant, nous pûmes marcher librement vers la brêche prodigieusement grandie, en traversant la plate-forme éclatante de blancheur qui s'étend au pied de ses murailles aériennes, depuis la naissance du glacier du Taillon jusqu'à ceux qui descendent sur les

gradins du cirque. C'est une esplanade digne du gigantesque rempart élancé vers le ciel, où une ouverture de 40 mètres en bas, et d'environ soixante au tiers de sa hauteur, forme la fameuse brèche, seul passage dans le Marboré pour pénétrer en Espagne. Le mur se prolonge avec une élévation assez régulière de plus de 100 mètres, en se courbant au midi jusqu'à la fausse brèche; et à l'est, les masses s'exhaussent toujours en assises horizontales jusqu'aux tours qui couronnent cet édifice de géans. Jamais barrière plus formidable, portail plus majestueux, ne séparèrent deux grands empires. On croit pouvoir passer la brèche de plein-pied, mais l'abord en est toujours défendu par une large fosse que les rayons du soleil ont creusée vis-à-vis dans la glace, et dans laquelle il faut descendre pour remonter de l'autre côté, au moyen des aspérités du roc que le verglas couvrait alors. Enfin, nous y voilà; le seuil est dépassé, et nos regards parcourant un horizon immense, peuvent planer sur les régions vaporeuses de l'Espagne. Chacun s'oublie dans cette contemplation sans limites, lorsque la voix du guide chargé des provisions, appelle tout le monde dans la salle à manger; petite cavité, au midi, où les contrebandiers se mettent à l'abri du mauvais temps.

Au-dessous de la brèche, sur une pente rapide, gisent les masses qui, en s'écroulant, l'ont ouverte. Au-delà, ce n'est qu'un désert brûlé par le soleil, sans neige comme sans végétation, où un seul isard, fuyant vers le Mont-Perdu, nous apparut comme un point se mouvant dans l'espace. Les montagnes, brusquement abaissées de six à huit cents toises, pour ne diminuer au loin que par des gradations insensibles, rendent frappant le contraste avec le versant du nord. Au bas de l'espace aride s'aperçoivent les crevasses d'Ordessa, si profondément ouvertes dans le plateau qui sert de base au Mont-Perdu; et, plus loin, la vue s'égare sur une suite de chaînons arrondis jusqu'aux rideaux bleuâtres dont l'Ebre suit le pied.

Du côté de France, au contraire, les masses se soutiennent long-temps à une grande élévation pour cesser tout-à-coup aux plaines du Bigorre, où les premiers gradins ont jusqu'à 1000 toises de hauteur. C'est une confusion de rochers nus ou bariolés de neiges, dont la plupart dépassent le niveau de la brèche. Le superbe Vignemale au quadruple sommet et aux manteaux de glace, dominant les autres monts, quoique né sous les eaux, attire l'attention au nord-ouest, et en regard les crêtes de Santché, le cône tronqué de Neouvieille, le pic Long et Cambielle, pyramides granitiques déchues de leur rang primitif, se montrent encore entourés de fiers satellites. Au rang le plus bas des montagnes, on distingue à peine les hauteurs de Barèges, et la tête arrondie du pic du Midi, d'où les yeux plongent sur les plaines de France, tandis que d'ici, celles de l'Aragon se perdent dans un vague lointain.

Le couronnement de la muraille est singulièrement en surplomb au midi, où les pluies battantes, les alternatives subites de chaud et de froid, et toutes les causes atmosphériques de dégradation ont plus de force. Son profil, comme un éventail déployé, a une saillie de six à huit toises, et le plateau supérieur n'a pas moins de quatre fois l'épaisseur de la base. La roche toute criblée de fissures, se délite en menus débris rectangulaires dont le talus méridional est couvert, de sorte que dans un temps peu éloigné, cette masse énorme ne peut manquer de s'écrouler, comme il est arrivé à la partie qui fermait l'ouverture. Ce résultat est inévitable pour tout ce qui est isolé entre les deux brèches; et il ne faudrait, sans doute, qu'un tremblement de terre, un peu plus fort que ceux qu'on ressent habituellement dans les Pyrénées, pour l'opérer. A l'est, les masses plus épaisses, et s'appuyant au cœur du Marboré, sont pour long-temps inébranlables.

Parmi les blocs éboulés de la brèche, j'en trouvai de

noirs dont la cassure exhalait cette odeur d'hydrogène sulfuré qui caractérise les calcaires hépathiques, et que Ramond, qui a reconnu la même roche au sommet du Mont-Perdu, croit être due aux débris animaux enfouis dans son sein. On y a trouvé même des coquilles. C'est la même exhalaison fétide qui sort de ce marbre coquillier noir et blanc, dont on fait des meubles. Les murs encore debout, sont composés d'un calcaire secondaire très-homogène, très-dur, une espèce de marbre bien différent des fragmens de la brèche, tandis qu'on voit plus bas des grès et des bancs considérables pétris de corps marins. Quelle confusion! Dans ces étranges lieux tout reporte la la pensée vers les temps nébuleux où la terre éprouvait de ces convulsions qui tant de fois ont modifié sa surface. Les yeux fixés sur l'horizon de l'Espagne, je me transportais à cette époque où une mer furieuse, ainsi que l'a pensé Ramond, ainsi que l'aspect des lieux le suggère, poussée par une cause effrayante de force, jeta sur le penchant des Pyrénées, peu après leur soulèvement peut-être, cette immense alluvion, qui plus tard devait dominer même les pics granitiques et les faire descendre du rang suprême que partout ailleurs ils occupent. Je voyais cet Océan méridional se précipiter au-delà de ses bornes, en déracinant ses dépôts antérieurs et les entraînant avec lui à des distances considérables. Les plus récens durent être les premiers entraînés, et les premiers jetés contre la barrière qui s'opposait aux flots, tandis que les anciens, plus profondément déposés, ne furent arrachés que par des efforts subséquens, et purent être ainsi poussés au haut de l'édifice. On conçoit que par une telle subversion, l'ordre a pu être sur quelques points totalement interverti. Mais tout démontre, et nous en verrons sur Vignemale des preuves irrécusables, que cette mer roula long-temps calmée sur cette œuvre de sa fureur où tout n'est que désordre, puisque les derniers dépôts n'ont pu être faits qu'à la longue et dans des eaux tranquilles, antérieure-

ment toujours à l'éruption qui a fait surgir la protubérance granitique, vaste piédestal de tout ce système.

Pour aller reconnaître la fausse brèche, je me mis à suivre le pied du mur, ne me doutant pas de la fatigue que j'y devais trouver. Une couche épaisse de ces débris amenuisés que les agens météoriques font écailler des masses, conservait, sur des plans inclinés, une sorte de fluidité qui m'entraînait, et il me fallait à chaque pas regagner péniblement l'espace perdu, sous un soleil dont la réverbération doublait l'ardeur. En cheminant, je me sentis mouillé de fortes gouttes d'eau, comme si un nuage orageux eût passé sur ma tête ; elles ne provenaient que du couronnement de la muraille, quoique je fusse à sept à huit toises de son pied. Quel surplomb! on ne peut se voir sans émotion sous cette énorme et menaçante moitié de voûte que la première secousse, ce semble, doit faire écrouler. Quelle tenacité doit avoir la roche pour retenir une telle corniche! Mais la base se creuse, et le temps ne peut être loin où tout s'abîmera.

A cent mètres de la muraille, brusquement terminée, est ce roc isolé comme une tour, qui s'aperçoit de loin, reste d'une autre portion qui en s'écroulant a formé la fausse brèche, et dont les débris gisent également sur la pente du midi ; le terrain s'élève ensuite vers le Taillon. Epuisé de fatigue, je m'assis à la naissance du glacier, en présence des grands et divers tableaux déroulés devant moi.

D'une part, un chaos où des pics sans nombre profondément découpés et bigarrés de glaces et de neiges, occupent tout l'horizon ; et de l'autre, des masses surbaissées et des ondulations à perte de vue sur l'Aragon. Toutes ces étendues semblaient désertes, et nul travail humain ne m'y apparaissait. L'homme seul, comme égaré dans ces immenses solitudes, au milieu d'une nature morte, se sent ému, et tout parle à son âme en présence de ces roches chenues qui depuis tant de siècles bravent la foudre,

de ces monts éternels près de sa courte existence, qui cependant se détruisent chaque jour, et n'occuperont eux-mêmes qu'un point dans l'espace des temps. L'esprit accablé de la grandeur de celui qui d'un mot les a fait surgir jusqu'au sein des nues, s'humilie et adore cet ordre général, cette sublime ordonnance de l'univers qu'il ne saurait comprendre. Je restais absorbé par ces graves pensées où se mêlait une sorte d'émotion religieuse, lorsqu'une lavange de glace, détachée des flancs du Taillon, seul bruit dont les échos de ces murailles pussent être alors frappés, me rappela au temps qui s'écoulait, et à mes compagnons.

Voulant les rejoindre par le glacier du nord, il me fallait traverser le berceau que forme à sa naissance celui du Taillon, au pied même du mur, et à l'endroit où il est le plus rapide. Je n'y eus pas fait quelques pas à l'aide de mon bâton ferré, que la difficulté de me maintenir sur un tel talus de glace vive, et la vue effrayante des profondeurs où le moindre accident pouvait me lancer avec la rapidité du trait, me firent sentir le danger de mon entreprise. Rétrogradant avec précaution, je me retrouvai non sans plaisir sur le roc, et je fus forcé de regagner la brêche par la même voie. L'autre partie de son glacier qui s'étend vers le Marboré, se divise à peu de distance en deux branches: l'une s'élève jusqu'à la base de la première tour, et l'autre va se réunir, en se divisant encore, aux lambeaux de glace qui couvrent quelques gradins du cirque. Dès qu'il devient incliné, les crevasses s'y montrent; j'en tournai plusieurs; mais bientôt se multipliant, elles me barrèrent le passage. Les plus grandes joignaient le rocher dont les aspérités me donnèrent les moyens d'y descendre, malgré le verglas dont il était revêtu. Qu'on se figure une étroite et longue allée entre deux murs de cristal d'un vert cérulé, transparent en haut et terne dans le bas, avec des arêtes vives et tranchantes. Le froid qui y régnait m'empêcha de la suivre assez loin pour jouir des aspects brillans de ses parois, au point où le soleil les frappait. Cette crevasse était pe-

tite : dans les grands glaciers, il y en a qui ont plus de cent pieds de profondeur.

Tout le monde étant rallié à la brèche, le signal de la retraite fut donné. Je jetai un regard d'adieu sur l'Espagne, cette autre terre parfumée du soleil et de l'olivier, qui dans les temps anciens a brillé de tant d'éclat, et serait encore le plus beau royaume de l'Europe, si ces éternels ennemis des hommes, le despotisme et la superstition, ne se fussent toujours ligués depuis pour anéantir les dons que la nature lui a prodigués. La partie rapide du glacier se trouvant sans crevasses, je me donnai le plaisir d'y glisser sur la neige, appuyé sur mon bâton, à la manière des montagnards. J'arrivai ainsi en deux ou trois minutes au bas de la rampe qui nous avait tant coûté à gravir. Je continuai sans attendre mes compagnons, et pour utiliser l'avance que j'avais sur eux, du bas du vallon des coquilles, je me détournai pour aller reconnaître le premier gradin du cirque que la neige avait presqu'abandonné. J'avançai sans difficulté jusque svers le milieu de l'arc, où le sol de roc vif prit une inclinaison trop forte pour qu'il fût prudent d'aller plus loin. De là voyant au rebours la vallée que fermaient les pentes croisées de Gèdre, je dominais de huit cents pieds, comme d'un toit, le fond de l'arène, et j'étais à la hauteur des deux tiers de la cascade qu'il m'eût été impossible d'atteindre, quand même j'eusse pu suivre le gradin tout entier, parce qu'il se termine contre les bancs redressés du haut desquels elle s'élance. Le soleil très-bas ne paraissait plus que sur les cimes. Mon guide inquiet de s'être autant écarté, se mit à crier de toutes ses forces pour savoir où était la troupe ; mais les échos qu'il réveilla répondirent seuls à ses cris. Nous nous dirigeâmes alors horizontalement en couronnant les murailles, certains de ne pas manquer ainsi le ravin qui descend dans le cirque. Nous y fûmes rendus les premiers. Dans ce trajet, je remarquai des roches qu'au premier coup d'œil je crus avoir éprouvé des subversions, leurs

couches me paraissant être dans une situation verticale. Ce n'était que des tranches formées par des fissures rectangulaires aux vraies couches, et se succédant avec tant de régularité, que l'erreur était facile. Combien d'observateurs en ont commis de semblables.

Nous eûmes à peine assez de jour pour franchir le dangereux ravin et gagner les pelouses de la Prade. La nuit était depuis long-temps close lorsque nous rentrâmes sous le toit hospitalier de Gavarnie après une marche d'environ seize heures.

CHAPITRE XIII.

GORGE DE CAUTERETZ. - LES BAINS. - GRANGE DE LA REINE. - CASCADE DE LUTOUR. - GLACIÈRE ET DANGERS DE PÉGUÈRE. VUE DE LA CIME DU MOUNNÉ.

Après une longue absence, me dégageant de ces mille et une chaînes qui dans le cours de la vie tiennent l'homme asservi, je revis les Pyrénées. Dans le bassin d'Argelez, toujours aussi beau pour moi que le premier jour, je pus enfin jouir, à l'approche du soir, de la grande ombre des cimes pelées qui menacent la route, de la fraîcheur qu'entretiennent sous les ombrages mille ruisseaux d'eau vive et de cet air vif et tonique qui est un baume réparateur quand on a laissé derrière soi les pesantes vapeurs des plaines. J'étais accompagné de ma famille, avide de connaître ces montagnes souvent le sujet de mes récits; et les vives impressions que sur l'âme bien jeune encore de ma fille produisait un pays si nouveau, me faisaient espérer que les beautés de la nature, en excitant l'enthousiasme, y feraient naître ces goûts simples et purs

qui répandent quelquefois du charme sur la vie entière ; car on ne saurait dire, dans cet univers où tout se lie, par combien de rapports le beau physique peut s'unir au beau moral.

Les nuits sont toujours longues à Pierrefitte ; échappons-nous donc de cette auberge enfumée et bruyante, pour aller jouir d'une de ces matinées qu'on ne connaît que dans les montagnes. Le ciel est sans nuages, et l'air d'une limpidité parfaite. Dépouillé de toute souillure, rafraîchi par les rejaillissemens du gave et parfumé des émanations des plantes et des arbres résineux qui tapissent les hauteurs, il a cette fraîcheur balsamique et salubre qui semble faire respirer à la fois la force et la vie. Je crois qu'il est peu de constitutions délabrées qui ne pussent y retrouver à la longue leur santé première et leur vigueur. Du haut du pont on est en face d'un de ces sites qui annoncent au voyageur une région alpestre. Dans le sein de la montagne dont la masse énorme est subitement redressée, s'ouvre une gorge étroite, obscure et de l'aspect le plus âpre, où le torrent s'est creusé une route presque souterraine entre d'affreux rochers. Furieux de mille obstacles, éclatant de blancheur, il s'échappe avec le fracas du tonnerre de son noir canal, traverse un pré d'une fraîcheur idéale, et s'enfuit avec la vélocité de l'oiseau. A son côté le chemin de Cauteretz taillé dans des masses schisteuses, s'élève et disparaît entre de grands noyers et de rougeâtres escarpemens. Plus haut tout est en racourci, tout est sauvage sur les diverses terrasses de la montagne, d'où l'œil redescend avec charme sur le vert tapis du fond, et sur des eaux aussi pures que l'air qu'elles agitent. Le long de la rive le pêcheur de truites, le panier sur le dos et le petit filet aux mains, saute lestement de pierre en pierre pour surprendre l'agile poisson qui seul peuple ces froids torrens, et dont l'excellence ne laisse aucun regret pour d'autres.

La vallée de Cauteretz, une des divisions principales

de la grande vallée du gave béarnais dont le bassin supérieur est les Hautes-Pyrénées, renferme des régions plus pittoresques peut-être, et non moins fertiles en grandeurs sévères que la branche orientale. La route était loin d'être solitaire : des femmes aux voyans capulets, et de jeunes montagnards portant le berret, coiffure antique qui, depuis Cauteretz jusqu'aux rives de l'Océan, couvre toutes les têtes indigènes, nous dépassaient à chaque instant. Les uns, chargés de grands paniers, étaient des pourvoyeurs des bains, et d'autres se rendaient dans les hautes vallées en poussant devant eux des vaches et de jeunes taureaux, qui, tout joyeux d'aller revoir leurs hautes stations, leurs herbages savoureux, faisaient des sauts et des bonds qui nous obligèrent plus d'une fois à nous réfugier sur les roches voisines. Les bords humides du chemin étaient tapissés des fleurs délicates du petit mouron rose, et la saxifrage granulée formait l'avant-garde du genre le plus nombreux qu'aient les Pyrénées.

Cessant de monter, on entre dans un imposant défilé, où le curieux est à chaque pas arrêté par des aspects nouveaux. Cette longue muraille, noircie par l'humidité et les plantes mousseuses, qui des profondeurs où le gave gronde, s'élance à une hauteur considérable, inspire l'effroi lorsque plus haut, sur des prés de la plus forte inclinaison, parsemés de frênes, on voit lestement circuler le faucheur chargé de foin, ou la jeune laitière avec son sac de peau d'isard, comme ignorant l'abîme qui est béant sous leurs pas. Dans ces escarpemens ont crû quelques arbres qui défient à jamais la hache. Les derniers châtaigners couvrent les bords d'une sombre fissure, et le gave plus rapproché est aussi moins menaçant : de ses ondes écumeuses, il heurte les rochers qui le gênent, et s'échappe en tournoyant; ou ses eaux profondes se reposant un moment dans une large conque, y prennent cette vive couleur d'aigue-marine que j'ai tant regrettée dans les Hautes-Alpes.

La gorge s'est resserrée; on ne voit plus que deux immenses pentes, noircies çà et là de quelques sapins, jusqu'à la petite fontaine, où, sous des noyers, reparaissent des granges et quelques prés; on passe sur la rive droite, et au-dessus des rapides lacets de la butte du limaçon formée par un éboulement qui a obstrué la vallée, tout prend un nouvel aspect. Le fond s'élargit, les hauteurs s'adoucissent, la route s'avance entre des champs et des prairies; et de hauts vallons, en reculant les cimes, donnent un champ plus vaste au ciel et à la vue. Le grand ravin qui vis-à-vis du limaçon descend du Cabaliros, mérite un coup-d'œil par son aspect sauvage. Un sombre bois fréquenté par les ours, qui dans les fissures des rochers trouvent de nombreuses tanières, y est comme caché au pied d'une crête inaccessible, dont les pointes fracturées n'attendent qu'un ébranlement pour couvrir de nouveau le fond de leurs ruines. Peu à peu se déploie le riant et pittoresque bassin, depuis long-temps rendu célèbre par des bains qui rivalisent d'ancienneté avec tous ceux des Pyrénées, puisque, sans citer celui qui rappelle sans doute le passage de *César* dans ces montagnes, et celui *du Roi* ou *des Espagnols*, ainsi nommé, dit-on, de la guérison d'Abarca, premier roi d'Aragon, ils étaient fréquentés du temps de la spirituelle Marguerite, reine de Navarre, dont nous avons vu à Odos le dernier séjour, alors que ceux de Barèges n'étaient point connus. Leur température monte jusqu'à 45°. C'est en 945, que Raymond, comte de Bigorre, donna Cauteretz aux moines de Saint-Savin, à la charge d'y construire une église à Saint-Martin, et des logemens pour les malades, qui ont porté long-temps le nom de Cabane des Pères. Cabaliros et Peyrenère ne présentent que des pâtis dépouillés; mais sur la pente du Lisey, un mélange charmant d'habitations, de prairies et de bosquets, s'étend jusqu'aux grands bois qui occupent les hauteurs. En face, Péguère montre ses flancs inaccessibles drapés de hêtres, et sa couronne

de pics que les sapins poursuivent, et le sombre Hourmigas ferme la perspective.

Les abords de Cauteretz sont enchanteurs; sur l'autre rive du gave, des buttes isolées présentent à l'œil de petites retraites, de frais asiles où les feux du soleil sont toujours adoucis par les émanations des eaux presque paisibles qui les baignent. La route, bordée de frênes, cotoie un parc où l'art n'a aidé que bien peu la nature pour en faire une très-agréable promenade. Serré entre le gave et la base de Perraute, qui élève à gauche ses beaux bois et ses terrasses perfides, Cauteretz plaît à l'œil, comme tous les lieux de bains, par la propreté élégante de ses maisons. Le nombre de ses sources, leurs propriétés diverses, et surtout son heureuse situation dans une région moyenne peu éloignée de l'élévation de Barèges, où à un air vif et pur se trouvent réunis les plus beaux sites de montagne, y attirent chaque été un grand nombre d'étrangers, qui amènent avec eux le luxe et le mouvement des villes. Le seul inconvénient de Cauteretz vient de l'éloignement de toutes les sources, excepté celles de Bruzaud. Les bains de Pose, des Espagnols et de César, sont situés au bout d'une pente rapide, sous le bois de Perraute; La Raillère, où l'abondance des eaux a fait construire un beau bâtiment, est à un quart de lieue en amont; plus loin, sont le petit Saint-Sauveur, les bains du Pré, et la caverne du Mauhourat, dont l'eau privilégiée donne lieu tout le jour à des processions de buveurs; et enfin, dans la gorge du pont d'Espagne, se trouvent encore les bains du Bois et d'autres sources négligées. Toutes ces eaux thermales surgissent du granit primitif, et leur chaleur varie de 20 à 50 degrés.

La route qui conduit aux bains éloignés, offre chaque matin à l'observateur une scène animée; si, cependant, la beauté des montagnes, de ces masses qui portent si haut leur bois, leurs rochers et leurs festons pittoresques, ne l'absorbe pas tout entier. Tout ce qui émeut et élève

l'esprit prend un caractère religieux. Frappé de la majesté de ces monts qui ont l'air de porter le ciel sur leurs têtes chenues, il me semblait être dans le plus auguste des temples, où la divinité se révélait par la grandeur de ses ouvrages. Comme ces pyramides colossales écrasent les faibles humains qui rampent à leurs pieds. Tous ces êtres de costumes différens qui couvraient la route, où le Russe et l'Anglais, le montagnard et le parisien, le pauvre et le riche, s'en allaient confondus, ressemblaient à une foule pieuse, s'avançant à pas lents vers l'Hourmigas comme si ses noires forêts recélaient quelque mystérieux sanctuaire; mais, levant les yeux sur les sommités de Péguère, revêtues dans le ciel de toute la splendeur de la lumière naissante, j'y voyais un trône plus digne de la souveraine puissance.

Les environs de Cauteretz sont pleins de sites charmans où les promenades peuvent se varier à l'infini. J'indiquerai les principaux : En une demi-heure, un sentier tracé au travers des prés et des petits bois qui tapissent la pente du Lisey, peut conduire à la grange de la Reine, ainsi nommée, parce qu'une des puissances de l'époque, [1] y fut prise par la nuit en revenant de Luz. Du rocher qui l'appuie, on domine la vallée, et par la gorge de Pierrefitte, on a une échappée de vue sur la plaine d'Argelez jusqu'à la tour de Lourdes. Ce site, avec ses petits bois, ses pelouses et ses chalets, est tout-à-fait pastoral. Les autorités du lieu y avaient fait écrire en grands caractères: *Grange de la Reine*, et graver sur le marbre le souvenir d'un si mémorable événement. Une couche de chaux a voilé la première inscription, et la niche où était la seconde est vide ! *sic transit*..... Au reste, bonne et bienfaisante, Elle a laissé dans ces montagnes des souvenirs qui valent mieux que ses pompes d'un jour.

Sur un plateau à l'opposite est l'habitation de l'excellent guide, Jean Domède, souvent choisie pour des parties

[1] Hortense Beauharnais, épouse de Louis, roi de Hollande.

champêtres à cause de sa belle vue. On plane sur Cauteretz, et en face des montagnes de l'est, on les voit atteindre brusquement une grande hauteur dans le pic de Viscos, dont le cône élancé commande les deux plus profondes gorges des Pyrénées. Le pic de Lisey, tout pâturages, lui succède; puis Perraute avec ses bois, ses terrasses bordées d'arbres, et ses mornes dangereux. Plus loin la vallée de Lutour s'étend en un long et verdoyant berceau jusqu'aux sommités neigées qui voient au-dessous d'elles tous les lacs d'Estom. Domède, pasteur et chasseur d'isards, mérite, par son honnêteté et une certaine instruction de guide, d'être recherché par les amateurs de courses.

Du haut du resssaut de Lutour, sous le bois d'Hourmigas, au milieu de rocs éboulés depuis long-temps couverts de mousse, une jolie cascade s'échappe en gerbes successives, et produit des accidens qu'un peintre appellerait poétiques. Les arbres des rives opposées s'y croisent en légers berceaux au-dessus des ondes qui se précipitent, et les rhododendrons y forment d'aimables harmonies avec les rameaux des sapins que le souffle des cascades balance. Sous les voûtes obscures de ces enfans du nord qui cachent la montagne, on trouve des retraites dont le silence et le demi-jour inspirent la réflexion, et dans ces petites grottes qu'ont formées des roches arrêtées dans leur chute, revêtues des tapis élastiques des sphaignes, on aime à goûter l'ombre et le frais, en se laissant aller à la rêverie qu'entretiennent les bruits monotones des eaux.

A mi-chemin de La Raillère, est un grand éboulement vomi par une fissure qui sillonne tout Péguère, en tout temps pourvue de neige, et s'évasant en haut en un vaste demi-cercle autour duquel sont répartis les pitons dont la montagne est couronnée. Cette glacière naturelle mérite d'être vue. A son approche tout change d'apparence; tout est grandi. Ce couloir si étroit est devenu un profond ravin creusé sous de hauts escarpemens pittoresquement drapés d'arbres, et d'une multitude de belles plantes, de saxifra-

ges surtout, dont les panaches n'y sont jamais en repos. La neige fortement inclinée qui en occupe le fond, remonte jusqu'à une caverne où voltigent des milliers de choucas qui fatiguent l'air de leurs croassemens sinistres, et où je faillis payer cher l'obstination de l'atteindre. En levant les yeux on ne peut voir sans émotion les masses suspendues qui semblent prêtes à écraser le téméraire observateur; et le sentiment du danger que donne une telle vue n'est point imaginaire dans cet étroit goulot où tout ce qui se détache de l'évasement supérieur doit nécessairement tomber. Le soleil n'y paraissant que peu d'instans ne peut fondre la neige qui y entretient l'air constamment froid; cause naturelle d'un vent d'autant plus sensible que le soleil réchauffe davantage les plans voisins. Cette cavité, où règnent toujours le vent, le froid et l'ombre, est ainsi une glacière parfaite dont on use à Cauteretz.

Mais qu'on voie au rebours ce site singulier : au revers de ces sapins, de ces hêtres séculaires, destinés à naître et mourir sur leurs inaccessibles terrasses, où la gélinote et le coq de bruyère trouvent en face de Cauteretz d'inviolables asiles, que du vallon du Cambasque dont les pelouses nues s'étendent jusqu'au petit lac d'Illhéou, on s'élève dans ces ravins herbeux qui perçent le bois, et qu'afin de jouir de tous les aspects, on choisisse l'arête qui sépare les deux faces de la montagne.

C'est là qu'il faut gravir en s'accrochant aux touffes d'herbe, ou franchir des crêtes escarpées sur des précipices que l'œil n'ose sonder. Ces difficultés deviennent excessives, et je sais par expérience qu'il faut être sûr de sa tête avant de s'y engager. Si l'on parvient à atteindre une des cimes principales, après avoir habitué ses yeux aux profondeurs, qu'on s'avance sur quelque saillie, et l'on sera frappé d'un des plus imposans précipices que les montagnes puissent offrir : les flancs de Péguère, entr'ouverts autour d'un immense entonnoir que ses pics élégans couronnent, et dont la sombre glacière est le tube infé-

rieur. Si on ose jeter les yeux du haut de ces murailles, de ces effrayans surplombs, sur cet abîme où la terre se dérobe sous les pieds, qu'on soit prudent; c'est l'antre perfide du vertige.

Péguère doit être surtout visité par le botaniste. Je ne connais point de montagne, où les plantes sous-alpines, division qui comprend les plus remarquables par leur port et leur beauté, soient en une telle profusion. Il semble qu'une main soigneuse s'est plue à y semer toutes celles qui croissent sur les hauteurs moyennes des Pyrénées. Le gazon d'un petit pic y était émaillé de renoncules thora, que je n'ai trouvé autour de Barèges que dans un couloir de la Piquette.

De tous les monts qui environnent Cauteretz, le Mounné est celui dont la vue est la plus étendue. On le voit des bains, au-dessus du Cambasque, et il faut trois heures pour y monter par des pentes nues, toujours faciles. Sa cime est une crête schisteuse coupée à pic du côté de l'axe granitique, tandis que de longs plans inclinés en descendent au revers sur l'*Abat de Bun*, branche orientale de la vallée d'Azun. Celle-ci, où je distinguai le bosquet qui entoure la jolie chapelle de Pouylahut, toute marquetée de prés, de bois, de champs et de villages, se présente sous les pieds comme une carte de topographie du coup d'œil le plus attrayant. La vallée d'Argelès ne paraît qu'à moitié sous le Cabaliros, mais rien ne cache les plaines de Tarbes et du Béarn. L'horizon du midi a plus d'attrait pour l'observateur, en lui montrant de près la haute chaîne entre Vignemale et les ports d'Ossau, où sont encore des sommités qui atteignent et dépassent 1600 toises, Aratillé, Pène d'Aragon, Costerillou, Som de Seoube, et les derniers glaciers de l'ouest. La masse des Hautes-Pyrénées, où dominent quelques pics privilégiés, couvre toute la chaîne centrale; mais rien ne cache Vignemale avec ses glaciers, ses masses redressées, et ses diverses cimes; échelons de la Piquelongue, point culmi-

nant du groupe entier. Cette belle montagne, par son isolement, est l'objet le plus grand du tableau. Quelle hardiesse dans ses formes! A quelle hauteur elle porte sa quadruple tête au-dessus des pics, la plupart granitiques, qui renferment le val de Gaube, depuis Badette jusqu'au pic d'Araillé, voisin du port d'Ossoue; depuis le Pouïtrenous, dont les sapins ombragent les cascades du pont d'Espagne, jusqu'au Chabarrou qui, sur ses flancs en ruines, n'a pas un atome de verdure! La crête s'abaisse ensuite tout-à-coup, et la Pique longue de Vignemale, sourcilleux promontoire visible de cinquante lieues, domine tout à l'ouest de sa cime orgueilleuse. On la voit porter un petit glacier suspendu sur les précipices; et sur les pentes du port d'Ossoue, qui s'ouvre à gauche derrière le pic élégant de l'Araillé, paraît la partie supérieure du grand glacier du nord. Excepté ces deux taches brillantes, toute la montagne n'offre à la vue que le gris terne de ses prodigieuses murailles, les plus hauts escarpemens peut-être des Pyrénées.

Dans le chaînon de Saint-Sauveur plus abrupte et plus hérissé qu'à l'est, je reconnaissais les pics dominateurs; et leurs âpres traits ne sont que plus à découvert. C'est une repoussante barrière sans pâturages, et presque inaccessible, où l'œil n'aperçoit que masses empilées, dentelées çà et là de sapins, jusqu'aux pics de Culaous et de Labas qui voient entr'eux le plateau toujours frais d'Estom-Soubiran. La vallée de Lutour apparaît dans sa longueur creusée en berceau sous ce chaînon qu'elle ne quitte plus, mais le charme de ses clairières a disparu dans l'éloignement. Au-dessus du bois de Lisey, une étendue de pelouses montre le principal établissement d'été de la vallée occupé par des Béarnais. Si l'on y va voir tous les détails de l'industrie pastorale, qu'on se garde des chiens qui toujours y sont en grand nombre et terribles. C'est par le col de Lisey, point le plus bas du chaînon, qu'on va directement de Cauteretz à Luz, course sans difficulté de

cinq heures de marche. Au revers sont les pâturages d'Orlian qui précèdent ceux de Sazos; mais le plus joli trait de ce vaste ensemble, c'est lorsque les yeux se baissant par hasard, Cauteretz, groupe bleuâtre enchassé dans la verdure, apparaît au fond d'un large précipice tout riant de fraîcheur.

Je joints ici un tableau géographique de la vue du Mounné.

Désignation des principaux points et objets visibles du sommet du Mounné, avec leur direction relevée à la boussole.

(La variation observée est de 22° 30' 0".)

Le pic de Montaigu à deux lieues au Nord-Ouest du pic du Midi.	à l'Est	27°	vers le Nord.
Le pic du Midi de Bagnères.	*id.*	9°	*id.*
Le pic d'Arbizon, portant une grande masse de neige à l'Ouest.	*id.*	6°	vers le Sud.
Neouvieille portant un beau glacier à l'Ouest.	*id.*	17°	*id.*
Mont-Perdu, sommet du glacier le plus oriental.	au Sud	36°	vers l'Est.
La brêche de Roland, le côté oriental.	*id.*	28°	*id.*
(L'autre côté est caché par la montagne à l'Est d'Estom.)			
Le milieu du Taillon.	*id.*	26°	*id.*
Glacier, ou amas de neige au Nord du pic Soubiran, au-dessus de la Hourquette d'Estom.	*id.*	19°	*id.*
Port d'Ossoüe au-dessus du glacier de Vignemale.	*id.*	17°	*id.*
Pènes de Vignemale.-La petite au-dessus du port..	*id.*	13°	*id.*
— La moyenne.	*id.*	12°	*id.*
La Pène longue (inaccessible).	*id.*	11°	*id.*
Pic d'Aratillé, à la crête au fond d'une branche du Val-de-Jarret.	*id.*	2°	vers l'Ouest.
Port de Marcadaou ou de Cauteretz.	*id.*	17°	*id.*
La Pène d'Aragon, au fond de l'abat de Bun	*id.*	21°	*id.*
Port d'Azun.	*id.*	44°	*id.*
Pic de Costerillou, versant au Nord un beau glacier.	à l'O.	33°	vers le Sud.
Pic de Gabisos (le plus grand).	*id.*	27°	vers le Nord.
Village de Gaillagos, vallée d'Azun.	au N^d	3°	vers l'Ouest.
Village d'Arcizan, dessus.	*id.*	6°	vers l'Est.
Croupe du Cabaliros.	*id.*	41°	*id.*

Le pic du Midi d'Ossau doit être visible du Mounné; mais comme sa fourche est tournée au nord-ouest, et qu'il ne présente qu'une pointe, il reste confondu avec les masses du haut Azun et de Sousoueou.

Un jour, m'y étant rendu pour revoir ces observations, j'y fus interrompu par ces brouillards secs qui dans les beaux temps envahissent les montagnes. Vers midi, des nuages légers commencèrent à se rassembler autour des pointes de Vignemale, l'enveloppèrent de leurs mobiles flocons, et la cime toute entière resta cachée sous leurs masses ténébreuses. Cet aspect, comme d'un sanctuaire aérien, me rappela les nobles fictions du poëte de la Lusitanie : il me semblait voir le roc inaccessible où le fier génie des montagnes dormait enveloppé de voiles vaporeux, lorsque les audacieuses légions d'Abdérame vinrent l'arracher au repos, et que le géant indigné, lisant dans l'avenir, leur prédit le destin funeste qui les attendait dans les champs de Poitiers. Plus tard, j'en fus environné, et leurs fumées roulantes comme les émanations d'une immense chaudière, me découvraient par temps des objets éloignés : c'était la riche parure d'une terre inférieure, ou le ciel et son brillant soleil; c'était Neouvieille et ses larges épaules, Costerillou ou la pène d'Aragon qui, perçant les vapeurs, ressemblaient à des écueils au milieu d'une mer sans bornes. Parfois, Vignemale, sous un aspect tout différent, porté sur les nues avec sa couronne alpestre et ses flancs sillonnés, comme ces palais aériens qui émerveillent l'enfance, était magique dans son isolement; mais bientôt d'un nouveau souffle s'évanouissait la céleste vision.

Un matin qu'une voûte continue de brouillards s'étendait à mi-montagne, en allant au bain, je la vis se fendre au-dessus de Péguère, et poindre le bleu du ciel. Certain d'un beau jour, je reviens sur mes pas, et prends avec deux compagnons le chemin de Lisey, en gravissant directement le long du ravin qui, au travers du bois, descend sur Cauteretz, jusqu'à ce que nous ayons atteint et les

brumes et la voie facile des troupeaux. Les hêtres précèdent les sapins, et ceux-ci les pins rouges qui croissent beaux, mais éclaircis ou déchiquetés par la hache, jusqu'au pied d'un éboulement tranché net, limite inférieure du plateau auquel nous parvînmes en une heure et demie. Mes prévisions cependant ne se réalisaient pas; notre seul plaisir y fut, après de rudes montées, d'avancer sur un plan dont voilaient l'étendue des brouillards épais et froids. Comment trouver les cabanes au travers de ce bandeau sans fin qui nous enveloppait? Une fois nous crûmes les voir : nous approchâmes; ce n'était que des roches isolées dont la forme avait trompé. Errant ainsi au hasard sur ce vaste patis, et découragés, nous retrogradions, dirigés par la pente douce du sol, lorsque j'entendis sur la gauche un léger bruit de cascade. Certains que ces alpestres demeures sont toujours voisines de l'eau, nous y courons, et bientôt, en effet, guidés par les clochettes, nous en découvrons trois sur un ressaut, entourées de parcs où les animaux étaient encore. Mouillés, glacés et pressés par la faim, nous y arrivions lorsque la grosse voix d'un chien s'éleva du milieu des moutons; plusieurs autres y répondirent, et la colonie entière fut avertie de notre arrivée. Nous prenons le pas de course pour chercher un asile dans les couïlas qui se découvraient à mesure, rangés autour d'une enceinte de parcs où les moutons serrés attendaient qu'on les lachât sur la montagne. Le vacarme des chiens augmentait; déjà nous en étions entourés, lorsque les pasteurs accoururent nous protéger contre leurs terribles vedettes. Ils nous dirent que sans le brouillard, qui avait retenu les troupeaux aux cabanes, nous eussions couru quelque danger. Le premier chien qui nous eût vus, aurait donné l'éveil aux autres, et tous seraient courus comme sur l'ennemi. Comment nous préserver contre une vingtaine de ces animaux méchans et d'une singulière obstination contre les étrangers, avant que les pasteurs dispersés, et souvent peu bienveillans,

eussent pu nous porter du secours? Ils nous conduisirent dans une grange très-spacieuse, laboratoire commun, alors en activité pour les manipulations du laitage, où, auprès d'un bon feu, nous trouvâmes tout ce qui nous était confortable. Tout l'intérieur n'était qu'une vaste pièce dont une partie servait d'étable pour les bêtes malades, pour les nouveaux-nés, et pour traire dans le mauvais temps; l'autre était entourée de petites cases où des hommes s'occupaient à faire le fromage. Voici comment ils opèrent: Après que les chaudronnées de lait ont été caillées sur le feu, ils ramassent à deux mains la partie caséeuse, et la pressent à mesure dans des vases de bois percés, où ils la laissent s'égoutter; et lorsqu'il n'y paraît plus de petit-lait, ils la mettent dans des moules, où, fortement pressée, elle se dessèche et prend la forme de fromages qui n'ont plus qu'à être salés, et tenus dans des caves fraîches pour acquérir leur perfection....., relative, cependant; car ces produits grossiers qui tiennent à l'enfance de l'art, aigres, secs et salés ne ressemblent que de nom à tant d'autres justement appréciés. Dans toutes les Pyrénées, je n'ai trouvé qu'à Vicdessos et à Alos dans le Couserans, des fromages d'une pâte fine et crêmeuse, vraiment bons. Vers onze heures, les nuages s'étant exhaussés, nous laissèrent voir dans toute son étendue la plaine de Lisey, bornée en aval par des bois, et se relevant en berceau vers les hauteurs latérales, et jusqu'au col qui verse sur Luz. C'est un des plus beaux pâturages du canton. Toute la colonie impatiente de liberté, s'était mise en mouvement, et nous-mêmes en une heure d'une marche aisée sur ces vastes pelouses, nous gagnâmes le col, d'où en deux autres, au travers des pâturages d'Orlian et de Sazos, on peut descendre à Saint-Sauveur. Là, entourés de moutons de la forte race béarnaise, de pasteurs et de chiens maintenant débonnaires, sous un doux soleil, nous prîmes un long et délicieux repos, en face de toute la région de Barèges, et ayant de

tout côté de beaux aspects de montagnes. Le cadre qui m'entourait, la vue de ces troupeaux montant de toutes parts, me rappelèrent des vers pleins de grâce et d'abandon, composés, chose rare, par un souverain sur les charmes de la vie pastorale, mais ce souverain était Laurent de Médicis. Je ne citerai que ceux-ci :

Al dolce tempo il buon pastor informa
Lasciar le Mandre, ove nel verno giacque ;
E'l lieto gregge, che ballando intorma,
Torna all'alte montagne, alle fresche acque.
L'agnel trottando pur la materna orma
Segue ; ed alcun che pur or ora nacque
L'amorevol pastore in braccio porta :
Il fido cane a tutti fa la scorta.
. . . .
Cherchi chi vuol le pompe, e gli alti honori...
. . . .
L'ombrose selve, i sassi, e gli alti monti !...

Il ne faut point oublier Cabaliros, cette masse obtuse et verdoyante, dont l'aspect est si pastoral du côté d'Argelez. Deux heures suffisent pour y monter sur des pentes toujours faciles, et on a de sa cime de belles vues sur les montagnes; mais les vallées d'Azun et d'Argelez, étendues autour de sa base, mettent sous les yeux un riche et charmant tableau, à côté des profondeurs dévastées de la gorge de Pierrefitte. Que de dédommagemens pour si peu de fatigues! Mais il est temps de pénétrer dans les hautes vallées, où une nature toujours grande quelquefois sublime, que n'ont point défigurée les pasteurs nomades qui ne les habitent qu'un temps, peut nous donner l'idée de la beauté sauvage qu'elle dut avoir lorsque la surface de la terre enfin consolidée, et jouissant de ses premiers repos, toutes les forces vives qu'elle recélait dans son sein se furent mises en action pour l'embellir.

CHAPITRE XIV.

GORGE DU MAUHOURAT, SITES ALPESTRES. - PONT D'ESPAGNE.- LAC DE GAUBE. - LE VIEUX PÊCHEUR ET SON BATEAU A MILLE TOISES AU-DESSUS DE LA MER.

La principale branche de la vallée de Cauteretz, qui s'enfonce derrière le Mauhourat, se divise en deux autres au pont d'Espagne, dont l'une, le val de Jarret, communique par le port du Marcadaou avec la vallée du Gallégo, et l'autre, où est le plus grand lac de toute la chaîne, remonte à Vignemale qui la ferme au midi. Il en est peu où se trouvent réunies autant de ces grandeurs, de ces charmes du désert, qu'on ne voit plus dans notre Europe vieillie qu'au sein des hautes montagnes. Le court trajet de Cauteretz au lac de Gaube le met à portée même des plus délicates baigneuses, à l'aide de ces robustes porteurs qui excitent l'étonnement de l'étranger par leur agilité sur les roches. Aussi ce lac est-il le but de parties nombreuses, rendues piquantes par l'aimable liberté qu'elles autorisent, comme par le contraste des jouissances dont le riche aime à se faire suivre, avec la sévérité des lieux, avec les huttes enfumées et l'extrême frugalité des nomades qui les habitent; et d'une civilisation rafinée avec la simplicité grossière de ces pâtres dont les mœurs et les habitudes sont les mêmes qu'il y a vingt siècles.

J'ai souvent pris seul la route du pont d'Espagne; cette fois je la remonterai avec de jeunes baigneuses dont mes récits avaient excité la curiosité, et qui dans leur zèle dédaignèrent le secours des porteurs.

Dès deux heures du matin, par une belle nuit de juillet, nous étions sur le chemin de la Raillère avec le fidèle Jean, qui, chargé de provisions, marchait pesamment après nous, et donnait de temps à autre le sage avis

de modérer le pas, suivant le vieux adage qui semble fait pour les montagnes :

. . . . . . Chi va piano, va sano,
Chi va sano, va lontano.

La lune plusieurs jours attendue, avec tout l'éclat de son plein régnait dans un ciel dont les autres feux étaient presque éteints ; ses rayons glissant sur les aspérités de Perraute, éclairaient vivement Péguère, tandis que devant nous l'Hourmigas tout entier n'était qu'une masse obcure où l'œil ne discernait rien. La conversation cessait involontairement pour contempler ces beautés de la nuit, plus fécondes en pensées, plus inspirantes que toutes les splendeurs du jour. Le peintre de la nuit, Vanderneer, eût senti à cet aspect ranimer son génie. Sous la lumière de la lune qui annonce le repos plutôt que la mort des êtres, les effets sont tranquilles, les masses larges, sans détails, les teintes argentées et mystérieuses. Ce vague des couleurs, cette indécision des objets éloignés, cette profondeur des parties ombrées, tout contribue à agrandir les espaces et à agir puissamment sur l'imagination. La nuit est sublime alors pour le solitaire qui médite. Des clairs de lune peints pendant l'hiver dans des montagnes couvertes de neige, offriraient des sites extraordinaires éclairés pittoresquement.

Après les thermes nouveaux dont l'élégante architecture semble une illusion au milieu des fragmens entassés dont ils prennent le nom, et le petit pont où règne toujours un vent frais chargé de l'humidité du torrent, nous entrons dans ce défilé qui le dispute à ce que les Pyrénées ont de plus âpre et de plus grand : partout des fonds bouleversés, des masses ruinées, de noires traces de sapins, et l'aiguille de Peyrelanz, fière et nue, élancée vers le ciel. Nous dépassons les bains du petit Saint-Sauveur et du Pré dont la longue cascade mugissait à peine aperçue dans l'ombre, et une courte halte nous arrête au Mauhourat.

C'était naguères une étroite fissure dans un roc bordant le gave, où coulait au fond la source renommée. Les abords en étaient difficiles, la caverne repoussante, et il ne fallait rien moins que le désir de la santé pour amener les buveurs dans cet antre incommode. Maintenant un bon chemin conduit à une grotte garnie de bancs, où après avoir accompli l'ordonnance du médecin, le repos est facile. De là on voit les terrasses granitiques de Péguère, sillonnées par le ravin qui né dans les sommités, ajoute à chaque orage, au milieu des éclairs produits par mille chocs et avec un bruit égal au tonnerre, à la raillère étendue à sa base.

Depuis le Mauhourat, la marche eût été difficile dans le sentier désormais très-scabreux, si le crépuscule n'y fût venu à notre aide. Une eau fumante traverse le chemin, descendue d'une méchante baraque où sont les bains du Bois dont le pauvre seul vient user; et sur une plate-forme au pied d'un roc, une guérite, des soldats, un corps-de-garde rappellent tout-à-coup la fièvre de Barcelonne et le cordon prétendu sanitaire. C'est l'avant-poste d'Escanegat où il faut exhiber le passavant qui permet d'aller braver la peste.

Je fus surpris d'entendre aussi distinctement la chute de Cérisey. Quoique le jour commençât à paraître, c'était encore le silence de la nuit, et on sait combien alors les sons s'entendent de plus loin que pendant le jour. M. de Humboldt qui a cherché à apprécier cette différence, croit que le bruit des cataractes d'Amérique a, la nuit, trois fois plus d'intensité; rapport difficile à saisir. La cause en serait-elle dans la différence de densité de l'air, ou dans le mouvement imprimé à l'atmosphère par la chaleur du soleil? Cela vient-il des fluides aériformes qui le jour se mêlant à l'atmosphère, amortissent les vibrations sonores, ou seulement de ce que le jour, distraits par le bruit, nous ne faisons qu'entendre, tandis que la nuit nous écoutons? On est dans la ligne de l'axe primitif, et la

gorge, dans toute son âpreté, s'enfonce entre des masses du granit le plus homogène où, du pied jusqu'à la cime, ce n'est que rochers ou terrasses frangées de sapins; et dans les fonds, que bois épais ou éboulemens entassés. Ces sites ne seraient que sauvages, si la hauteur des monts ne les rendait imposans, si le cône de roc vif du Peyrelanz, clocher gigantesque au-dessus des bois, ne venait ajouter à tout ce que le paysage a de grandiose.

La cascade de Cérisey dont le bruit sourd va croissant, est une des plus belles de ces vallées. Pour bien la voir, il faut descendre au travers des sapins sans cesse humectés de ses vapeurs où sous le soleil brillent les couleurs du prisme; mais qu'on aille prudemment, car on cotoie un gouffre. La gerbe compacte, brisée à moitié chute, s'élance de nouveau et retombe de tout son poids dans une profondeur qui retentit sous les pieds. La violence des eaux qui échappent à la vue éblouie, le sentiment du danger au-dessus de l'abîme qui rugit, et la sauvagerie du lieu, tout donne une émotion involontaire, et l'on ne respire à l'aise que remonté sur le sentier. Ceux que plus d'habitude préserve de cette sorte d'inquiétude, doivent suivre la corniche et jeter un coup d'œil sur le canal profond où s'enfuient ces eaux toujours sombres, excepté où quelque rayon du soleil vient faire voir leur limpidité parfaite, et reluire les truites qui y abondent.

Plusieurs autres ressauts élèvent rapidement le fond de la vallée qui, toujours du même caractère, offre une extrême variété dans ses détails, et donnent lieu à d'autres cascades dont celles du Pas-de-l'Ours et de Boussés sont belles encore. Cette dernière tombe d'un seul jet au milieu des sapins. Quelque difficile qu'en soit rendue l'approche par un fouillis d'arbres et de ruines cachées sous la mousse, elle mérite qu'on prenne quelque peine pour voir de près son luxe du désert et son cadre sévère. Plus haut les fonds plus ouverts offrent de jolies clairières cernées de sapins aux rangs pressés. L'air des hauteurs toujours piquant au

point du jour dissipait toute fatigue, et mes compagnes de voyage parcouraient lestement leurs fines pelouses, enchantées des beautés du matin dans ces solitudes où elles pouvaient croire avoir pénétré les premières : d'une part, les roches pelées, les ravins de Péguère et ses mille terrasses aux noires pyramides, et de l'autre, d'épaisses forêts sombres encore, loin du soleil, tandis que Peyrelanz, frappé de ses premiers rayons, était brillant sur un ciel d'azur.

Nous voici au fameux pont d'Espagne où la vallée se divise. Ce beau site, que le peintre et le poète se sont plus à retracer, est digne de sa renommée. Au débouché du val de Gaube est un ressaut considérable, d'où parmi les sapins son gave tombe en chutes multipliées jusques dans le lit même du torrent de Jarret. De là leurs eaux confondues s'élancent dans une profonde fissure ouverte dans le granit. C'est sur ce noir passage que sont jetés plusieurs troncs de sapins retenus par d'autres qui ont crû dans les fentes de la roche; et en aval de ce pont rustique, les eaux un moment ralenties s'étendent de toutes parts ombragées.

Que de fois, assis sur une de ces roches qui obstruent le torrent, en face de ces beaux lieux toujours enveloppés d'une obscurité mystérieuse, j'ai contemplé leurs riches décorations : ces eaux limpides qui s'échappent sans bruit du bassin où dans leur tranquillité elles ont repris leurs belles teintes vertes; ces tapis épais de mousse qui recouvrent les blocs amoncelés sur les bords; ce pont hardi protégé par d'élégans bouquets d'arbres sur deux sombres culées, où des fleurs toujours brillantes d'humidité sont toujours agitées; plus loin, comme au bout d'un long tube, les derniers rejaillissemens des cascades étincelans sous le soleil, et enfin ce cadre majestueux des plus hauts sapins de la forêt, dont les têtes rapprochées laissent à peine voir le ciel et le sommet boisé du Pouïtrenous.

De l'autre côté du pont, sur un petit plateau où les

guides ont arrangé des bancs autour d'un bloc plane qui sert de table, est le lieu ordinaire d'une station en face de la cascade qui, divisée en plusieurs chutes, descend de très haut entremêlée de sapins, pour disparaître dans le canal du fond. Le mouvement, l'éclat des eaux au milieu de ces bois ténébreux, en font un site remarquable et riche en détails.

Pendant une heure encore on gravit un sentier sinueux entre les colonnes pressées des sapins, et commence à paraître le pin rouge, ami d'une zone plus refroidie, que trahit de loin la tige colorée à laquelle il doit son nom. Les bois enfin s'écartent, et le fond mamelonné n'est qu'éboulemens anciens dont la verdure s'est emparée en les forçant au repos. On monte un dernier ressaut où s'élève au revers la fumée des huttes, et le lac, les montagnes supérieures et le sourcilleux Vignemale se découvrent à la fois. On jette un coup d'œil rapide sur ces grands objets, et l'on court se reposer sous le hangar du vieux pêcheur, qui, à l'aspect d'étrangers, revêtant sa rude écorce de ce qu'il a de plus poli, s'empresse d'offrir ses bonnes truites justement renommées, tandis que les pasteurs des couïlas vont chercher leur beurre et leur lait toujours frais, dans les petites caches où l'eau du lac les baigne.

Le lac de Gaube, de mille toises au moins de long, sur la moitié de large, est renfermé entre des montagnes qui ont la rudesse et les formes ruinées du granit : à l'ouest les pics de Gaube et de Peyrot, et à l'est Pechmeya et la Palomière de Gaube. L'aspect inattendu de ce vaste miroir d'un bleu azuré plutôt que vert, étonne dans des lieux si élevés, entre des monts aussi âpres, tant il y a de contraste entre cette nappe unie et leurs flancs déchirés, tout décombres ou précipices. A son extrémité, une pelouse avec quelques sapins est la seule verdure que l'œil aperçoive dans le vallon bouleversé qui précède Vignemale, où la cascade de Plumous, sur son ressaut stérile, n'apporte aucune variété dans ce triste paysage. Mais, après le lac, c'est Vignemale qui intéresse; c'est Vignemale que l'on re-

garde toujours : ses masses redressées, ses glaciers et ses cimes en étages jusqu'à la Pique longue qui est le roc dominateur.

Le pêcheur, qui a ses raisons, apprête son bateau et ne manque pas d'inviter à faire une promenade sur ces eaux si tranquilles, au milieu des rudes sommets où l'imagination ne plaçait que des torrens. C'est un plaisir inattendu que de naviguer au haut des Pyrénées comme sur un reste de la mer qui fut soulevée avec elles. Confions-nous donc à cette nacelle grossièrement façonnée par le pêcheur lui-même de deux morceaux d'un gros hêtre qu'il a creusés et liés de son mieux. Une telle embarcation, qui rappelle par trop l'enfance de l'art, eût été bien peu rassurante si le vent d'Espagne eût soufflé sur ce miroir en repos où l'on glisse doucement et qui réfléchit avec tant de pureté les rochers de ses bords. On côtoie la rive droite inégale et escarpée, où se montrent encore des lignes de sapins, avant postes de la forêt, sur des mornes pittoresquement groupés dont les bas étages viennent plonger dans l'eau. C'est là qu'elle a le plus de profondeur : long-temps on distingue le fond au travers du plus limpide milieu ; mais à leur approche sa couleur obscure décèle les gouffres qu'elle cache. En longeant la côte la profusion et la variété des plantes qui tapissaient les roches me faisaient regretter de n'avoir pas ma liberté entière pour y herboriser. Nous prîmes terre à l'extrémité du lac pour nous promener sous ces allées de sapins que la nature a plantées dans le site le plus sauvage du monde, hanté par les ours bien plus que par les hommes. On revient par le milieu du lac afin de mieux jouir de l'ensemble des montagnes, et il est un point d'où la distance des bords étonne. Après quelques heures de repos dans la cabane du pêcheur, ou sur le bord de ces belles eaux dans le calme des hauts lieux, nous reprîmes le chemin de Cauteretz. Dans cette longue descente les haltes sont nécessaires, et les fraîches pelouses à l'ombre des sapins y invitent souvent.

Mes compagnes de voyage, enchantées de leurs découvertes, parvinrent ainsi au terme sans éprouver une grande fatigue. Dans mes divers séjours à Cauteretz, la vallée de Gaube était ma promenade favorite. J'aimais ses sites romantiques; je me plaisais au bruit de la cascade de Cérisey mugissant dans son gouffre, ou à de longues rêveries sous les sapins du pont d'Espagne. Ces beaux arbres qui portent si haut leur tête pyramidale, ont un caractère de grandeur sévère qui leur est particulier, et qu'ils impriment d'autant plus au paysage, qu'étant une de ces espèces qui aiment à vivre en société, ils expulsent les autres et finissent par régner seuls dans les régions qui leur conviennent.



CHAPITRE XV.

COURSE A VIGNEMALE. - LA NUIT DANS LA GORGE. - SCÈNES PASTORALES. - LE GLACIER. - ASCENSION PÉRILLEUSE. - VUE IMMENSE SUR LA CHAINE.

La plus haute des Pyrénées françaises qui paraît de cinquante lieues comme un promontoire isolé à l'ouest, Vignemale était mon principal point de mire dans les vallées de Cauteretz. Cette montagne importante a été négligée par les naturalistes; cependant elle méritait leur intérêt, non moins par son élévation, la singulière ordonnance du groupe dont elle est le centre, que par l'étendue de ses glaces, et son heureuse position pour observer la masse du Marboré, comme les contreforts chenus qui s'humilient autour d'elle. Ramond ne l'a vue que de loin; Labaumelle n'est allé qu'à la première pène, et je ne sais si d'autres naturalistes sont parvenus plus haut. Ces pènes,

au nombre de quatre, bien distinctes, s'élèvent par gradation jusqu'à la plus occidentale, qui a toujours passé pour inaccessible. Je ne prenais pas ce mot dans un sens absolu, et j'espérais faire au moins une grande reconnaissance pour me fixer sur la possibilité d'y monter, sur la route à tenir, et les circonstances locales qui pourraient en faciliter la tentative. Mon guide qui, en chassant aux isards, en avait souvent exploré les abords, même tenté l'ascension, avait ordre de se tenir prêt au premier beau temps; compagnon bien essentiel pour de telles courses, où lorsque seulement le ciel se couvre, ce qui peut arriver de moins défavorable, c'est de perdre entièrement le fruit de ses fatigues.

Le trente juin, tous les pronostics désirés s'étant trouvés réunis, nous fîmes nos dispositions pour partir dans la nuit, et à une heure du matin nous sortîmes de Cauteretz par un ciel très-serein, sans lune. La clarté des étoiles nous suffit jusqu'au Mauhourat; plus loin, dans de scabreux sentiers où descendait à peine quelque atome de lumière, il nous fallut cheminer les yeux à terre, en sondant le terrain de nos bâtons. Au poste d'Escanegat, si j'eusse été officier de ronde, j'aurais trouvé à punir, puisque la sentinelle, le caporal et ses hommes, comme s'ils eussent deviné le peu de sincérité de leur surveillance, [1] dormaient tous dans la baraque. A quelques pas de là, au milieu d'un éboulement, j'aperçus une lueur. « D'où vient ce feu, demandais-je à Jean? « Monsieur, ce n'est rien; ce sont deux Italiens qu'on a arrêtés, venant d'Espagne, et qui font quarantaine. » Ces pauvres gens s'étaient en effet tapis comme ils avaient pu sous un gros fragment de granit, faisant voûte, où ils attendaient impatiemment qu'on décidât de leur sort. Jean le stoïcien, trouvait que ce n'était rien, ou plutôt, parlait comme un chasseur d'isards

[1] Le cordon sanitaire de 1822 n'était qu'un prétexte pour rassembler des troupes contre l'Espagne.

qui ne rencontre pas toujours si bien pour passer sa nuit.

Nous nous égarâmes plusieurs fois à l'approche de la cascade de Cérisey dont le bruit remplissait la vallée. On passe vite près de ces eaux dont la puissance se décèle par leur retentissement au fond du gouffre invisible. Après Boussés les sommets blanchirent, et pendant quelques minutes Peyrelanz fut superbe : sa pyramide de roc projetée dans l'air pour y recevoir les premières clartés du jour, lorsque sa base se perdait dans l'obscurité des bois, avait quelque chose de vague et de magique qui tenait de de l'illusion. C'est un grand attrait des hautes montagnes que d'offrir souvent des tableaux d'une singularité qu'on chercherait vainement ailleurs.

La lumière pénétrant enfin sous les arbres, nous marchâmes rapidement pour réparer les retards de la nuit. Rendu léger par un air frais et pur, imprégné des émanations balsamiques des sapins, je foulais avec plaisir des pelouses plus élastiques sous des pieds fatigués du granit ; et subissant l'influence de ce moment inspirateur, d'enthousiasme et de poésie, j'admirais les premiers effets du jour sur ces romantiques perspectives. Jean se détourne pour monter dans le bois, et à quelques pas je fus surpris de voir le pont d'Espagne. Malgré la nuit nous n'avions mis que deux heures depuis Cauteretz, et trois quarts d'heure après nous étions au bord du lac. Tout dormait encore dans les cabanes, excepté le chien vigilant qui plus d'une fois s'était montré mon ennemi ; les troupeaux reposaient épars à l'entour, et la barque du vieux pêcheur était immobile au rivage. Passant le couret, nous prîmes l'étroit sentier qui remonte sa rive gauche. Depuis la sortie du bois je mesurais de l'œil Vignemale qui n'avait pas encore pris la vie sous le vif coloris du soleil à son lever, ainsi que le long espace qui me restait à franchir, avant de voir sous mes pieds ses hautes pènes et leurs glaciers bleuâtres ; mais loin de craindre la fatigue, la certitude d'une belle journée nous faisait avancer gaiment.

Après les pierrailles qui couvrent toute cette rive, on trouve à la tête du lac de plus doux tapis où le gave radouci coule comme un ruisseau. Ses eaux blanchâtres trahissaient leur origine; c'est ainsi que les torrens des Alpes souillés par la boue des moraines, n'ont jamais la limpidité cristalline et les belles couleurs des eaux des Pyrénées où les glaciers sont rares. Celles-ci allaient s'épurer dans ce vaste bassin qui en reçoit une teinte cérulée bien différente du vert sombre de tous les réservoirs qui ne sont pas voisins des glaces.

Depuis Cauteretz toutes les roches, toutes les raillères ne sont que du granit fondamental, et dans cet espace j'avais traversé l'axe primitif. En longeant le lac on commence à voir des granits plus mélangés, et avant d'arriver aux chalets de Plumous se montrent les roches de transition, les schistes cristallins et secondaires. Enfin sur le plateau supérieur qui s'étend jusqu'au glacier, le calcaire abonde et finit par dominer dans tous les éboulemens. Cette succession de matières est l'image fidèle de la composition des sommets. On reconnaît donc ici, comme dans la vallée de Barèges, cette grande anomalie qui fait retrouver au midi de l'axe, en s'élevant toujours, les formations qui devraient y être dans une progression inverse, ainsi qu'elles le sont au nord vers la plaine du Bigorre. Les dépôts crétacés usurpant les importantes fonctions de séparer les eaux des deux versans, y forment également les plus hautes sommités.

Des masses arrêtées dans leurs chutes, des escarpemens sur les hauteurs, et dans le fond un dédale de blocs où l'on circule long-temps, tel est l'aspect aride et hérissé qu'offrent les lieux jusqu'à Plumous dont la cascade se détache tristement sur le gris des rochers. Ce n'est pas dans les dernières ramifications des vallées que le peintre doit chercher des tableaux. La grace des formes, une riche opposition de teintes et le charme de détails n'ont été prodigués qu'aux vallées moyennes; mais l'amateur des mon-

tagnes sait que si la nature a réservé pour ces hautes régions les aspects sévères, il en est quelquefois de sublimes qui portent dans l'âme des émotions plus fortes et y laissent de plus longs souvenirs. Les abords de la cascade sont encombrés de fragmens de granit; plusieurs fois brisée dans sa chute, elle tombe d'un ressaut fort élevé, étendu d'une montagne à l'autre et assez difficile à franchir. Au-dessus, le vallon est moins aride; quelques lopins de verdure s'y montrent au bord d'un gave désormais désert, car les truites s'arrêtent au pied de ces rochers.

C'est au bruit des formidables voix de sept à huit chiens de la plus forte taille, grossies par mille échos, et défilant sous d'innombrables moutons, tandis que les chêvres plus hardies venaient sans façon nous accueillir, que nous fîmes une arrivée solennelle aux couïlas de Plumous où nous devions faire halte. Entre le tertre qu'occupent ces demeures nomades et une barrière de rochers qui cause au gave sa première chute, est une prairie nivelée qu'il ceint de ses bras arrondis. Ce petit bassin verdoyant, où l'eau et la terre sont un moment en repos, plaît singulièrement à l'œil dans ce désert où tout n'est que ruines, depuis les pics aiguisés par la foudre jusques dans les fonds où gisent leurs débris. Ce campement pastoral qui n'a d'habitans que pendant les deux mois les plus chauds de l'été, est solitaire et froid; ce qui est dû moins à son élévation qu'au voisinage des glaciers. Malgré les chaleurs qui brûlaient la plaine il avait gelé le matin. Dès que j'eus serré la main au pasteur, je me hâtai d'aller me chauffer dans le couïla commun où Jean me suivit avec ses provisions qu'une marche hâtée de près de six heures rendait bien nécessaires.

Cette vie des pasteurs qui paraît si douce, et qui l'est en effet, lorsque dans les beaux jours ils jouissent de leurs loisirs sur les pâtis alpestres où leurs troupeaux errent en paix, et dans l'air le plus pur qui entretient leurs forces, en éloignant d'eux les causes de tant de maux

relégués dans les plaines; ou lorsque du haut de quelque cime, se reposant sur la vigilance de leurs chiens, ils contemplent le grand spectacle des montagnes, auquel ils ne sont point insensibles; cette vie, dis-je, dont le calme et l'égalité sont quelquefois un objet d'envie pour l'étranger, a bien ses côtés sombres; mais alors le pauvre pâtre n'a pour spectateurs que ceux qui souffrent comme lui. Des pluies glacées ou des neiges épaisses viennent souvent envahir, au milieu de l'été, ces retraites qui nous enchantent. Exposé tout le jour aux intempéries de l'air, le berger, retiré le soir dans sa demeure passagère, digne d'un troglodite, n'y trouve pour se restaurer qu'une nourriture grossière, pour lit que la terre dure ou jonchée de quelques herbes sèches, et pour abri qu'une hutte sauvage qui le défend à peine des vents et de la neige. Pour lui, c'est la vie ordinaire; mais que son sort est à plaindre, lorsque, comptant sur le calme du jour, pendant qu'il dort au pied d'une roche, des nuages épais, poussés par le vent du midi, viennent rapidement à l'approche du soir s'amonceler autour des sommités, et que le premier éclat du tonnerre le réveille en sursaut. Passant du sommeil à l'effroi, il part comme le trait pour rallier ses bêtes dispersées; il court, il appelle ses chiens fidèles, et les excite du geste et de la voix. Mais c'est trop tard; dans les montagnes, l'orage redoutable grandit comme la pensée: déjà la pluie enveloppe les hauteurs, et poussés par un vent furieux, des torrens de grêle et d'eau l'assaillent sans répit. Heureux si quelque roche peut lui offrir un abri, ou si du moins l'obscurité qui croît vite ne lui dérobe pas toute trace de sa voie. Si tout lui manque à la fois, s'il ne peut se soustraire à la violence de la tempête dont les ombres de la nuit augmentent l'horreur et le danger, malheur à lui! Maintenant son troupeau n'est plus rien, il n'a de pensée que pour sa vie; mais dans sa cruelle situation, quel secours pourrait-il recevoir que du ciel? La tête courbée sous les coups des grelons, ou sous

la neige qui tourbillonne et l'aveugle, son courage, ses forces s'épuisent, et l'horreur de son sort est bientôt comblée. Victime dévouée, entraîné par les torrens que vomissent les nues, au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, il périt comme son troupeau en proie aux élémens déchaînés. Ces malheurs sont fréquens, et il n'est pas de canton dans ces montagnes qui, chaque année, n'ait à conter de telles catastrophes. Mêlée de biens et de maux, la vie des pasteurs serait, ainsi, comme celle de tous les hommes, si sa simplicité ne le préservait du plus grand nombre des derniers, peut-être des plus cruels.

Je fus frappé du superbe aspect qu'en une heure avait pris Vignemale. Pendant que tout était encore dans l'ombre autour de nous jusqu'au ressaut qui, à peu de distance, barre le vallon, les rayons du soleil, par l'ouverture du port d'Ossoue, jetaient de vives teintes sur ses énormes escarpemens, en laissant dans le noir leurs pans tournés à l'ouest; et le glacier était resplendissant sous la Piquelongue, orgueilleux monument qui porte dessus tout sa tête colossale. Cet ensemble brillant audelà d'un cadre obscur et sur un ciel très-bleu, était d'une beauté, d'une grandeur idéales. Dès que l'humidité eut disparu de dessus l'herbe, et que les moutons se montrèrent impatiens de retourner à la montagne, les pasteurs livrèrent aux chiens une chaudronnée de lait, et, assis en rond, se mirent à manger leur pâte et leur massif pain d'orge; mince repas qui leur suffit jusqu'au soir. Quelle sobriété! Quelle vie plus que frugale! Gastronomes de nos jours, qui dans vos salons de Lucullus rassemblez les produits des deux mondes, que penseriez-vous ici de vos besoins factices? Mais le pli trop profond ne peut être effacé, et vous feriez sans doute une mine comique, si l'on vous proposait de passer tout un jour avec un peu de farine bouillie et du pain noir. Tout ce ménage alpestre, dans sa simplicité, au milieu d'un site romantique quoique sévère, plaisait à ma pensée, en la re-

portant aux âges obscurs où la civilisation commençait. Telles durent être, en effet, les mœurs des premiers humains, lorsque la nature bienfaisante leur eut fait connaître les précieux animaux qui les nourrirent de leur lait avant de les couvrir de leur toison.

Sur le ressaut, on est de plein-pied avec un plateau différent de tout ce qui précède. C'est un dédale de buttes herbeuses, de roches et de petits bassins où le gave, dans son enfance, coule lentement entre des bords marécageux. Les pics du Chabarrou et la pyramide de l'Araillé terminent de part et d'autre les chaînons latéraux, puissans contreforts du mont dominateur dont les cimes restent isolées par le port de l'Oulette, versant en Espagne, et par celui d'Ossoue qui mène à Gavarnie. Le froid y était plus vif qu'à Plumous, et l'herbe encore gelée, que paissaient cependant, des vaches habituées à toutes les rigueurs du temps. Elles y trouvent des pâtures abondantes, et n'en descendent d'elles-mêmes que pour venir se régaler d'un peu de sel, dont la cherté rend le pasteur avec regret avare. Nous étions entrés dans la région que les isards habitent, alors que chassés des montagnes moyennes par les nombreuses colonies qui s'en emparent au printemps, ils n'ont d'autre refuge que les hauteurs les plus inabordables, et pour nourriture que quelques lopins d'herbages dédaignés par les bergers, ou d'un accès trop-difficile. Les yeux de mon guide, plus exercés, en découvrirent plusieurs qui, à nos cris, s'éloignaient à petits bonds, ou allaient se percher sur quelque pointe d'où long-temps ils nous observaient.

Le glacier se montre enfin au bout d'une esplanade nivelée, percé à sa base de plusieurs arches d'où sortent des ruisseaux. D'une inclinaison assez égale, il s'élève jusqu'au pied des murailles de la Pique longue, d'où tournant à l'est il monte par des gonflemens crevassés, ou des pentes de neige très-rapides, jusqu'au port d'Ossoue, et beaucoup plus haut dans les plis qui séparent les pènes. La su-

perficie de la glace était terne, tandis que rien ne surpasse la splendeur pure des grands tapis de neige qui leur succèdent. Les pènes de Vignemale, sur une moindre échelle, sont à la Pique longue, ce que les Aiguilles sont pour le Mont-Blanc. La masse obtuse de la première domine le port d'Ossoue, et est séparée de la seconde par un col qui semble n'être qu'une crête en ruines; celle-ci se relève brusquement, puis par ressauts aplatis, jusqu'au cône tronqué qui la termine; et la troisième, plus aiguë, est entre deux profondes déchirures que je jugeai dès-lors impraticables, ce que je vérifiai sur place. Les flancs de ces masses calcaires présentent à l'œil des sillons profonds, et de longues arêtes qui du sommet descendent jusqu'au glacier; mais rien n'égale la majesté de la Pique longue dont le cône allongé règne sans rival. Ses larges pans, tombant d'aplomb jusqu'à la partie moyenne du glacier, n'ont pas moins de 300 toises de hauteur. On y voit ces teintes de gris, de blanc et de jaune, particulières au calcaire; mais tandis que toute la montagne paraît homogène et compacte, quoique vues de près les couches qui la composent soient inclinées au sud, je fus très-surpris d'apercevoir sur les cimes principales une nuance tranchée de brun-rougeâtre comme certains schistes des environs, avec une apparence très-distincte de stratification. Du bas du cône terminal de brusques ressauts descendent à l'ouest jusqu'au col de l'Oulette. Jean qui en chassant, avait fait plusieurs tentatives pour monter sur cette cime vierge, m'y montra le point où il était parvenu en s'exposant beaucoup. C'est une saillie moins haute que la seconde pène; mais la partie redressée qui domine n'y offre aucune chance de succès.

Du bas des éboulemens de l'Oulette nous abordâmes facilement le glacier qui était devant nous dans sa longueur, remplissant un large vallon né au col d'Ossoue, entre le piédestal commun à toutes les pènes, et un long appendice de l'Araillé. Cet amas de glaces est considérable,

mais est bien loin de ceux des Alpes, pour les beaux accidens sur tout, ce que l'on peut dire de tous les glaciers des Pyrénées. Ceux-ci d'ailleurs, relégués sur des pentes dépouillées, ou dans des fonds déserts, ne peuvent offrir comme dans les Alpes ces contrastes charmans, ces oppositions pittoresques de leurs pyramides et de leurs cavités azurées, avec les chalets, les bois et les prairies. Sur la surface raboteuse du glacier il y avait une foule de petits ruisseaux, de trous et de crevasses remplies d'eau dont la limpidité parfaite déguisait la profondeur. Quelquefois ces ruisseaux s'engouffrant, disparaissaient, ou coulant entre la glace et la dernière neige, ils devenaient très-incommodes, en ce que leurs minces voûtes se crevant sous nos pieds, nous tombions tout-à-coup dans une eau des plus froides.

Au-dessous du renflement que fait le glacier vers son milieu, l'inclinaison était si forte sur la rampe de neige qui le précède, qu'en me tenant debout je touchais de la main le sol glacé. Grâce à nos crampons, avec de la prudence et de la lenteur, nous en vînmes à bout sans accident ; et en haut nous nous trouvâmes de nouveau sur la glace vive, où les difficultés ne firent que changer de nature. Toute cette protubérance était criblée de crevasses pleines de neige ou vides, et plus ou moins profondes. Celles-ci, nous réussîmes d'abord à les franchir ou à les tourner, en suivant les arêtes qui les séparaient. Quant aux autres, nous sondions avec soin la solidité de la neige avant de poser le pied sur ces voûtes qui souvent cachent des gouffres. Je n'avais pas oublié le tombeau du saxon Eschen à Servoz, dans les Alpes, qui périt ainsi, victime de son imprudence, sur le glacier du Buet; ni la mort récente du malheureux Barreau englouti dans une crevasse de la Maladette. Cependant ces difficultés périlleuses se multiplièrent à un point qu'il fallut revenir au premier avis de Jean, de suivre le vallon de neige qui au long du glacier monte droit au port. Nos tentatives

pour y descendre furent long-temps vaines, nous trouvant toujours sur le bord de l'escarpement de glace qui le dominait. Enfin nous y découvrîmes une espèce de ravin où nous pûmes dévaler sur les fragmens éboulés.

Désormais en sûreté sur une neige unie, nous n'eûmes plus que de la fatigue sur la longue rampe qui précède le port, où nous attendait une belle vue, sur les vastes pâtis d'Ossoue et sur le Marboré. Cependant nous n'y fîmes qu'une courte halte, et nous continuâmes de gravir vers la première pène, sur une pente d'abord couverte de débris de schistes cornéens ferrugineux, auxquels succèdent bientôt d'autres débris tous calcaires. Ces schistes sont l'étage supérieur du terrain ancien, superposé à la protubérance granitique qui se montre partout dans le val d'Ossoue. Déjà étaient loin de nous ces talus de neige où nous avions péniblement rampé, et les cimes de Vignemale s'abaissaient sensiblement. Aux abords du sommet où les débris étaient menus, croissaient encore, arrosées par l'eau de neige, quelques plantes amies des régions froides, mais c'était les dernières, les lichens seuls plus haut nuançant les rochers : le thlaspi et le pyrêthre des Alpes, la drave jaune, de jolies saxifrages purpurines, des renoncules glaciales fraîches et vivaces dans leur climat naturel, que je n'ai vues aussi belles qu'au port de la Canaou, et des touffes de l'armoise alpine dont je me délectais à humer les parfums. J'atteins la cime, et découvrant à la fois les deux glaciers du haut de la crête qui les sépare, je fus surpris de l'étendue de celui d'Ossoue qui remplit un vallon de demi lieue de largeur au moins, en s'élevant d'une seule pente jusqu'au large col qui presqu'à leur niveau unit le Montferrant à Vignemale. De nombreuses crevasses le criblaient, le traversant quelquefois en entier, excepté dans sa partie supérieure, où rien n'interrompait son étendue sans tache; et au pied des rochers, où leur chaleur avait fondu la glace, l'œil plongeait avec émotion sur des gouffres béans. C'est une belle

scène alpestre que ce glacier, un des plus étendus des Hautes-Pyrénées, tourmenté et fracturé en bas, uni et immobile dans le haut, couvrant tout l'espace depuis les fonds du port jusqu'à une hauteur qui le dispute aux cimes, et ses éblouissans tapis projetés sur un ciel presque noir. Ce long col de glace se fait remarquer du nord au-dessus de toutes les sommités moyennes; souvent je l'avais vu de la plaine de Tarbes, éclairé du soleil à son lever, alors que la plupart des sommets étaient encore dans l'ombre.

Deux isards que nous avions fait partir au revers du col étaient déjà parvenus aux plus hautes neiges, d'où ils gagnèrent la tête du Montferrant; je les y distinguai long-temps immobiles, grâce à la pureté de l'air. En une demi-heure ils avaient ainsi parcouru un espace immense; descendre du col sur le glacier et le remonter tout entier, ne leur avait pas plus coûté qu'à nous de gravir la première pène. De quelle agilité et de quelle force extraordinaire sont doués ces animaux! Des difficultés autrement dangereuses que tout ce que nous avions éprouvé jusqu'alors, nous attendaient entre les deux pènes. Il faut descendre sur les anfractuosités d'une crête aiguë, ayant toujours sous les yeux de part et d'autre, les profondeurs des glaciers, et remonter ensuite par une très-longue arête presqu'à pic jusqu'au premier étage de la seconde. Nous délibérâmes, car il y avait sujet. Mais il n'était pas onze heures, et toutes les circonstances du temps favorables. Je me décidai donc à en profiter; prenant mes sparteilles, chaussure indispensable sur de tels rochers, nous tentâmes l'aventure.

Dans les situations extraordinaires où la moindre distraction peut coûter la vie, on éprouve une émotion intérieure; mais si l'on n'y est engagé que de sa propre volonté, poussé par le désir des choses nouvelles, ayant confiance en ses forces, on a l'espoir d'en sortir sain et sauf. Dès les premiers pas, nous rencontrâmes un des

plus mauvais : une pointe en lambeaux, impossible à tourner par ses flancs à pic au-dessus de deux gouffres et qu'il fallut escalader pour en redescendre aussitôt. Un premier succès me fit regarder avec moins de crainte ces profondeurs qui m'avaient fait long-temps réfléchir avant de les braver. Le col traversé, nous attaquâmes l'arête qui comme un obélisque montait au ciel. Sur ses échelons ébréchés dont les fragmens restaient aux mains, nous eûmes des peines infinies, augmentées par le sentiment d'une situation toujours critique, avec le précipice à droite, à gauche et derrière nous. Après une heure de fatigue et d'anxiété, parvenus en haut, sur un espace un peu plane, nous pûmes enfin poser le pied sans délibération et respirer à l'aise. Au dessus, la crête moins aiguë est moins périlleuse. Nous franchîmes quelques ressauts escarpés, dont le dernier nous eût arrêté partout ailleurs, et j'eus le plaisir de voir sous mes pieds la cime tronquée de la seconde pène. Mon premier coup d'œil fut pour reconnaître la suivante que je touchais de la main ; j'avance, et du bord de la coupure qui les sépare, je reculai à l'aspect d'une effroyable profondeur jusqu'au glacier de Gaube. Du côté d'Ossoue le glacier est beaucoup moins bas ; mais des escarpemens dressés comme des murs, et les vides inconnus qui baillaient à leur base, me convaiquirent qu'il n'était pas moins impossible d'y descendre afin d'aborder Vignemale par le haut du col. Je me résignai donc en voyant que nul être humain ne pourrait aller plus loin. La Pique longue ne me dominant plus en apparence que d'une centaine de mètres, et satisfait d'avoir atteint une hauteur de près de 1,700 toises, je me recueillis pour jouir sous le ciel le plus pur dont je bénissais mon étoile, du magnifique spectacle que m'offraient les Hautes et Basses-Pyrénées étendues sous mes yeux dans l'espace.

A droite de la Pique longue, de belles sommités vers l'ouest portaient encore bien haut des neiges et des glaces. La plus méridionale est un pic fourchu, voisin du

port du Marcadaou, que Jean ne put assurer si c'était Aratillé ou Peternelle. De tous ces monts, le plus remarquable par son élévation et un beau glacier qu'il porte au nord, est le pic de Costerillou, à la crête, entre les ports d'Azun et de Lavédan. Plus loin, les masses de Som-de-Seoube et d'Arrious se présentaient confuses, et je planais sur les montagnes moyennes des Eaux-Bonnes et d'Azun, où je reconnus la tête grise du Mounné, d'où peu de jours avant, j'avais lorgné Vignemale et projeté la course que j'exécutais heureusement. Dans cette direction, des couches d'immobiles vapeurs indiquaient les plaines du Béarn. Si j'eusse un instant oublié le roc sourcilleux où j'étais perché, la vue des basses nuées qui les tapissaient m'aurait reporté dans ces hautes régions d'où les esprits célestes dominent les orages qui grondent sur la tête des mortels.

Du côté du nord, c'est une confusion de pics ruinés, sans verdure et repoussans par leur nudité, faisant partie des chaînons de Lutour et de Saint-Sauveur qui se lient à Vignemale par Poey-Mourou, dont les sombres arètes justifient le nom, et par le col d'Ossoue. J'eus peine à y reconnaître dans l'exposition méridionale leurs masses culminantes. Lassés de leurs efforts, pour débrouiller ce chaos, mes yeux allaient chercher des régions mieux connues vers Barèges, où cependant le pic du Midi lui-même était à peine distinct. Ces hauteurs si fières pour le voyageur, qui, des plaines qu'elles commandent, les contemple comme les dominateurs des Pyrénées, humbles maintenant et aux derniers rangs reléguées, seraient prises pour des collines, si leurs formes âpres et leurs contours hardis ne faisaient pressentir leur relief. A cet aspect on se glorifie involontairement de ses efforts et de ses succès. Toutes ces sommités, qui d'ordinaire percent les nues, en les voyant confondues et projetées les unes sur les autres au-dessous de l'horizon, on se sent exalté comme si on participait à la gloire du créateur en planant sur ses

imposantes œuvres. Les monts se relèvent dans l'énorme saillie des Hautes-Pyrénées, où se montrent de nouveau de grandes neiges et des glaciers, jusqu'à Troumouse qui, vers Aure, est l'avant-corps d'un autre ordre géologique. En face du val d'Ossoue, le Piméné projetait sa cime pointue sur la haute chaîne du Port vieux, et son col méridional me laissait voir en raccourci les crêtes de Pinède, qui succèdent aux murailles d'Estaubé.

Portons enfin nos regards sur la masse superbe du Marboré qui m'apparaissait toute éclatante de glaces, comme jadis, du Mont-Brévent, j'avais contemplé le fier dominateur des Alpes. L'Astazou, avec son double glacier, au-dessus de la brèche d'Allanz, est l'ouvrage avancé de cette colossale forteresse. Une ligne de crêtes chenues l'unit en s'élevant toujours à l'angle de la plate-forme qui se projette sur les autres points culminans, le Cylindre et le Mont-Perdu, montrant ainsi les *Trois-Sœurs* réunies. Ce dernier n'est plus une coupole sans tâche ; on y voit, au midi, un escarpement à nu. Le haut piédestal qui porte la triple cime, s'abaisse ensuite brusquement sous un glacier auquel succèdent les tours, la brèche de Roland, ses murailles, et le Taillon qui, fendu au sommet, se divise en deux lobes. Tous ces glaciers communiquent entr'eux, et sont disposés sur de noires terrasses, où ils se décèlent par le léger vert de leurs tranches.

On a dit que la cascade de Gavarnie prend sa source à un lac glacé, situé dans les hauteurs du Marboré ; c'est une erreur manifeste pour celui qui l'observe de Vignemale. Je voyais son courant d'eau sortir d'un glacier très-étendu et très-incliné, montant le long des deux branches de la grande terrasse en forme de rédan, qui porte ceux de la plate-forme. Ce courant traverse successivement trois rampes, en y formant autant de chutes avant d'arriver au bord de la saillie d'où il se précipite au fond du cirque ; là je le perdais de vue. La brèche était de beaucoup au-dessous de mon niveau, et toutes les bases du

Marboré, ainsi que le vallon du Port, m'étaient cachés par le chaînon méridional de la vallée d'Ossoue qui, large et nue, développait vers Gavarnie ses talus monotones et ses régions de pâturages.

CHAPITRE XVI.

IMPRESSION DES GRANDES HAUTEURS.-APERÇUS GÉOLOGIQUES.-TRACE DES EAUX ANCIENNES SUR LES CIMES.-RUDES DESCENTES.-VAL DE LUTOUR.

Quelque vif intérêt qu'inspire l'immense panorama de Vignemale, il produit à la longue une impression singulière que j'ai toujours éprouvée dans de telles situations. Après avoir passé quelques heures sur une sommité centrale qui domine une grande étendue de montagnes, lorsque l'observation n'occupe plus, les yeux fatigués de l'éclat monotone des neiges, tranchant partout avec les innombrables roches rembrunies qui portent dans les airs leur stérile nudité, sentent le besoin de se reposer sur des tableaux plus doux; mais du haut de Vignemale, comme de toutes les cimes semblablement placées, ils peuvent errer de toutes parts sans être satisfaits. Les bois les plus rapprochés, ceux de Gaube, ne sont que des taches obscures, les lacs des flaques ternies, et les pâturages des teintes sans fraîcheur et fanées. Cette foule d'accidens, de détails gracieux qui charment l'œil dans les basses vallées, ont disparu dans l'éloignement, absorbés par des masses qui, rappétissées elles-mêmes dans l'immensité de l'ensemble, méritent à peine un regard; et les plaines éloignées ne sont qu'un plan vaporeux sans nul objet distinct. Dans toute l'étendue, en un mot, de l'horizon, tout est morne et sévère malgré son éclat, et ce spectacle

étrange frappe fortement l'imagination. Dans ce monde nouveau, où tout est extraordinaire, les ruines dont il est couvert, témoignages muets de la violence des élémens, disent assez qu'il n'est point destiné à l'homme, et qu'il serait bientôt la proie des terribles météores qui y règnent, celui qui oserait faire plus que s'y montrer dans les courts intervalles de leur repos. L'esprit occupé de pensées graves, inspirées par cette nature qui se montre puissante dans son immobilité, subit peu à peu une impression pénible, semblable à cette inquiétude irréfléchie qui suit le sentiment d'un danger vague encore; et ce n'est pas sans un secret plaisir que l'on quitte ces redoutables lieux où l'admiration s'est épuisée, pour se rapprocher des vallons habités, impatient d'y retrouver la verdure, la voix de l'homme, le mouvement des arbres et le chant des oiseaux.

Ramond ne s'était point transporté sur Vignemale, lorsqu'il représente cette belle montagne comme un entassement de masses confuses, et qu'il dit que son nom même erre indécis sur une pile de rochers dont chacun est séparément nommé. Il est au contraire peu de montagnes plus distinctes, et une telle apparence n'a pu exister que de loin. De la cime où j'étais monté, si voisine du point culminant de tout le groupe, les masses qui l'entourent sont vues dans leurs positions respectives, et quoique le midi soit en partie caché, l'ordonnance générale n'est plus incertaine. On suit de l'œil ces profondes dépressions, Gaube, Lutour, Ossoue, et les affluens de Broto qui, naissant à ses pieds, s'en éloignent dans toutes les directions, comme les contreforts intermédiaires, dont les pics de Chabarrou, de Poey-Mourou, de Montferrant et de Cerbellona sont les dernières cimes; gigantesques appuis forcés de s'humilier devant le roc suprême.

Vignemale est absolument inaccessible au nord et à l'ouest, et d'après ce que je connaissais des revers méridionaux, je ne doutais pas qu'il n'y eût aussi de terri-

bles escarpemens; mais à l'est l'ascension ne paraissait point impossible. Il faudrait partir de Gavarnie pour passer la nuit dans les dernières cabanes d'Ossoue, attaquer la montagne par le pic de Montferrant, et suivre la crête du glacier jusqu'à la Pique longue, ce qui est toujours sans difficulté, puisqu'à leur origine les glaciers n'ont jamais que de la neige. De l'entrée du val d'Ossoue, où, à la vérité, on est trop bas pour bien juger, il m'avait semblé voir cette crête s'approcher de la cime dont les derniers plans paraissaient moins escarpés que de tous les autres côtés. Cette marche, du moins, n'a jamais été suivie, et présente seule quelques chances de succès. Je projetai dès-lors de la tenter.

J'avais été frappé de loin de la couleur brune qui, sur les trois cimes principales, tranchait avec le gris jaune de toute la masse. Ici, je pus voir tout de près. Ces cimes, dont les plans de stratification penchent fortement au midi, sont recouvertes à plat d'une formation distincte, à couches peu inclinées à l'ouest, et nuancées du brun au roux. Il n'en reste qu'une petite épaisseur sur la seconde pène, et la pointe de la troisième en est formée, ainsi que tout le cône terminal de la Pique longue, dans une hauteur que j'estimai de cent toises. Ayant atteint maintenant ces couches, je reconnus un calcaire argilleux et arénacé, plus ou moins coloré par le fer, et un grès jaunâtre grossier; de sorte que le calcaire compacte ou à bancs inclinés fortement au sud, qui constitue le corps de Vignemale, est recouvert par des dépôts tertiaires. Nous reviendrons sur ce fait qui acquiert de l'importance par sa situation.

Les progrès récens des sciences naturelles ont heureusement fait reposer l'histoire de la terre sur des théories satisfaisantes, et pour ces grands problèmes il n'est plus nécessaire de recourir à des mers sans limites, roulant leurs flots sur les plus hautes cimes. Cependant tout démontre que depuis les temps anciens, le volume des eaux

a toujours été diminuant sur sa surface. Les preuves de ce fait abondent dans toutes les parties de nos continens, et l'Amérique méridionale nous offre des traces remarquables de l'existence des hommes dans des temps où elles étaient encore bien hautes. Humboldt a vu dans une savane auprès d'Uruana, un rocher de granit isolé et inaccessible, sur lequel, à la hauteur de quatre-vingts pieds, sont gravées des figures grossières du soleil, de la lune et de crocodiles. Dans les montagnes d'Uruana et d'Encaramada, on lui a montré des hyérogliphes dans des positions semblables au-dessus d'escarpemens inaccessibles. Les Indiens disaient que c'était l'ouvrage de leurs pères quand ils naviguaient aux jours des hautes eaux. Une tradition des temps anciens s'est donc perpétuée au travers des générations, même parmi ces peuplades sauvages. Ainsi en Amérique, comme sur l'ancien continent, les cours d'eau, le plus volumineux, ne sont que les faibles restes des grands courans qui autrefois sillonnèrent le globe. Les eaux se sont donc élevées à une grande hauteur depuis l'existence des hommes, et par suite très longtemps après les cataclysmes où la parure végétale des premiers jours de notre planète, où les espèces éteintes de quadrupèdes et de reptiles dont les débris gigantesques nous étonnent, et une partie des habitans de l'Océan d'alors trouvèrent leur tombeau sous la nouvelle enveloppe de la terre. Dans toutes ces catacombes des générations primitives rien ne ressemble à l'homme, qui paraît n'avoir été appelé à la vie que dans des temps très postérieurs. Si de vrais ossemens humains (et de scrupuleuses observations fondées sur la science que de nos jours le savant Cuvier a créée, ont prouvé que souvent on s'était mépris), se sont trouvés enfouis dans des masses durcies, comme à la Guadeloupe et dans les cavernes à ossemens des terrains crétacés de la Méditerranée et du Midi de la France, les premiers dépôts n'étaient que de formation très-récente, et ceux de ces cavernes ne datent probable-

ment que de quelqu'une de ces inondations locales qui ont été postérieures aux grands déluges dont les alluvions immenses, partout identiques de site et de composition, n'ont encore offert aucun débris humain qu'on puisse croire contemporain des espèces fossiles perdues. Quoi qu'il en soit, tout démontre que celle à laquelle nous appartenons n'a paru qu'une des dernières sur la terre, comme si la nature n'avait fait jusqu'alors qu'essayer ses forces, et préluder à la création de cette merveille de la matière animée, l'intelligence humaine.

Au milieu des vagues pensées qu'inspire le sublime spectacle où l'imagination plane sur les siècles écoulés, il faut cependant les rabaisser aux besoins de l'humanité et songer à réparer des forces dont on a tant de besoin. C'est l'idée qui occupait Jean, lorsqu'il se mit à étaler nos provisions sur la roche nue que n'avait jamais souillé un atome de poussière; table sourcilleuse qui pour la première fois sans doute réunissait des convives. J'étais surpris de trouver à cette élévation une température aussi douce sous un léger vent de nord-ouest qui n'était que frais. Quant à la raréfaction de l'air, je n'en ai jamais ressenti d'autre effet qu'un besoin fréquent de reprendre haleine et une grande fatigue dans les muscles, qu'une minute de repos suffisait pour réparer. Mais le temps s'écoulait, il était près de deux heures, et nous avions sept heures de marche forcée pour regagner Cauteretz par les brêches du Poey-Mourou et le vallon de Lutour, direction la plus courte. Plier aussitôt bagage fut la conséquence de ce calcul. La soif nous rendait d'ailleurs impatiens de regagner le col d'Ossoue, car éblouis par des glaces et des neiges sans nombre, sur notre cime aride nous n'avions pas une goutte d'eau.

Les ressauts supérieurs franchis, nous abordons avec inquiétude cette arête de roc vif, si longue, si roide, où l'on ne cesse d'avoir sous les yeux les profondeurs des deux glaciers et leurs cavités béantes. Si j'en excepte le

ravin vertical où je m'engageai sous le pic du Midi , je n'ai jamais affronté de descente plus périlleuse. Cependant nous fîmes les premiers pas avec plus d'assurance que je ne m'y attendais ; les forces étaient réparées par un long repos, et la vue accoutumée aux précipices. Heureusement aussi que sur un roc rempli d'aspérités , le pied pouvait toujours trouver sa pose. Muets et actifs dans notre prudente lenteur , nous évitions toute distraction dont les conséquences eussent pu être funestes; mais je n'éprouvai pas d'anxiété , et j'étais étonné d'une confiance que l'habitude seule peut donner ; néanmoins ce ne fut pas sans joie que je me vis au bas de la sourcilleuse masse. Nous franchîmes de même, sans accident, le col entre les deux pênes, et descendant presque à la course la pente couverte de débris qui s'étend jusqu'au port , nous fîmes une courte halte sur cette neige , après laquelle soupiraient nos palais desséchés. J'eus le plaisir d'y voir de près trois gros isards faire leur sieste ordinaire , avant que nos cris les eussent fait bondir et disparaître en un clin d'œil.

Du col d'Ossoue, où nous n'étions qu'à quatre heures de marche de Gavarnie , il nous fallait gagner une brèche nommée la Hourquette de Lutour , située entre l'Araillé, dépendance de Poey-Mourou , et la suite des palomières de Gaube , d'où une gorge descend directement au lac d'Estom. Poey-Mourou , qui tire son nom de l'aspect noir et brûlé qu'il a du côté d'Ossoue , est le point de réunion des deux chaînons qui enferment Lutour. Nous gravîmes d'écharpe une pente de l'Araillé , tournée au midi, que le soleil avait émaillée d'une multitude de fleurs alpines, jusqu'à un passage sur le revers de Gaube , où la scène changée, ne nous offrit que rocs et neiges descendant vers Plumous. C'était l'hiver à côté du printemps; et il fallut chausser nos crampons. Les isards y étaient si nombreux que nos cris en faisaient partir de tout côté. Jean me montra la Hourquette derrière un petit pic plus bas que nous. Ses abords encombrés de débris à nu lui

ayant fait craindre qu'il n'en fût de même au revers, ce qui nous eût causé fatigue et perte de temps, il se détermina à monter vers une autre petite brèche donnant sur les pentes du nord de Poey-Mourou, où il assurait que la neige ne fondait jamais. Il ne s'était pas trompé : dès que j'eus passé la scabreuse coupure, j'eus le plaisir de me voir à l'origine d'un tapis de neige des plus étendus, s'enfonçant à perte de vue dans la gorge de la Hourquette, dont la partie supérieure seule était visible.

Cette nouvelle région est plus âpre et plus désolée que la précédente. Le Poey-Morou s'élevait à droite, chargé de neiges et de noires saillies, et à gauche des étages en ruines étaient repoussans par leur dégradation. Toutes ces masses sont des monumens condamnés à la destruction, que le temps de son bras infatigable s'empresse de démolir. Après Poey-Mourou, viennent les pics de Labas et de Soubiran ; et entre ce dernier et celui de Honhérède, nommé *Fuente-Frio* par les Espagnols qui y louent quelquefois des pâturages, paraissait en face l'alpestre plateau d'Estom-Soubiran, un des plus élevés, des plus froids du canton ; cependant la bonté de ses herbages, ses petits lacs et leurs sources intarissables, le rendent un des gîtes les plus recherchés des pasteurs. De là on passe dans la vallée de Barèges par des gorges très-élevées au pied de Cestrède et de Mâle, qui aboutissent au lac d'Antarouy.

Les isards étaient toujours nombreux dans ce désert où rien ne les trouble. En glissant le long de la neige, nous en croisâmes plusieurs qui gagnaient à toutes jambes les hauteurs de Labas, où nous en vîmes des troupes, ainsi qu'à notre gauche dans les ravins herbeux de l'Estibet d'Estom. Il y en avait de toutes les tailles, et je fus surpris de voir que les petits se maintenaient toujours à quelques pas de leurs mères, quelque rapide que fût leur course. Ce ne fut qu'après être long-temps descendus que nous trouvâmes la fin de la grande neige ; en suivant les divers lambeaux qui lui succédaient, nous parvînmes au bas de

la gorge, d'où leurs brillans tapis semblaient venir du ciel. Nous avions rejoint le chemin de la Hourquette : sa longue avenue totalement dépourvue de neige par la réverbération des escarpemens qui la bordent, était partout obstruée de fragmens anguleux. Je jugeai alors combien le guide avait eu raison de l'éviter, puisque nous avions exécuté une telle descente sans fatigue, et en gagnant au moins une heure.

A mesure que j'avançais, je retrouvais en sens contraire la même succession de roches que le matin. A partir du col d'Ossoue, les schistes calcaires et siliceux se montraient mêlés sur l'Araillé ; mais depuis la brèche de Poey-Mourou, je n'avais plus vu que ces derniers, surtout de larges bancs de roche de corne. Là finit le terrain de transition. Dans les avenues de la Hourquette, le granit commence à paraître ; il domine dans la grande raillère qui est au bas de la gorge, et enfin à partir du lac d'Estom, on ne voit plus que lui dans les fonds comme sur les hauteurs. La limite de la protubérance calcaire se trouve être ainsi, dans cette direction, à peu près au col d'Ossoue.

Nous nous reposâmes un moment sur une pelouse arrosée d'eau de neige, la première que je revoyais depuis Plumous, où abondait cette livêche odorante que les botanistes ont appelée *méon*, du nom que lui donnent les pasteurs des Pyrénées qui s'en servent comme sudorifique. Je découvris alors le lac d'Estom, encore bien loin sous mes pieds, comme une large mare entre des rives assez tristes. C'est plus bas que nous attendait la partie la plus pénible de la descente, un vaste éboulement de fragmens à vive arête, où les faux pas seraient très-dangereux. Sur ce talus tout hérissé, la marche ne saurait être lente. Il faut que l'œil sans distraction soit sans cesse occupé à diriger le pied, qui lui obéit aussitôt avec une précision que l'habitude ne donne pas toujours. J'appris avec étonnement que ces passages étaient fréquentés par les mulets du val de Broto, lorsqu'ils se rendent par l'Oulette et la

Hourquette aux pacages de Lutour loués par les Espagnols. Rien ne pourrait donner une plus grande idée de l'adresse et de la sûreté du pied du mulet. On sort enfin de la Raillère, et du haut d'un mamelon qui domine le lac et les cabanes, on se trouve en vue du vallon de Lutour, se prolongeant au loin jusqu'aux hauteurs de Cauteretz. Ses fonds en berceaux et ses berges toujours douces, où des massifs de bois alternent aves de larges pelouses ou de fraîches clairières, avaient alors plus de prix pour mes yeux depuis tant d'heures fatigués de neiges et de rochers. Le contraste de ses enceintes verdoyantes, de sa physionomie pastorale, avec la subite grandeur et la rudesse de ses monts granitiques, donnait à ce coup-d'œil imprévu un charme particulier. Les bois ne remontent pas jusqu'au lac, qui ne voit sur ses bords sans effets que de maigres pâtis sous des hauteurs à peu près stériles. On pourrait s'y croire à la limite de la région qu'occupent les pasteurs, si on ne savait qu'au-dessus du ressaut qui, à peu de distance, ferme le vallon, il y a encore d'abondans pâturages où des troupeaux vivent pendant deux mois, le plateau d'Estom-Soubiran que j'avais entrevu de la brèche de Poey-Mourou.

Trois pasteurs d'Estom depuis long-temps nous regardaient descendre vers leur couïla. J'acceptai l'hospitalité qu'ils m'offrirent, car une heure de repos et leur excellent lait me furent délicieux après une aussi rude course. Il était cinq heures et demie. Nous en avions mis trois depuis le col d'Ossoue, malgré l'avance que nous avait procurée la neige, et il y avait encore pour trois fortes heures de marche jusqu'à Cauteretz. Couché sur l'herbe pendant qu'ils faisaient honneur au reste de notre outre, je les écoutais discourir sur les simples occupations d'une vie demi-sauvage. Jean, envieux des bonnes herbes qu'ils trouvaient encore sur les hauteurs de l'Estibet, était tenté d'y mener son troupeau qui ne paissait plus qu'un gazon desséché sur le Mounné, car ces montagnes sont commu-

nales, et chacun a le droit de s'y établir où bon lui semble. Un ciel toujours serein sur lequel se dessinaient purement les cimes, et cet air frais parfumé par les sapins, qui semblait me rendre toutes mes forces, me faisaient mieux sentir à l'approche du soir le rare bonheur d'avoir eu un jour beau tout entier pour l'intéressante excursion que je venais d'accomplir. D'après ces pasteurs, les noms des montagnes qui bordent le val de Lutour depuis le lac sont, à l'ouest, ***Estibet-d'Estom***, ***Estibe-Haute***, ***Badette-de-Labas***, ***Limouras***, et enfin ***Hourmigas;*** à l'est, ***Honhérède***, ***Culaous***, ***Agudes***, ***Santché***, ***Rioné***, que je crois le même que ***Candemil***, et ***Perraute***, dont la cime était en vue au-dessus du bois de Cauteretz.

Après des marches aussi pénibles, c'est un délassement que de fouler un doux gazon où l'on avance sans effort. Les paysages de Lutour réunissent l'aménité des basses vallées aux formes grandioses des montagnes centrales. Rien de plus âpre et de plus inaccessible à l'œil que le chaînon de l'est, que toutes ces terrasses et ces mornes empilés jusqu'aux cimes dont l'aspect est si fier. Mais des bois de sapins et de pins rouges divisés par des espaces herbeux, ou couronnant des étages rapprochés, couvrent les pentes basses où les yeux se reposent. Ce ne sont plus les accidens variés ou les ressauts alpestres de Gaube, ni ses sauvages bois : jusqu'à la cascade où se termine Lutour, dans des fonds doucement relevés et uniformes dans leur déclivité, des pelouses où le sentier est à peine tracé, succèdent plusieurs fois à de jeunes taillis croissant sur d'anciens bois détruits par les lavanges, ou à de vieux sapins couverts de mousse.

Dans le principal établissement de Lutour, sont six couïlas bâtis au milieu de la plus large clairière, au bord du gave qui n'est qu'un beau ruisseau. Les troupeaux descendaient de la montagne vers leur gite de nuit, sous la garde des chiens qui ne manquèrent pas de nous assaillir. Ces pacages, qui appartiennent à plusieurs villages

d'Argelez, sont les plus recherchés à cause de la bonté et de l'abondance des herbes, comme par la douceur du climat. C'est de toutes les vallées du canton celle où la verdure paraît le plutôt; et comme ces demeures agrestes sont au premier occupant, c'est à qui chaque printemps y devancera son voisin.

Un jour, en herborisant, étant monté entre les pics de Badette et de Limouras, au-delà d'un col herbu d'où tombe une cascade, je fus surpris d'y découvrir un joli lac au milieu d'un pâturage qui communique par les hauteurs avec ceux qui ont leur issue dans le val de Gaube auprès de Peyrelanz. Il y a d'autres pâtis sur la chaîne opposée qui paraît aussi stérile qu'inaccessible. Partout où il y a de l'herbe et de l'eau, le pasteur va s'y établir avec son bétail, dût-il n'y rester que quinze jours. Dans ces courtes stations, il ne se donne pas toujours le soin de construire un couïla, mais profitant de quelque roche creuse ou même d'un bloc isolé, il se contente de s'y clore à demi par un mauvais mur en pierres sèches; c'est ce qu'il appelle un *cacou*. Ces sortes de tanières donnent la mesure de ses besoins et de sa vie rustique.

L'air frais du soir, et je crois aussi l'aménité des lieux, nous avait tellement ranimés, que dans le temps prescrit nous atteignîmes Cauteretz. Je fus surpris de ne pas éprouver une extrême fatigue après une course de près de vingt heures, pendant laquelle les forces avaient été presque toujours en action. Au milieu des sites monotones, et dans l'air épais des plaines, serait-on capable de pareils efforts?



CHAPITRE XVII.

CIRQUE DE TROUMOUSE. - PORT DE LA CANAOU. - LE VAL DE PINÈDE ET LE MONT PERDU. - COUCHÉE AUX COUILAS DE GROUTOU. - SUBLIME DE NUIT.

La vallée de Barèges, si importante par le privilége qu'elle a de traverser la crête primitive, et de pénétrer jusques dans les entrailles de la haute chaîne calcaire, nous a paru réunir, pour le naturaliste surtout, tous les genres d'intérêt; cependant nous ne l'avons pas épuisée, et ses derniers rameaux vont nous révéler des beautés nouvelles qui ne peuvent laisser le moindre regret pour le peu de fatigue qu'elles coûtent. Le 10 juillet je partis de Saint-Sauveur avec Charles, excellent guide de Luz, pour achever de reconnaître ses dépendances dans la partie orientale de la protubérance calcaire. Il me restait à voir les régions toutes pastorales de Troumouse et d'Estaubé, leurs cirques qui ne ressemblent pas à celui de Gavarnie, car la nature est inépuisable et toujours belle dans sa variété; et à monter au Pimené, position admirable et unique pour avoir à la fois sous les yeux, de Troumouse à Vignemale, le magnifique ensemble des deux crêtes, après en avoir exploré les points principaux. Je voulais aussi tenter de nouveau l'ascension de Vignemale par le Montferrant et le glacier d'Ossoue, ainsi que cela m'avait paru possible du point où j'étais parvenu. Au bout du pont, je rencontrai Martre, mon guide de Luchon, avec qui j'avais reconnu toutes les sources de la Garonne, accompagnant à Gavarnie un voyageur qui, après les Alpes, était venu voir les Pyrénées. Nous causâmes beaucoup des Alpes; et je reportai avec un vif intérêt mes souvenirs sur le voyage que j'y avais fait avec tant de plaisir et de bonheur en 1811.

Dans la gorge de Pragnères les montagnes, qui vues de ces profondeurs semblent percer le ciel de leurs têtes neigées, divisées en grandes masses par les ombres du matin, donnaient partout de la grandeur au paysage. A Gêdre tout était obstrué de troupeaux et de pasteurs qui prenaient au bureau de la douane l'indispensable permis pour aller sur les pâturages voisins de la frontière; c'était le moment de l'émigration vers les hautes vallées. J'y reconnus Pauline, la bergère d'*Ets-Estérous*, qui menait ses moutons à Héas, où ils devaient rester sous la garde des pasteurs communs. Après le torrent de Cambièle, où l'on quitte les prairies et les sites rians de Gèdre pour entrer dans une gorge aride creusée dans le granit à bandes que l'on y voit partout, j'avais oublié cet étroit sentier qui, chaque hiver détruit, et retracé chaque printemps sur les flancs ruinés d'une suite de ravins, cause un certain émoi au curieux juché sur sa monture, lorsqu'il voit le gave bondir sous ses pieds, ou des blocs mal liés suspendus sur sa tête; mais des souvenirs plus aimables d'un pélerinage à la Madone revinrent en foule à ma mémoire. Je revis ce scabreux sentier, nommé *Passet des Glouriettes*, sur le ressaut granitique d'où se précipite le torrent d'Estaubé, ayant peine à croire qu'au milieu de cet entassement d'assises escarpées, les chevaux puissent passer. A Héas la jolie chapelle jadis si bruyante, était momentanément interdite comme beaucoup d'autres églises du diocèse, au grand déplaisir de la population nomade qui se trouve ainsi privée de tout exercice religieux pendant plusieurs mois de l'année, tandis que de l'autre côté des montagnes, dans les lieux les plus déserts, des hospices bien dotés sont pour le voyageur de précieux asiles. Audessus du bassin de la chapelle, où quelques faucheurs avaient remplacé la foule criarde des pélerins, la tour aiguë de Lieuzaubé s'élancait du flanc de la montagne d'Aguila comme un autre clocher, et au fond la belle masse de Troumouse avec ses étages de verdure, de neiges et de

noires murailles drapées de blancs tapis, me donnait déjà une haute idée de son amphithéâtre. Au bas de la rampe de neige deux obélisques côte-à-côte, comme des bornes que le gazon ne saurait atteindre, sont ce que les pasteurs nomment les *Sœurs de Troumouse*. Le vallon de Héas se termine à la combe du Four, oule de verdure que sillonne un filet d'argent.

Une longue montée au midi conduit au plateau de Maillet, où l'on respire un air plus frais, où le champ de la vue est plus étendu. Ici le granit veiné a disparu; nous ne retrouvons à sa place qu'une roche grossière souillée de parties hétérogènes, et bien différente du granit central. C'est la protubérance granitique qui apparaît au jour. De là la vallée se montre divisée sur sa longueur en deux parties distinctes : le ravin triste et ruiné que suit la dévote cohue, et des plateaux fort élevés au midi se prolongeant sous les escarpemens de la montagne de Héas jusqu'à ceux du Coumélie. Un ressaut considérable étendu sur toute sa largeur, composé du même granit, est le mur de soutenement de l'arène de Troumouse, le dernier et le plus vaste de ces plans exhaussés. L'eau de Maillet en suit le pied, portant au gave les eaux de la partie méridionale de Troumouse qui s'en échappent en cascade, et celles des neiges du port de la Canaou. Nous suivîmes ce dernier cours vers un large fond déjà peuplé de troupeaux jusqu'aux murs à pic du Mont-Errant, qui sur ses gigantesques faces est tout bariolé d'infiltrations ferrugineuses; et par des pentes faciles nous montons au grand cirque dont j'étais impatient de juger l'étendue et la beauté. Je cours à la première butte; je gravis, j'en atteins la cime..... Dès que j'eus mesuré des yeux cette arène si vaste, et fait le tour de l'amphithéâtre qui la cerne, je l'avoue, je fus si frappé de tant de grandeur et de magnificence, que je ne pus qu'involontairement m'écrier!..... Les paroles peuvent-elles rendre ce qui dépasse la mesure du beau, ce qui est sublime? Qu'on ne me

taxe point ici d'exagération ; quelque prévenu que je fusse, c'est un des tableaux de montagnes que j'ai le plus admiré.

La vue subite ajoute à l'effet, lorsqu'on découvre à la fois cette aire au loin prolongée, reposant sur le granit que voile la verdure, et son enceinte circulaire d'une hauteur considérable encore, et régulièrement construite de monts d'un autre ordre. Ce plateau n'est point un plan nivelé comme la prade de Gavarnie, le Benou, ou même le pla de Béret ; c'est une continuité d'ondulations, de petites buttes et de combes, dont toutes les formes sont adoucies, dont toutes les pentes sont revêtues de pelouse. Comme tout s'y ressemble, pour peu que le brouillard s'y arrête, c'est un dédale où le pasteur lui-même peut s'égarer. Mais toutes ces inégalités disparaissent sous les masses du pourtour, et l'œil n'y voit qu'une plaine de verdure dont la teinte paraît plus fraîche auprès de la zone continue de neige et d'éboulis qui, sur de rapides talus, précèdent partout les murailles, noirs soubassemens des glaciers et des aiguilles qui sont les fleurons de cette immense couronne. Les sœurs de Troumouse, grandies maintenant, ressemblent à ces bornes que l'on voit au bas des murailles d'Estaubé. Serait-ce des pyramides en place, qui, plus dures, ont résisté aux agens destructeurs, ou des masses éboulées qui, dans leur chute, sont restées debout ? Rien, ici, n'a encore été vu que de loin, et un naturaliste n'épuiserait pas Troumouse en un mois. Cette enceinte de monts de plus d'une lieue de diamètre, forme les quatre cinquièmes du cercle, et déjà nous avions derrière nous les pointes de ce vaste croissant. C'est, d'un côté, la montagne d'Aguila, nue, uniforme, sans accidens comme sans verdure, appuyée sur l'axe primitif, et surmontée de la tour des Aiguillons, pareille à celles du Marboré, mais plus élancée, et régnant sans rivale sur son dos nivelé ; de l'autre, le Mont-Errant, voisin de celui qui, sur son faîte en ruines, voit le port de la Ca-

naou, fiers rochers dont les flancs verticaux, blanchissant au soleil, m'avaient déjà apparu de divers points éloignés, majestueux avant-corps de cette œuvre de Titans.

Si les cratères de soulèvement existent dans la nature, comme tout porte à le croire, où pourrait-on trouver de type plus frappant que cette steppe circulaire, ceinte presque de toutes parts de falaises redressées, dont les plans inabordables sont en rapport de hauteur avec son étendue, et reposant à mille toises sur un soubassement plutonien ?

Des deux parts, les cimes se relèvent ensuite sur leur base commune ; au nord, par les gradins aigus des aires, et au midi, par les crêtes plus déchirées de la Canaou, jusqu'à la montagne de Troumouse qui préside à l'ensemble, moins par sa position centrale, que par ses larges masses et sa hauteur absolue, qui n'est surpassée que de peu par quelques points privilégiés. C'est Troumouse qui finit par fixer les regards; c'est l'objet le plus grand du tableau. Enorme et dernier exhaussement de la crête adventice, rien ne voile ses alpestres décorations, ses brillans glaciers, ses noires saillies, et ses flancs entrouverts, qui, chaque printemps, vomissent des torrens de neige et de ruines dont s'augmente sans cesse l'amas immense étendu à sa base. Planant au revers sur les montagnes d'Aure brusquement abaissées, la fierté de ses aspects annonce au loin de ce côté toute la grandeur de la haute chaîne calcaire. A la vue de cette plaine cernée de neiges sous le soleil d'été, de ce ciel de toutes parts ouvert, et de ces pelouses où se plaisent seuls l'aconit vénéneux et quelques fleurs amies du froid, on pourrait se croire dans ces climats rigoureux où la glace descend aux savanes marines que le renne parcourt. Mais, c'est près du faîte des Pyrénées, à mille toises de hauteur, qu'est cette étendue où cent troupeaux s'égarent ; et cette vaste arène, où les armées de Xerxès auraient à l'aise manœuvré, ce cirque superbe qui eût contenu toute la Grèce réunie, n'ont d'au-

tre avenue qu'une gorge menaçante, où l'on se traîne sur le penchant de hideuses ravines.

En un quart d'heure, nous fûmes aux couïlas de Troumouse, situés sur une hauteur d'où tout le plateau et sa circonférence sont visibles. Sans lunette, je n'aurais pu reconnaître des moutons à l'opposite vers la montagne des Aires, où sont d'autres couïlas. Confiant nos bagages aux pasteurs et donnant au cheval sa liberté, nous prîmes sans retard le chemin du port de la Canaou. Je n'aurais jamais cherché un passage vers l'Espagne dans cette longue escarre qui sillonne la montagne du midi, obstruée de neiges, et différant peu des autres parties de cette inaccessible enceinte. Pendant quelque temps nous ne fîmes que traverser de larges ondulations de verdure, seulement diversifiées par quelques flaques d'eau, ou des plans serrés d'aconits que la dent des moutons respectait. La pelouse cessa, et une pente très-rapide de neige et de pierrailles, parsemées de très-belles renoncules glaciales, nous conduisit au pied du passage aérien, où, de bas en haut, je pus jeter un coup d'œil sur l'étrange route que nous avions à faire. Qu'on se représente un ravin montant aux nues, une espèce de couloir vertical creusé dans la masse des rochers, s'évasant un peu vers le haut, et vomissant à la moindre pluie des pierres et des neiges durcies, que je voyais entassées sous moi au fond d'une combe qui n'est autre que la naissance du plateau de Maillet. C'est là qu'il faut gravir, non sur le roc solide, mais sur des neiges glissantes, ou, ce qui est pire, sur de menus débris qui fuient sous les pieds, et sans cesse en péril des éboulemens. Rien n'est plus pénible qu'une telle ascension; et si l'on parvient à assurer ses pieds, afin de respirer un instant, on ne voit que de sinistres escarpemens suspendus sur la tête, et les bords de l'entonnoir projetés sur le ciel. Une fois, cependant, un bel isard vint s'y montrer, regardant sans doute en pitié nos fronts baignés de sueur, lui qui s'y fût joué sur ses jarrets nerveux.

Sa vue nous fit redoubler d'efforts pour sortir de cette dangereuse gouttière, où par quelque cause qu'une pierre se détachât d'en haut, elle ne pouvait que rebondir sur nous, et où le soleil dardait des rayons étouffans qu'aucun air n'affaiblissait.

De telles fatigues que la curiosité ou l'amour de la science font gaîment braver, sont cependant le partage habituel de ces hommes endurcis que le besoin met en révolte contre les lois du pays, et qui, dans ces affreux chemins, affrontent encore les balles des douaniers et la fureur des élémens dont ils ne sont que trop souvent victimes. En deux heures, depuis les couïlas, j'atteignis les bords ébréchés de l'entonnoir, et à l'instant, d'une des plus hautes crêtes des Pyrénées, je vis se creuser sous mes pieds le précipice immense de Pinède, l'Espagne m'apparaître au loin par l'ouverture du col de Niscle, et le Mont-Perdu tout entier s'élancer dans les airs avec une indicible grandeur. En présence de telles scènes, peut-il rester un sentiment pour la fatigue ? Tout est oublié; et tels sont les dédommagemens du coureur de montagnes.

Vers midi, les nuages avaient commencé de se former, et déjà je voyais quelques vapeurs légères se glisser entre le Cylindre et le Mont-Perdu, ce qui était un avis pour hâter mes observations dans un cadre circonscrit et rapproché, dont chaque partie était d'un vif intérêt. Les crêtes du port sont composées de schistes cornéens alternant avec des calcaires très-fissiles, dont les bancs approchent d'une direction verticale, et les masses latérales sont calcaires. Ces schistes se détruisent aisément, et c'est parmi leurs menus débris qui obstruent les rudes pentes de la Canaou, que Ramond a trouvé des fragmens de calcaire coquillier et des schistes remplis de polypiers, sans avoir pu découvrir leur origine et leur gisement actuel; recherche pour laquelle le temps me manqua. Voilà donc, comme à Gavarnie et à la Brêche, des calcaires d'une grande élévation qui ont subi un renversement total, et des dépôts marins

pétris de débris organiques. Si de l'autre côté j'avais plaint les contrebandiers qui fréquentent ce dangereux pertuis, je les plaignis bien davantage en plongeant de l'œil dans les profondeurs de Pinède, que les montagnards nomment aussi Beousse, corruption de Bielsa, nom de la vallée principale. Une pente excessivement rapide en effet, et d'un seul jet, descendait de mes pieds jusqu'aux pelouses du fond, où paissait alors un troupeau espagnol que je ne distinguai nettement qu'avec ma lunette. Il faut trois heures pour la monter, tandis que nous n'avions mis que la moitié de ce temps depuis le plateau de Troumouse. Ainsi le val de Pinède est à une profondeur double au-dessous de l'arète qui les sépare. L'œil s'y repose avec plaisir sur la seule terre en repos qui soit à sa portée, les prairies qu'arrose la Cinca et les bois voisins de l'hospice que cache un mamelon. Dans toutes les montagnes il est peu de refuge plus nécessaires pour ceux qui se hasardent dans leurs redoutables passages, car jusqu'au village de Pinède, situé dans la gorge qui fuit au sud-est entre la haute chaîne et un énorme contrefort du Mont-Perdu, on ne marche pas moins de six heures sans trouver d'habitations. Mais ces profondeurs n'obtiennent que de rapides regards dérobés au Mont-Perdu qui les réclame invinciblement. Le Mont-Perdu est à deux pas, on croirait l'atteindre d'un jet de pierre, tant l'air a de transparence; et pour la première fois je pouvais admirer son énorme structure, depuis l'oule de Beousse creusée dans ses racines, jusqu'à son toit de neige, et sous son aspect le plus imposant. Quelle majesté dans cette architecture de géans! Quel dessin hardi dans ces vastes soubassemens, ces terrasses qui se succèdent chargées de glaciers, et cette tour massive du Cylindre qui rivalise avec lui! Ce dernier que couvre un liséré de neige, opposait ses flancs obscurs à l'éclat du Mont-Perdu dont un large col le sépare. Une masse considérable de roches noires des montagnes du port vieux, descendant à pic au fond de l'oule,

me cachait le bassin du lac qu'a découvert Ramond, ainsi que la chute que fait la Cinca du haut de sa terrasse, dont je n'apercevais que l'extrémité méridionale; mais le beau glacier qui les domine était visible tout entier, entrecoupé de crevasses dont plusieurs le traversaient d'un bout à l'autre. On le voit remonter à l'ouest jusqu'à la base du Cylindre, en couvrir le col pour se réunir sans doute au revers avec celui d'où sort la cascade de Gavarnie, et s'élever par un retour jusqu'à l'escarpement qui porte la cime culminante. Les reconnaissances de Ramond, qui, après plusieurs tentatives aussi dangereuses qu'inutiles, découvrit enfin la route du Mont-Perdu le 10 août 1802, ont prouvé qu'il était situé au midi de la ligne de séparation des eaux. La Maladette est du même côté, ainsi que le pic de las Posets, au midi du port d'Oo. Il est singulier qu'il faille céder à l'Espagne les trois plus hautes sommités de la chaîne.

De la base de son toit de neige incliné à l'est, part ce contrefort qui, chargé d'autres glaciers, descend par ressauts au col de Niscle, où il s'interrompt par une large brêche régulière, qui semble avoir été faite par une cause violente, et se prolonge ensuite au sud-est dans la direction de Bielsa. Si le col de Niscle n'était pas plus abordable du côté de Fanlo qu'il ne l'est de celui de Pinède, l'aigle seul y serait monté, car je ne voyais au-dessous, comme dans toute l'étendue du contrefort, qu'un escarpement général marqué d'assises horizontales; disposition qui caractérise toutes les dépendances du Mont-Perdu. Par l'ouverture de ce col que je dominais en face, le précipice de Beousse entre deux, sur des chaînons éloignés dans le bassin inférieur de la Cinca, ma lunette me faisait apercevoir des bois et des cultures; et du côté de l'est la vue s'arrêtait aux hauteurs pelées de l'autre branche de Bielsa, qui communique par le port de ce nom avec la vallée d'Aure. Dans la masse, qui flanque à l'est le col de Niscle, je distinguais aussi sur ses parois

à pic, les couches redressées dont parle Ramond, et par-dessus, les bancs horizontaux de grès coquillier qu'il y signale, contemporains sans doute des bancs de Vignemale.

Il y avait plus de deux heures que, moitié en France et moitié en Espagne, j'étais assis sur ces crêtes en ruine; les nuages plus étendus se mouvaient plus lentement autour du cylindre et du Mont-Perdu, et leurs vastes flocons voilant par fois la lumière qui resplendissait sur les glaciers, ou, cachant en partie les sévères masses qui les commandent, rehaussaient encore leur grandeur fantastique. Déjà deux fois nous en avions été enveloppés, et des brumes épaisses tourbillonnaient dans le couloir du port depuis long-temps dans l'ombre. Il était temps de partir : sans plus délibérer, nous nous enfonçâmes dans ces noires vapeurs. Si l'ascension avait été pénible, la descente ne fut ni sans difficulté, ni sans danger, sur ce sol mouvant et sur ces neiges glissantes, où tous nos efforts ne tendaient qu'à ne pas nous laisser dévaler trop vite vers une profondeur qu'un voile obscur nous dérobait, mais dont je n'avais pas perdu le souvenir. Ces brouillards très-froids me saisissaient dans les courtes haltes que je faisais pour respirer; aussi allions-nous avec une vîtesse qui m'étonna, lorsque des renoncules glaciales que je foulais aux pieds m'avertirent que nous étions au débouché de l'affreuse gouttière. De là descendus sur les pelouses, nous nous dirigeâmes vers les habitations, c'est-à dire que me confiant à Charles, je suivis aveuglément ses pas au milieu des combes et des buttes où plus d'une fois je crus qu'il s'égarait. Il lui fallait la sagacité du sauvage pour ne pas se fourvoyer avec les brumes au milieu de ce dédale où tout se ressemblait; et en effet, à peine sous les nuages, nous vîmes devant nous les couïlas dont ils rasaient les combles. Il me restait plus d'une heure de jour, et assez de temps pour me rendre aux granges de Héas où j'étais sûr d'un bon gîte; mais le lendemain il

eût fallu remonter le mauvais pas des Glouriettes. Je préférai aller demander un asile aux couïlas de Groutou situés au bas du plateau de Maillet, d'où je pouvais, en suivant les plateaux supérieurs, gagner l'entrée d'Estaubé de plein pied, autant que ces mots peuvent signifier dans de telles régions.

A la chaleur de la journée, au froid des brouillards de la Canaou, avait succédé cette fraîcheur des hauts lieux qui repose promptement. Je descendis à pied de Troumouse jusqu'au plateau de Maillet dont je traversai avec plaisir les larges pelouses. Je me sentais délasser en foulant leurs tapis veloutés. Les vaches et les moutons, avertis par le soir, descendaient par escouades des glacis du Mont-Errant, en se dirigeant vers les cabanes que bientôt j'aperçus dans une combe où de toutes parts bêtes et gens se rendaient. Notre approche excita la curiosité de tous les habitans des couïlas peu accoutumés à de telles visites. Charles s'avance, et à peine a-t-il exprimé sa requête que chacun, nous accueillant à l'envi, nous offre toutes les douceurs du lieu ; c'est-à-dire du lait et du beurre pour souper, et une petite place à terre pour la nuit. C'était l'indispensable : mais ne sait-on pas qu'un peu de superflu l'est devenu pour nous ? Le cheval déchargé fut mis en liberté sur l'herbe ; et moi, assis devant une des cabanes, j'observai avec intérêt la scène animée qui commençait, image de cette simplicité primitive qui maintenant est si loin de nous, vieux habitans des plaines.

Tous ces pâturages étant communaux pour certains villages de Luz, c'est à qui s'établira le premier dans les couïlas pour s'en assurer l'usage pendant toute la saison. Il s'y loge ordinairement autant d'individus qu'ils peuvent rigoureusement en contenir. Une des huttes servait pour les besoins communs, et les deux autres étaient les chambres à coucher de vingt personnes; c'était plus qu'il n'en fallait pour toute leur surface, ce qui m'annonça une nuit très-peu confortable pour des coureurs de montagne

déjà fatigués. Cependant les troupeaux étaient réunis : c'était le moment de l'activité pour la colonie, où chacun ayant sa tâche, les uns s'empressaient de traire le lait, et d'autres de le porter dans de grands vases de bois pour en faire du beurre ou de mauvais fromage. A mesure que les vaches et les brebis avaient payé leur tribut, abondant et crêmeux dans ces pâturages succulens, les premières allaient se coucher autour des cabanes, et les brebis et les moutons, qui se comptaient par milliers, sur un cercle toujours plus étendu ; de sorte que nous finîmes par former le centre d'un vaste bivouac, où règna bientôt le repos de la nuit ; seulement de temps à autre le bruit de quelques clochettes s'y faisait entendre.

Ainsi doivent être les campemens de l'Arabe au sein du désert, du Tartare au milieu de ses steppes sans bornes, et du Hottentot dans ces belles solitudes que Levaillant nous a révélées ; ainsi doivent être ceux de tous les peuples nomades, car tout ce qui se rapproche de la simplicité de la nature, ce qui représente l'homme dans ses premiers besoins, son premier état, doit avoir, dans tous les lieux et à toutes les époques, la même physionomie et se reproduire sous des traits pareils. Ces soins si bornés, ces retours constans des mêmes travaux et cette manière d'être toujours égale, jointe à leur isolement, ne peuvent que maintenir les peuples pasteurs dans un état stationnaire sous le rapport moral ; et je ne doute pas que le berger maure, goth, ou cantabre qui, il y a mille ans et plus, occupait ces montagnes, n'eût les mêmes habitudes, ne fût soumis aux mêmes superstitions, ne tournât en un mot dans le même cercle d'idées, que le berger de nos jours. Dans la pauvre vie, dans le langage rude, le peu de besoins et les simples manières de ces hommes qui passent presque seuls une partie de leurs jours, on ne saurait reconnaître aucun reflet de la haute civilisation où sont parvenues les sociétés ; mais ils possèdent encore ce qui s'en efface chaque jour,

ce qui est partout d'un grand prix, la franchise confiante et la fierté de l'homme sans culture qui sent sa dignité, et une bienveillance native pour leur semblable; car dans ces lieux sauvages, loin de tous les prestiges, disparaissent ces inégalités qui, dans le monde, sont parvenues à mettre de si grandes distances entre les sorts divers. Sous ce rapport, un voyage dans ces hautes vallées n'est pas perdu pour la philosophie de l'homme; et quelques jours passés à observer les mœurs des pâtres qui les habitent, en faisant beaucoup réfléchir sur le tourbillon qui nous entraîne, laissent souvent aussi quelques regrets pour une vie qui nous paraît si calme, pour une existence si peu troublée au milieu des plus belles scènes de la nature.

Les nuages, maintenant descendus, formaient une voûte continue qui rasait le plateau. Je m'étais abreuvé d'un lait toujours exquis après des journées de fatigue; et, suivant l'exemple des pasteurs qui, leur besogne faite, se retiraient dans la cabane pour y passer la nuit, j'allai près de Charles, occuper au fond la place d'honneur qui m'avait été destinée. Là, étendu par terre, une cape pour matelas, une pierre pour oreiller, et n'ayant pas même assez de place pour m'étendre à ma guise, j'eus le temps de sentir tout le prix d'un bon lit. Il fallut s'armer de résignation; mais c'est en vain que le sommeil m'accablait, je n'y trouvai pas même le repos.

Tous les habitans de la colonie étaient venus se coucher l'un après l'autre, excepté le plus dévôt sans doute qui, hors du couïla, resta près d'une heure à prier à voix haute. Voulant s'étendre, à son tour, sur la couche commune, il entra muni de quelques copeaux de sapin enflammés, et à leur lueur vacillante il parvint à se caser. A l'aspect de cette hutte de sauvages dont l'intérieur fut ainsi un instant éclairé, de ses murs en pierres brutes où le vent eut passé sans obstacle, et de son enduit tout luisant de fumée; à la vue de cette litière de corps bisarrement enchevêtrés, je trouvai ma position si singulière que je ne

regrettai pas d'acheter un peu de telles scènes. Le rustique flambeau termina sa courte existence, et l'obscurité revint prendre possession de la cabane où le sommeil régna bientôt sur tous les tons. Que j'enviais alors le bonheur de mes voisins!... Pauvres gens! Il leur faut bien quelques faveurs, eux qui sont deshérités de tant de douceurs de la vie. Je pus ainsi méditer à loisir sur les compensations dans les destinées humaines, dont un éloquent rêveur naguères a voulu faire un système absolu, comme si la balance du bien et du mal pouvait toujours s'y maintenir égale. Telle n'a point été la volonté suprême, puisque tant de vies s'écoulent sans voir leurs maux compensés; mais ne nous a-t-elle point donné une religion consolatrice pour prolonger l'espérance au-delà du tombeau?

Ma dure couche me fatiguait plus que n'avait fait la descente du port... Impatient de voir finir une telle nuit, avant que ma montre ne marquât deux heures, je me levai doucement, et n'ayant pas de toilette à faire, en trois pas je fus dehors, non sans avoir foulé quelques membres aux dormeurs. L'air vif et frais que j'y trouvai me ranima, et bientôt je ne sentis plus de malaise, lorsque, jetant les yeux autour de moi, je me trouvai spectateur sans m'y attendre, d'une de ces scènes de nuit imposantes et calmes, d'un de ces magiques effets de lune dont le souvenir ne s'efface pas.

Les brouillards qui la veille enveloppaient les montagnes, en nous couvrant de leur voûte horizontale, avaient partout disparu. C'est un effet à peu près constant dans les beaux jours, que les nuages formés vers midi autour des pitons principaux descendent peu à peu en se multipliant jusqu'à ce que le soir la chaîne entière, ou du moins sa zone moyenne, se trouve envahie par une masse non interrompue de vapeurs. Vers une heure du matin on voit ce dais général s'élever, devenir diaphane lorsque la lune éclaire, et se dissiper enfin entièrement, excepté dans les plus basses vallées où il en reste d'immo-

biles lambeaux jusqu'au moment où, raréfiés par le soleil, ils se soulèvent à leur tour. C'est ainsi qu'à Chamouni et dans les Hautes-Alpes j'ai vu de tels effets dans les mêmes circonstances, si ce n'est que toutes ces vapeurs plus condensées, sans doute par l'action réfrigérante des glaciers très-étendus qui couvrent leurs sommets, s'y résolvaient le soir en pluie; mais toujours, vers deux heures du matin, le ciel avait repris sa sérénité. Quelle serait donc la cause qui dans cette zone élevée, lorsque les vents du nord ou de l'est amènent le beau temps, agit avec tant d'uniformité sur les nuages dès que le soleil a passé le nadir? Quoi qu'il en soit, revenons à Groutou, où en faisant rapidement ces réflexions, je contemplais en silence les merveilles d'une belle nuit au sein des montagnes.

La lune, brillant seule dans le ciel, versait toute sa lumière sur la vaste enceinte de neiges et de rochers qui se voyait des cabanes, et me rendait très-distincts cette foule d'animaux reposant, immobiles, comme une armée au bivouac prête à se lever au premier ordre de son chef; les sons des clochettes qui de temps à autre y tintaient faiblement, semblaient être les appels réciproques des sentinelles éloignées veillant autour du camp. La terrasse qui supporte le plateau de Troumouse, traversait la vallée comme un noir bandeau, et ne me cachant que le pied des murailles, me laissait voir au-dessus toutes les parties du gigantesque amphithéâtre. Au nord, la montagne d'Aguila avait perdu sous de vagues lueurs cet aspect aride qu'elle a pendant le jour; l'œil n'y distinguait qu'à peine la tour de Lieuzaubé qui semble veiller sur la sainte chapelle; mais sur leur énorme piédestal, celle des Aiguillons et les festons des Aires se dessinaient nettement sur un fond moins obscur. Venait ensuite la masse culminante de Troumouse assise sur ses noires bases, et portant divers glaciers où se réfléchissaient vivement des rayons de lumière qui, plus bas, venaient raser les pointes des deux Sœurs. Après elle, l'enceinte méridionale ne se présentait

que comme une sombre barrière, excepté quelques neiges des combles obliquement éclairées, jusqu'à l'extrémité du croissant où le Mont-Errant était sur ma tête, formidable avant-corps de cette construction surhumaine. Quels contrastes, tous ces rocs rembrunis, découpés avec netteté, formaient au milieu de ces neiges que leur éclat rendait saillantes! Et quelle couronne pour ce soubassement immense, où tous les détails échappaient à la vue dans leurs vagues contours! Peut-il rester un regret pour la fatigue et les privations en présence de tels spectacles? Mais ce que les paroles ne sauraient rendre, ce qu'on sent et ne peut se dépeindre, c'est l'effet de ces magiques scènes dans le calme des nuits. Quel empire elles exercent sur toutes nos facultés! et quels momens pour la méditation! Les pensées y prennent sans effort je ne sais quoi de grand et de noble qui élève au-dessus de l'humanité; les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature et devenir le confident de ses secrets. C'est l'impression rêveuse de cette lumière affaiblie, lorsque, du haut du ciel, tombant inégalement sur ces solitudes muettes, où rien ne se meut, où rien n'a de vie que le rayon qui vient effleurer la neige, elle leur donne je ne sais quoi d'imposant et de fantastique qui, rappelant les illusions chéries de l'enfance, transporte l'imagination au milieu des prestiges de la féerie. Subissant l'influence et de l'heure et de ce tableau sublime, je me laissais aller à ces folles croyances qui n'étaient pas sans charmes pour nos bons aïeux, avant que la froide raison les eût fait évanouir. Promenant mes regards sur les pelouses les plus éclairées, j'allais, cherchant quelqu'un de ces ébats joyeux, de ces danses mystérieuses, dont les visions bien attestées amusent encore les veillées du hameau, et je n'eusse point été surpris si sur ces brillans plateaux, au sommet de ces rocs inaccessibles, j'avais vu apparaître tout-à-coup le palais d'Armide, ou les murs d'acier d'Aslant.

CHAPITRE XVIII.

VAL D'ESTAUBÉ ; SES PATIS, SON CIRQUE, SES MURAILLES. – MONTÉE AU PIMENÉ. – ENSEMBLE DES DEUX HAUTES CHAINES. – LA CRÊTE CALCAIRE ; SON ORIGINE ; SES ÉPOQUES DIVERSES. – VIGNEMALE INACCESSIBLE.

J'appelai Charles, et au bout d'un quart d'heure, laissant les pasteurs à moitié endormis, nous prîmes le chemin d'Estaubé par les plateaux. La clarté de la lune suffisait pour nous guider sur leur sol inégal, entre les fonds obscurs de Héas et les escarpemens de la haute chaîne dont les dépouilles les ont formés. Bientôt l'aurore vint blanchir le ciel au-dessus du port très-élevé d'Aguila, qui, sous la montagne de Cambièle, n'est guère fréquenté que par les habitans de la haute vallée d'Aure, lorsqu'au péril de leur vie, ils viennent gagner des indulgences à Héas. Le pâturage d'Aguila, singulièrement placé entre les masses nues qui le dominent, et les précipices qui versent au midi, y paraît comme une tache verte au milieu de la montagne. La lune avait pâli, le crépuscule était descendu sur l'oratoire de Marie, et nous y voyions pleinement lorsque, parvenus au Poey-Bacou, dernière butte de ces plateaux, nous aperçûmes sous nos pieds l'étroit débouché d'Estaubé, entre les escarpemens du Coumélie et du pic des Agudes, qui n'est autre que le point central de la montagne de Héas. Là, dans un chaos de roches éboulées, dont la verdure tapissait les intervalles, étaient deux couïlas et un troupeau nombreux où tout semblait dormir. Les fonds de la grande vallée jusqu'à Luz étaient cachés sous une masse nivelée de brouillards comme un lac entre deux montagnes ; en face, les passages d'Estom s'ouvraient entre les sommités hardies dont j'avais naguères exploré les revers, et le pic de Viscos n'était plus qu'un

humble promontoire au-dessus du lac idéal. L'air piquant et réparateur du point du jour avait dissipé toute trace de ma mauvaise nuit ; je m'arrêtai un moment sur la cime du Poey-Bacou pour jouir des aspects du matin dans ces belles montagnes, en cherchant à deviner sous quel point de la mer vaporeuse dormaient les habitans de Saint-Sauveur.

Au bas de rapides pelouses rendues glissantes par la rosée de la nuit, nous fûmes aperçus par les chiens dont les voix retentissantes au milieu de tant de rochers, réveillèrent les habitans des couïlas. Dans de telles rencontres les nouvelles s'échangent : les pasteurs se plaignirent amèrement d'un ours qui, logé dans des cavités dont il y a bon nombre aux environs, ravageait leur troupeau. L'avant-veille encore il avait enlevé une brebis pour la dévorer à une portée de fusil. De frais tapis, dans un dédale de roches sur lesquelles des moutons étaient pittoresquement groupés, nous amenèrent jusqu'au bord du gave d'Estaubé, joli ruisseau bordé de gazon, dont les eaux vives et pures roulent sur le dos de la protubérance granitique qui supporte toutes les montagnes méridionales. Un moment mise à nu, on la voit se perdre de nouveau sous les masses calcaires des Agudes et du Coumélie, qui s'élèvent à pic comme deux citadelles pour flanquer le défilé qu'on nomme *l'Estret d'Estaubé*. Leurs grands débris s'y mêlent avec le granit en place ; et plus bas toute verdure disparaît sur le terrain hérissé où, près du gave qui se précipite, se perd le sentier des Glouriettes. Dès l'entrée de cette étroite issue, on aperçoit déjà quelques portions des murailles d'Estaubé et un des points les plus remarquables de leur enceinte, le glacier de Tuquerouye, laissant voir par sa haute brèche le dernier étage du Mont-Perdu.

Nous sortions du défilé qui dure demi-heure, lorsque le soleil se levait, non pas pour nous qui ne devions le voir que des hauteurs du Pimené, mais pour les neiges

éternelles du Mont-Perdu. Revêtue jusqu'alors de cette teinte éthérée qu'elle puise dans l'azur du ciel, sa haute cime m'apparut sous les rayons de l'astre qui anime la nature, colorée d'un jaune orangé qui la faisait briller au-dessus du glacier de Tuquerouye encore tout bleuâtre. La vallée d'Estaubé, la plus intéressante de ces régions, réunit tout ce que les hauts pâturages ont d'aimable et de gracieux à la beauté de ses montagnes, qui seraient des colosses encore, quand elles ne reposeraient pas sur un piédestal aussi élevé. Leurs masses largement dessinées, que ne dégradent point les ruines hideuses du schiste ou du granit, se montrent de part et d'autre avec ces contours purs et fiers qui sont l'apanage du calcaire; et sur de longs talus depuis long-temps en repos, la végétation s'étend jusqu'au pied des escarpemens, où elle a recouvert toutes les vieilles roches autrefois détachées d'en haut. Le Coumélie ne perd que peu à peu ses formes escarpées, et la verdure gagne de l'espace à mesure. La fraîcheur de l'air me faisait trouver du plaisir à marcher au milieu de ces solitudes tranquilles, où la main de l'homme ne se montre nulle part, et où celle du temps semble s'être arrêtée dans son action destructive. Si peu de ruines y frappent l'œil; tout y est tellement à sa place et dans de justes proportions, qu'on se persuade aisément que cette région écartée n'a que très-peu changé en conservant jusqu'à nous la physionomie sévère et gracieuse à la fois dont elle dut être empreinte à ses premiers jours, alors que les masses qui l'enserrent venant de sortir du sein des eaux, la première verdure y répandit la vie.

Après une légère montée, le second bassin se découvre et nous révèle plus de beautés. Ce n'est qu'ici qu'on peut prendre une idée de ces pâturages si renommés, dont une partie reste cachée par le dernier ressaut. De grands tapis dont rien n'interrompait l'agréable uniformité, s'étendaient devant nous sur un fond de plus en plus élargi,

et se relevaient en un berceau prolongé jusqu'au pied des pitons qui festonnent les cimes. Avec quel charme la vue se promène sur ces pelouses fines, qui dans l'ombre du matin avaient une vivacité de coloris dont les prairies de nos plaines ne sauraient donner l'idée, et que divise seul un ruisseau paisible, où fuyent sur des lits de cailloux, des eaux aussi transparentes que l'air. A Estaubé l'espace est dans de beaucoup moindres proportions qu'à Troumouse : là, l'admiration est constamment excitée ; ici on se plaît d'avantage; et si, réalisant un de mes rêves, je pouvais passer quelques jours dans ces retraites privilégiées dont le calme et la beauté m'enchantent, c'est la vallée d'Estaubé que je choisirais. N'a-t-on pas vu deux jeunes Anglaises, du sein des villes et de l'opulence aller se réfugier, avec les arts et l'amitié, dans les montagnes les plus solitaires du pays de Galles. [1] Mais ici ce n'est plus la solitude du premier bassin, et tout y grandit à chaque pas. Que d'êtres vivans, réunis autour des cabanes de leurs maîtres, allaient bientôt les animer sur tous les points; et ce rideau circulaire du fond comme il s'est rehaussé! Que de majesté ont acquis ces murailles gigantesques, dont les formes simples ne s'étaient encore montrées à moi que dans de moindres proportions! Celles de Troumouse et de Gavarnie ne forment que le soubassement ou les gradins des cirques; ici élancées jusqu'au sommet, elles sont la montagne même, et se projettent sans rivales sur le ciel, car le Mont-Perdu et ses brillantes neiges ont cessé d'être en vue.

Les pâturages d'Estaubé, divisés par le gave en deux parties inégales, sont soumis à deux régimes différens : celle de l'ouest, la plus étendue avec les plateaux du Pimené, appartient à certains villages de Luz, et renferme

[1] Miss Ponsomby et Eléonore Butler vivent depuis plus de trente ans sur une montagne de ce pays, où elles ont fait bâtir une jolie maison. La lecture, la musique, les beaux-arts et l'amitié qui les unit, remplissent leur vie. Elles n'ont jamais découché. (1830.)

quatre couïlas : *Aguedor*, ainsi nommé sans doute de quelque source ferrugineuse fortement colorée, comme j'en avais vu à Troumouse, est le seul qui soit en bas; *Poey-à-Ravie* est sur les premières rampes du Pimené; *Labassat-Debat* beaucoup plus haut sous la hourquette d'Allanz; et enfin, *Labassat-Dessus*, où Ramond et sa suite couchèrent dans leurs périlleux voyages, est la plus haute station des bergers, au voisinage du glacier que l'on voit à droite ramper au bas des murailles; les neiges qui couvraient les pâtis de ce dernier le rendaient encore inhabitable. L'autre partie, propriété publique, était occupée par des Béarnais dont les couïlas se voyaient en face de celui d'Aguedor, entourés de trois nombreuses *ramades*, qui, distinctes et immobiles comme des bataillons serrés, ressemblaient à trois tapis blancs étendus sur la verdure. Dans ces grandes exploitations pastorales, les moutons, les agneaux et les brebis sont tenus séparés, pour être conduits dans les pâturages qui leur conviennent. Les pentes les plus douces et l'herbe la plus tendre sont réservés aux jeunes agneaux, tandis que les moutons, guère moins adroits que les chèvres, vont tous les jours sur les talus les plus dangereux, paître le trèfle des montagnes et les jeunes pousses de l'eskia.

Du haut du dernier ressaut, le cirque apparaît tout entier autour du troisième bassin, le plus étendu de tous, qui en forme ainsi l'arène. Des vaches et des jumens sans nombre, toujours abandonnées à elles-mêmes, erraient sur ses vastes pelouses jusqu'au pied du premier gradin; et sur les berges latérales c'est toujours la même physionomie. Ces contours moelleux, ces formes planes ou adoucies qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux basses vallées, surprennent toujours près des sommets des Pyrénées, mais des Hautes-Pyrénées seules, car partout ailleurs l'anomalie cesse, et ces montagnes rentrent dans le dessin commun. Le granit grossier de la protubérance se rencontre à tous momens jusqu'au fond du vallon, où à

l'ouest du premier gradin il forme une saillie très-considérable, au moment même où il va s'enterrer sous les masses du Mont-Perdu.

Ce cirque, le moins étendu de tous, a des beautés qui lui sont propres. Le gradin inférieur, peu remarquable par son irrégularité, soutient une large terrasse d'un plan très-incliné jusqu'au pied des murailles qui, sur leur vastes parois, n'offrent que deux sillons assez marqués pour mériter en haut le nom de brêches; et à leur extrémité, le port de Pinède, profond et bien ouvert, forme la plus belle porte des Pyrénées.

Le sillon de droite n'est qu'une affreuse glacière, toujours inaccessible, ayant à sa base deux pyramides accolées, d'où part un autre glacier qui, suivant le pied des escarpemens, monte jusqu'à la brêche de l'Astazou, où il se joint peut-être avec ceux qu'on voit à son revers. Cette cime si altière, vue de Gavarnie, est l'extrémité occidentale des murailles qui, de ce côté, vont toujours s'exhaussant, en conservant leurs têtes aplaties, leurs formes régulières, et leur roideur. L'autre sillon, plus large, se montre en face rempli d'un glacier guère moins rapide, jusqu'à sa brèche que domine un sourcilleux rocher. C'est le glacier de Tuquerouye que Ramond a escaladé : un coup-d'œil jeté sur sa forte inclinaison et sur les roches verticales qui l'encaissent, me convainquit qu'il n'avait pas exagéré les difficultés de cette audacieuse ascension. En bas, se trouve la grande borne, masse conique qui ailleurs serait une montagne, comme pour indiquer à la témérité qu'elle ne devrait pas aller plus loin. A gauche, les murailles se hérissent de pointes et de sillons jusqu'au port de Pinède où le gradin aboutit de niveau, en longeant un autre glacier logé dans une large anfractuosité. Ce passage est commandé au nord par la cime hardie du pic d'Estaubé, qui le sépare d'un autre plus élevé, nommé le Port-Vieux, communiquant aussi avec la vallée de Beousse, et auquel succède une file de sommets, se liant avec la montagne de

Héas. Du côté de l'ouest, une arète dégagée du flanc de l'Astazou, s'ouvre à la brêche de ce nom et remonte au pic d'Allanz qui a la forme d'une tour, d'où elle redescend à la portette ou brèche d'Allanz, pour se prolonger, par le col adouci du Sombra, jusqu'au cône terminal du Pimené, dont je voyais avec sollicitude la pointe au haut des airs, dorée par le soleil, en songeant au temps et à la fatigue qu'il m'en coûterait pour l'atteindre. Dans la partie gauche du cirque, où la muraille inférieure dégénère en un rude talus, on voit de légers zig-zags le gravir à rameaux redoublés : c'est le chemin du port. Charles me dit qu'il y avait deux ans au mois d'octobre, époque où l'hiver s'empare de ces lieux, trois hommes revenant d'Espagne, un père et ses deux fils, y périrent, surpris par la tourmente. L'un des fils tomba au bord de la terrasse; le père, secouru par l'autre, ne put descendre que jusqu'à moitié, et ce dernier eut assez de force pour venir mourir en bas. On ne peut se faire l'idée de la violence de ces tourbillons de neige qui aveuglent, étouffent et glacent; et malheur à qui s'arrête. En peu de minutes les membres roidis refusent tout service; on est perdu. Cela me fit souvenir du beau dévouement de Jean Fau, fameux contrebandier, mon guide dans la vallée de Carol, qui sauva d'une mort certaine un détachement fourvoyé dans les neiges au col de Puimaurin. On serait étonné si l'on savait combien d'hommes périssent ainsi d'un bout à l'autre des Pyrénées, lorsque les hivers sont rudes.

L'ombre couvrait encore toute la base du pic; nous nous hâtons d'en profiter. Le cheval que Charles appelait avec raison sa chêvre, y donna des preuves de ses droits à ce nom, en gravissant avec adresse et vigueur, sur de rapides pentes et sur des saillies fracturées d'un schiste ferrugineux qui se présentaient souvent. Du couïla de Poey-à-Ravie, situé sur un plateau de verdure entouré de jolies buttes, nous continuâmes à nous élever directement vers la crête, où le soleil se montrant enfin au-dessus de la

montagne de Héas, nous atteignit sur la neige a la hauteur du Sombra. Ce large col, précédé de rampes herbeuses assez faciles, descend sur Gavarnie par de brusques et roides degrés. Pendant une courte halte, pour se préparer à attaquer le pic, j'aperçus des traînées de points blancs s'étendant d'écharpe sur la montagne opposée; c'était la plus nombreuse ramade des Béarnais, les moutons qui, dédaigneux des précipices, allaient brouter l'herbe tendre aux étages du Port-Vieux, où elle ne faisait que poindre. Ces longues files parallèles qui, se dégageant de la masse du troupeau, se portaient en avant, tandis que le reste était encore immobile, ressemblaient aux troupes légères qu'un corps d'armée détache en éclaireurs, avant de faire son mouvement.

Il était sept heures et demie lorsque, laissant le cheval et nos bagages sous la garde d'un pasteur, nous nous dirigeâmes droit au pic, qui perçait le ciel de sa pointe rocailleuse, au travers de la neige partout répandue, excepté sur quelques saillies de rochers. Parvenus sur la crête, toute la vallée de Gavarnie s'étendit sous nos pieds, et sur un ressaut déjà très-bas, j'aperçus une partie des pâturages d'Allanz, situés entre la brèche de ce nom et la forêt de la Prade. C'est sur ces abruptes plans que nous devions descendre par un chemin très-difficile, où Charles assurait que son cheval ne resterait pas en défaut. La vue est déjà très-étendue sur les montagnes de l'ouest où Vignemale écrase tout de sa masse superbe; mais n'anticipons pas sur les plaisirs de la cime. La dernière montée est rude : on y chemine sur une crête aiguë, où le schiste est brisé en escalier, ayant toujours sous les yeux des profondeurs qui feraient pardonner à des têtes peu montagnardes de n'avoir pas toute leur fermeté. Les dernières marches sont enfin franchies, et des tableaux sans mesure se déroulent à la fois de toutes parts sur le plus magnifique des panoramas.

Charles se hâta de me présenter la gourde à la liqueur

de feu, afin de puiser lui-même à cette source de vie, non moins utile au voyageur pédestre qu'au soldat en campagne ; puis, pressentant que ma station serait longue, il s'étendit au soleil sur les débris schisteux dont mon étroit observatoire était couvert, pour se dédommager, disait-il, de sa mauvaise nuit. Pour moi, j'aurais voulu tout voir à la fois, lorsque je découvris sur les divers points de mon horizon, tout ce que les Hautes-Pyrénées ont de plus remarquable, de plus grand. D'une part, leurs vieilles cimes granitiques couronnent les montagnes du nord ; de l'autre, tous les points culminans de ces formations secondaires qui, partout ailleurs au rang le plus humble, portent ici plus haut encore des glaces et des roches pétries des débris du monde ancien. Là sont l'arène et les plateaux de Troumouse ; ici, les pâturages et le glacier d'Ossoue. Je plane à la fois sur les cirques d'Estaubé et de Gavarnie ; plus haut, dans des postes symétriques, la masse calcaire de Troumouse fait pendant à Vignemale ; la brèche de Roland, au port de Pinède ; et, au centre, le Marboré, avec sa gigantesque architecture, sert de piédestal au Mont-Perdu, fier dominateur de ces colosses. Ravi d'un tel spectacle, unique peut-être sur le globe où nulle autre part encore le terrain crétacé ne s'est montré avec un tel relief, combien j'adressais de reproches aux curieux qui, se traînant en foule sur ces routes que je suivais de l'œil au fond des précipices, négligent pour quelque pas de plus, un sommet où tant de jouissances les paieraient d'un peu de fatigue. Si les abords en sont difficiles à l'ouest, le Coumélie et Estaubé leur offrent sur leurs belles pelouses, jusqu'au près de la cime, des routes plus agréables et guère plus longues.

Perché dans la direction de la grande vallée, je l'apercevais toute entière : Gavarnie et ses vallons herbeux bordés, ce semblait, de collines ; les grands pâtis d'Aspet sous le Saougué déchiré de ravins et une masse aux flancs noirs où récemment on a cru trouver de la houille,

tandis que ce n'est qu'un schiste décomposé, tenant du carbure de fer; les tapis bigarrés de Gèdre et de Pragnères; le beau groupe de Saint-Sauveur, dont les pics rapprochés figurent une couronne; une petite portion du bassin de Luz; une plus grande de celui d'Argelez, et la plaine au loin sous de troubles vapeurs, se montrent successivement dans cette longue ligne. Le cône tronqué de Neouvieille et son glacier arrêtent les yeux par-dessus la plateforme du Pic-Long, lié à Cambièle par le col le plus haut de cette région; fiers sommets qui représentent dignement encore la crête primitive. En deçà, le Cambelong s'unit par le col d'Aguila à l'enceinte de Troumouse, dont je mesurais de l'œil la verdoyante arène et son cercle de monts, qui présentent le type le plus frappant des cratères de soulèvement; et touchant, pour ainsi dire de la main les murailles d'Estaubé, qui de beaucoup dépassaient mon niveau, j'en concevais mieux l'imposante hauteur. Mais, quelque rôle que jouent ces grands objets dans le dessin général, ils le cédaient tous au Mont-Perdu, levant sa haute tête et son manteau de glace au-dessus des larges épaules de l'Astazou, et près du cylindre qui dominait sa longue terrasse comme une tour sur un rempart.

A côté de ces géans, le Marboré abaisse un peu son architecture fantastique, qui rend ses aspects uniques dans l'histoire des montagnes. La brèche de Roland paraissait me dominer d'à peu près autant que le Pimené domine le port de Pinède; et des deux cirques sur lesquels je plongeais, celui d'Estaubé le moins grand, le moins régulier, a son aire beaucoup plus élevée que celui de Gavarnie, qui, plus avancé au midi, s'enfonce comme un gouffre dans les entrailles du Marboré, comme si le vaste pourtour de ce cratère idéal eût été produit par le soulèvement. L'oule seule de Beousse peut lui être comparée par sa profondeur, comme par la régularité de ses murailles. Par ce large intervalle où la crête fléchit du Taillon au Mont-Ferrant, étaient en vue dans l'Aragon une confusion de montagnes,

nues et rabaissées, ayant partout l'apparence secondaire, et sur quelques points fortement colorées par des dépôts ferrugineux. Mais Vignemale, que je voulais attaquer de nouveau, ou démontrer son absolue inaccessibilité, plus majestueux au-delà de tous les chaînons herbeux d'Ossoue, réclamait toute mon attention. Son beau glacier couvrait ses flancs de la base au sommet, et cette brillante draperie que surmontait seule la pène principale, vue double de ce point, n'était que plus imposante auprès d'humbles cimes qui n'avaient pas même de la neige. Placé en face du Mont-Ferrant, dont je distinguais nettement tous les abords à l'aide de ma lunette, je me mis à l'étudier, dans l'espoir de découvrir quelque direction où l'ascension que j'avais projetée pût m'offrir quelques chances de succès.

La forte et constante inclinaison du glacier ne serait pas un obstacle pour le gravir, si des milliers de crevasses toujours entretenues par l'insensible mouvement de la masse sur de tels talus, en le sillonnant jusqu'aux trois quarts, ne hérissaient cette voie de difficultés et de dangers. Au reste, ce n'est pas cette route que j'avais en vue, mais bien de passer par la cime du Mont-Ferrant, pour de là suivre le haut du glacier qui, se déversant en France et en Espagne, doit être très-praticable le long de la ligne culminante où il n'y a que de la neige. Or voici ce que je voyais très-nettement : l'arête qui, descendant de la tête du Mont-Ferrant, soutient à l'est le glacier, me montrait trop d'escarpemens et de ressauts pour la croire un instant abordable. Le plan d'Aube qui précède ce pic, situé à la tête du petit vallon de la Canaou, pourrait être gravi peut-être, malgré d'apparentes difficultés ; mais à l'extrémité de la crête qui l'unit au Mont-Ferrant, celui-ci se relève à pic comme une demi sphère au-dessus d'un pan de mur. Ainsi de ce côté point d'espoir encore. Bien plus, quand tous ces obstacles seraient vaincus, quand on aurait atteint le haut du glacier, il n'y en aurait pas davantage de parvenir à la cime prin-

cipale : déjà, de la fourche du Brada, j'avais vu le grand ressaut que fait le Mont-Ferrant au-dessus de la crête de l'est, et la Piquelongue en faire un autre non moins élevé au-dessus du glacier. Ces deux aspects, se contrôlant l'un l'autre, concouraient au même résultat. En face maintenant de ce que je n'apercevais alors que de côté et de plus loin, et plus rapproché de son niveau, je voyais très-distinctement la tête de Vignemale s'élancer au bout du glacier, et ne me présenter que des escarpemens sur l'accessibilité desquels je ne pouvais conserver le moindre espoir. Je ne l'avais fait jusqu'alors que dans l'idée que le glacier allait rampant jusqu'auprès de la cime, tandis qu'il y subit, au contraire, une grande dépression qui ne tend qu'à l'isoler davantage. D'après ces observations, que je regarde comme positives, je n'hésite point à déclarer le problême résolu, et Vignemale inaccessible du côté de France. En serait-il comme du Mont-Perdu, et faudrait-il chercher la route sur les revers espagnols ? C'est ce que je laisserai à décider, en ayant assez vu d'ici et de la brèche pour me dissuader de le tenter.

Mais devant de tels et de si grands objets, le champ de l'investigation s'étend comme l'espace où planent les regards. En promenant ma lunette sur tous les points de cette région, je remarquai aux cimes du plan d'Aube et du Mont-Ferrant, une stratification horizontale plus foncée que les masses sur lesquelles elle repose ; ce qui ne peut être que la continuation du banc tertiaire qui termine aussi les plus hautes pènes de Vignemale, et que j'avais atteint sur la seconde. Ramond a observé de tels bancs horizontaux sur la montagne de Niscle au-dessus de couches renversées et presque verticales, et sur quelques hauteurs d'Estaubé ; de même que des grès et des dépôts coquilliers sur la montagne de la Canaou, et près de la cime du Mont-Perdu, comme nous en avons vu dans des bancs tertiaires sur le Marboré. Ces faits se lient à d'autres qui rentrent dans les règles générales, et leurs conséquences

sont très-remarquables : les masses principales de Vignemale, de Troumouse et du Marboré, reposant partout sur le terrain plutonien dont elles dominent le faîte, sont composées de roches crétacées ou purement calcaires, auxquelles se joignent partout des alluvions confuses de matières arenacées et de bancs pétris de coquillages ; et sur quelques sommets principaux sont des sédimens réguliers qui appartiennent à des temps postérieurs. Ce sont les restes *du manteau* de Dolomieu, déchiré sur les épaules même qui le portaient. On est ainsi conduit à reconnaître plusieurs époques dans la formation des Hautes-Pyrénées, et de la protubéraance culminante composée de dépôts secondaires et tertiaires, qui charge leur versant méridional. Après tous les faits constatés par l'observation, le système fécond que Ramond avait entrevu, et que ses savans émules ont fondé, sera le flambeau qui nous aidera à dissiper les ténèbres de ce vaste chaos.

Laissant de côté ces questions encore obscures qui touchent aux premiers élémens de l'écorce du globe, les faits que nous possédons permettent de regarder comme certain, que, soit par des précipitations atmosphériques combinées avec des dépôts effectués dans des eaux d'abord désertes, et progressivement peuplées ; soit uniquement par ces derniers effets, les terrains intermédiaires, et même les terrains secondaires avaient été formés, lorsque survinrent les premières éruptions de granit qui ont donné naissance aux Pyrénées-Occidentales. Homogène dans sa triple contexture et jamais stratifié, ce granit soulève à son tour ces couches supérieures, se fait jour, et va former les sommités alors sans rivales, de Neouvieille, du Pic-Long, de la Maladette et de toute la haute chaîne du Gave, des Nestes et de la Garonne, qui paraissent contemporaines. On l'y voit souvent, dans les terrains superposés, en filons intercalés aux schistes ; ainsi que dans le hartz et ailleurs, on l'a vu empâté de grauwake et d'autres roches, tous indices certains de son

état demi-fluide ou coulant. Les roches fissiles et talqueuses, les calcaires anciens, les psammites, les ardoises, tous les schistes de transition rompus par le granit, ainsi chassé hors de terre, sont rejetés sur les flancs immédiats de l'éruption, jusqu'à affecter la direction verticale comme dans les montagnes du Bastan, ou fléchis au sommet comme au pic du Midi et au Mont-Calm. Les terrains secondaires déjà formés, composant les couches supérieures de l'ancienne surface, obéissant à la même impulsion, sont restés adossés au-dehors de la chaîne, contre ces formations intermédiaires qu'ils recouvraient auparavant. Tous ces bancs redressés vers le centre et s'enfonçant vers les plaines, ayant cédé à des efforts peu déviés d'une même direction, doivent approcher du parallélisme avec la ligne sinueuse qui unissait tous les centres d'action, avec l'axe de la chaîne, en tournant vers lui leurs escarpemens.

Tout ceci a pu se passer sous les premières eaux comme après leur retraite, et cet état de choses a pu durer un temps indéfini, jusqu'à ce qu'une violente irruption d'une mer très-peuplée, qui paraît être venue du sud-ouest, ainsi qu'on est fondé à le conclure d'un ensemble d'observations répétées sur toutes les côtes occidentales de notre continent, vint bouleverser sur le flanc méridional des Hautes-Pyrénées ces premières formations; et ses flots, arrêtés par une telle barrière, durent y mêler les immenses alluvions tertiaires et tous les corps marins qu'ils entraînaient avec eux; ce qui porta les masses résultantes à des hauteurs déjà considérables. Ce déplacement subit qui déchira les fonds récens de cette mer, dut causer une épouvantable destruction d'animaux, dont le sort est écrit dans ces bancs coquilliers qu'on traverse en montant à la brèche et ailleurs, et dans cette fétidité bitumineuse qu'exhalent certaines roches de la Brèche, du Taillon et du Mont-Perdu lui-même.

Mais quel grand événement, dans ces régions du sud, aura déchaîné ces courans qui ont entraîné tant de limons

et de débris, et surchargé les sédimens régulièrement déposés au pied des Pyrénées, ou appuyés contre leur versant méridional, d'une si extraordinaire surabondance de matières étrangères ? Quelque grande terre au milieu de l'Océan atlantique, aurait-elle été subitement engloutie ? Serait-ce cette île vaste et florissante dont Platon, d'après les traditions de l'Egypte antique, nous a laissé un tableau idéal et qui a donné lieu à tant de conjectures, qui, rentrant tout-à-coup dans l'abîme, n'aurait plus fait obstacle à des courans partis de plus loin; ou y aurait occasioné par son affaissement des agitations sans mesures, des marées terribles qui, déchirant tous les dépôts, arrachant tout au fond des mers, en auraient aussitôt ramené les débris mêlés et confondus contre les Pyrénées, barrière inébranlable opposée à leur fureur ? En faudrait-il chercher la cause dans le choc ou l'attraction de quelque corps céleste trop rapproché de la terre, qui aurait déplacé l'Océan ? Ou ne serait-ce que le subit exhaussement de quelque grande chaîne de montagnes; de celle peut-être où les feux souterrains ont tant de force encore, indice de rapports plus faciles avec le centre en fusion, et que quelques géologues regardent comme le trait le moins effacé, par conséquent le moins ancien, de la superficie du globe; de la Cordillière des Andes, en un mot, et de leurs vastes dépendances, continent tout entier, qui, en déplaçant l'Océan, l'aurait déversé sur les régions latérales en furieux courans, dont l'un serait venu heurter les Pyrénées et entasser contre elles les limons et les cadavres arrachés de son sein ? Convulsion assez puissante pour avoir pu produire une de ces inondations immenses, un de ces déluges partiels qui, à des intervalles inconnus, paraissent avoir ravagé la terre. Toutes questions certainement insolubles dans l'état actuel de nos connaissances; mais la marche rapide imprimée à la science, ne doit pas laisser désespérer d'avoir un jour le mot de cette grande énigme.

Quoi qu'il en soit, les eaux violentes qui avaient charrié, construit les étages moyens de la haute chaîne calcaire, se sont ensuite progressivement appaisées, et ont dû exister long-temps calmes. Les bancs qui recouvrent Vignemale et ses voisins de l'est, ainsi que les hauteurs du col de Niscle, sont sensiblement horizontaux, d'une épaisseur continue dans leurs couches, et l'ordre n'y paraît point troublé. De tels dépôts n'ont pu s'effectuer que dans des eaux tranquilles; et il a dû être long le temps qui s'est écoulé entre leur première invasion, et l'époque où le dos de tous ces amas crétacés fut couvert de cette nouvelle croûte dont l'épaisseur est inconnue, puisqu'il n'en existe plus que des lambeaux.

C'est après ce travail de la nature, après toutes ces formations tertiaires, que de nouvelles éruptions, parallèles aux premières, sont venues former cette protubérance granitique qu'on retrouve partout à l'est, à l'ouest et au sud de Gèdre, où elle produit des ressauts à l'entrée de tous les vallons, et qui sur tous les points où elle est en vue, se montre composée d'un granit grossier, souvent souillé de parties étrangères, et bien différent de la pureté, de l'homogénéïté du granit central. Cette protubérance qui, au nord, s'élève jusqu'au plateau de Troumouse et presqu'à la cime du pic de Saougué, pour s'enfoncer au midi sous le chaînon calcaire, oppose aux masses centrales mises au jour par les éruptions primitives, comme on peut le voir surtout à la base du Coumélie, vers Héas, des gneiss, des micashistes pareils à ceux qu'on observe sur leurs propres flancs; de sorte que ces deux systèmes pseudo-volcaniques, très-inégaux en âge et en volume, se regardent par leurs élémens les moins anciens, par leur terrein talqueux. Ainsi, cet exhaussement granitique adossé à l'axe des Hautes-Pyrénées, est manifestement très-postérieure et constitue une formation particulière et distincte, qui en apparaissant au jour, a tellement soulevé et exhaussé de Troumouse au Mont-Perdu et à Vigne-

male, ce terrain crétacé, ces alluvions hétérogènes et dernières, que le granit central, jusqu'alors culminant, les a vues dépasser son niveau, contre la loi commune à toutes les grandes chaînes, où cette roche, aux exceptions volcaniques près, est en possession de composer toutes les sommités dominantes.

Telles me paraissent avoir été les causes secondaires de cette grande anomalie, ainsi que l'ordre qu'elles ont dû suivre dans leur action. Par ces deux grands soulèvemens, dans l'intervalle desquels se sont opérées les accumulations diluviennes, tout s'explique avec clarté, et les formations se coordonnent d'une manière simple et satisfaisante, puisque tous les faits viennent à l'appui, et qu'il s'est enfin évanoui ce problême insoluble de mers roulant à 1,800 toises de hauteur, désespoir de nos devanciers. Les Hautes-Pyrénées, indépendamment des dépôts primitifs, sont donc formées de deux grands systèmes, divers de composition, dûs à deux séries d'éruptions de granit, très-distantes l'une de l'autre et d'inégale puissance, et à une accumulation intermédiaire d'alluvions marines que le dernier soulèvement a fait tout dominer.

Quant aux causes de ces immenses irruptions, auxquelles l'écorce plus épaissie du globe a déjà probablement mis un terme, malgré les idées ingénieuses adoptées par le plus grand nombre des géologues, qui les attribuent à un refroidissement progressif, tandis que d'autres persistent à les voir dans le développement subit de quelque fluide élastique souterrain, tout s'est passé dans son sein, hors du champ de l'investigation certaine, et le créateur peut-être s'en est réservé le secret. Il n'est pas permis de douter cependant, que les forces expansives intérieures n'aient eu autrefois une activité extraordinaire, à en juger par l'étendue et la puissance des terrains plutoniens, comme par le grand nombre des volcans éteints, et le volume de leurs déjections; et que ceux qui brûlent encore, ne sont que les restes affaiblis de l'ancienne énergie de la

terre. De même tout porte à croire que les causes des éruptions pseudo-volcaniques d'où sont nées les montagnes, ont eu une analogie immédiate avec les agens volcaniques dont l'action dure encore, malgré les dissemblances des produits respectifs et de leurs degrés de fluidité, qui ont dû être moindres dans les granits que dans les laves; et que même ces dernières causes ont éprouvé un affaiblissement relatif plus considérable; de sorte que, dans l'état actuel de l'écorce de la terre, il y a peu lieu de craindre ces terribles événemens qui plusieurs fois ont bouleversé sa surface, et fait périr ses habitans.

Quel champ vague, indéterminé, offrent de telles recherches après les siècles accumulés sur ces monumens des convulsions du globe! Et que d'altérations ont subi ces derniers sous l'action constante des agens atmosphériques et terrestres! Que de faits alors qui auraient éclairé la science sont perdus pour elle, parce que les témoins en sont détruits! C'est ainsi que ces bancs horizontaux qui couvrent encore plusieurs hautes sommités des Pyrénées, nous font connaître les derniers ouvrages d'une mer paisible après tant de bouleversemens; mais ces faibles restes, sans cesse attaqués par des météores destructeurs, se détachent chaque jour et tombent par morceaux. Avant long-temps, sans doute, tout sera confondu avec les débris qui couvrent leurs bases, et alors aura disparu toute trâce de ce qui est maintenant prouvé. C'est ainsi qu'à chaque époque, l'homme dont l'esprit avide de connaître, est impatient de soulever les voiles dont sont couverts les temps qui l'ont précédé, raisonnant d'après ce qui existe et qu'il voit, ne peut porter ses conjectures que sur les plus voisins de lui; et que tout ce qui appartient aux périodes antérieures dont tous les témoins ont successivement été anéantis, est irrévocablement et à jamais perdu dans la nuit du passé. Ainsi, combien sont vaines des recherches, toujours pêchant par la base, qui ont pour but d'assigner des limites chronologiques aux premières époques de no-

tre planète, et de fixer leur durée; quantités qui s'égarent dans un dédale de faits plus ou moins effacés, dont le fil même n'existe plus, et qui seront sans doute toujours l'incommensurable pour nous. La faible éphémère qui naît et meurt le même jour sur les rives abandonnées de ce vieux fleuve d'où seront bientôt disparus jusqu'aux derniers restes de la cité de Ninus et de Sémiramis, merveille de leur âge, peut-elle affirmer que ce sol classique ne fait que sortir de dessous les eaux ?

Mes projets se trouvant ainsi modifiés par la conviction acquise de l'inaccessibilité de Vignemale, aucun intérêt ne m'engageait plus à descendre à Gavarnie, et à employer quatre heures pour traverser le long espace que je mesurais de l'œil dans le monotone val d'Ossoue jusqu'à ses derniers couïlas, afin d'y passer une mauvaise nuit et perdre la journée du lendemain dans des tentatives au moins inutiles. J'aurais pu gagner Gèdre par la ligne la plus directe, la crête du nord et les pâturages du Coumélie, sans le cheval que nous avions laissé au Sombra. Nous reprîmes donc la même voie, et, après une descente sans fin, au fond d'Estaubé, je me retrouvai avec plaisir sur des pelouses planes où la marche ne faisait que délasser. Le soleil avait passé depuis long-temps le méridien, et la journée était brûlante dans la plaine; mais dans cette région privilégiée, que les zéphirs se plaisent à caresser sous les ardeurs de la canicule, la chaleur, toujours supportable, n'avait que ce dégré suffisant pour faire trouver agréable une légère brise du nord. Cette température de printemps, jointe à l'air le plus pur, est ce qui rend le séjour de ces hauteurs si plaisant et si salubre, lorsque les plaines et les basses vallées gémissent sous un air étouffant et des vapeurs malsaines. Nulle part la puissance de cette atmosphère épurée, dont les effets salutaires sur le moral, non moins que sur les constitutions, ne peuvent être révoqués en doute, ne se ferait mieux sentir qu'à Estaubé, où la verdure a tant de fraîcheur, où elle

est arrosée par des eaux si pures ; que dans cette région toute pastorale, où la vue ne rencontre que des aspects gracieux quoique peu variés, et des formes belles quoique inanimées. Pourrai-je le réaliser ce projet qui m'a toujours souri, d'aller passer quelques jours dans cette alpestre Tempé, où si peu me suffirait pour être bien, afin d'étudier à loisir ses monts imposans, et goûter sans trouble sa profonde paix?

C'était le moment du repos pour tout ce qui habitait Estaubé : le troupeau d'Aguedor, dispersé en petits groupes, humait le frais à l'ombre des rochers, et les vaches se rafraîchissaient dans l'eau du gave, ou, immobiles sur les turons [1] qui le bordent, y recevaient gravement l'impression d'une brise agréable. Au débouché de l'Estret d'Estaubé, laissant à droite les couïlas des Agudes et le chemin des Glouriettes, nous gagnons par une courte montée, sur la grande route des troupeaux voyageurs, les pâturages qui, prolongeant ceux de Poey-Bacou, forment une ceinture verte autour du Coumélie. Ne passons point sans monter sur la butte qui touche à la première grange ; de là, à l'intersection des deux vallées, le spectateur domine, d'un côté, le bassin où est la chapelle agreste, et voit se développer l'enceinte de Troumouse ; et de l'autre, au fond d'un cadre obscur, apparaissent les murailles et le glacier du Tuquerouye, couronnés par la dernière terrasse et la plus haute neige du Mont-Perdu.

Une foule de granges sont éparses dans des prairies que l'on peut faucher, grâce à un petit ruisseau descendu du Coumélie. Sur la montagne opposée est un autre canal d'irrigation qui par son étendue peut être comparé à celui du lac d'Antarouï. On le voit prendre, à une grande hauteur, ses eaux dans la gorge nue de Cambièle, et les conduire le long de pentes escarpées sous la tour de Habillac, jusques vers le hameau de Sarre-de-Ben, jetant dans ce long cours de nombreuses émanations sur les prai-

[1] Petits tertres.

ries de Gèdre-Dessus qui sans lui seraient stériles. On traverse l'emplacement dépouillé d'un bois de sapins dont la destruction n'est consommée que depuis peu. Quelques vieux troncs épars y existent encore pour exciter les regrets de ceux qui maintenant ne déplorent que trop leur imprévoyance. C'est un triste spectacle qu'une forêt détruite, là où la disette toujours croissante du bois la rendrait si précieuse, auprès de ces hautes vallées dont la nudité est complète.

Nous cheminions depuis long-temps comme en plaine, lorsque tout-à-coup, le plateau finissant, je me trouvai sur le bord d'une très-longue pente plongeant sur Gèdre et son bassin. C'était une jolie perspective à vol d'oiseau que cette petite plaine verdoyante, sillonnée de deux gaves, bigarrée de maisons où se mouvaient des atomes, et ayant pour ceinture les hameaux de Gèdre-Dessus et les rians talus du Saussa. Pendant une heure nous descendîmes par cent lacets dans un maigre taillis. C'est une terrible montée pour les troupeaux allant à Estaubé, lorsqu'un soleil sans voile frappe ses interminables talus. Chez Pricère tous les restaurans du lieu furent épuisés pour nous réparer de nos fatigues ; et après un long repos, nous prîmes avec la fraîcheur du soir la route de Saint-Sauveur, au milieu de cavalcades qui revenaient de Gavarnie.

CHAPITRE XIX.

COURSE A BAGNÈRES DE LUCHON. - LE TOURMALET. - VALLONS DE GRIP ET DE PAILLOLE. - HOURQUETTE D'ARREAU. - VALLÉES D'AURE, DE LOURON ET DE L'ARBOUST. - PORT DE PEYRESOURDE. BELLES CIMES DE CLARBIDE ET DE LA PEZ. - LUCHON.

Le chemin de Barèges à Luchon par la montagne, est très-suivi par les curieux. Ceux à qui les grandes courses sont interdites, ne peuvent en faire qui leur offre plus d'intérêt avec aussi peu de fatigue. Dans ce trajet de douze lieues, des voies commodes pour les chevaux franchissent trois cols d'une élévation moyenne; des tableaux alpestres succèdent aux sites frais des fonds, et le voyageur a toujours sous les yeux de riches vallées ou de majestueux sommets. J'en pris la route au mois d'août *en partie* avec une réunion d'amis des montagnes déjà éprouvés dans le pélerinage à Héas et d'autres courses. Quoique la Russie, l'Angleterre et la France eussent contribué à la former, les goûts étaient les mêmes, et les aimables Françaises que nous escortions n'étaient pas les moins enthousiastes des beautés des Pyrénées.

Les pâturages du Tourmalet étaient déserts, tous les troupeaux paissant alors les gazons élevés où le trèfle des montagnes, réglisse des pasteurs, la livêche odorante, l'armoise des rochers et d'autres plantes parfumées donnent au lait une saveur délicieuse et de bienfaisantes qualités. Les moutons en sont très-friands. Pendant les trois mois qu'ils s'en nourrissent, ils deviennent singulièrement gras et bien portans malgré le froid que souvent ils y supportent. C'est un mois plus tard, lorsqu'ils sont descendus, qu'il faut voir l'immense quantité de bestiaux, de bergers et de chiens qui animent ces vastes pâtis. Toutes les hauteurs qui sont en vue au midi, depuis le pic d'Ayré jusqu'à celui d'Espade qui, tout hérissé, domine

l'arète du Tourmalet, mi-parties de granit et de schistes primitifs, appartiennent à la bande de transition du nord qui est très-riche en minéraux. Les roches glanduleuses y abondent, ainsi que cette singulière roche à bandes très-minces, où les cornéennes, le calcaire et le pétrosilex alternent régulièrement en conservant toujours leur parallélisme, quelles que soient les inflexions et les rebroussemens que la masse ait subis. Au pied du Tourmalet, il y en a des blocs isolés qui, couverts de saxifrages, de primevères et de potentilles, contribuent à la décoration de cette solitude. On trouve principalement dans ce chaînon de l'Asbeste, de l'amiante, du cristal de roche, de la chlorite, de l'axinite, du thallite, de la prehnite, du carbonate de chaux rhomboïdal, des grenats noirs, blancs et rouges, de la stilbite, etc., etc.

Laissant la pente herbeuse où serpente le sentier du pic du Midi, on traverse le couret d'Oncet pour monter de longs zig-zags sous les menaçantes aiguilles d'Espade que le col lie avec le pic du Tourmalet, appendice du pic du Midi dont il cache la cime. Arrêtons-nous sur la crète à une hauteur de plus de onze cents toises, quoique si près des plaines, pour jeter un coup d'œil à rebours sur la vallée du Bastan, et sur les premiers rameaux de celle de Campan, dont les sites n'eussent point été synonimes de grâce et de fraîcheur, si, en s'approchant de Bagnères, ils eussent conservé leur rudesse première et leur âpreté. Au-delà de ces tapis de verdure de toutes parts étendus, on a peine à distinguer le ravin où se cache Barèges, son bois et ses plateaux fuyant derrière la base de l'Eres-Lids, et la tête arrondie de la butte de Sers. Une vapeur légère indique le bassin de Luz sous les belles masses dont les neiges éternelles et les formes hardies, annoncent le rang qu'elles occupent dans l'ordonnance générale. L'ensemble a de la grandeur; mais qu'on se retourne, et ce n'est plus qu'un espace attristé, où parmi la neige et les débris naissent les sources de l'Adour. Les

fonds de Grip se cachent derrière les saillies latérales portant quelques sapins, et la vue s'arrête au chaînon surbaissé d'Esparros qui ne voit plus rien entre les plaines et lui.

Les primevères alpines émaillaient le gazon de leurs fleurs roses, et le long des sentiers la gentiane jaune et la digitale pourprée s'élevaient belles et fraîches du milieu des pierrailles. A une heure du col on arrive au petit bassin de Tramesaïgues entouré de sapins, où résonnaient des clochettes invisibles. Autour des couïlas de la montagne ne sont que de grossières enceintes; mais Tramesaïgues est un hameau d'été dont les parcs sont entourés de hangars où les bêtes se retirent dans les mauvais temps, et qui m'ont servi plus d'une fois d'abri. Sur son toit gazonné alors couvert de fleurs, chaque habitation semblait avoir un parterre, et un petit canal dérivé du torrent d'Arise, né sous la hourquette des cinq ours, y circulait en formant çà-et-là de jolis réservoirs; mais l'objet le plus remarquable est le pic du Midi, dont le cône énorme s'élance au-dessus de tout, hardi et majestueux. Le soir d'un beau jour on voit sa grande ombre se projeter distinctement dans l'air à une distance étonnante. Duperreux n'a point oublié ce beau site. Plusieurs ressauts font promptement descendre la vallée au niveau de Grip, et occasionent à l'Adour des chutes qui doivent leur renommée à leur voisinage de Bagnères; cependant il en est une qui mérite un regard. Au bas d'une pente herbeuse garnie de genièvres et de rhododendrons, à l'aide de vieux troncs tombés dans le lit du torrent, on peut s'avancer en face. Le fracas des eaux se brisant sur les saillies d'un roc drapé de plantes, le feuillage des sapins qui tranche avec leur éclat, et la voûte obscure qu'ils forment sur la tête, composent un petit tableau solitaire et sauvage, et le repos y est plein de charme. Dans le vallon de Géret descendu du pic de Bastanet, sont près de là d'autres cascades. On passe auprès d'une source mi-

nérale froide abandonnée, et l'on arrive à l'auberge de Grip, fréquent rendez-vous des buveurs de Bagnères. Les montagnes moins hautes se sont revêtues de bruyères, et celle de droite tout-à-coup abaissée, ne forme plus entre les deux branches de la vallée de Campan, qu'une longue colline cultivée, grâce à des irrigations conduites avec art.

Après Grip, le vallon s'étend et le paysage s'embellit d'une suite de tableaux agrestes, de scènes idylliques aussi fraîches que celles qui inspirèrent la riante imagination de Gessner. Le chemin circule au travers de prairies, çà et là interrompues par quelque champ de lin ou de blé, et séparées par des bouquets d'arbres. Des maisons sont éparses au milieu de ces tapis doux à l'œil, la plupart blanchies, couvertes d'ardoises et ornées de galeries qui leur donnent un air d'aisance. De longues lisières de hêtres servent de cadre au-dessous des taillis livrés au parcours, tandis qu'au centre, le cours sinueux de l'Adour est dessiné par deux lignes d'aulnes et de bouleaux qui laissent voir par intervalles ses eaux rapides coulant sans bruit, ou jaillissant en perles liquides. C'est ici que l'on serait tenté d'exécuter ces projets qu'ont inspiré souvent aux amis de la nature les tableaux aimables de Gessner, de Florian, de Rousseau, de passer des jours dans tous les charmes d'une vie champêtre, avec des amis selon son cœur. Qu'elles plaisent à l'œil les molles ondulations de ces prairies! Qu'on serait bien dans ces bois touffus pour les confidences secrètes, les tendres épanchemens; et qu'il serait doux de rêver sur cette roche dont le torrent baigne la mousse, au bruit des ondes sans repos qui bondissent, passent rapidement et fuient sous une longue arcade de verdure! Que celui qui les a réalisés ces rêves de bonheur, étouffe ses souvenirs; ce ne sont plus que des regrets.

On passe auprès de quelques granges nommées *Capadour*, où fut fondée, en 1136, une petite abbaye qui, six ans après, transférée hors des montagnes, devint celle

de l'Escaledieu. Saint-Bertrand, évêque de Comminges, y résida, et c'est sur le témoignage que les moines de Capadour rendirent de ses miracles, qu'il fut canonisé. A Sainte-Marie, on laisse le chemin de Bagnères pour remonter l'autre embranchement qui conduit dans la vallée d'Aure. En face, s'élèvent les masses arides et les hauts escarpemens du dernier chaînon calcaire, où les habitans ont tracé à grand'peine un sentier dont les rampes alongées s'aperçoivent contre leurs flancs brûlés. Le hameau d'Été d'Ourdincède, qui le couronne, riche en vues de montagnes et entouré de pâtis, devrait être plus souvent le but des courses des curieux, dussent-ils n'y voir que la vallée de Campan, dessinée en bas toute entière comme sur un vaste plan. Avant l'auberge de Paillole, on traverse le pré Saint-Jean, nommé aussi *Camp-Bataillé*, parce que c'est le lieu où, suivant la tradition, le lieutenant d'Auguste, Messala, battit les Bigorrais.

Les hauteurs, de toutes parts reculées, laissent voir une scène belle par son étendue et sa simplicité : une large arène de pelouse, parfaitement nivelée, qu'entoure une ceinture de forêts, dominées au midi par les cimes aiguës et les hauts ravins de l'Arbizon. A l'entrée du petit vallon qui conduit à Sarrancolin par les bois, sont les carrières du marbre de Campan que Louis XIV fit ouvrir pour l'employer dans ses fastueuses constructions. Ce marbre, d'un vert nuancé de rouge et de blanc, est parfaitement cristallisé et susceptible de prendre un beau poli; mais il ne doit être employé qu'à l'intérieur, se détériorant promptement à l'air, comme on le voit aux colonnes du péristile du Grand-Trianon, très-dégradées en dehors. Les Romains, qui prodiguaient les marbres dans tous leurs édifices, avaient exploité d'un bout à l'autre de la chaîne une foule de carrières, depuis eux abandonnées. M. Costallat, de Bagnères, a essayé de r'ouvrir cette riche source, et ses efforts ont été couronnés de succès. Les Pyrénées abondent en beaux marbres; on y en a reconnu

23

jusqu'à soixante espèces exploitées ou susceptibles de l'être, parmi lesquels se trouvent les plus beaux de l'Italie et d'autres qui y sont inconnus. Sur cette vaste pelouse, que sillonnent les humbles sources de l'Adour de Paillole, parmi des touffes de genièvre, croissent quelques gentianes et l'aconit bleu, que je fus surpris de trouver aussi voisin des plaines; mais ses tiges grèles disent assez qu'il est loin de ses sites naturels. Nous commençons à monter dans les bois, où sous les rameaux opaques de beaux sapins la lumière avait peine à percer. Une ombre toujours fraîche, et leurs branches cent fois croisées formaient une voûte profonde, d'où pendaient sur nos têtes de tristes draperies, en harmonie avec une scène calme qu'un silence rarement troublé rend solennelle.

Les pelouses succèdent aux bois sur les flancs de l'Arbizon, et on arrive au col nommé la Hourquette d'Aure, où les décorations changent et prennent plus de grandeur. Au bout de longues pentes boisées, les yeux plongent sur le bassin, où le chef-lieu de la vallée d'Aure se dessinait au milieu des moissons et des prés que traverse la Neste. Des pâturages, des bois et des rochers sur les autres plans, et les montagnes neigées d'Aure et de Louron qui, sous le même coup d'œil, rapprochaient les glaces de l'hiver des fruits de l'été, complétaient une ravissante perspective. On est sur la limite du calcaire et des montagnes schisteuses. Sur le pic d'Arbizon, comme au pic du Midi, sont des roches glanduleuses, du granit mélangé et des schistes primitifs. On y a trouvé de beaux grenats rouges. De Paillole, il faut quatre heures pour monter à sa cime, d'où la vue est très-belle sur Campan, sur toute la vallée d'Aure et sur la haute chaîne de la Garonne. La Hourquette fait partie d'une ligne remarquable dans la configuration de nos contrées, celle qui opérant la séparation des eaux entre l'Adour et la Garonne, dessine la limite de leurs bassins. Au nord, cette ligne, des hauteurs de Bassia et d'Arneille, dont les têtes chauves ont peine à percer les bois, des-

cendant dans la plaine, traverse la lande de Lannemezan; suit le rein qui sépare l'Arros et le Bouès des Baïses; passe à Miélan; se dirige entre l'Oussouïre et la Douze, d'une part, l'Osse et la Gelise de l'autre; passe à Séaille, à Eauze et à Saint-Criq, où devait être établi le point de partage du canal des Landes, si le projet en eût été praticable; laisse à droite les sources du Rhimbès et du Ciron, et en ondoyant au travers des Landes, va se terminer à la pointe du Médoc. Au midi du pic d'Arbizon, cette même ligne va toujours s'élevant par les hauteurs de Bastan et d'Aiguecluse, jusqu'à Neouvieille, au Pic-long et à Cambièle, d'où, cernant la moitié du beau cirque de Héas, elle atteint la crête de la chaîne à la montagne de Troumouse.

On passe une brèche étroite, et sous de grands hêtres on retrouve de nouvelles voûtes de feuillage d'un demi-jour moins lugubre. Sur des talus de plus en plus inclinés, nous mîmes pied à terre, chassant devant nous nos paisibles montures qui nous donnaient des preuves de leur adresse en glissant sur leurs quatre pieds sans chanceler. Le soleil, caché derrière le pic, n'éclairait plus que la moitié du bassin d'Arreau, visible par intervalles, lorsque nous tournions autour de quelque croupe; et la brise du soir commençait à nous porter, avec un air plus frais, les émanations du foin coupé pour la seconde fois, qui semblaient réunir les parfums de toutes les fleurs des prairies. Cet air balsamique avait rendu leurs forces à nos aimables compagnes de voyage; et, dispersés, nous n'allions lentement que pour mieux jouir d'une contrée romantique, ou plutôt, obéissant à l'influence du site et de l'heure, chacun se trouvait peut-être dans ces dispositions vagues, où, sans y penser, on cherche l'aparté; car, qui n'a senti tout ce qu'inspirent d'émotions les bois, par une belle soirée d'été et au milieu des montagnes, dont les scènes magiques ont tant de pouvoir sur l'âme?

Les rideaux de feuillage s'écartent, rien ne cache plus le

bassin d'Arreau, où se réunissent les Nestes d'Aure et de Louron, et ce tableau subit n'en est que plus gracieux. On voit la vallée s'enfuir vers Sarrancolin en un étroit défilé, où les masses, aux formes escarpées du calcaire, sont riches en marbres dès long-temps exploités; et, en amont, entre des sommets toujours plus exhaussés, elle s'ouvre, se remplit de villages et conserve ses riches aspects jusqu'à Saint-Lary. Là, elle se divise en plusieurs gorges qui remontent aux divers ports de la crête versant dans les vallées de Bielsa et de Gistain. Son dernier village, Aragnouet, rappelle ces chrétiens qui, à la fin du VII.e siècle, chassés de l'Aragon par les Maures, y trouvèrent un asile en y portant leur nom. L'étroit débouché de Louron ne laisse pas deviner l'autre vallée qui, riche aussi et très-peuplée, voit ses premiers rameaux descendre de plus majestueuses sommités. C'était notre route pour le lendemain.

A Arreau, où les gîtes sont en rapport avec ceux qui les fréquentent, nous fûmes heureux d'être accueillis dans une maison de négocians, dont les relations avec l'Espagne étaient alors très-étendues, avec ces manières franches et cordiales qui rappellent le bon vieux temps. Le patriarche de la famille, doué de cette gaîté naturelle qui rend toujours la vieillesse aimable, égaya le soupé improvisé par de vieilles histoires, qu'il contait avec tant de plaisir, dont il riait de si bon cœur, que force était de l'imiter. On trouve encore, au fond des Pyrénées, quelques familles de mœurs antiques par leur simple et généreuse hospitalité. La maison Ducuing eût été digne d'un meilleur avenir; les malheurs de la guerre d'Espagne ont cruellement pesé sur elle. Arreau a été fondé par les *Arebaci*, une de ces peuplades que Pompée ramena d'Espagne avant l'ère chrétienne, et dont le village d'Arbas, autrefois plus grand, rappelle encore mieux le nom.

Dès la sortie d'Arreau, on entre dans la vallée de Louron, en côtoyant la rive gauche de sa Neste; *Neste*, comme *Gave*, est un nom générique, issu du celtique. Un défilé

monotone n'annonce guère la vallée qui peut le disputer en beauté aux premières des Pyrénées. Montant droit au midi, elle se termine à de hautes montagnes, dont les sommets aigus et chargés de neiges bornaient notre horizon. Ses rameaux supérieurs conduisent aux deux ports de Clarbide et de la Pez, très-difficiles l'un et l'autre, et fréquentés par les seuls contrebandiers. Après une lieue, l'espace s'étend au village de Bordères, chef-lieu du canton. Les restes de son château font souvenir du rôle qu'il a joué dans les guerres de ses anciens maîtres, les comtes d'Armagnac, dont le dernier vint y chercher un asile; Jean V, moins fameux par son esprit remuant et sa révolte contre Charles VII, que par ses amours publics pour sa sœur Isabelle, suivis d'un mariage qu'il osa célébrer avec pompe, malgré toutes les foudres de la cour de Rome. En 1145, Pierre, comte de Bigorre, donna Bordères aux Templiers, fondés trente ans auparavant par *Hugues Pains*, chevalier champenois. Plus tard, il fut érigé en commanderie; et en 1313, lors du grand scandale qu'offrit au monde la destruction totale de l'ordre, tous les Templiers de Bigorre ayant été conduits à Auch et exécutés avec leur dernier commandeur, Bernard de Montagut, Bordères suivit le sort de tous leurs biens, qui furent donnés à la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem d'Aureilhan, près Tarbes.

A Avéjan, la vallée est devenue une plaine prolongée. Sur ce champ plus vaste, les bases des montagnes s'adoucissent, se bigarrent de nombreux villages, de pâtis, de bois et de cultures; et la Neste, en repos, coule au milieu des prairies. Ces paysages ne le cèdent à nul autre pour le luxe de la végétation, la beauté des points de vue; et leur ensemble, où la grace des montagnes s'unit à la fécondité des plaines, est couronné par les monts de Clarbide et de la Pez, dont les masses neigées vont toujours grandissant. De distance en distance, le fond est barré par des terrasses qui soutiennent des espaces nive-

lés et marécageux; lieux d'autant de petits lacs qui se sont écoulés à mesure que la Neste a rongé leurs digues. Peu de vallées en offrent d'aussi nombreux et aussi régulièrement espacés. Après Adervielle, on franchit le principal ressaut que flanquent Génos et Loudervielle situé sur le chemin du port de Peyresourde qui devait nous livrer passage vers celle de l'Arboust.

A Loudervielle se fit notre halte de midi, dont la petite caravane, peu aguerrie avec les ardeurs du soleil, était déjà impatiente; et ce fut avec plaisir qu'elle se trouva sous les grands arbres qui le précèdent, où le frais s'était réfugié. Sous leurs dômes de verdure, faisant porter du modeste cabaret tout ce qui put être joint à nos provisions, nous fîmes un de ces repas agrestes où la gaité préside, qu'aiguise la singularité, et sous les yeux de tout le village accouru. Au milieu de cette nombreuse galerie était une naine de 28 ans, dont l'air idiot indiquait cette race dégradée qu'on retrouve encore dans toutes ces vallées. Dès Louron on peut remarquer des nuances morales qui distinguent les habitans de leurs voisins de l'ouest. Ils n'ont plus au même degré cet air hardi, ce caractère décidé qui appartiennent au Bigorrais, au Béarnais, surtout au Basque; traits prononcés qui s'effacent en avançant vers l'est. Les montagnards y sont toujours davantage doux et sociables, jusques dans le Roussillon, où se montre une autre race qui a la hardiesse et l'irascibilité du Basque, sans toutes ses bonnes qualités. Un observateur attentif y démêlerait encore les caractères que l'histoire nous a conservés des peuples divers dont ils sont les descendans mêlangés.

Il est un trait commun à tous, une grande superstition qu'entretient parmi eux leur extrême ignorance, et quelquefois les pratiques intéressées de ceux qui devraient les en préserver. Leur existence à l'écart dans des lieux où l'instruction n'a pas pénétré, en est sans doute la principale cause; mais le pays qu'ils habitent ne contribue pas

peu à exalter cette maladie de l'esprit. Sur les hautes montagnes, où réside pendant plusieurs mois une partie de la population, leurs yeux ne sont frappés que de scènes étranges : des masses décrépites et menaçantes ; des torrens dévastateurs ; des déserts de neiges et de ruines qui semblent soumis à l'influence de mauvais génies ; des précipices effrayans où la tradition attache quelque catastrophe ; des forêts sombres qui glacent l'imagination, toujours la demeure de quelque fantôme, et des phénomènes météorologiques portés au plus haut degré de violence. Ce sont des ouragans auxquels rien ne résiste, qui abattent des bois entiers et dont on n'a aucune idée dans nos plaines ; des coups de tonnerre cent fois répétés et grossis dans le dédale des gorges, tandis que de la cime des pics s'écroulent des débris ; des avalanches, enfin, qui avec un bruit formidable, se précipitent des flancs des montagnes, détruisant tout sur leur pasage et ensevelissant à la fois hommes, troupeaux, tous les êtres vivans. C'est surtout pendant la nuit, que le pâtre passe souvent hors de sa hutte, que les impressions sont fortes. C'est alors que l'apparence singulière des neiges qui semblent se détacher des monts ; l'aspect confus des masses que séparent de noires profondeurs, et de fréquens météores plus éclatans dans une atmosphère épurée, joints au murmure des torrens et aux retentissemens inégaux des cascades lointaines, n'offrent à une imagination déjà frappée que des objets extraordinaires, des bruits sinistres, et un pays peuplé d'êtres fantastiques. Aussi n'est-il pas de cabane solitaire qui n'ait *sa pape* [1] ; pas de caverne qui n'ait sa *hade* [2] ; ni de cimetière son loup-garou ; et pas de village dont la moitié des habitans ne soient sorciers. Peut-on s'étonner qu'il s'y passe des scènes déplorables, telles que celle qui eut lieu à Sers près Barèges, où une malheureuse femme fut martyrisée comme sorcière. L'ami

[1] Revenant. [2] Fée.

des hommes est heureux de penser que nous touchons enfin au temps où sera détruite cette autre superstition des hautes classes : que l'instruction est funeste au peuple; tandis que ce n'est que le premier pas vers son amélioration réelle.

Les noms de la plupart des villages de Louron, comme ceux du Béarn, semblent avoir été donnés par un peuple sensible à l'euphonie : Adervielle, Génos, Avéjan, Loudenvielle, Armenteule, ne dépareraient pas un vers. Il en est un qu'une femme éprise de ce beau pays, a choisi pour la scène d'un petit roman, *la Bergère d'Aranvielle*. De notre frais asile la vue s'étendait sur toute la vallée, où parmi des moissons et des cultures variées brillait la Neste, jusqu'au défilé de Bordères et aux rochers de Sarrancolin. En face l'œil s'élevait progressivement sur le chaînon qui sépare Louron d'Aure, jusqu'à la haute chaîne, aux pics de *Thou* et de *Batoa*, qui lisent dans les gorges de la Pez et de Rioumajou; et sous nos pieds, un espace nivelé, près d'un monticule portant les restes d'un monastère des Templiers, était le lit du plus grand des lacs qui se partageaient les lieux bas. Plus loin, à l'aide des pentes diversement éclairées qui s'entrecroisent, on suit de l'œil toutes les sinuosités des gorges de la Pez et de Clarbide. Entre elles s'élance, du fond de l'ancien lac, une grande montagne conique dont les bases sont revêtues de forêts; c'est le pic du Midi de Génos. Des monts granitiques s'élèvent encore derrière lui, et portent jusqu'aux nues des glaces et des pics décharnés; région désolée qu'habitent les aigles et les isards, que le contrebandier seul ose affronter. La fierté de ces sommets, leur élévation, annoncent déja le groupe culminant que commande la reine des Pyrénées. Nos voyageurs, quoique familiarisés avec les montagnes, ne pouvaient qu'admirer leur grand caractère et leurs formes colossales qui, jointes à la variété des teintes, des couleurs et des reflets, sous un air parfaitement limpide, en faisaient de magiques tableaux.

Une voie pierreuse nous amena sur la hauteur de Peyresourde, où nous mîmes pied à terre sur la bruyère fleurie, rafraîchis par le vent léger qui traversait le port. De l'extrémité de ce passage largement ouvert entre des croupes arrondies, se découvrent de nouvelles perspectives ; la vallée de l'Arboust déroulant sa verdure uniforme sur les hauteurs médiocres qui la séparent de la petite vallée d'Oueil, comme sur la serre d'Estivère, premier degré de ce grand contrefort, qui, par une suite de ressauts alpestres, remonte jusqu'à la haute chaîne d'Oo. Deux ou trois groupes d'habitations et de nombreux bestiaux se voyaient seuls sur ces interminables pâtis où résonnaient leurs beuglemens confus.

Du village de Casaux, paraît dans un fond celui d'Oo, à l'entrée du val de Lasto , tournant droit au sud vers cet entassement de rocs chenus qui flanquent les âpres ports de cette région. De beaux glaciers, d'où sort le Go, l'une des sources de la Garonne , les drapaient, et leurs pics acérés soutiraient alors les élémens de la foudre du sein de grosses nues que le vent d'Espagne y poussait. Là, sont les lacs où les curieux vont visiter la magnifique chute qui forme le déversoir du lac d'Espingo dans celui de Séculégo. Près de Casaux sont épars des blocs de granit, remplis de grands cristaux saillans de feldspath, où se voit nettement leur double cristallisation. Ces blocs roulés par le torrent ancien dont le Go n'est que le faible reste, proviennent du port d'Oo, où j'ai reconnu le même granit en place dans une masse considérable qui paraît se prolonger vers Clarbide.

Le soleil baissait, et les nuages orageux amoncelés sur les dernies sommets, s'étaient revêtus des brillantes livrées du couchant. Parfois, quelque ouverture subite y laissait voir une cime qui, reposant sur la nue, paraissait d'une élévation prodigieuse ; et l'éclat des neiges dorées ou teintes de ce bleu léger qui, comme un voile céleste, vernit les hautes sommités, lui donnait l'apparence de ces

palais fantastiques que les fées se plaisent à bâtir au haut des airs. Dans toutes ces masses flottantes semblaient être des figures monstrueuses, des tours, des châteaux et mille autres formes, comme dans ces spectacles, aisément crus magiques, qui, au lever du soleil, émerveillent quelquefois les peuples de l'Adriatique, lorsque, dans leur enthousiasme, ils s'écrient...

. . . . Morgana! Morgana!
E Morgana iterar gli scogli e l'onde. [1]

La vallée resserrée au débouché de celle d'Oueil, sous la tour de Castelblanquat, n'est plus qu'un défilé, où le torrent résonne entre les terrasses surhaussées de Casaril, et les pentes boisées de Gouroun. Avec l'ombre des montagnes, nous y retrouvâmes la fraîcheur, et nous nous plaisions à ses détails gracieux ; ici, une masse escarpée et des hêtres aux rameaux étendus se projettent sur le Go, ou des roches noircies par ses vapeurs humides y descendent drapées de plantes vigoureuses ; et, plus loin, une jolie chute élancée du feuillage, vient tomber avec bruit au milieu de ses eaux. Enfin, paraît le bassin de Luchon, dont le sol uni, bien cultivé, est plus riant et plus riche auprès des forêts, des hautes masses qui partout l'enserrent. On passe le pont, et au bout d'une allée d'ormeaux, de tilleuls et de sicomores qui, ordinairement solitaire, a été nommée par les Céladons des eaux l'*Allée des Soupirs*, on entre dans la ville. Notre cavalcade ne passa point inaperçue, car, le soir, furent pour nous les honneurs intéressés qu'on réserve aux étrangers. Pendant le souper, plusieurs musiciens et une vielle organisée nous firent entendre Cendrillon, et le duo du Prisonnier. Que ne peuvent des dispositions favorables? Nous trouvâmes la musique délicieuse, et la journée se termina dans cette vive gaîté qui anime de telles parties.

[1] Effets de mirage sur la mer, que le peuple attribue aux prestiges de la fée Morgane.

Relégué au second, je ne fus pas le plus mal partagé: de mes fenêtres, qui dominaient les toits voisins, j'avais vue sur le bassin tout entier de Luchon. Dans ce large fond, où parvenait la faible lumière des étoiles, quelques nuances se distinguaient encore, mais les montagnes n'étaient que des masses noires, découpées sur le ciel de l'est, que la lune à son lever commençait à colorer, tandis qu'à la haute chaîne les neiges étaient visibles sous ses pâles rayons. Tout dormait et nul bruit ne frappait l'oreille, si ce n'est le murmure éloigné de la Pique, qui ne troublait pas le calme général. Entraîné par le charme du moment, je me plaisais à jouir de cette paix solennelle répandue sur la nature, plus imposante lorsqu'elle semble se livrer au repos. Je restai long-temps à contempler ce tableau inanimé et sans couleurs, où toutes les formes confuses livrent un champ vaste à l'imagination, et à me laisser aller à ces rêveries vagues et douces qu'inspirent, dans les temps heureux de la vie, la nuit et le silence. Regrettant vivement de devoir me borner à une reconnaissance, et de quitter ces montagnes sans voir de près leurs beautés sans nombre, je me promis d'y revenir, mais seul; pour de telles courses, il faut être libre de suivre ses inspirations et ses projets.

Le climat de Luchon est doux, quoique près des glaciers. L'excellence de ses eaux, la beauté de ses sites, en font chaque été le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers, qui y viennent chercher, les uns la santé, d'autres le plaisir; tous un séjour délicieux au milieu de l'air vif et sain des Pyrénées. Le goût pour les voyages des eaux semble augmenter, et l'opinion devenir plus générale du charme attaché à leur séjour, qui est réel en effet, lorsqu'avec de l'instruction et le sentiment du beau, on peut étudier la nature dans les lieux où elle se revêt le plus d'attraits, et nourrir de hautes pensées en présence des grands et sublimes spectacles qu'elle déploie dans les hautes montagnes; et ces plaisirs de l'âme et de l'esprit sont doublés par une

société choisie qui, délassant d'études plus sérieuses, ou faisant diversion à des penchans qui prennent toujours plus d'empire, offre d'aimables distractions, comme pour y réunir tous les genres d'intérêt. Quelques archéologues pensent que Luchon, où l'on a trouvé des autels votifs en grand nombre, est le lieu des fameux thermes Onésiens, que d'autres placent aux Eaux de Capvern, près Tournay. Mais la première opinion est plus probable, et Capvern doit être les *Aquæ convenarum*, sur la route d'*Aquæ tarbellicæ* (Dax), à *Lugdunum* et à Toulouse. Le bâtiment thermal qui a succédé à de misérables baraques, grand et commode, est construit sur le lieu des sources, qui varient de 30° à 60° et sortent du granit, recouvert par un schiste argileux carbonné, au pied d'un bois que percent mille routes. Il est entouré de promenades, de fleurs, et séparé de la ville par une triple et superbe allée d'ormeaux qui, bordée d'élégantes maisons, sera bientôt comme le boulevard d'une grande ville. C'est là le beau quartier, où le matin circulent les baigneurs, les uns, d'un pas hâté, modestement revêtus de manteaux, d'autres, portés dans des chaises gothiques, qui ne mettent pas plus à l'abri des regards indiscrets que des intempéries de l'air, pendant que les heureux du siècle vont à grand bruit au bain dans de brillans équipages. A d'autres heures, le tableau changé offre des groupes de promeneurs à pied, à cheval ou dans de légères calèches, réunis quelques jours pour boire l'eau souffrée, ou ranimer dans un air plus pur des constitutions affaiblies, et toujours pour faire assaut de luxe et d'élégance. Sur la place qui précède l'allée, où abondent les traiteurs, les cafés, les marchands et les libraires, c'est une affluence continuelle, où les nations, les rangs et les états confondus s'étonnent de leur réunion momentanée. Mais à la fin de septembre, cette brillante cohue se dissipe dans toutes les directions ; ces jolies maisons, ces hôtels se ferment, et Bagnères, livré à ses seuls habitans, n'est plus qu'une petite ville de montagne.

CHAPITRE XX.

VALLÉE DE CAMPAN. - BEAU PAYS DE BAGNÈRES. - PARNY. - LE LHERIS. - OURDINCÈDE.

Le lendemain fut consacré à tout ce que les alentours renferment de beaux sites accessibles sans fatigue, et le second jour la petite caravane était de nouveau sur le chemin de Barèges, lorsque les neiges du port commençaient à se dorer. Nos voyageuses peu accoutumées à une telle diligence, étaient loin d'y avoir regret : l'odeur suave que les plantes exhalaient, mêlée à l'air pur et frais du matin ; les couleurs plus vives de tous les objets rendaient ce moment délicieux dans la pittoresque gorge de l'Arboust. Si le matin et le soir d'un beau jour ont bien des traits communs, que leur influence morale est différente! Le matin tout est brillant de la rosée ; les oiseaux gazouillent dans le feuillage ; le repos de la nuit qui a tout ranimé et l'espoir d'une belle journée, inspirent la gaîté, la joie ; mais le soir l'astre qui anime la nature perdant de sa force et disparaissant à l'horizon ; les bocages devenus muets ; toutes les couleurs s'éteignant peu à peu, et les ombres de plus en plus épaissies, font éprouver un sérieux involontaire en rappelant sans doute la fin des beaux jours de la vie, et cette nuit qui doit survivre à tout.

Des hauteurs de l'Arboust, les montagnes d'Oo nous apparurent, non plus enveloppées d'orageuses vapeurs, mais se détachant avec leurs glaciers sur le ciel le plus pur. De ces régions célestes, la vue aimait à s'abaisser sur les vertes pelouses étendues jusqu'au port, où quelques instans furent donnés au repos et aux belles perspectives de Louron. A Loudervielle sous les mêmes arbres, et entourés de la même galerie, notre longue halte se prolongea jusqu'après les heures de chaleur. En passant la Neste, je

trouvai un pétrosilex remarquable par sa couleur glauque, pareille à celle des pierres de Cos dont à Barèges on fait des pierres à rasoirs. A Arreau, c'était un jour de foire : tous les abords étaient encombrés, et ce fut bien pis dans ses rues étroites, où nous eûmes grand'peine à percer. Pour la maison Ducuing, c'était une arche de Noé : des Espagnols, aux mines patibulaires, y affluaient, et cependant la plupart arrivaient de Sarragosse ou de Balbastro, chargés de quadruples. Nous nous enfuîmes dans la prairie, où la vue des montagnes d'Aure, déjà dans l'ombre, et le calme de la nature, nous reposèrent de ce brouhaha qu'il nous avait fallu subir pendant deux heures.

De grand matin, sonnant le bout-selle, j'éveillai mes compagnons avec les vers du poëte :

. . . . Awake! awake! the morning springs;
The dew-drops glance around;
The heifer lows; the black-bird sings;
The echoing vales resound. [1]

Ayant repassé la Hourquette, avant d'entrer sous les sapins, nous fîmes halte sur la savane de l'Arbizon, en vue de toute la vallée de Campan. Auprès des forêts qui se joignent à droite avec celles du Lhiéris, le bassin de Paillole était comme l'arène d'un sombre amphithéâtre, et sous la tête majestueuse du pic du Midi, de longs talus opposaient leurs mille cabanes et leur verdure, aux abruptes escarpemens du nord. Les côteaux de Beaudéan, le roc aride du Bédat et la colline de Pouzac, où futaut refois un camp romain, sont au fond du tableau, avec une échappée sur la plaine de Tarbes, bleuâtre comme la plaine liquide. A Sainte-Marie, continuant notre route vers l'autre Bagnères, nous saluons de l'œil le vallon de Grip, avant de découvrir Campan, qui bientôt ne nous laissa regretter aucune de ses beautés agrestes.

[1] Debout! debout! le matin vient de naître; la rosée brille sur la verdure; la génisse mugit; le merle chante; les échos des vallons sont partout réveillés.

Les autres vallées s'enorgueillissent de leurs riches aspects, de leur fertilité, ou se décorent d'une grandeur sauvage ; ici tout rappelle la vie pastorale et son bonheur tranquille. Mais qui pourrait dépeindre comme elle mérite de l'être, cette vallée charmante, cette Arcadie de nos jours, si connue, si souvent parcourue ? cette suite de maisons propres et bien bâties, qui font de la route un village continuel, et dont chacune a son pré, son bois ou son jardin ? cet Adour bruyant et rapide, mais respectant les prairies où il déroule son cours sinueux, qu'il fertilise et ne ravage jamais ? Sur les masses informes dont il ronge la base, des escarpemens entassés dont l'œil s'effraie, et brûlés par le soleil, au-dessus des rudes talus où quelques buis croissent seuls au milieu des pierrailles, rehaussent le charme de ces habitations plaisantes, de ces scènes gracieuses qui à leur pied attachent la vue, et plus encore le cœur de l'observateur. Au midi, quel contraste ! des pentes faciles s'élèvent par de doux gradins jusqu'aux premières croupes, piédestaux du pic fameux dont la cime ruinée est toujours menaçante pour les beaux vallons étendus sous ses masses. Comme l'œil se repose sur cette verdure unie dont les molles ondulations n'ont d'autre variété que quelques filets d'eau brillans dans leur rapidité, de petis bois et des cabanes qui semblent l'asile de la paix et de l'aisance champêtre! Qu'on aimerait à errer dans ces prairies creusées en berceau, sur ces dos arrondis d'un dessin si pur, ou se cacher dans les frais bosquets qui les divisent ! Ces pasteurs, ces nombreux troupeaux descendus après la dernière fauchaison, que de charme et de vie ils répandent sur ce large tableau, où tout est suave, où tout se rapproche en harmonies naturelles ! Il ne manque qu'un poète aux sites de l'Adour, qui ne seraient pas moins inspirateurs que ceux de la Limmat, du Tage ou du Gardon, où la nature aussi riante peut-être, n'est pas aussi majestueuse. Si, lassé des agitations et des mécomptes du monde, libre, je sentais le besoin de revenir au calme

d'une vie égale et aux douces rêveries, c'est auprès de l'Adour que je choisirais ma retraite. Au milieu des impressions que le voyageur éprouve dans cette aimable vallée, peut-il ne pas envier à ses habitans tous les biens dont ils peuvent jouir ? mais en connaissent-ils le prix ?..

O fortunatos nimium !.....

Campan tire aussi son nom d'une ancienne peuplade, les *Campani*, dont l'existence est constatée par des monumens. Les Aquitains y avaient élevé le *sacellum* d'une de leurs plus puissantes divinités, *Ageion*, dont le culte était uni à celui des montagnes. On y presse les étrangers de visiter une grotte située près de l'Adour, au bas des escarpemens de la montagne; mais ce n'est qu'une cavité sans intérêt, qui ne doit sa renommée qu'à son voisinage de Bagnères. On en trouve de plus vastes, et qui méritent d'être vues, près de Lourdes, à Gargas près Saint-Bertrand, à Niaux et à Bédeillac près Tarascon, au Mas d'Azil, à Villefranche de Conflent, et dans tous les chaînons calcaires des Pyrénées; ainsi que dans la Montagne Noire, où le *Traou-del-Calel* près de Sorèze, d'une profondeur inconnue, renferme des accidens extraordinaires, et la grotte de Limousis des salles à colonnes ornées d'une étonnante variété de jeux de la nature. La formation des cavernes, surtout de celles à étranglemens dont sont criblées les masses calcareuses, présente de grandes difficultés; soit qu'on cherche à les expliquer par l'action mécanique des eaux, ou par leur action dissolvante sur des matières solubles, comme le sel marin, dans les eaux ordinaires, ou même sur les roches carbonatées, imprégnées de principes qui leur donnent la propriété de les dissoudre; soit que dans le soulèvement des montagnes, le mouvement imprimé aux masses ait donné naissance à un grand nombre de vides dans l'amas de décombres qui ont dû en résulter; ou qu'on suppose qu'elles ont été produites par le passage,

au milieu d'une matière encore molle, de gaz qui dans leur expansion, cherchaient à s'échapper vers l'extérieur. Cette dernière hypothèse aurait l'avantage de rattacher l'origine des cavernes aux autres grands phénomènes qui ont agi sur l'écorce du globe; mais tous ces modes de formation donnent lieu à de fortes objections, et c'est un point de géologie encore très-peu éclairci.

Entre Campan et Baudéan, sur un monticule entouré de prairies et de peupliers, dans une heureuse position, est l'ancien prieuré de Saint-Paul qui a appartenu à l'abbé Torné, prédicateur de Louis XVI. Le trop fameux Barrère, de Tarbes, en devint ensuite possesseur, et il est maintenant à un Anglais qui l'a transformé en une élégante villa. Singulière succession de maîtres! J'ai vu à Toulouse des autels votifs aux dieux inconnus *Abellion* et *Aghon*, trouvés à Baudéan et à Asté. La tradition rapporte qu'un des derniers seigneurs du lieu, François IV, s'était rendu fameux par son cruel despotisme. Fougueux dans ses passions, il enlevait les femmes et les filles de ses vassaux qui lui plaisaient, et condamnait à une éternelle prison ceux qui osaient s'en plaindre.

Entre Saint-Paul et l'Adour, les chroniques placent le champ d'un combat qui eut lieu contre les Maures à la même époque que celui de Lannemourine d'Ossun. Le val de Baudéan riant et boisé, remonte jusqu'aux bases du Mont-Aigu et du pic du Midi, dont les énormes escarpemens à peu près inaccessibles de ce côté, le couvriront quelque jour de leurs ruines. C'est le chemin le plus direct de Barèges par le lac de *Lleou* et les hauteurs de l'Asblancs; voie très-pénible dont usent seuls les pasteurs. Dans l'ancien couvent de Médous transformé en moulin à foulon, on va voir une belle source peuplée de truites, et un châtaigner haut et droit comme un sapin. Cette agréable retraite fut donnée aux capucins au commencement du XVIIe siècle, par Suzanne de Grammont, de la maison d'Asté, village situé sur l'autre rive de l'Adour, qui

a vu Tournefort, et qui rappelle aussi le bon roi et ses amours. On dit que les *Parets* de *Tanto* y sont les restes du château, autrefois bâti par les Anglais, qu'habita la belle Corisandre d'Andoins, sa maîtresse, et que lorsque furtivement il s'échappait pour venir la voir, il faisait désaltérer sa monture à l'entrée du village dans un ruisseau qui porte encore le nom de *Lac de Bourbon.* C'est Henri de Grammont, vicomte d'Asté, qui fit bâtir en 1678 le superbe château de Séméac, près de Tarbes, dont il reste à peine quelques traces.

Entrés à nuit close dans Bagnères, ce ne fut qu'à grand peine que nous parvinmes à nous caser dans le bel établissement même de Frascati, tant les étrangers y affluaient. C'était jour de waux-hall, et les salles furent combles; époque heureuse que Bagnères, trop délaissé, regrette encore. C'est à quelque pas de ce temple brillant du bruit et de la mode, que malgré le fracas de dix musiciens et d'autant de contredanses, nous invoquâmes, et non en vain, les faveurs du Dieu bienfaisant qui suspend les maux comme les plaisirs des mortels. Cette jolie ville qu'arrosent et rafraichissent des eaux pures émanées de l'Adour, mérite la réputation de séjour délicieux que lui ont fait la douceur de son climat, la salubrité de ses eaux, son site charmant et tous les plaisirs de la vie sociale que chaque été y ramène. Bâti entre l'Adour, et les mornes dépouillés du Bédat, au débouché de la vallée dans la plaine de Tarbes, elle voit expirer le chaînon calcaire de Campan aux palomières d'Asté. L'allée de peupliers qui, par une prairie semée d'élégantes fabriques, conduit aux bains de Salut, le jardin anglais voisin dont la nature presque seule a fait les frais, [1] la terrasse de l'an-

[1] J'y ai vu Parny faire deux impromptus qui portent son cachet ; pour une niche où était une statue de la Vierge :

Ici fut la Vierge Marie ;
Toi qu'un pieux hasard dans ces lieux égara ;

cien hospice, et les allées Bourbon, nouvellement tracées sur le mont Olivet, offrent aux baigneurs de beaux ombrages et des points de vue sur les montagnes, comme sur la vaste plaine où les regards fatigués de se briser contre leurs masses, peuvent enfin errer en liberté sous un ciel que plus rien ne limite. Mais dans ce beau pays tout a de l'intérêt pour l'ami de la nature, et celui qui poussera ses promenades jusqu'au vallon de la Bassère, ne sera pas surpris qu'une société demi mystique, que Bagnères n'a peut-être pas oubliée, ait donné le nom d'*Elisée* à ses charmans asiles. [1] Des souvenirs antiques viendront se mêler à l'aimable impression des lieux, dans le camp romain de Pouzac, où des fouilles récentes ont fait trouver un autel, des ossemens et une épée romaine, et sur les hauteurs de Mont-Gaillard, où des levées de terre d'origine inconnue remontent à des temps plus reculés.

Les sources dont plusieurs dépassent 40°, sortent d'un calcaire de transition après avoir traversé le terrain primitif qu'il recouvre. Le sol de la ville en est tellement im-

Prends sa place, femme jolie ;
Le Saint-Esprit s'y trompera.

Pour une autre niche où celle de Saint-Dominique a été remplacée par une fontaine :

L'image du grand Dominique,
Brûleur de la gent hérétique,
Trop long-temps attrista ces lieux ;
En place du vieux saint s'écoule une onde pure ;
C'est prévoyance ; il faut laisser à nos neveux
Un remède pour la brûlure.

[1] L'Élysée-Cotin, ainsi nommé par une société où étaient madame Cotin, auteur de plusieurs romans estimés, et M. Azaïs, qui a cru faire de la science avec une imagination à la vérité très-féconde. L'accueil qu'il a reçu de ses contemporains l'oblige à attendre des générations plus perfectionnées, pour comprendre le fait unique qui domine toute la création, et que révèle seul son système universel.

prégné, que plusieurs maisons ont des bains particuliers. Il en est de très-anciens; celui de César rappelle, dit-on, son passage dans ces contrées. On y a trouvé des inscriptions romaines, et au bas de l'hospice, les fondations et les piscines de thermes considérables qui paraissent avoir été construits avec luxe, dans le lieu même où vient d'être élevé le nouvel établissement que réclamaient depuis long-temps des eaux dont la juste célébrité remonte au-delà des temps modernes. Bagnères nommé *Aquensis vicus* par les Romains, n'avait pas l'importance des *Thermes Onésiens* (Luchon), où l'on a trouvé des autels votifs en si grand nombre. Les traces du séjour du grand peuple abondent dans le pays. On rapporte que Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, qui avait été long-temps stérile, ne trouva la fécondité qu'à la source la plus chaude, située derrière l'hospice qui, delà, fut toujours appelé *Source de la Reine*.

Le beau pays de Bagnères était mon lieu de prédilection, lorsque, sans fatigue, je voulais jouir d'une nature enchanteresse, où les moelleux contours des basses montagnes sont toujours en harmonie avec la grace et la variété de leurs sites. J'indiquerai à ceux qui ne craignent pas de passer quelques heures à cheval, où mieux encore de faire quelques lieues à pied, le val de l'Esponne ou de Baudéan; celui de Trébons qui, né au Montaigu, débouche dans la plaine sous le plateau du camp romain; les palomières d'Asté qui confinent aux forêts des baronnies; plus loin, les collines où sont les tours de Barbazan, autrefois l'apanage du fameux chevalier que, sous Charles VI, Montendre vit à la tête de six valeureux Français combattre et vaincre autant de chevaliers anglais; et qui, plus tard, impliqué dans le meurtre de Jean-Sans-Peur, sur le pont de Montereau, fut long-temps poursuivi de la vengeance de Philippe-le-Bon, son successeur; l'agreste vallon où, sous les ruines féodales du château de Mauvesin, qui au

temps des Anglais vit de si beaux faits d'armes, au centre d'une aire de prairies que baigne l'Arros et que cernent des bois, est l'ancienne abbaye de l'Escaledieu ; et enfin, le roc du Lhiéris, sur le chaînon isolé qui tourne vers Bagnères ses cimes groupées et ses flancs drapés de bois. Montez au Lhiéris, vous, aimables savantes, qui avez effleuré ce que les beaux-arts et la science de la nature ont de plus gracieux ; qui voulez enrichir vous-même votre album d'études pittoresques, et votre herbier de plantes de montagnes que vous ne trouveriez nulle part ni plus belles, ni aussi aisées à cueillir. Allez-y voir de fraîches pelouses qu'affectionnent les troupeaux et leurs maîtres, avec leurs ceintures de bois, où des abîmes non sondés sont les inviolables asiles des oiseaux de la nuit, et un des beaux rochers des Pyrénées, où dorment des échos qu'on se plaît à réveiller. De sa cime, facile à gravir, vous jouirez d'une vue admirable et guère moins étendue sur les plaines que celle que vous offrirait le pic du Midi lui-même, si vos forces vous permettaient d'escalader son front sourcilleux ; et traversant la forêt où se cachent les sources de l'Arros, des hauteurs pastorales d'Ourdincède, sa tête colossale étonnera vos regards ; la vallée de Campan, à vos pieds, vous montrera ses régions arcadiennes ; et la Sybaris des Pyrénées, élevant au loin ses clochers, vous rappellera tous ses plaisirs. Cependant, ces aimables impressions ne sont pas sans leur ombre : la masse altière du pic, élancée de ses larges épaules, vue dans toute sa hauteur d'une station qui commande ses bases, n'est que plus menaçante. Ces reins prolongés, ces croupes étagées qui, de Campan ou Sainte-Marie montent à l'appui des escarpemens de sa coupôle, effrayent pour ces champs fortunés, en montrant dans leurs intervalles les routes certaines qui doivent un jour y conduire ses ruines.

Entre Bagnères et Lourde, sur le coteau de Loucrup, la route est taillée dans un granit décomposé, où le felds-

path abonde. On y trouverait peut-être assez de kaolin pour une fabrique de porcelaine. Nous rentrâmes à Barèges par la route ordinaire, et notre longue course prit fin en ne laissant que le désir d'en recommencer de nouvelles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

Basses-Pyrénées.

DEUXIÈME PARTIE.

Hautes-Pyrénées.

FIN DE LA TABLE DU 1.er VOLUME.

EXPLICATION

de la coupe idéale des Hautes-Pyrénées.

Axe central. — Partie intérieure de la chaîne formée par la première éruption de granit, après la formation des terrains de transition et des terrains secondaires.

Lisières. — Parties extérieures de la chaîne formée par des éruptions subséquentes de granit, après la formation des terrains intermédiaires, secondaires et tertiaires.

aa. — Formations intermédiaires brisées et redressées par les soulèvemens.

bb. — Dépôts secondaires formant les basses montagnes et les collines latérales.

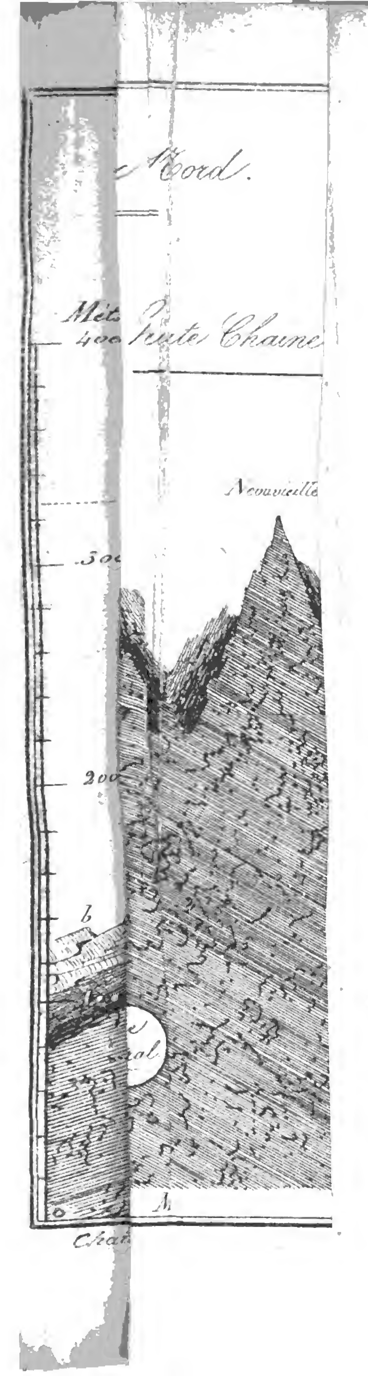
cc. — Masses adventices et hétérogènes composées de dépôts secondaires et tertiaires, et de dépouilles marines jetées confusément contre les Pyrénées, après les premières éruptions qui les ont formées.

ee. — Restes de dépôts réguliers subséquens existant encore sur quelques cimes de ces dernières formations.

AA — Granit de l'éruption postérieure dont le soulèvement a exhaussé tous ces terrains superposés d'époques diverses, de manière à former la crête culminante.

(*Tom.* I. *Pl.* 1.)





Nord.
Mèt.
400
aute Chaine
Neouvieille
300
200
b
Cha

VUE

de la haute chaîne calcaire, de Troumouse au port de Gavarnie, prise du pic de Bergonz.

A. Montagnes de Troumouse.
B. Port de la Canaou et pic du Mont-Errant.
C. Montagne de Héas.
D. Pic d'Agudes. Port vieux.
E. Pic d'Estaoubé. – Vallée d'Estaoubé.
F. Port de Pinède.
G. Murailles d'Estaoubé.
H. Cime et pâturages du Couméli.
I Le Mont-Perdu.
K Le Cylindre. L'Astazou. Le Piméné.
L. Angle de la plate-forme. La 3me Sorella.
M. Glacier d'où sort la cascade.
N. Cirque et amphithéâtre du Marboré.
O. Tours du Marboré. Le faux-Taillon.
P. Brêche de Roland.
Q. Fausse brêche. Glacier du Taillon.
R. Le Taillon.
S. Montagnes des Tourettes.
T. Port de Gavarnie.

(*Tom.* I. *Pl.* 2.)

N S T

bel, Agen.

H. Brecy.

aire, près



